HISTOIRE DES ÉVÈNEMENS MILITAIRES ET POLITIQUES, DE LA...





G I.

HISTOIRE
DES
ÉVÈNEMENS MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE LA DERNIÈRE GUERRE.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE
DES
ÉVÈNEMENS MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE LA DERNIÈRE GUERRE,
DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

TROISIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée;

Par M. DE LONGCHAMPS,
de l'Académie de la Rochelle.

TOME TROISIÈME.

Parcere subjectis, & debellare superbos.
Virgil. Eneid. l. 6.







A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques.

1787.





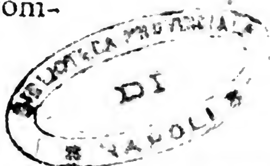
HISTOIRE

Des Évènemens militaires & politiques de la dernière Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

1781.

LES campagnes de 1781 furent sans contredit les plus importantes de la guerre d'Amérique, en ce qu'elles mirent fin aux grandes expéditions dans ce continent. Elles étoient moins décisives dans les autres Parties du Monde ; & l'on ne peut trop répéter que ce fut un malheur pour l'Angleterre, qui désormais ne pouvoit éloigner l'instant d'une paix générale, sans creuser de plus en plus l'abyme où cette guerre l'avoit précipitée. Avant que d'en suivre les progrès dans les autres contrées, achevons d'esquisser le tableau de ses désastres dans les grandes Indes.

On a dit que le Commodore Johnstone alloit prendre le com-



1781.
Combat de San-Jago entre MM. de Suffren & Johnstone.

mandement d'une escadre. En effet, le 16 Mars, il sortit des ports d'Angleterre avec les trente-deux vaisseaux de ligne aux ordres de l'Amiral Darby, qui étoit chargé de ravitailler Gibraltar, tandis qu'une division confiée à l'Amiral Digby iroit à New-York renforcer l'escadre d'Arbuthnot, & que celle de Johnstone cingleroit vers le cap de Bonne-Espérance pour en chasser les Hollandois. Le 22 du même mois, le Comte de Grasse quitta le port de Brest avec vingt-huit vaisseaux. Sa mission étoit de se rendre aux Antilles, après avoir détaché pour l'Inde les renforts envoyés au même cap, sous l'escorte du Commandeur de Suffren. Cependant le Commodore étoit entré dans San-Jago pour s'y rafraîchir; c'étoit la plus considérable des îles du cap Verd. Cette colonie Portugaise, & neutre par conséquent, sembloit devoir offrir un asyle également inviolable pour tous les vaisseaux des Puissances belligérantes. M. de Suffren s'y présenta sans doute dans cette confiance; mais Johnstone n'ayant pas cru devoir négliger l'avantage de sa po-

sition, il y eut entre les deux escadres un combat très-vif, dont voici la relation extraite des dépêches du Commodore. 1781.

Relation de ce combat

Dans la matinée du 16 Avril, l'*Isis*, vaisseau de cinquante canons, & de toute l'escadre Britannique le plus éloigné sous le vent, signala onze voiles Françoises qui paroissoient au large dans la partie du Nord-Est. M. Johnstone se transporta sur-le-champ à bord de l'*Isis*, pour vérifier l'observation. Il reconnut distinctement cinq vaisseaux de ligne, & plusieurs autres de moindre force. Retourné à bord du *Romney*, qui avoit quitté le port de Praya avec toute la flotte, il donna le signal de se tenir prêt à combattre. A dix heures & demie du matin, le Commandeur tourna la pointe de l'île qui est à l'Est. Son escadre étoit formée en ligne; & le vaisseau de tête conduisoit les autres dans la baie. Il s'avança courageusement à deux câbles du *Monmouth*, du *Jupiter* & du *Héro*, passant devant la *Diane*, la bombarde la *Terror* & le brûlot l'*Infernal*, qui, séparés du

1781. reſte de l'eſcadre Britannique, en étoient à quelque diſtance. Dans cette poſition, le Commandant François hiſſa ſon guidon, arbora pavillon blanc, & envoya deux boulets à l'*Iſis*. Immédiatement après, il vint mouiller à la voile par le travers du *Monmouth*, & fit feu ſur les vaiſſeaux Anglois, dont les batteries commençoient à jouer avec beaucoup d'effet. Dans le premier quart-d'heure du combat, deux ou trois vaiſſeaux de la Compagnie Angloiſe avoient amené pavillon, & jeté leurs paquets à la mer; quelques autres ne s'étoient ſauvés qu'en gagnant le large. Cependant le *Romney* n'avoit de libres que deux ouvertures, & ne pouvoit, en virant, ſe ménager un plus grand eſpace, à cauſe du *Jaſon* qui ſe trouvoit ſous ſa poupe. Se voyant ainſi hors d'état de concourir à l'action, le Commodore ſe fit tranſporter à bord du *Héro*, qui faiſoit alors un feu terrible de toute ſon artillerie; le *Monmouth* & le *Jupiter* continuoient le leur avec autant de vivacité que de ſuccès. Suivant cette relation, le Commandant François trouva ſa poſition ſi

dangereuse, qu'il coupa son câble, & gagna la haute mer. M. Johnstone avoit repris le commandement du *Romney*. S'étant fait rendre compte de l'état de chaque vaisseau, il fit le signal, pour tous les Capitaines, de gagner le large avec la célérité nécessaire pour compléter la victoire. L'*Isis* & la *Diane* n'obéirent point d'abord à ce signal; elles étoient si maltraitées, qu'elles ne joignirent le gros de la flotte qu'après un délai de quelques heures. On fit alors le signal de marcher en ordre de bataille sur la ligne de front; mais l'*Isis* continuoit de rester en arrière. Il fallut diminuer de voiles pour l'attendre; & ces nouveaux délais ajoutèrent encore à la distance qui séparoit les deux escadres. Le Commodore se voyoit déjà fort loin sous le vent de San-Jago. D'ailleurs, le jour étoit sur son déclin; la mer s'étoit élevée; il n'y avoit plus d'espoir d'en venir à une action décisive avant le lever du soleil; enfin le convoi Britannique & les troupes de débarquement attendoient le retour de l'escadre dans une position allarmante. Ces considérations détermi-

1781. Retraite de M. de Suffren.

1781.

nèrent M. Johnſtone à rejoindre les bâtimens confiés à ſa protection. Comme il ſe reſſaiſit le lendemain du vaiſſeau de la Compagnie l'*Hinchinbrooke*, dont les François s'étoient emparés la veille, il apprit de ceux qui étoient à bord de ce vaiſſeau, que c'étoit au Commandeur de Suffren qu'il venoit d'avoir affaire.

Que M. de Suffren a eu l'avantage dans le combat de San-Jago.

On a cru devoir omettre pluſieurs autres détails de ce rapport ſouvent infidèle, & toujours exagéré à l'avantage des Anglois. Leur mouvement après le combat eut moins l'air d'une chaſſe que d'une rodomontade ; & le ton audacieux du Commodore n'empêche pas que ſon eſcadre n'eût beaucoup ſouffert, & beaucoup plus que l'eſcadre Françoiſe. D'après ſa relation même, il eut au moins deux cents ſoixante-huit hommes tués, bleſſés ou faits priſonniers ; & la perte des François fut tout au plus de la moitié. M. Johnſtone finit par avouer leur ſupériorité pendant l'action, & le nombre des priſes que la tempête les força d'abandonner. Il y a toute apparence que la flotte Angloiſe ne dut ſon ſalut qu'à cette circonſtance.

Mais le Commodore essaya de rejeter son mauvais succès sur le Capitaine de l'*Isis*, qui fut démonté. C'est ainsi que l'orgueil national punit souvent les serviteurs de l'Etat; on aime mieux accuser un brave homme malheureux, que de s'avouer vaincu. Après avoir été battu par le Comte de Guichen, l'Amiral Rodney avoit cru devoir s'en prendre à deux Capitaines, qu'il força de se justifier dans un Conseil de guerre. 1781.

Capitaines François démontés par M. de Suffren.

Même en calculant d'après les aveux des papiers Britanniques, il est au moins probable que M. de Suffren eut l'avantage dans cette rencontre; & cet avantage est démontré dans sa relation, dont les Anglois eux-mêmes n'ont point contesté l'exactitude. La victoire eût été complète, si deux vaisseaux avoient toujours su exécuter les ordres du Général; si par une fausse manœuvre, deux autres n'avoient empêché l'effet de l'artillerie du reste de l'escadre. Les Commandans des deux premiers n'imaginant pas qu'il y eût rien à à craindre dans une rade neutre, négligèrent les signaux, & furent tués dans un combat auquel ils

1781.

ne s'étoient pas suffisamment préparés. M. de Suffren crut devoir démonter deux Capitaines, dont l'inaction ou les fausses opérations avoient mis obstacle aux progrès de sa victoire.

Il devance l'ennemi au cap de Bonne-Espérance, & fait échouer l'expédition du Commodore

L'effet de ce combat entre MM. de Suffren & Johnstone, fut de réduire le dernier à prolonger son relâche à San-Jago, où il employa seize jours à se réparer. Pendant ce temps-là, l'escadre Françoise continuoit sa route vers le cap de Bonne-Espérance; elle y devança le Commodore, & débarqua les renforts qu'elle étoit chargée d'y conduire. Ainsi le Général Anglois se vit dans l'impossibilité d'effectuer son expédition. Le Commandeur étoit déjà parti pour les grandes Indes, lorsque l'escadre ennemie se présenta devant le cap. M. Johnstone le trouva si bien gardé, qu'il désespéra d'en faire la conquête. Cependant on y attendoit une flotte tout récemment partie de l'Inde; & déjà cinq vaisseaux de la Compagnie Hollandoise venoient d'entrer dans la baie de Saldanha. Le Commodore tourna ses vues contre cette flottille. Un brouillard épais qui se

Johnstone tourne ses vues contre une flottille Hollandoise.

ſoutint jusqu'à la matinée du 21 Juillet, favoriſa ſon entrepriſe. Sur les huit heures du matin, il reconnut diſtinctement la terre à une diſtance d'environ quatre milles. Il porta directement vers la baie ; y pénétra avec rapidité. Lorſqu'il fut apperçu des Hollandois, il n'y avoit plus moyen de lui échapper. A peine eurent-ils le temps de couper leurs câbles, de larguer leurs voiles, de faire échouer leurs vaiſſeaux ſur le rivage, & d'y mettre le feu. Les bateaux Anglois les abordèrent aſſez tôt pour arrêter le progrès des flammes ſur quatre bâtimens ; il n'y eut de brûlé que le *Middlebourg*, qu'on fit remorquer pour garantir les autres priſes des effets de l'exploſion. Il n'y avoit pas dix minutes que les bateaux s'étoient éloignés, lorſque le *Middlebourg* ſauta près de la pointe méridionale de la baie. Ainſi les opérations du Commodore Johnſtone ſe bornèrent, dans ces mers, à la priſe de quatre navires ; ce fut tout le fruit qu'il retira d'une campagne où il ne ſe propoſoit rien moins que d'expulſer les Hollandois du cap de Bonne-Eſpérance. Après 1781.

1781.

cette expédition, il revint en Angleterre avec ses trophées, & remit à M. Bikerton le commandement d'une partie de la flotte & des transports armés pour les grandes Indes. On prétendit qu'il avoit fait une légère apparition à Montevideo, où il se flattoit d'arriver à temps pour intercepter la riche flotte de la Plata; mais elle avoit appareillé quinze jours auparavant; & le Commodore ne dut pas moins regretter d'avoir manqué ce précieux convoi, que l'importante expédition contre les Hollandois. Les remises annuelles que l'Espagne tire de cette contrée, sont estimées près de quatre millions sterling; & comme les vaisseaux de registres étoient chargés du produit de deux années, parce que la guerre avoit retardé d'un an le départ de la flotte, l'heureux retour de ces vaisseaux fut pour l'Espagne un coup de cent quatre-vingt millions de livres tournois.

Richesse de la flotte de la Plata.

Suites de la jonction de MM. d'Orves & de Suffren.

Les délais du Commodore avoient donné tant d'avance à M. de Suffren, qu'il joignit M. d'Orves à l'île de France plus d'un an avant la jonction des Amiraux Hughes &

1781.

Bikerton. Envain ce premier Amiral voulut oppoſer des obſtacles au paſſage des renforts envoyés d'Europe à l'armée d'Ayder-Ali Khan; ces ſecours arrivèrent à leur deſtination; & ce fut un évènement déciſif, en ce qu'il affermit le courage chancelant des Marattes qui commençoient à ſe laſſer d'une guerre, où, malgré les talens & l'intrépidité de leur allié, ils n'avoient de grands ſuccès à eſpérer, que par l'entremiſe des troupes Européennes. Il y eut à cette occaſion un combat aſſez vif entre les deux flottes. On comptoit douze vaiſſeaux de ligne dans l'eſcadre de M. de Suffren, & onze dans celle de l'Amiral Hughes. Les François devoient cette ſupériorité à la priſe d'un vaiſſeau, dont ils s'étoient emparés quelques jours avant le combat. Cette perte ne fut point compenſée par les trois bâtimens de tranſport qui s'étant ſéparés de la flotte Françoiſe, tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, dont l'Amiral Hughes s'attribua le ſuccès. Ces trois bâtimens exceptés, tout le convoi arriva ſans obſtacle à ſa deſtination; & le principal objet de

Combat entre les flottes de Hughes & de Suffren. Ce dernier a l'avantage.

1781. M. de Suffren se trouva parfaitement rempli. Les Anglois manquèrent le leur ; & la jonction des troupes Européennes à celles du conquérant Indien, exposa bientôt au plus grand danger la ville de Madrass. L'Amiral Hughes se vit obligé d'y porter toutes ses forces, de laisser ainsi les François maîtres de la mer, & de leur abandonner plusieurs transports chargés d'approvisionnemens pour cette capitale des Indes Britanniques. La disette y fut extrême, lorsque l'armée d'Ayder l'eut resserrée du côté de la terre, de manière à lui fermer tous les débouchés.

La ville de Madrass est menacée par les Marattes.

Fautes réparées par M. de Suffren.

Tels étoient les résultats du prétendu triomphe de l'Amiral Hughes sur M. de Suffren, dont la présence donna bientôt une nouvelle face aux affaires de l'Inde. Il n'eut pour ainsi dire qu'à se montrer, pour réparer les méprises de ses prédécesseurs, & prévenir les suites de quelques opérations mal combinées. La conduite des meilleurs Officiers François dans cette partie du monde, n'avoit pas toujours été au dessus de la censure : on blâma, par exemple, M. d'Orves, d'avoir choisi, l'année

1781.

précédente, la route la plus longue pour se rendre au Coromandel, dans la vue d'intercepter les navires qui descendoient le Gange. Ayant ainsi consommé tous ses vivres dans la traversée, qui fut de trois mois & demi, il ne put que se montrer dans les passages de Pondichéry, & se vit forcé de mettre en liberté les prisonniers qu'il avoit faits pendant sa croisière. Ils jetèrent l'allarme sur la côte où ils débarquèrent ; & les Anglois qui jusqu'alors ne s'étoient pas douté de l'approche de l'escadre Françoise, apprenant qu'elle étoit dans le voisinage de Madrass, retirèrent leurs troupes de Pondichéry, renforcèrent la garnison de Saint-Georges, y dressèrent de nouvelles batteries, y firent de nouveaux ouvrages, & mirent la place en état de soutenir un siége. Cependant Ayder-Aly Khan écrivit à M. d'Orves qu'il se faisoit fort d'enlever Madrass en moins de six semaines, s'il vouloit lui fournir douze cents Européens, & se tenir devant la place avec toute son escadre. Le Général François rejeta cette proposition, & revint à l'île de France. Il y attendit M. de Suffren, dont les

1781. cinq vaiſſeaux devoient ſe joindre à l'eſcadre de l'Inde, & la ſuivre au Coromandel, où M. d'Orves ſe propoſoit de retourner inceſſamment, pour la gloire du Commandeur qui l'y remplaça dans le commandement de l'armée. Ses triomphes y redonnèrent à la marine Françoiſe un éclat qu'elle avoit perdu depuis long-temps ; & déſormais l'Angleterre n'eut plus à ſe glorifier de ſon aſcendant ſur la France dans cette partie du monde.

Ayder-Aly battu par Sir Eyre Coote.

Elle ſoutint mieux ſes avantages contre les armées Indiennes, lors même qu'elle eut à combattre le redoutable Ayder-Aly Khan. Il eſt bon de rappeller ici la journée du premier Juillet, où Sir Eyre Coote ſe montra ſupérieur à ce fameux conquérant, dans l'action générale qui eut lieu entre Porto-Novo & Mooteapollam. Le combat dura huit heures, & fut très-meurtrier du côté des Indiens. Les forces d'Ayder conſiſtoient en vingt-cinq bataillons d'Infanterie, quatre cents Européens, quarante ou cinquante mille chevaux, & près de cent mille tant Mathelocks que Peons & Polygars,

1781.

'uarante pièces de canon compo-
ient ſon artillerie. L'armée de Sir
yre Coote étoit de beaucoup infé-
eure en nombre ; & ce Général ne
ıt la victoire qu'à la ſupériorité de
tactique. La ſeconde ligne des
nglois s'étoit placée ſur des hau-
urs qui mettoient en ſûreté leur
rière-garde, tandis que la première
gne s'avançoit vers le canon de
ennemi, dont la Cavalerie faiſoit
: vaines tentatives pour l'enfoncer.
endant long-temps ſa canon-
ade fut vive & meurtrière, & tout
feu des troupes Britanniques ne
ouvoit la faire taire. Cédant enfin
la bravoure & à l'activité de ces
oupes, il ſe retira précipitamment ;
les Anglois reſtèrent maîtres du
amp de bataille. Le Général Indien
laiſſa trente mille des ſiens ; la
rte de Sir Eyre Coote fut tout au
us de quatre cents hommes tués
ı bleſſés.

Diverſ échecs d'Ayder-Aly.

Après l'action du premier Juillet,
Général s'étoit mis à la pour-
ite d'Ayder-Aly. Il prit, chemin
ſant, le fort de Tripaſſore, place
portante, dont Ayder n'avoit
int eu le temps de renforcer la gar-

1781. nison ; son armée en étoit à seize milles, lors de cette expédition. Le 26 Août, Sir Eyre Coote marcha dans l'intention de livrer une seconde bataille. Le terrein qu'occupoit alors le Général indien, avoit été le théâtre de sa victoire sur le Colonel Baillie. Encouragé par une idée superstitieuse, il voyoit dans cet emplacement le champ d'un second triomphe ; avec cette confiance, il brûloit d'y combattre l'ennemi. Sa position étoit d'ailleurs très-favorable ; & rien ne fut plus hardi que l'approche des Anglois qui, pour former leur ligne, se virent obligés le lendemain de braver une canonnade de plusieurs batteries. Le combat du 27 Août, avoit commencé sur les neuf heures du matin ; il ne se termina qu'au coucher du soleil, époque à laquelle Ayder-Aly Khan abandonna ses postes & céda le champ de bataille ; mais cette seconde action coûta plus de monde au Général Européen que l'affaire du premier Juillet ; & grace à leur position avantageuse, la perte des Indiens fut beaucoup moins considérable.

Un mois après, jour pour jour, il

1781.

eut près de Sholingur un troisième ombat, qui se termina par la déroute e l'armée d'Ayder. Elle essuya un uatrième échec devant Vellone, ont il étoit venu former le siège. y fut repoussé avec perte; mais : lendemain il prit sa revanche sur es troupes de Sir Eyre Coote, dont es bagages & le convoi furent attaqués au passage d'un marais, où il érit un grand nombre d'Européens, armi lesquels on comptoit plusieurs Officiers de marque. Dès que l'armée eut traversé le marais, elle se ait à la poursuite des Indiens, qui achèrent pied & se retirèrent dans e plus grand désordre. Cette retraite récipitée annonçoit clairement que es troupes d'Ayder-Aly craignoient le se mesurer avec l'armée britannique; & le Nabab fut un moment découragé par le mauvais succès de ces lifférentes rencontres avec les troues de Coote; mais les derniers échecs l'Ayder n'empêchoient pas que le Carnate ne fut entièrement ruiné, & pour longtems hors d'état de produire un revenu équivalent à ses harges. D'ailleurs la marine fran-

Le Carnate n'en est pas moins ruiné.

1781. çoise n'en prenoit pas moins sur la marine britannique un ascendant qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors dans les mers de l'Inde.

L'Amiral Hughes se dédommage avec les Hollandois de ses revers avec M. de Suffren

Si l'Amiral Hughes essuya de grands revers avec M. de Suffren, il fut plus heureux avec les nouveaux ennemis de la Grande-Bretagne; il obtint des avantages réels contre les Hollandois, & leur enleva divers établissemens tant sur les côtes de l'Inde que dans l'île de Ceylan. De ce nombre furent Negapatnam & Trinquemale; conquêtes faciles & par conséquent peu glorieuses, dont la dernière ne devoit point rester aux Anglois. Cette campagne sur laquelle on doit revenir, ne fut qu'une préparation à celle de 1782; le Commandeur de Suffren ne fit qu'y préluder aux combats multipliés, qui tous se termineront à la gloire de ce grand Général, que le suffrage universel vient de placer au rang des Héros de la marine françoise. Mais pour ne point anticiper, jetons un coup-d'œil sur les opérations, ou plutôt sur les préparatifs de la campagne d'Europe.

1781.

Conjectures sur les préparatifs de la campagne en Europe.

On équipoit à Brest une escadre .e vingt-deux vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates ux ordres de M. de Guichen qui 'attendoit qu'un vent favorable our aller se joindre à la flotte espanole qu'on disoit être en croière à la hauteur d'Ouessant. On joutoit, sans beaucoup de fondeient, que M. de la Motte-Piquet lloit commander quinze vaisseaux estinés pour une expédition secrète ır laquelle on se livroit aux conectures les plus disparates. La plus raisemblable annonçoit le dessein e reprendre Minorque, & d'ôter nsi toute espèce de ressource aux nglois pour l'entretien & l'approsionnement de Gibraltar. D'aues spéculateurs voyoient dans ces memens les préparatifs d'une insion contre les îles de Jersey & de arnesey. Des Observateurs moins mides supposoient à l'armée combiée des objets encore plus vastes & ieux proportionnés à l'étendue de s forces; mais à la mi-Juin, il n'y oit encore rien de certain que eaucoup d'activité, de mouvement d'appareil dans les ports de France

1781.

& d'Espagne. On s'étoit assuré à Brest d'un plus grand nombre de Matelots, que le service annoncé jusqu'alors ne paroissoit l'exiger; on avoit ajouté de nouveaux corps, tant à l'artillerie qu'aux autres troupes destinées à s'embarquer; tous les approvisionnemens étoient prévus; & l'armement alloit se compléter. Enfin l'escadre de M. de Guichen fut entièrement équipée le 23; & peu de jours après elle mit à la voile sur les huit heures du matin. Elle étoit composée de dix-huit vaisseaux de ligne, dont quatre montoient cent dix canons, de trois frégates de trente-deux, & de six autres bâtimens de moindre force.

Escadre du Comte de Guichen. Sa force.

Le 19, la flotte angloise aux ordres de l'Amiral Darby, avoit mis à la voile de Ports-Mouth. Elle n'étoit point inférieure à l'escadre françoise; on y comptoit au moins dix-huit vaisseaux de ligne & six frégates. Quatre autres vaisseaux de soixante-quatorze mouilloient dans la rade; ils n'attendoient que le vent pour former leur jonction à la vue de Plymouth, où ils furent apperçus quelques jours après. Deux cutters déta-

Escadre de l'Amiral Darby.

és successivement de la flotte an- 1781.
oise, entretenoient une correspon-
nce entre l'escadre & l'Amirauté, à
quelle on prétendoit que les dépê-
es de l'Amiral Darby venoient de
nfirmer le bruit déjà répandu de la
ochaine croisière de Don Louis de
ordova avec trente-six vaisseaux
ligne & onze frégates de vingt-
it à quarante-quatre canons. Dans
tte supposition, la croisière de
miral ne pouvoit être prolongée;
devoit s'attendre à le voir bien-
rentrer dans les ports d'Angle-
re. Ce ne fut point une vaine
njecture; Darby étoit au mo-
ent de se réfugier à Torbay avec
ute sa flotte, si l'on excepte trois
isseaux de ligne détachés pour ren-
cer l'Amiral Parker qui croisoit
puis quelque temps dans la Balti-
e. Le Gouvernement informé
'une forte escadre Hollandoise
noit d'être expédiée pour aller
otéger dans les mers du Nord le
our de plusieurs vaisseaux de l'In-
, crut devoir saisir cette occasion
frapper un coup éclatant sur la
rine de Leurs Hautes-Puissances,
d'écarter, au moins pour le reste

Projet contre la Marine Hollandoise.

1781. de la campagne, une branche de la confédération formidable qui pressoit de toutes parts l'Angleterre. L'événement fera voir qu'elle avoit trop présumé de son ascendant sur la Hollande. Revenons à l'escadre du Comte de Guichen.

Tout annonce à Cadix le projet d'une grande expédition.

Dès le 6 Juillet, il étoit entré sans accident dans la baie de Cadix, où il précéda de quelques jours l'arrivée des quinze vaisseaux expédiés du Ferrol avec lesquels il ne tarda pas à effectuer sa jonction. Cette nouvelle bientôt répandue dans toute l'Europe, expliqua le retour précipité de l'escadre Angloise destinée contre la Zélande, le retardement apporté au départ de l'Amiral Digby pour New-York, & le changement subit qui se fit remarquer dans les opérations de la campagne britannique. La flotte prête à quitter la rade de Cadix, étoit de cinquante-trois vaisseaux de ligne; il étoit clair qu'on se disposoit à quelqu'expédition vigoureuse, mais encore inconnue. Cependant on avoit rassemblé dans le port des munitions de guerre de toute espèce; on avoit équipé dix bombardes, plusieurs brûlots, & des transports

ports pour douze ou quinze mille hommes. Ces troupes campées aux environs de Cadix, étoient chaque jour exercées à des évolutions militaires, à des attaques, à des descentes simulées. L'infatigable Duc de Crillon toujours à leur tête, ne cessoit de les encourager par son exemple. Il connoissoit tous ses Soldats, il se mêloit parmi eux; il n'y en avoit pas un seul à qui il n'eût parlé; tous brûloient de se signaler sous les yeux de leur brave Commandant. Tel étoit le vœu général des troupes, lorsqu'elles s'embarquèrent le 21 Juillet, pour une expédition qui paroissoit regarder Minorque ou Gibraltar.

1781.

Départ des flottes combinées.

Comme la flotte combinée se tenoit encore dans la baie, quoiqu'elle eût pu mettre en mer plusieurs jours auparavant, on ne douta pas qu'elle eût reçu l'ordre de couvrir & de protéger l'entreprise; mais cette conjecture n'étoit appuyée que sur des probabilités; & l'objet de ce formidable armement étoit toujours ignoré. Quoi qu'il en soit; des cinquante vaisseaux de ligne qui composoient la flotte aux ordres de Cordova, treize en

1781. furent séparés pour former une escadre légère sous le commandement de M. de Guichen. Les cinquante vaisseaux dirigèrent leur marche au Sud-Est; & le 22, avant le coucher du soleil, on les perdit absolument de vue. Le même jour, le convoi du Duc de Crillon sortit aussi de la baie sous l'escorte des vaisseaux espagnols le *Saint-Paschal* & l'*Atlante*; on y comptoit dix mille hommes de troupes de débarquement. Cet appareil annonçoit le projet d'une grande expédition & des mesures bien concertées pour en assurer le succès. On ne s'attendoit pas à voir l'Amiral Darby demeurer oisif dans une pareille conjoncture.

Conjectures des Nouvellistes sur la destination de l'armée navale.

Cependant on ignoroit la véritable position de l'armée navale; & la curiosité impatiente des spéculateurs donna lieu à toutes les conjectures qu'en pareil cas suggèrent, la disette des nouvelles, l'avidité d'en savoir & le besoin d'en débiter. On faisoit croiser en même temps les flottes combinées entre l'île d'Ouessant & les Sorlingues, sur la côte d'Irlande & dans le détroit de Gibraltar. Parmi les oisifs à nouvelles, il s'en

:ouvoit plusieurs qui supposoient les scadres rentrées dans leurs ports respectifs. Enfin on apprit que l'Amiral)arby venoit d'arriver à Torbay; & ersonne ne douta plus qu'il n'eût été hassé par l'armée de Cordova, ou ue la crainte de le rencontrer ne l'eût ›rcé de remonter le canal. 1781.

La rentrée de l'Amiral Darby cause de grandes allarmes en Angleterre.

La retraite de l'escadre Britannie, avant le terme de sa croisière, ta l'allarme en Angleterre; on s'y ut à la veille d'une invasion sur les ›tes; mais cette opération n'étoit s vraisemblable. Pour calmer ces rreurs, & dissiper des bruits qui déjà soient assez de sensation pour affec- les fonds publics, l'Amirauté se ta d'expédier à Darby l'ordre de nettre incessamment à la voile, :c un renfort de six vaisseaux de li- : qui portèrent son escadre à vingt- t, sans y comprendre ses douze ;ates. A la même époque, on 3ta de répandre que, dans peu ours, douze autres vaisseaux al- :nt se joindre à la grande flotte, ue l'Amiral avoit ordre de voler :cours de Gibraltar & de Minor- dans le cas où ces places seroient sties par les flottes combinées,

1781. ou de leur livrer bataille quelque part qu'il les rencontrât, & sans égard à leur supériorité qui n'étoit qu'apparente, puisqu'elle existoit seulement dans le nombre de leurs vaisseaux (1).

---

(1) Non contens de tromper la nation sur les prétendues ressources de l'Angleterre, des Nouvellistes à gages faisoient métier de l'endormir dans une sécurité funeste, en remplissant leurs papiers d'assertions ridicules sur la détresse des Puissances alliées. A les en croire, les flottes combinées, foibles d'équipages & de munitions de guerre, n'étoient qu'un bel appareil, plus imposant que redoutable; l'Espagne, déjà réduite aux expédiens, se voyoit hors d'état de continuer les hostilités; la France, obligée de recourir à des impôts extraordinaires, faisoit son dernier effort; & la Hollande, à qui la pêche du hareng venoit de manquer, n'avoit déjà plus de quoi fournir aux dépenses d'une guerre à peine commencée. Mais toute l'Europe connoissoit les richesses de cette nation opulente; & ses pertes, quoique assez considérables, pouvoient se réparer même au sein de la guerre. Quant à l'Espagne, l'arrivée de la flotte de la *Plata* avoit fait entrer dans ce royaume près de deux cents millions de livres tournois; & ce n'étoit pas le moment de parler de la ruine de cette nation. Il est vrai que, par un Edit du mois d'Août, Sa Majesté

1781.

Cependant, comme le retour précipité de l'Amiral laissoit toujours un reste de terreur dans la classe du peuple la moins disposée à se repaître d'espérances chimériques, on ne manqua pas d'ajouter que son apparition à Torbay n'avoit eu d'autre objet que de renouveller ses provisions pour sa croisière qu'il vouloit prolonger jusqu'à l'équinoxe.

Une tempête sépare les flottes.

Toutes ces assertions & beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne faisoient prendre le change sur la véritable position des Anglois, qu'à des Observateurs aveugles ou prévenus. L'Angleterre étoit dans un moment de crise effrayant; MM. de Cordova, de Crillon & de Guichen avoient quitté le port de Cadix avec de grands projets d'expédition; ils avoient des forces suffisantes pour les effectuer; leurs talens & leur expérience étoient de bons garans du succès des entreprises; & malgré les exagérations britanniques, toute la ma-

Louis XVI venoit d'ajouter deux sols pour livre en sus des droits ordinaires; mais ce nouvel impôt, bien loin d'annoncer l'épuisement de la France, supposoit de grandes ressources dans cet Etat.

1781. rine angloiſe n'y devoit oppoſer que des bravades. Mais les élémens ſe liguèrent un moment pour la Grande-Bretagne ; & les préparatifs de ſa ruine furent diſſipés par une tempête qui, ſéparant les flottes combinées, força chaque diviſion à rentrer dans ſes ports. Les vaiſſeaux françois arrivèrent à Breſt le 11 Septembre, & mirent fin, du moins pour quelque temps, aux allarmes de l'Angleterre.

Réflexions à ce ſujet.

Ainſi fut terminée une croiſière qui pouvoit décider du ſort de la Grande-Bretagne, la priver du retour de ſes flottes, la forcer à demander la paix. Cet événement eſt une nouvelle preuve de la fragilité des plus ſages diſpoſitions dans une guerre maritime. Les ordres des Cours, toutes leurs combinaiſons ne ſauroient prévenir les accidens ſecondaires qui ſouvent dérangent le meilleur plan ; la commotion des élémens peut à chaque minute, arracher des mains du vainqueur les lauriers de la victoire. Cependant on verra que cette campagne ne fut pas, même en Europe, tout-à-fait infructueuſe pour les Puiſſances alliées. On ſut bientôt que

e Duc de Crillon étoit arrivé heu-
eusement à Minorque, & que sa
nission étoit d'en former le siége; on
uguroit le plus favorablement de
ette expédition. D'ailleurs il se fai-
oit à Brest des préparatifs qui sup-
osoient toujours de grands projets
our cette campagne. On continuoit
l'y rassembler des troupes & de les
enir en haleine par de fréquens exer-
ices. On y voyoit arriver de toutes
arts des Soldats détachés de l'infan-
erie françoise, & destinés, sinon à
ormer de nouveaux corps, du moins
recruter les bataillons alors en acti-
ité. On venoit de completer les
quipages de huit ou dix vaisseaux,
ui, sous les ordres de M. de Beausset,
lloient, disoit-on, renforcer l'escadre
spagnole déjà prête à rentrer en
roisière, moins pour combattre la
otte Angloise, que pour lui fermer
accès de la Méditerranée, où l'on
raignoit qu'elle ne vînt au secours
e Minorque. Cette crainte n'é-
oit pas fondée; l'Amiral Darby n'a-
oit point de troupes de débarque-
ent, & ses vaisseaux n'étoient pas
pprovisionnés pour une expédition
ans cette mer. Au reste on ne sa-

1781. Le Duc de Crillon arrive à Minorque.

Nouvelle croisière de l'Amiral Darby.

1781. voit rien de positif sur la destination de sa flotte; & l'on ignoroit encore à la mi-Septembre en quels parages elle croisoit. Les vents de l'équinoxe la forcèrent enfin de gagner le port. On apprit que toutes ses opérations s'étoient bornées à la prise de quelques navires, & que le principal objet de sa croisière avoit été de protéger les côtes d'Irlande qu'on n'eut point l'intention d'attaquer. Mais c'est assez parler des préparatifs de la campagne d'Europe, & de l'inaction des escadres angloise & combinée; il est temps de jetter un coup-d'œil sur le petit nombre d'événemens qui, dans le tableau de cette campagne, peuvent rompre la monotonie des projets sans exécution.

A quoi se réduisent ses opérations.

Entreprise malheureuse sur l'île de Jersey.

Les François l'avoient ouverte par une entreprise sur l'île de Jersey, dont le succès fut confié au Baron de Rullecourt, ci-devant Major des Volontaires de Nassau. Il n'avoit avec lui que douze cents hommes tirés, pour la plupart, de la légion du Chevalier de Luxembourg. Le 5 Janvier, sur les trois heures après-midi, les deux tiers de sa troupe s'étoient embarqués à l'île de Chausey,

par un vent favorable ; en moins de six heures, ils touchèrent à Jersey, débarquèrent heureusement, & s'étant mis en marche, passèrent sous le feu de cinq ou six forts sans être inquiétés. Arrivés par des chemins affreux, jusqu'à Saint-Hellier, il entrèrent dans cette capitale, après avoir fait main basse sur une partie de la garde qui voulut opposer de la résistance. Le Baron de Rullecourt envoya un piquet pour se saisir du Gouverneur & des principaux habitants, qui furent conduits sur la place du marché où ils signèrent une capitulation. Se fiant trop sur cet acte, il avoit négligé de s'emparer d'une éminence où la garnison vint se former en corps de troupes, & d'où elle fit jouer son artillerie sur les François, tandis qu'ils alloient se mettre en possession du premier fort de la ville, sous la conduite même du Gouverneur prisonnier. Cette perfidie inattendue jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea de se replier dans l'intérieur de la place. Ils y furent bientôt assaillis par quatre mille habitans armés, qui tout-à-coup sortirent des embuscades où ils s'é-

1781.

1781. toient tenus cachés jusqu'à ce moment. Le brave Rullecourt ayant reçu trois coups de feu, dont il mourut quelques heures après, & ne comptant plus sur l'arrivée de son arrière-garde commandée par M. d'Herville qui devoit le seconder dans cette expédition, (1) fit porter à ses Volontaires l'ordre de mettre bas les armes & de se rendre prisonniers; ce qu'ils firent au nombre de cinq cens. Quelques-uns avoient trouvé le moyen de s'échapper & de gagner la côte, où s'étant saisis des bateaux, ils se rendirent heureusement dans les ports de Bretagne ou de Normandie.

Particularité de cette expédition.

On cite une particularité de cette expédition qui peut mériter un moment l'attention du lecteur.

---

(1) Si le Major d'Herville eût paru à temps avec son artillerie, & les quatre cents hommes qu'il commandoit, il est à croire que cette affaire, conduite avec autant de secret que de courage, auroit eu une toute autre issue; mais le retour des bateaux où devoit s'embarquer l'arrière-garde, fut retardé par des obstacles imprévus; & la marée basse fut un contre-temps qui la mit dans l'impossibilité de faire la descente.

1781.

Il y avoit dans la petite armée de M. de Rullecourt un Officier Turc de nation, ci-devant au service du Mogol; il se nommoit Emir-Suad, & jouissoit dans l'Indostan d'un revenu de cent cinquante mille livres. Arrivé à Paris avec M. Chevalier, dont il étoit l'ami, & qui se louoit beaucoup de ses bons offices lors de son passage de Suez, Emir-Suad avoit sollicité de l'emploi en France, tant pour se former au métier de la guerre, que pour se venger des Anglois, dont le despotisme dans l'Inde paroissoit l'avoir irrité. Il obtint le brevet de Colonel en second dans la légion de Luxembourg, & partit avec ce titre pour l'expédition de Jersey, où, pour me servir de son expression, il se promettoit de *tuer* beaucoup d'Anglois. Il s'étoit affublé d'un doliman bleu; & comme descendant de Mahomet, il portoit une bande d'étoffe verte sur son turban; il ne ressembloit d'ailleurs aux Officiers François que par les épaulettes. Emir-Suad étoit un homme d'environ quarante-cinq ans; son extérieur annonçoit de la force & du courage. Le parti qu'il avoit

1781.

Pyramide élevée à Jersey en mémoire de cet évènement.

pris de venir s'instruire en Europe, étoit alors sans exemple parmi ses compatriotes.

Quoique le succès n'eût pas couronné l'expédition du Baron de Rullecourt, cette tentative ne laissa pas d'allarmer les habitans de Jersey. Ils n'étoient point sans doute revenus de leur frayeur, lorsqu'en mémoire de cet événement, ils firent ériger une pyramide où se lisoit cette inscription :

» Ci gît le corps de M. le Baron de Rullecourt, Officier François qui, dans la nuit du 6 Janvier 1781, envahit cette île, à la tête de douze cents hommes, surprit le Gouverneur & les Magistrats, & les fit prisonniers de guerre. Heureusement qu'au point du jour, les François attaqués par la garnison & la milice aux ordres du brave Major Pierson, qui perdit la vie dans cette glorieuse entreprise, furent totalement mis en déroute. Le Gouverneur & les Magistrats recouvrèrent la liberté; & l'île fut délivrée par la destruction ou par la captivité des *Envahisseurs*. Le Baron de Rullecourt succomba; & cette pyramide est moins un monu-

ment érigé à la mémoire d'un ennemi, qu'elle n'est, ô Jersey, un avertissement pour vous & pour vos enfans, de donner à l'avenir plus d'attention à votre sûreté »! 1781.

Expédition plus heureuse contre l'île Minorque.

Si la France ou plutôt l'intrépidité de quelques François (1) échoua dans cette tentative, elle fut plus heureuse dans l'expédition concertée avec l'Espagne contre l'île Minorque, dont le Duc de Crillon se rendit maître sans trouver de résistance. L'Angleterre n'avoit pas même soupçonné la destination des troupes embarquées à Cadix pour cette grande entreprise

Lorsque l'armée des alliés se présenta devant Minorque, le Général Murray, qui commandoit dans l'île, ne vit d'autre ressource pour sauver sa garnison, que de gagner le fort Saint-Philippe, & d'abandonner ses provisions à l'ennemi, sans excepter l'apothicairerie, objet important,

(1) La malheureuse expédition de Jersey ne fut point avouée du Gouvernement; mais on ne peut qu'admirer le courage qui la fit entreprendre, sans pourtant se dissimuler que le succès pouvoit seul la justifier.

1781. vu l'état de langueur où se trouvoit un grand nombre de ses Soldats. Entrons dans quelque détail sur cette importante expédition.

Sécurité funeste du Gouverneur.

Dix mille hommes bien aguerris s'étoient embarqués à Cadix, pour aller attaquer Minorque; & les trois mille tant Anglois qu'Hanovriens qui composoient alors la garnison de cette île, ne devoient pas résister à des forces supérieures. La discorde régnoit parmi les troupes soudoyées pour la défendre; & la dyssenterie y faisoit de cruels ravages. Le Gouverneur, occupé de ces deux fléaux, au progrès desquels il opposa toute son activité, s'endormoit dans une sécurité funeste sur les autres dangers, lorsque le Duc de Crillon effectua la descente. Sa navigation avoit été longue & pénible. Après avoir franchi le détroit en moins de quatre jours, les transports furent obligés de mouiller à la rade de Malaga, où les vents contraires les enchaînèrent un temps considérable. La flotte ne remit à la voile que le dix-septième jour; elle fut encore retardée par des calmes opiniâtres. Enfin le vent redevint favorable, à

la hauteur de Carthagène ; il ne fallut plus que trois jours pour arriver à la vue de Minorque. Parmi les cent voiles qui transportoient l'armée, on comptoit deux vaisseaux de soixante-dix canons, cinq frégates, six chébecs & un pareil nombre de bombardes. Le Général en forma trois divisions qui devancèrent le convoi, & vinrent bloquer les ports de Mahon, de Fornella & de Citadella ; cette précaution étoit nécessaire pour empêcher l'évasion des bâtimens ennemis. Le débarquement s'effectua en quatre endroits différens. Deux bataillons Anglois se trouvoient alors éloignés du fort Saint-Philippe, l'un à Mahon & l'autre dans le fauxbourg de Ravalle. Si la descente exécutée dans la nuit du 21 Août, n'avoit été ralentie par diverses circonstances, les deux bataillons auroient été faits prisonniers, & le fort eût perdu l'élite de la garnison. Cependant le Duc de Crillon, à peine débarqué dans l'île, y fit arborer le drapeau royal, qui fut salué de vingt coups de canon & accueilli par les acclamations des troupes. Immédiatement après, il se mit à la

1781.

Disposition de l'armée du Duc de Crillon. Prise de Minorque. Importance de cette conquête.

1781.

tête des brigades de Grenadiers & Volontaires de Catalogne, & de celles de Burgos, de Murcie & d'Amérique; prit la route de Mahon, se rendit maître du port, où il trouva cent soixante pièces de canon, & se saisit de plusieurs magasins remplis d'effets précieux, dont le butin fut estimé supérieur à celui que Rodney venoit de faire à Saint-Eustache. Des piquets dispersés sur la route, eurent ordre d'occuper les postes les plus importans.

L'île Minorque est soumise, à l'exception du fort Saint-Philippe.

Le premier soin du Général après sa conquête, fut d'ordonner des prières & de faire chanter le *Te Deum*. Le même jour il reçut, au nom du Roi d'Espagne, le serment de fidélité des habitans; & il n'eut pas besoin d'employer la violence; presque tous les Mahonnois rentroient avec plaisir sous la domination de leurs anciens maîtres. Les villes de Citadella & de Fornella s'étoient rendues sans coup férir; toute l'île fut soumise, à l'exception du fort Saint-Philippe. Le Duc de Crillon trouva dans le port de Mahon cent navires, parmi lesquels on comptoit treize corsaires en armement.

On prétendit qu'un bâtiment expédié de Gènes, avoit informé Murray du projet des Espagnols trois jours avant leur apparition ; mais que le Gouverneur ne tint aucun compte de cet avis. Lorsqu'il découvrit la flotte ennemie, il n'eut que le temps de faire embarquer son épouse pour l'Italie, & d'enlever quelques provisions de bouche. Il étoit entré dans le fort sur les cinq heures du soir, une heure avant le débarquement de la première division Espagnole. 1781.

Force de cette place.

Cependant le Duc de Crillon alla reconnoître les fortifications de Saint-Philippe, & fit tous les préparatifs du siége qui devoit commencer à l'arrivée des secours attendus tant de la France que de l'Espagne. L'heureux début de son expédition fut un triomphe pour les deux Cours ; elles ne devoient pas négliger les moyens de la terminer ; mais ce dernier pas étoit le plus difficile. Si, au premier moment de la descente, on s'étoit mis à la poursuite de la garnison, il est probable que, dans le désordre & la confusion de cette surprise, on eût emporté, sans

1781. beaucoup d'effort, la place où elle s'étoit réfugiée. Mais on lui donna le temps de se reconnoître ; & pour peu qu'ils missent d'ordre & de vigueur dans leur défense, les trois mille hommes retranchés dans cette forteresse, pouvoient y tenir longtemps par le seul avantage de leur position. Le fort Saint-Philippe est défendu par un rocher qui en rend les approches aussi périlleuses que difficiles : le chemin couvert & les glacis sont taillés dans le roc, pallissadés, minés, contreminés & garnis de batteries de canon ; de distance en distance s'élèvent de petits forts munis d'artillerie, qui protègent ces glacis & ce chemin couvert. Ils sont d'ailleurs entourés d'un fossé de vingt pieds de profondeur, creusé dans le roc vif, avec une galerie couverte à crêneaux pour se mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications souterreines avec le centre de la citadelle, où les troupes employées à sa défense, bravent, en quelque sorte, les insultes des assiégeans. Ces souterreins forment une espèce de labyrinthe, où sont creusés des puits à

baſcules, pour y arrêter l'ennemi, s'il parvenoit à s'en emparer. Le corps de la place eſt défendu par des contre-gardes & demi-lunes. Les murailles, taillées dans le roc, ont ſoixante pieds de haut; & le foſſé qui les entoure, en a trente-ſix de profondeur. Enfin la tour du fort Saint-Philippe eſt un quarré flanqué de quatre petits baſtions, dont l'intérieur forme une place d'armes qui peut avoir dix-huit perches d'étendue. Tous ces ouvrages ſont, pour ainſi dire, à l'épreuve de la bombe. On portoit à quinze cents mille livres ſterling, les dépenſes des fortifications ajoutées à l'île Minorque, depuis 1756, juſqu'au jour où les Eſpagnols y firent leur débarquement. 1781.

Productions de l'île Minorque.

Le Duc de Crillon avoit diſtribué la majeure partie de ſes troupes dans les différents poſtes de l'île; & ce qu'il pouvoit en employer au ſiége de Saint-Philippe, n'étoit pas capable de l'enlever de vive force. Il falloit des renforts conſidérables pour aſſurer la conquête de Minorque, & l'étendre à toutes ſes parties; l'importance d'une telle acquiſition compenſoit bien les frais de l'entrepriſe.

1781. Ce n'est pas que les Espagnols eussent besoin d'un nouveau port dans la Méditerranée ; mais c'étoit pour eux un coup de partie d'enlever aux Anglois l'entrepôt le plus avantageux de leur commerce du Levant. D'ailleurs, l'île Minorque fournit tout ce qui est nécessaire à la vie ; elle produit du bled, du vin, des fruits excellens. Tous les bestiaux y prospèrent ; &, avec quelques soins, on y pourroit tirer un grand parti de la culture. Ses pâturages sont de la même nature qu'en Espagne ; pour y recueillir une laine aussi fine & aussi précieuse que celle de ce royaume, il suffiroit peut-être d'y transporter des brebis Espagnoles. Cette île abonde en poissons de toute espèce. On y trouve des mines de plomb & des carrières du plus beau marbre. Ses fromages sont d'un goût exquis, & pourroient devenir un objet de commerce important. Elle fournit du miel & de la cire d'une très-bonne qualité ; & ses oliviers seroient d'un grand produit, si la culture en étoit perfectionnée. Tous les avantages attachés à la possession de l'île Minorque, justifient bien les

efforts qu'on verra faire à l'Espagne, pour en compléter l'acquisition.

1781.

Renforts envoyés au Duc de Crillon.

Quatre mille hommes attendoient à Barcelone l'instant de mettre à la voile, pour aller renforcer l'armée du Duc de Crillon. La France avoit le plus grand intérêt à ce qu'on achevât la conquête; & déjà l'on s'appercevoit sur ses côtes des heureux effets de l'invasion espagnole. Depuis que les corsaires de Mahon étoient enchaînés dans leurs ports, le commerce maritime du Languedoc commençoit à jouir d'une sécurité longtemps troublée par leurs pirateries. Pour en assurer la tranquillité, il falloit que les troupes françoises concourussent à la réduction du fort Saint-Philippe. En conséquence, l'ordre fut expédié de frêter, jusqu'à la concurrence de huit mille tonneaux, des bâtimens destinés aux transports d'une armée auxiliaire de quatre ou cinq mille hommes de troupes françoises. On avoit cru d'abord que cet embarquement se feroit sur des navires espagnols; mais le transport de la grosse artillerie qu'on fit passer de Barcelone en employa un grand nombre; & il fut décidé que la di-

1781. vision s'embarqueroit à Toulon vers la fin du mois de Septembre. Comme on l'a dit, le Duc de Crillon n'attendoit que ces renforts pour commencer le siége ; & cette nouvelle expédition suivit de près le débarquement des troupes combinées. Il devoit s'écouler encore plusieurs mois avant que toute l'île passât sous la domination de Sa Majesté Catholique.

Danger pour le riche convoi de la Havane.

Ses vaisseaux couvroient les mers d'Europe ; & la flotte angloise qui avoit mis à la voile pour aller disoit-on, secourir la place assiégée, ou pour intercepter le riche convoi de la Havane, se vit forcée de rentrer dans le port, & de laisser le champ libre aux croisières des escadres ennemies. Mais, comme on l'a vu, les ouragans si fréquens à l'approche de l'équinoxe, suspendirent les opérations navales de la France & de l'Espagne ; & leurs vaisseaux plus ou moins endommagés, gagnèrent la rade sans attendre la flotte de la Havane. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette flotte, que les escadres combinées devoient employer beaucoup de temps à se réparer ; & que les vaisseaux anglois,

1781.

pouvoient, à la faveur de cette circonstance, se rendre maîtres de la mer, & par conséquent tenter avec succès d'enlever le convoi espagnol. D'ailleurs l'occasion étoit favorable pour secourir Gibraltar & reprendre Minorque. On le répète, les Anglois n'entreprirent aucune de ces opérations; & leur flotte consuma ce temps précieux en de vaines croisières sur les côtes d'Irlande, dans l'unique vue de donner la chasse aux corsaires françois, & de les écarter de ces parages: c'étoit bien des frais pour un si petit objet. Il est à remarquer que dans toute cette campagne d'Europe, les grands armemens ne prirent aucune part aux expéditions qui méritent l'attention de l'Histoire.

On équipe des flottes pour les deux Indes.

La France n'y parut occupée que du soin de conserver ou d'acquérir la supériorité dans les deux Indes. On travailloit dans le port de Brest, avec beaucoup de célérité, à l'équipement des escadres qui devoient escorter les convois. Mais, tandis que MM. de Guichen & de Vaudreuil disposoient tout pour le départ des cent cinquante voiles à leurs ordres, on hâtoit, tant à Ports-Mouth qu'à Plymouth la

On arme vingt-huit vaisseaux dans les ports d'Angleterre

1781. réparation des vaiſſeaux que l'Amiral Darby venoit de ramener dans ces ports. La totalité de l'armement pouvoit ſe monter à vingt-huit vaiſſeaux de ligne ; & le plan du Miniſtère étoit d'en confier d'abord le commandement en chef à l'Amiral Rodney, nouvellement arrivé des Antilles, & qui avoit ordre d'y retourner avec le *Formidable* & cinq autres vaiſſeaux du même rang. Une diviſion pour l'Inde d'un pareil nombre de vaiſſeaux, avoit pour Commandant Sir Richard Bickerton qui devoit monter le *Gibraltar*. Suivant le même plan, dix vaiſſeaux alloient mettre en mer ſous la conduite de l'Amiral Kempenfelt. On varioit ſur la deſtination de cette eſcadre que les uns envoyoient devant Breſt, & les autres à la rencontre des cent trente-cinq voiles parties de Saint-Domingue le 25 Octobre, ſous l'eſcorte des vaiſſeaux de guerre aux ordres du Chevalier de Botderu. On portoit à ſoixante-dix millions la valeur de cette riche flotte qui, au grand regret des Anglois, arriva le 7 Décembre à Breſt, ſans aucun événement fâcheux.

La

L'escadre de Kempenfelt, où l'Amiral Roff commandoit en second, devoit sortir avant les autres escadres & tenter quelqu'entreprise, en attendant qu'elles fussent prêtes à mettre à la voile. Mais ce plan de la Campagne britannique n'eût pas son exécution dans toute son étendue. Des raisons que nous toucherons ailleurs, empêchèrent l'Amiral Rodney de partir à l'époque assignée. Le départ de Bickerton fut aussi différé; & ce retard qui avoit été prévu, facilita les moyens de renforcer la division de Kempenfelt. Il sortit de Ports-Mouth le 2 Décembre avec douze vaisseaux de ligne, un de cinquante canons, quatre frégates de trente-six & le brûlot la *Tisiphone*. Comme on l'a dit, les avis étoient partagés sur la destination de cette escadre, dont la croisière ne parut point d'abord avoir d'objet déterminé. Quoi qu'il en soit, MM. de Guichen & Kempenfelt se rencontrèrent le 12 à cinquante lieues au Sud d'Ouessant; & telles furent les circonstances de cette rencontre, suivant la relation de l'Amiral Anglois.

1781. Rencontre des escadres de Guichen & de Kempenfelt.

1781. Rapport de Kempenfelt.

« La frégate qui étoit à la découverte du côté du vent, ſignala, dit-il, une flotte dans la partie du Sud-Eſt. Le vent ſouffloit alors de ce côté ; je fis ſignal aux vaiſſeaux à deux ponts & aux frégates de donner chaſſe, & chargeai le Victory de voiles. A neuf heures du matin, nous diſtinguâmes que la flotte ennemie alloit vent largue, & gouvernoit vers l'Oueſt. Une heure après, j'obſervai pluſieurs vaiſſeaux fort en avant du reſte, & qui ſe formoient en ordre de bataille ; je fis le ſignal pour former la ligne ; mais voyant la poſſibilité de paſſer entre les vaiſſeaux de guerre françois & une grande partie de leur convoi, je continuai de forcer de voiles dans la vue de les couper ; ce projet me réuſſit, & pluſieurs bâtimens amenèrent pavillon. Comme le jour baiſſoit, qu'il ventoit frais, & que le temps étoit nébuleux, tous ces navires ne tombèrent pas en notre poſſeſſion. Le lendemain, au point du jour, nous apperçûmes l'ennemi ſous le vent. Je formai encore la ligne ; mais ſes forces me parurent tellement ſupérieures aux miennes, que je ne crus

pas convenable de hasarder une action ». 1781.

Le Marquis de Vaudreuil sauve une partie du convoi

Lors de cette rencontre, le convoi françois se trouvoit séparé par un coup de vent, de la forte escadre qui le protégeoit ; Kempenfelt saisit ce moment pour l'attaquer avec six gros vaisseaux ; ce qui lui réussit au-delà de ses espérances. Il enleva quinze bâtimens de transport chargés de troupes & de munitions. Cette entreprise courageuse & bien conduite, fit le plus grand honneur à l'Amiral anglois qui, sans doute, auroit donné plus de suite à son expédition ; mais la tempête avoit dispersé le reste du convoi, dont une partie regagna les ports de France. Trente-deux bâtimens que la fregate la *Néréide* venoit de rassembler aux Açores, se rallièrent sous l'escorte du Marquis de Vaudreuil, qui les conduisit à la Martinique, avec le *Brave* & le *Triomphant*.

Reproches faits au Comte de Guichen.

Cet événement fâcheux, mais inévitable, donna lieu à des murmures contre M. de Guichen. On prétendit que l'Amiral Kempenfelt croisoit à la hauteur de Brest, lors de la sortie du convoi ; qu'avec ses dix-

1781. neuf vaisseaux il étoit facile au Général François de combattre ou d'écarcarter l'escadre ennemie, qu'il ne devoit pas se mettre sous le vent des bâtimens confiés à sa protection ; & qu'il fut inexcusable de les avoir perdu de vue. Pour faire tomber ces clameurs vaines & populaires, il suffisoit de répondre que la mission de M. de Guichen n'étoit pas d'attaquer l'escadre angloise ; qu'il ignoroit la position de Kempenfelt ; & que la dispersion du convoi, fut l'ouvrage d'une tempête : accident que toutes les précautions d'un Général ne sauroient prévenir. Mais les Anglois eux-mêmes ne se méprirent point sur la nature de cet événement ; & le Marquis de Rockingham, à la Chambre des Pairs, en prit occasion de reprocher au Ministère sa négligence à détourner les malheurs de la patrie.

On fait aux Ministres d'Angleterre des reproches mieux fondées dans les deux Chambres.

» N'est-il pas honteux, dit-il, que partout nous soyons écrasés par la supériorité de l'ennemi ; & que les sommes immenses annuellement votées pour l'entretien & l'accroissement de notre marine ne produisent que la honte de la fuite ou

les désastres de la ruine. Ce qui vient de se passer est d'une négligence, dont on n'a point d'exemple. Depuis six semaines, on sait dans tous les coins de la terre, qu'il y avoit à Brest vingt-deux vaisseaux de ligne prêts à sortir du port. Quelle force nos sages Ministres opposent-ils à cet armement formidable? Douze vaisseaux de ligne & un de cinquante canons! Ils font partir le contre-Amiral Kempenfelt avec ces treize vaisseaux; & pour justifier leur coupable conduite, ils répandent le bruit que l'escadre françoise n'est composée que de treize vaisseaux inférieurs en force: une victoire complette doit signaler, disent-ils, cette rencontre; on célébre déjà un triomphe publié comme infaillible. — Les dépêches du contre-Amiral arrivent; au lieu d'une victoire, elles nous annoncent *une retraite prudente*». De cette retraite, le Marquis de Rockingham & les autres membres de son parti inféroient la nécessité d'expulser les Ministres ou de refuser les subsides. 1781.

La séance des Communes du 20 Décembre fut encore plus orageuse.

1781. Sir Grey Cooper ayant proposé, qu'avant de terminer cette séance, la Chambre s'ajournât au 21 Janvier ». Juste ciel! s'écria le sieur Byng, l'honorable membre qui ose faire cette motion, ignore sans doute le dernier affront que vient de recevoir le pavillon britannique, la dernière tache qu'imprime sur nous la coupable négligence du Bureau de l'Amirauté; s'il en étoit instruit, il ne proposeroit pas de nous séparer, avant que la nation soit satisfaite sur le dernier objet de son juste courroux, avant qu'on ait fait une enquête rigide sur la croisière de l'Amiral Kempenfelt, avant que l'univers sache comment il est possible que de vingt-huit vaisseaux de ligne en état de service immédiat, l'Amirauté n'ait détaché que douze vaisseaux contre une escadre françoise, dont la force de beaucoup supérieure étoit connue de toute la terre. Se séparer! aller chercher les loisirs de la vie champêtre! tandis que l'Empire ébranlé jusques dans son centre, chancelle sur ses fondemens! ah! qu'il ne soit pas dit, que la postérité ne dise pas que, dans ce moment

1781.

d'allarmes, nous avons abandonné les restes de l'Empire aux mains qui l'ont démembré! gardons-nous bien de nous ajourner, quand ce ne devroit être que pour un jour, que pour une heure! Constatons d'abord que la dernière humiliation que nous venons de recevoir, est l'effet de la négligence de quelque département, & punissons cette négligence, sans égard à la dignité des coupables ».

Apologie de Lord Sandwich.

Lord North n'en demanda pas moins l'ajournement pour le 21 Janvier; & après avoir justifié Sandwich, & déclaré au nom de ce Ministre, qu'il étoit prêt à subir l'enquête la plus sévère, il observa que le moment de l'instituer, n'étoit pas celui où la plûpart des membres avoient déjà quitté la ville. M. Fox prit la parole, & dans la chaleur de ses déclamations anti-ministérielles, il accusa le premier Lord de l'Amirauté d'une trahison manifeste relativement à l'expédition du contre-Amiral Kempenfelt; se tournant ensuite du côté de Lord North, il le déclara complice de ce délit, s'il ne se désistoit de son premier avis sur l'ajournement.

1781. Comme Membre de l'Amirauté, Lord Mulgrave crut qu'il étoit du devoir de sa place d'entrer avec quelque détail dans la justification anticipée de Lord Sandwich ; & d'abord il établit que c'étoit le Gouvernement & non le Bureau de l'Amirauté qui avoit assigné les forces destinées à l'expédition de Kempenfelt : il réduisit ainsi la question. « Peut-on accuser l'Amirauté de négligence dans l'équipement des vaisseaux, dont le nombre avoit été déterminé par le Gouvernement ? Du moment, continua t-il, où l'ordre a été notifié, on n'a pas perdu une minute. L'Amiral Darby n'est rentré dans nos ports que le 6 Novembre; & depuis cette époque jusqu'au 2 Décembre, les vaisseaux du contre-Amiral ont été mis en état d'appareiller. Assurément on ne pouvoit employer plus de célérité dans l'équipement de son escadre. La seconde question à faire, question à laquelle l'Amirauté pourroit se dispenser de répondre, est celle-ci : pourquoi n'envoyer que douze ou treize vaisseaux contre une escadre qu'on savoit être forte de dix-neuf ou vingt ? La preuve qu'on l'ignoroit,

c'eſt qu'on n'a détaché que ces douze ou treize vaiſſeaux. D'après toutes les informations reçues dans les divers Bureaux, il a paru que douze vaiſſeaux de ligne & un de cinquante canons ſuffiſoient pour une opération dans laquelle il s'agiſſoit de bloquer ou d'attaquer un nombre égal de vaiſſeaux embarraſſés d'un peſant convoi. Mais encore une fois, l'Amirauté n'a dû agir que d'après les ordres du Gouvernement, qui voyoit le mieux dans le parti qu'on a pris : or, quand on a tout fait pour le mieux, on n'a rien à ſe reprocher. Cette ſupériorité de nombre que les flottes ennemies conſervent ſur nous en Europe & ailleurs, eſt une calamité ſans doute ; mais eſt-il au pouvoir de la ſageſſe humaine de prévenir des calamités de cette eſpèce ? Cet aſcendant actuel de la Maiſon de Bourbon m'étonne d'autant moins, que je vois, en conſultant l'hiſtoire, qu'elle l'a toujours eu ſur nous, & même ſur l'Angleterre & la Hollande réunies, toutes les fois que n'étant point diſtraite par une guerre continentale, elle a pu tourner ſes efforts du côté de la 1781.

1781. marine. De notre part, on a fait des prodiges; & nos armées navales ont acquis un degré de force où jamais elles ne s'étoient élevées, à aucune époque des guerres précédentes. A-t on pu faire davantage? je n'en crois rien. Témoin des efforts qui se sont faits, je suis étonné qu'on ait pu tant faire; & je ne hasarde pas mon opinion légèrement, lorsque j'ose affirmer que jamais premier Lord de l'Amirauté Britannique n'a mieux mérité de la patrie par son zèle, son activité infatigable, les ressources puissantes de son génie, que le premier Lord actuel de l'Amirauté ».

Vaughan & Ferguson se plaignent de Rodney. Sujet de leurs plaintes.

Cette apologie de Lord Sandwich n'appaisa point les mécontens. On continua de s'en prendre à lui de la foiblesse d'une escadre qu'il étoit d'autant plus aisé de fortifier, que pendant toute sa croisière, une nombreuse division avoit dû rester oisive, ou dans le port ou dans la baie de Causand; pour mettre à la voile, elle sembloit n'attendre qu'un renfort détaché de l'escadre même de l'Amiral Kempenfelt. Quoi qu'il en soit, bien des gens doutoient encore du prochain

départ de Rodney. Cet Amiral, à peine arrivé des Indes occidentales, eut à répondre aux inculpations du Général Vaughan, & aux récriminations du Colonel Ferguſon, ci-devant Gouverneur de Tabago. Le premier avoit droit de ſe plaindre, & ſe plaignit en effet qu'à leur départ des Antilles, au lieu de le prendre ſur ſon bord, l'Amiral l'avoit relégué ſur une des petites frégates qui, avec le *Panthere*, de ſoixante canons, furent ſeules chargées d'eſcorter la flotte des îles ſous le vent, tandis que le *Gibraltar*, que montoit Rodney, avoit pris les devants pour mieux éviter le danger auquel il ne craignit pas d'expoſer le convoi qu'il abandonnoit. Les Négocians intéreſſés au ſort de la flotte, jetèrent d'abord les hauts cris; ils diſoient publiquement que l'Amiral les avoit ſacrifiés à ſon intérêt perſonnel. Le choix qu'il avoit fait du *Gibraltar*, vaiſſeau de quatre-vingt canons, & l'un des meilleurs voiliers de l'eſcadre, déplaiſoit à tous les bons patriotes, qui, ſans avoir un intérêt direct au ſort des navires abandonnés, en prenoient aux affaires de l'Etat 1781.

1781. en général ; tous se plaignoient du vuide irréparable que l'absence d'un vaisseau de cette force devoit laisser dans l'escadre confiée à l'Amiral Hood. Les deux Généraux Rodney & Vaughan étoient revenus très-mécontens l'un de l'autre ; & l'on s'attendoit à les voir animer par des accusations respectives, les débats parlementaires auxquels leur conduite à Saint-Eustache ne fournissoit déjà que trop de matière. Plusieurs Anglois avoient des droits à réclamer sur les prises faites dans cette île, & vendues si précipitamment au profit des Généraux. En disposant ainsi de ces prises, on avoit d'ailleurs manqué l'objet de la conquête, celui d'ôter aux Américains les ressources qu'ils tiroient de Saint-Eustache. « Je veux croire, disoit le Comte de Shelburne à la Chambre des Pairs, que nos Généraux ont vendu leur butin à des neutres ; mais devoient-ils ignorer que les neutres achetoient pour le compte des Américains » ?

Le produit de cette vente pouvoit être un objet si considérable pour Vaughan & Rodney, qu'en suppo-

ſant les priſes confirmées par une Cour de Juſtice, ils alloient partager, diſoit-on, huit cents mille livres ſterling : ſomme immenſe que n'égala jamais la fortune tant reprochée au Duc de Marlboroug, quoiqu'il l'eût acquiſe en dix campagnes qui le couvrirent de gloire. 1781.

La majorité eſt contre l'enquête propoſée à ce ſujet.

La querelle de Rodney & de Ferguſon devoit porter ſur un objet moins compliqué, mais d'un intérêt qui touchoit ſenſiblement l'honneur du Colonel. Dans une lettre officielle ſur la priſe de Tabago, l'Amiral s'étoit oublié juſqu'à laiſſer échapper qu'il falloit des évènemens bien *extraordinaires* pour juſtifier la reddition de cette île. Une telle phraſe étoit ſuſceptible de toutes les interprétations qu'on vouloit y donner ; & Ferguſon paroiſſoit en droit d'exiger une ſatisfaction légale qui ne pouvoit avoir lieu qu'après une inſtruction, dont les détails non moins ſcandaleux que ceux du procès de Keppel & de Palliſer, auroient une ſeconde fois donné l'Angleterre en ſpectacle. Mais cette affaire s'accommoda ſans bruit ; & quant à celle de Saint-

1781. Euſtache, elle n'eut d'autre effet que d'éloigner le départ de Rodney pour les Indes occidentales. Cependant le vendredi 30 Novembre, M. Burke avoit propoſé à la Chambre des Pairs une enquête qui, ſans exiger la préſence de l'Amiral, pût être conduite ſur les pièces & documens qu'il auroit laiſſés entre les mains d'un Avocat. La motion faite à ce ſujet, le mardi ſuivant, eut le ſort de toutes celles de l'Oppoſition; le nombre des voix contre l'enquête, fut ſupérieur de ſoixante-quatorze. Pour bien juger à quel point Rodney, Vaughan & Ferguſon méritoient le blâme ou l'indulgence du Gouvernement, il faut conſulter l'Hiſtoire dans pluſieurs circonſtances des expéditions de Saint-Euſtache & de Tabago : expéditions auxquelles on ſe propoſe de revenir, & dont on parle ici par anticipation, ainſi que du retour de l'Amiral Rodney en Angleterre, & de la rencontre de MM. de Guichen & Kempenfelt. Pluſieurs opérations, dont l'Amérique fut le théâtre, ſont bien antérieures à ce dernier évènement; mais en ſuivant dans ces expoſés l'ordre des

dates, on eût couru le risque de morceler & d'obscurcir le tableau de la campagne d'Europe. Hâtons-nous d'en esquisser un des principaux traits. 1781.

Combat de Dogger-Bank.

La fortune eut sans doute beaucoup de part à la rencontre de MM. Kempenfelt & de Guichen; il n'en fut pas ainsi du combat de Dogger-Bank, l'un des plus meurtriers de toute cette guerre. Il avoit été projeté dans le Cabinet de Saint-James, sur le plan général qu'on s'étoit fait en Angleterre, même avant la rupture de la Hollande, de se récupérer avec cette nation de toutes les pertes qu'on faisoit avec les autres Puissances belligérantes. En conséquence des mesures dirigées de longue-main contre les Hollandois, une escadre Angloise aux ordres du Vice-Amiral Hyde Parker fut détachée pour intercepter leur flotte du Texel & lui fermer l'entrée de la Baltique. Parker engagea le combat avec la confiance de la supériorité; mais les Hollandois avoient celle du courage au même degré que l'ennemi; & ce courage leur suffit pour n'être pas vaincus. Comme on l'a dit, l'ac-

1781. tion fut meurtrière, & les deux flottes se séparèrent fort maltraitées; elles étoient dans une égale impuissance de continuer ce combat, dont l'importance justifie l'exposé qu'on va présenter au lecteur.

Relation de ce combat. Dans la matinée du 5 Août, à la pointe du jour, l'escadre du Texel composée de sept vaisseaux de ligne, se trouvant au cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale, apperçut au Nord-Nord-Ouest, un grand nombre de navires étrangers; & sur le champ le Contre-Amiral Zoutman, fit signal de se former en ligne de bataille. Il fut bientôt par le rapport du Cutter l'Ajax, que la flotte étrangère étoit un convoi ennemi qui, sous l'escorte de onze vaisseaux de guerre, avoit fait voile du Sund le 26 Juillet. A six heures & demie, sept des vaisseaux Anglois arborèrent leurs pavillons; & le convoi restant au vent, ils portèrent sur l'escadre Hollandoise qui vint se ranger en bataille à l'Est-Sud-Est, après avoir éloigné ses navires marchands. L'action commença sur les huit heures; & toute la ligne de Zoutman fut bientôt engagée. Elle

1781.

étoit composée des vaisseaux le *Prince Héréditaire*, l'*Amiral-Général*, l'*Argo*, le *Batave*, l'*Amiral-Ruyter*, la *Hollande* & l'*Amiral-Piet-Heln*. Ce combat dura jusqu'à onze heures & demie. Tous les vaisseaux hollandois étoient désemparés, & hors d'état de pouvoir manœuvrer; mais l'escadre Angloise avoit encore plus souffert; sa perte fut de sept cents hommes tant morts que blessés, & celle du Contre-Amiral étoit d'un cinquième moins considérable; il eut d'ailleurs l'avantage de rester maître du champ de bataille. On ne peut trop exalter la valeur des Officiers & la bravoure des équipages dans cette glorieuse défense de l'escadre du Texel. On est en droit d'en inférer, que si les vaisseaux de la Meuse avoient pu se joindre à ceux d'Amsterdam, les seuls qui se trouvèrent à l'affaire de Dogger-Bank, les Hollandois auroient indubitablement complété leur triomphe. La réunion n'avoit pas eu lieu, par une négligence qui excita en Hollande une espèce de rumeur publique. Pour l'étouffer, on fit insérer dans les gazettes l'a-

1781. pologie des auteurs de cette négligence; & sans doute, elle n'y trouva d'accès que sous les auspices de l'autorité.

Murmures contre Sandwich.

Tandis que la Hollande murmuroit contre ses Magistrats, & les accusoit d'avoir laissé échapper une occasion de battre l'ennemi, on faisoit en Angleterre les mêmes reproches au Comte de Sandwich qui, disoit-on, avoit négligé de renforcer l'escadre britannique de trois vaisseaux qui étoient à portée de s'y joindre, & dont la réunion auroit décidé la victoire en faveur de Parker. Quoi qu'il en soit de ces clameurs injustes ou méritées, ce premier essai des armes Hollandoises fut glorieux à la République, & doit faire époque dans les Annales de l'Histoire qui citera l'affaire de Dogger-Bank, comme un témoignage honorable pour les Hollandois, qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, & qu'ils seroient encore ce qu'ils furent autrefois, si la politique de cette nation commerçante n'avoit dirigé toute son activité vers des objets étrangers à la gloire militaire.

1781. Récompenses accordées aux Officiers de l'escadre Hollandoise.

Cependant la bonne conduite de Zoutman & la bravoure des Officiers, Matelots & Soldats qui l'avoient secondé dans l'action du 5, leur donnoient des titres à la reconnoissance de la République. Leurs Hautes-Puissances se firent un devoir de transmettre à chacun d'eux quelque témoignage de la satisfaction générale; & tous ces braves Hollandois furent plus ou moins récompensés suivant leurs grades & l'importance de leurs services. Conformément à la proposition qui en avoit été faite aux Etats-Généraux par Son Altesse Sérénissime le prince Stathouder, Zoutman fut élevé au rang de Vice-Amiral; & les trois plus anciens Capitaines de son Escadre furent nommés Contre-Amiraux extraordinaires. Tous quatre reçurent en présent, ainsi que les autres Capitaines, une médaille d'or de la valeur de treize cents florins. Deux mois de gages furent accordés à chaque Soldat ou Matelot qui avoit partagé la gloire & les périls de cette journée mémorable.

Honneurs rendus à Hyde Parker.

En payant aux Hollandois le tribut d'éloges qui leur est dû, nous

1781. rendrons aux équipages de l'escadre Angloise un hommage également impartial. Leur valeur s'étoit signalée dans cette rencontre avec un éclat qui leur mérita la distinction bien flatteuse de la voir couronnée par les mains du Roi d'Angleterre en personne. Georges III, accompagné du Prince de Galles, s'étoit rendu à l'entrée de la Tamise, afin de juger par lui-même de l'état de la flotte qui venoit de s'y réfugier en grande partie. Il y trouva plusieurs vaisseaux dans un délabrement affreux. Le *Berwick* avoit ses sabords enfoncés, tous ses agrès en pièces, son beaupré & son grand mât emportés, le corps criblé de boulets. La *Princesse-Amelia*, de quatre-vingt canons, ne faisoit que de joindre; & l'on peut juger de sa situation par son retard. Le *Preston* avoit reçu trente-quatre boulets de quarante-deux à sa flottaison, & perdu son grand mât & son beaupré; ses autres mâts, vergues, agrès étoient considérablement endommagés. Le *Buffalo* n'avoit guère moins souffert; & les autres vaisseaux n'étoient pas en meilleur état; mais

les équipages faisoient encore bonne contenance. Touchée de ce spectacle, Sa Majesté ordonna que l'Amiral passât sur l'*Yacht* qu'elle montoit; elle le reçut la tête découverte, & lui fit les remerciemens les plus affectueux. Il y avoit là de quoi animer Hyde Parker à la poursuite des nouveaux ennemis, sur lesquels la Grande-Bretagne avoit sur-tout à cœur de faire tomber les plus terribles coups de la guerre; mais cette démarche de Sa Majesté Britannique, & les circonstances honorables qui l'accompagnoient, n'appaisèrent point le juste mécontentement du Vice-Amiral, qui, piqué d'avoir manqué la victoire par la faute du ministère (1), donna sa démission & se retira du service. Les Hollandois eurent cinq cents quarante-six hommes tués ou blessés dans le combat opiniâtre de Dogger-Bank; & leur flotte se vit hors d'état de poursuivre sa route vers la Baltique; elle reprit le chemin du 1781.

(1) Parker avoit demandé à l'Amirauté des vaisseaux de renfort, qu'il ne put obtenir.

1781.

Texel, où elle rentra avec ſon convoi. Un de ſes vaiſſeaux de guerre avoit coulé bas dans ce trajet.

Rencontre de deux frégates Angloiſes & de deux Hollandoiſes

Le plan de deſtruction & de vengeance dirigé particulièrement vers la Hollande, eut ſur les mers d'Europe ſa principale exécution contre les vaiſſeaux de la République qui, dans la confiance d'une pleine paix, & ſe repoſant ſur la foi des traités, regagnoient leurs ports ſans protection & ſans eſcorte. Dans les quatre parties du Monde, les Hollandois ſoutinrent glorieuſement l'honneur de leur pavillon, toutes les fois qu'ils eurent à combattre des ennemis reconnus. Il y avoit eu, dans la matinée du 30 Mai, un combat ſanglant entre les deux frégates Angloiſes la *Flora* & le *Creſcent*, l'une de trente-ſix & l'autre de vingt-huit canons, & le *Briel* & le *Caſtor* vaiſſeaux Hollandois qui n'en montoient que vingt-ſix. Le Briel n'en força pas moins le *Creſcent* à ſe rendre. Le *Caſtor* fut moins heureux; mais cette frégate n'amena pavillon qu'à la dernière extrémité. Lorſqu'elle ſe rendit à la *Flora*, elle avoit perdu ſon Capi-

taine & près de ſoixante hommes de ſon équipage. Cependant ces deux priſes ne reſtèrent point aux vainqueurs. La frégate le *Briel* étoit ſi maltraitée, qu'elle ſe vit hors d'état de prendre poſſeſſion du *Creſcent*. Elle n'avoit plus ni mâts ni gouvernail; & ce fut avec beaucoup de peine qu'elle arriva juſqu'à la baie de Cadix où elle ſe répara. Quant à la frégate le *Caſtor*, voici comme elle fut dégagée. Après s'être ragréés de leur mieux, les deux bâtimens Anglois voguoient avec leur priſe par le degré de latitude 47. n. lorſqu'ils découvrirent dans la matinée du 19 Juin, deux vaiſſeaux qui leur donnoient la chaſſe. Le Capitaine Anglois William Peer qui commandoit la *Flora*, vira vent-arrière & ſe porta vers le *Creſcent* & le *Caſtor*, ſe flattant que l'apparence de leurs forces réunies pourroit ralentir l'ardeur de la pourſuite. Il ſe trompa, les vaiſſeaux François continuèrent la chaſſe; & le Capitaine Anglois ne jugeant pas qu'il fût prudent de haſarder une action, fit prendre à chacun de ſes vaiſſeaux une direction différente;

1781.

1781. mais il eut la mortification de voir le *Castor* repris par une des frégates ennemies, tandis que l'autre poursuivoit le *Crescent*, dont elle ne tarda pas à s'emparer.

L'état des morts & des blessés fut à-peu-près égal, c'est-à-dire, d'environ cent hommes de part & d'autre; mais il fut glorieux pour les Hollandois d'avoir pu disputer la victoire à pertes égales, avec un ennemi qui dans cette nouvelle rencontre leur étoit bien supérieur en forces. On ne craint pas de répéter que pendant toute cette campagne, l'Angleterre n'eut d'autre avantage sur la Hollande que celui de la trouver souvent désarmée: les sujets de la République, alors dispersés sur les mers lointaines se croyoient encore les alliés de la Grande-Bretagne.

Graces à cette erreur des Hollandois, les Anglois avoient fait beaucoup de prises sur la marine commerçante des sept Provinces-Unies, & par conséquent un grand nombre de prisonniers, dont le traitement ne fut pas toujours conforme aux loix que l'humanité prescrit envers

envers des ennemis vaincus. Pour adoucir le ſort de leurs malheureux compatriotes, une ſouſcription de cinq cents mille livres fut propoſée aux habitans d'Amſterdam, & remplie au profit des Matelots Hollandois détenus priſonniers en Angleterre. Le Duc de Richmond, voulut bien ſe charger de veiller à ce que les deniers fuſſent appliqués à leur véritable deſtination ; & il s'acquitta de ce ſoin avec un zèle qui prouva que ſa bienfaiſance ne connoiſſoit pas d'acceptions. Sans en être moins attaché à ſa patrie, il s'établit, en quelque ſorte, le protecteur de ſes ennemis déſarmés. Il voyoit dans les Hollandois d'anciens alliés, que des provocations intolérables avoient entraînés malgré eux dans la confédération des Puiſſances liguées contre la Grande-Bretagne. Cette conſidération étoit faite pour tempérer les fureurs de la vengeance, auxquelles l'Angleterre ſe livroit avec un aveuglement barbare contre la ſeule nation diſpoſée à la ſecourir au moins ſecrètement. Mais encore une fois, elle ne pardonnoit point aux Hollandois d'avoir refuſé 1781.

1781. de se précipiter avec elle dans un abyme d'où ils n'auroient pu la tirer; ce fut le motif de cette animosité, dont ils devinrent l'objet dans les deux Continens, & qui se signala particulièrement aux Indes occidentales. La prise de Saint-Eustache fut accompagnée de circonstances atroces qui auroient flétri la gloire des vainqueurs, s'il y avoit de la gloire à vaincre un ennemi sans défense, à faire la guerre au sein de la paix, à surprendre une place ouverte au premier occupant. Telle étoit Saint-Eustache, lorsqu'une escadre Angloise composée de quinze vaisseaux de ligne, parut le 3 Février devant la rade de cette île; mais cette expédition avoit été précédée d'un événement qu'il faut indiquer.

Tentative de Rodney sur l'île de St.-Vincent.

A son retour de l'Amérique, où il n'avoit rien exécuté, l'Amiral Rodney trouva les Indes occidentales dans la consternation sur les suites du terrible ouragan, dont on a fait mention ailleurs. Heureusement que les flottes Françoises venoient d'abandonner ces parages; cette circonstance parut favorable à l'Amiral.

Se voyant maître de la mer, où personne ne lui disputoit l'empire, il projeta des conquêtes, bien persuadé que la victoire couronneroit ses entreprises. Dans cette confiance, il s'étoit présenté devant l'île de Saint-Vincent, avec tous ses vaisseaux & quatre mille hommes de débarquement. Elle n'étoit défendue que par six ou sept cents François; mais l'ancien Commandant, M. de Montel, y avoit fait de si bonnes dispositions, que cette petite garnison suffit pour écarter l'ennemi qui, s'étant rembarqué, alla tenter l'expédition plus facile de Saint-Eustache, où il y avoit tout au plus cent trente soldats, la plupart invalides. Pour se rendre maîtres de l'île, il suffisoit aux Généraux Anglois de se montrer avec leur formidable armée; mais voulant donner quelqu'importance à cette expédition, ils y mirent beaucoup d'appareil. L'Amiral Hood, qui commandoit l'avant-garde, poussa sa bordée jusqu'à la pointe du Nord, investit la rade, & vint y mouiller ensuite avec la majeure partie de l'escadre. Le reste parut destiné à

1781.

Prise de St.-Eustache.

1781. croiser devant Saint-Eustache, pour empêcher les évasions. A midi, un parlementaire fut détaché avec quatre fusiliers, pour aller notifier à M. de Graaf, la déclaration de guerre faite aux Etats-Généraux par le Roi d'Angleterre, & sommer ce Gouverneur de rendre l'île à Sa Majesté Britannique. Après avoir assemblé son Conseil, M. de Graaf demanda à capituler. Sa demande fut rejetée; & il fallut se rendre à discrétion. Pareille sommation fut faite pour la reddition de la rade; le Commandant y répondit à coups de canon, & n'amena pavillon qu'à la dernière extrémité. Cette conduite courageuse irrita l'Amiral, & donna lieu à un Conseil de guerre, où l'on mit en délibération si l'on ne raseroit pas le *bourg* de Saint-Eustache; le résultat fut qu'il valoit mieux en enlever les richesses que de les détruire. A trois heures & demie, les Anglois prirent possession du fort, au nombre de deux mille cinq cents hommes, qui formoient les deux tiers de l'armée du Major général Vaughan. On ne devoit attendre que pillages & dévastations de la part

1781.

de ce Guerrier impitoyable, qui, dans l'Amérique ſeptentrionale, avoit incendié la ville d'Eſopus, & déſolé les campagnes ſur les bords de la rivière d'Hudſon. L'Amiral Rodney ternit ſa gloire & flétrit ſes lauriers en participant aux cruautés de Robert Vaughan. Les troupes furent logées à diſcrétion chez les Particuliers, auxquels on enleva ce qu'ils avoient de plus précieux; toute l'île fut traitée comme une ville priſe d'aſſaut; les vainqueurs n'épargnèrent pas toujours la vie des habitans.

Fruits de cette conquête.

En arrivant à Saint-Euſtache, l'Amiral avoit détaché trois vaiſſeaux & deux frégates à la pourſuite d'un convoi de trente voiles Hollandoiſes, qui en étoient ſorties le premier Février ſous l'eſcorte du *Mars*, vaiſſeau de ſoixante canons. Ce vaiſſeau fut bientôt pris; & le Contre-Amiral Curll, qui le commandoit, ne put ſauver le convoi, malgré la belle défenſe qu'il oppoſa plus d'une heure à l'attaque de l'ennemi, & qu'il eût prolongée bien au-delà, s'il n'avoit été renverſé par un boulet de canon.

1781. Outre ces trente voiles, les Anglois trouvèrent dans la rade cent quarante bâtimens de toutes les nations, dont plusieurs furent de bonne prise; la perte étoit inappréciable du côté des Hollandois. L'Amiral Rodney voulant ajouter de nouvelles captures à celles qu'il avoit déjà faites, laissa flotter dans l'île le pavillon de la République; & ce piège tendu à la bonne foi des Navigateurs, attira dans ce port, regardé comme neutre, plusieurs navires, tant François qu'Américains : en moins de six jours, il y en eut dix-sept qui se laissèrent prendre à cette ruse.

Les Anglois prennent Démérary & Essequibo. Importance de ces établissemens.

La conquête de Saint-Eustache fut célébrée en Angleterre avec le plus grand éclat; on tira le canon de la Tour de Londres, on sonna les cloches, on fit des chansons où les plaisanteries britanniques n'étoient pas épargnées aux malheureuses victimes d'une surprise aussi funeste aux Hollandois, que peu glorieuse pour leurs vainqueurs. Cette conquête si facile mit sous la domination des Anglois les îles de Saint-Martin & de Saba. Mais toutes ces prises leur furent encore moins

avantageuſes que l'acquiſition des riches colonies Hollandoiſes de Démérary & d'Eſſequibo, ſur le continent méridional. Quoique ces établiſſemens euſſent été ſoumis aux mêmes conditions que l'île de Saint-Euſtache, leurs habitans éprouvèrent un traitement plus humain. Ils durent cette faveur à l'importance de leurs colonies, qu'il falloit apprivoiſer au joug de la Grande-Bretagne; elle s'en promettoit autant d'avantage que de ſes plus belles poſſeſſions dans les Indes occidentales. 1781.

Les établiſſemens de Démérary & d'Eſſequibo prennent leurs noms des rivières qui en baignent le territoire; ils ſont ſitués environ à trente lieues oueſt de Surinam. Leur exiſtence ne date que de 1743: auſſi les appelle-t-on colonies naiſſantes. On compte dans les deux peuplades près de quinze mille blancs, & plus de quatre-vingt-ſix mille eſclaves. Le produit annuel de ces colonies étoit, lors de l'acquiſition, d'environ onze mille bariques de ſucre, avec du rum en proportion; de cinq millions de livres de café, de huit cents mille

1781. livres de coton, & d'une quantité indéterminée d'indigo & de cacao. C'étoient, comme on l'a dit, des établissemens à ménager ; & quoique le Général Cunningham les eût d'abord soumis aux termes les plus durs, MM. Rodney & Vaughan prirent sur eux d'adoucir ces termes ; les Colons furent maintenus dans la propriété de leurs possessions, & dans le privilége de se gouverner par leurs loix, aux conditions toutefois qu'ils prêteroient serment d'allégeance, & se mettroient sous la protection de la Couronne d'Angleterre ; qu'ils exporteroient sur des vaisseaux Anglois leurs productions dans ce royaume, ou dans les îles de Tabago & de la Barbade. Quant au Commandant & autres Officiers Hollandois, il leur fut libre de passer en Europe avec tous leurs effets, sur un bâtiment parlementaire. Les troupes eurent également à se louer de la modération des vainqueurs.

M. de la Motte Picquet s'empare d'un convoi chargé des richesses de Saint-Eustache.

On ne peut dissimuler que toutes ces conquêtes faites en moins de six semaines, ne fussent un vrai triomphe pour les Ministres d'Angleterre, dont l'ambition, à cette

époque, étoit sur-tout de justifier par des succès l'imprudente démarche qui venoit de les engager dans une nouvelle guerre; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Dans l'ivresse de sa gloire, ou plutôt dans l'accès de son aveugle joie, l'Amiral Rodney se hâta de faire passer en Europe des monumens de ses victoires. Trente-deux bâtimens chargés en grande partie des richesses enlevées aux habitans de Saint-Eustache, avoient mis à la voile sous l'escorte de quatre vaisseaux de ligne aux ordres du fameux Commodore Hottham. Leur navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur des Sorlingues, environ quarante lieues du cap Lézard; mais à cette latitude, ils furent rencontrés le 2 Mai par l'escadre de M. de la Motte-Piquet, composée de l'*Invincible*, que montoit ce Commandant, de cinq autres vaisseaux de ligne, & de quatre ou cinq frégates. Le Commodore n'osa pas hasarder un combat contre des forces aussi supérieures. Sans perdre un seul instant, il s'éloigna avec ses vaisseaux de guerre, & fit pour son convoi le 1781.

1781. ſignal de *ſauve qui peut*. Les vaiſſeaux François étoient à portée de la flotte Angloiſe ; tandis qu'une partie de l'eſcadre pourſuivoit le Commodore, les frégates la *Sybille* & la *Levrette* donnèrent dans le convoi, dont pluſieurs navires furent amarinés. Après douze heures de chaſſe, tous les vaiſſeaux rejoignirent l'*Invincible* ; ils avoient déjà pris treize bâtimens ennemis ; & le lendemain 3 Mai, un pareil nombre fut obligé de ſe rendre. Le 4 au matin, M. de la Motte-Piquet voulut profiter d'un vent frais pour arriver à Breſt ; mais ce vent ayant changé dans la matinée du 5, le retour de l'eſcadre fut différé de quelques jours. Le Général expédia le lougre le *Chaſſeur*, avec la relation de cet évènement.

En dépouillant les malheureux Colons de Saint-Euſtache, l'Amiral Rodney n'avoit pas cru ſans doute travailler pour la France. Cette perte enlevoit aux Anglois le principal fruit de leurs conquêtes ; & ce ne fut pas le ſeul déſaſtre qui leur fit éprouver les retours cruels de la fortune.

M. de Grasse étoit arrivé à la Martinique, où il prit le commandement des escadres, d'abord destiné à M. de la Touche-Tréville. Ses forces étoient supérieures à celles de Rodney; & sa présence, ou plutôt celle de sa flotte alloit mettre un terme aux prospérités des Anglois dans les Indes occidentales. Cependant Sir Samuel Hood étoit allé à sa rencontre avec toute l'escadre Angloise, si l'on excepte le Sandwich de quatre-vingt-dix canons, & deux autres vaisseaux de ligne que Rodney gardoit à Saint-Eustache pour la sûreté de sa conquête. Le Samedi 28 Avril, le *Russel* & l'*Amazone* croisant entre Sainte-Lucie & la Martinique, découvrirent la flotte Françoise avec un convoi très-considérable; elle étoit composée de vingt-un vaisseaux de ligne & de quatre frégates. L'Amiral Hood n'avoit que dix-huit vaisseaux; son infériorité ne l'empêcha pas de faire voile au vent dans l'espoir de fermer à l'ennemi l'entrée du Fort-Royal. Le lendemain, quatre vaisseaux de guerre sortis de ce port, joignirent l'es-

1781. Combat peu meurtrier entre le Comte de Grasse & l'Amiral Hood.

1781. cadre du Comte de Grasse qui s'étoit procuré l'avantage du vent. Il y avoit là de quoi effrayer un courage moins déterminé que celui de M. Hood & de ses équipages; son armée n'en montra que plus d'ardeur pour le combat. L'action commença sur les onze heures & demie, & ne finit qu'à trois heures après-midi. Le feu cessa de part & d'autre, sans qu'on pût dire de quel côté penchoit la victoire; mais Hood avoit eu la gloire de combattre avec des forces inférieures; comme il s'étoit battu en retraite, son arrière-garde ne laissa pas que de souffrir. Son vaisseau le *Russel*, fut en danger d'être pris jusqu'à sa rentrée dans le port de Saint-Eustache, où il se refugia avec sept pieds d'eau dans sa cale. Quelques jours après ce combat peu meurtrier (1), l'escadre françoise se porta devant l'île de Tabago avec la confiance d'un plein succès. Elle étoit d'autant

(1) Il n'y eut du côté des Anglois que trente-huit morts & cent cinquante blessés; la perte des François fut encore moins considérable.

mieux fondée, que le Marquis de Bouillé alloit diriger cette brillante expédition. L'attaque de Tabago fut vive, prompte & décisive comme toutes les opérations militaires de l'intrépide Bouillé. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral Rodney, dont les mouvemens annoncèrent d'abord quelqu'intention d'y mettre obstacle; mais quoiqu'il eût des forces à peu près égales à celles de M. de Grasse, il finit par ne rien entreprendre contre la flotte Françoise. Entrons dans quelques détails sur cette expédition. 1781.

Le Marquis de Bouillé prend l'île de Tabago.

Comme il étoit nécessaire de masquer les projets sur l'île de Tabago, il fut décidé qu'on dirigeroit une fausse attaque contre Sainte-Lucie; & le Marquis de Bouillé se réserva de la commander en personne. Les troupes furent embarquées le 8 Mai au nombre de six mille hommes, la flotte appareilla le 9; le 10 à minuit, on arriva à Sainte-Lucie. L'île fut menacée en trois endroits; & l'allarme se répandit dans tous les quartiers. Ce n'étoit qu'une feinte; & tout cet

1781. appareil n'avoit rien de férieux. Le Général François connoiſſoit trop bien l'état du *morne Fortuné*, pour y compromettre ſes forces; il débarqua quelques troupes au Gros-Iſlet, & borna cette expédition à la priſe d'un magaſin d'armes, & d'un hôpital où il ſe trouva cent vingt ſoldats convaleſcens qu'il fit priſonniers. Après une croiſière de quarante-huit heures devant Sainte-Lucie, le Comte de Graſſe, toujours accompagné du Marquis de Bouillé, ſe rendit le 15 au Fort-Royal de la Martinique. Cependant le Chevalier de *Blanchelande* avoit été détaché pour l'île de Tabago avec deux mille hommes, deux vaiſſeaux de ligne, deux frégates & quelques ſloops. Son détachement ayant pris terre dans la journée du 24, s'empara de la ville de Scarboroug & d'un petit fort qui la protégeoit. Ce Commandant s'y retrancha juſqu'à l'arrivée des Généraux qu'il attendoit à chaque inſtant. En effet, MM. de Graſſe & de Bouillé reparurent le 30, avec le reſte des troupes, au moment où l'Amiral Rodney, voulant ſuppléer à ſon infériorité par

l'activité de ses dispositions, & se mettre à portée d'observer les mouvemens d'un ennemi cru supérieur, avoit remonté jusqu'à la Barbade, & envoyé de là six vaisseaux avec des forces suffisantes pour tenir tête à M. de Blanchelande, & déconcerter ses projets sur Tabago. Mais à la vue des vingt-cinq vaisseaux de ligne François, l'escadre Angloise prit la fuite, & le sort de l'île fut décidé. M. de Bouillé débarqua avec quatre mille hommes, se présenta devant le *morne Concorde*, l'enleva sans éprouver de résistance; & força le Major Ferguson à se mettre en pleine marche avec sa garnison. Les troupes Françoises le plus en avant furent détachées à sa poursuite, & tout le reste fut bientôt mis en mouvement. Le Vicomte de Damas eut ordre de s'établir sur le *morne* que les ennemis avoient abandonné. On les poursuivit une journée entière. La chaleur étoit excessive; & les Soldats n'y résistoient plus, lorsqu'ils atteignirent enfin les troupes Angloises qui étoient en halte dans une gorge. Le Major Ferguson, Commandant-

1781. Général de l'île, se vit forcé de capituler le 2 Juin; sa garnison mit bas les armes, & déposa ses drapeaux. On y comptoit quatre cents hommes, tant de l'artillerie que du quatre-vingt-sixième régiment, cinq cents Écossois composant une milice équivalente à des troupes réglées, & un nombre assez considérable de Nègres armés. Ces forces n'étoient point suffisantes pour opposer une longue résistance aux armées réunies de MM. de Bouillé & de Blanchelande; & l'on peut dire à la louange du Gouverneur, que la capitulation de Tabago ne fut proposée qu'à la dernière extrémité.

Cependant l'Amiral Rodney, dans sa lettre au Ministre, présenta divers faits relatifs à cet évenement, sous un jour peu favorable à Ferguson; & comme on l'observe ailleurs, pour mieux exprimer son étonnement sur la reddition de Tabago, il ne craignit pas d'ajouter que la prise de cette île supposoit quelque chose *de bien extraordinaire*. Le Gouverneur, dont le retour en Europe avoit dévancé celui

Insinuations injurieuses au Gouverneur Ferguson.

de Rodney, lut avec indignation, dans la gazette de la Cour, le rapport de l'Amiral où cette phrase recevoit une interprétation d'autant plus offensante, que dans tout le cours du récit, il n'étoit point question d'opérations du Commandant tendantes à reculer la prise de Tabago. Les dépêches de Rodney laissoient au moins beaucoup de louche sur la conduite de Ferguson. Pour la justifier, celui-ci écrivit une longue lettre qu'il rendit publique. Cette apologie satisfaisante à beaucoup d'égards, dégénère trop souvent en récriminations. Voici comme il la termine. 1781.

» Il faut, dit Sir George, qu'il soit arrivé *quelque chose de bien extraordinaire* pour avoir déterminé le Gouverneur Ferguson à capituler; mais il est bien *plus extraordinaire* qu'un Amiral Anglois, avec vingt-un vaisseaux de ligne à ses ordres, ait souffert qu'une escadre de deux vaisseaux, de deux frégates & quelques sloops, tînt assiégée une colonie Angloise où il pouvoit se rendre en vingt-quatre heures, sans donner de secours à

Récrimination du Gouverneur.

1781.

cette colonie, ſans tâcher de détruire l'eſcadre aſſiégeante! Cette inaction paroît bien *plus extraordinaire* que la priſe d'une île ſans fortifications, qui n'avoit qu'une foible garniſon à oppoſer à une armée de vétérans, dont le nombre excédoit cinq fois celui des aſſiégés. Peut-être auſſi paroîtra-t-il *bien extraordinaire* que la flotte Françoiſe ait fait le trajet de la Martinique à Tabago, avant que l'eſcadre Angloiſe y ſoit arrivée de la Barbade, quoique j'euſſe dépêché un Exprès à Sir George Rodney trente-ſix heures avant que le Général Blanchelande eût expédié un cutter pour demander un renfort. Tout le monde ſait que la traverſée de Tabago à la Martinique eſt plus que le double de celle de Tabago à la Barbade ».

Rodney & Ferguſon jugés également irréprochables.

Sir George ne répondit jamais formellement aux accuſations indirectes que renfermoit l'apologie du Gouverneur; mais il circula différentes lettres anonymes où l'Amiral abſent fut très-bien défendu, ſans que Ferguſon en parût moins irréprochable. Dans toute cette affaire

de pure récrimination, il n'y eut de part & d'autre de torts bien prouvés, que beaucoup d'indiscrétion & d'animosité. Rodney continua de jouir de la faveur du Monarque & de la confiance de la nation; & pour dernière-preuve que Ferguson méritoit l'une & l'autre, ce Gouverneur produisit l'adresse qui lui avoit été présentée le 10 Juin par les habitans de l'île; elle étoit conçue en ces termes. 1781.

« Nous, habitans de Tabago, demandons la permission de reconnoître avec la gratitude la plus vive, le zèle & l'impartialité qui ont caractérisé votre conduite en qualité de Gouverneur de cette île, ainsi que la bravoure avec laquelle vous l'avez défendue pendant neuf jours, contre une armée puissante. C'est d'après nos supplications que vous vous êtes rendu à cette armée, & dans l'unique vue de soustraire nos propriétés à la destruction qui les menaçoit. Nous nous flattons que la brave conduite que vous avez tenue en cette occasion, vous recommandera à l'approbation & à la faveur de votre Souverain ».

1781. Ce qu'eſt & fut l'île de Tabago.

Quoiqu'aſſez fertile, l'île de Tabago l'eſt beaucoup moins que la Grenade ; elle eſt plus petite de moitié, & n'a que dix lieues dans ſa plus grande longueur ; ſa largeur moyenne eſt d'environ quatre lieues. Son port eſt sûr, commode & bien ſitué. Cette île avoit appartenu aux Hollandois, & leur fut enlevée en 1717 après un ſiège de ſix mois, & ce fameux combat naval où d'Eſtrées leur coula bas tant de vaiſſeaux. Les François la négligèrent après la conquête, & n'y firent aucun établiſſement. En 1748, elle fut déclarée neutre par le traité d'Aix-la-Chapelle ; & les Anglois y commencèrent quelques défrichemens. Enfin, ils en obtinrent la propriété en 1763, & la réunirent au Gouvernement de la Grenade & de Saint-Vincent qui leur furent cédées à la même époque. De riches planteurs s'y établirent, & y formèrent des ſucreries qui toutes réuſſirent très-bien. Lors de la priſe de Tabago, on y comptoit ſoixante plantations de ce genre, & environ cent habitations de la ſeconde claſſe en café, coton, indigo ; elles procu-

1781.

roient alors une exportation d'environ trois millions de livres tournois, & paroissoient susceptibles d'accroissement. La culture y occupoit vingt mille Nègres esclaves; la population libre consistoit en deux mille blancs de tout âge, & environ douze cents Nègres ou mulâtres affranchis.

Rodney met à la voile pour l'Angleterre.

La prise de Tabago termina, pour ainsi dire, la campagne dans les Indes occidentales. L'Amiral Rodney n'y jugeant plus sa présence nécessaire, fit embarquer sur le Gibraltar, l'un des plus forts vaisseaux de la flotte, tout ce qu'il put enlever des richesses qui se trouvoient encore à Saint-Eustache; il s'embarqua lui même à Sainte Lucie, & fit voile pour l'Europe, où il vint jouir de ses triomphes. Il avoit laissé le commandement des escadres à l'Amiral Hood, qui alla joindre l'Amiral Graves à New-York, tandis que M. de Grasse parti de la Martinique le 5 Juillet cingloit vers Saint-Domingue avec un convoi de cent cinquante bâtimens. Il vint mouiller le 16 au Cap François, sans autre accident

1781. Incendie des vaisseaux françois l'Inconstante & l'Intrépide.

que la perte de l'*Inconstante*, frégate de vingt-six canons, qui avoit brûlé dans la traversée, & dont on ne put sauver que vingt hommes. Il y apprit que l'*Intrépide*, vaisseau de soixante quatorze canons, appartenant à l'escadre de M. de Monteil qui se trouvoit alors à Saint-Domingue, venoit d'éprouver le sort de l'*Inconstante* dans la rade même du Cap. Personne ne périt dans cet incendie, dont la violence ne put être arrêtée par les secours les plus prompts & les mieux ordonnés. On s'étoit vu dans la nécessité de faire échouer le vaisseau près du petit carénage. Heureusement qu'il faisoit un grand calme; si la brise eût régné comme la veille, c'en étoit fait des vaisseaux de la rade; le feu les auroit tous enveloppés, & peut-être détruit de fond en comble & le port & la ville. Il n'y avoit plus d'espoir de sauver l'*Intrépide*, & l'équipage l'avoit abandonné par ordre de M. Duplessis Pascault; ce brave Commandant étoit résolu de périr sur son bord. Il embrassa tendrement son fils, & lui ordonna de s'éloigner avec

Beau trait de M. du Plessis-Pascault.

les autres Officiers. Le jeune homme se rendit auprès du Général, & lui fit part de la courageuse résolution de son père. M. de Monteil envoya sur le champ un canot au brave Capitaine, avec ordre de venir le trouver. M. Duplessis, obéit; & le canot n'étoit qu'à cent pas, lorsque l'*Intrépide* sauta en l'air.

1781.

La flotte de la Jamaïque échappe à M. de Grasse. Allarmes dans cette île.

Après avoir embarqué les bataillons d'Agénois, de Gâtinois & de Tourraine, M. de Grasse remit à la voile pour l'Amérique septentrionale avec toutes ses forces; elles consistoient en vingt-huit vaisseaux de ligne, quatre frégates & trois cutters. Il s'étoit engagé dans le rapide canal de Bahama, dont aucune armée n'avoit osé risquer le passage depuis l'Amiral Boscawen, qui, dans la guerre précédente, tenta heureusement cette navigation, lorsqu'il vint attaquer la *Havane*. Ce passage réussit également au Comte de Grasse. En prenant cette route périlleuse, son intention avoit été d'intercepter la flotte de la Jamaïque, l'une des plus riches qui fût jamais sortie de Port-Royal;

1781. contrariée par les vents elle y rentra le 21 Juillet. Quelques jours plus tard, elle tomboit dans les eaux de l'efcadre Françoife ; & pour concevoir quelle perte eût effuyé le commerce d'Angleterre, il fuffit de fe rappeller que cette flotte de cent quatre-vingt fix voiles portoit quarante deux mille cinq cens tonneaux, & environ quatre mille hommes. Elle s'étoit éloignée jufqu'à la diftance du Cap Maifi. Son retour précipité jeta la terreur dans l'île, parce qu'on y fuppofoit l'armée de Graffe réunie avec les forces efpagnoles de la Havane pour aller tenter une defcente à la Jamaïque. L'allarme y fut univerfelle; & déjà on parloit d'y proclamer la loi martiale; mais le Comte de Graffe avoit d'autres vues. Sa miffion étoit de fe porter fur la Chéfapeak, & d'y traverfer les opérations de Lord Cornwallis. Avant que d'expofer comment M. de Graffe influa dans le mauvais fuccès de l'expédition du Général Anglois, il faut remonter à quelques événemens antérieurs qui préparèrent cette cataftrophe décifive.

On

1781.

Que tout présage la ruine des Anglois.

On a vu que l'effort de la guerre se faisoit particulièrement sentir dans les parties méridionales du continent septentrional, & toujours sans beaucoup d'effet pour la décision de la grande querelle qui fixoit les regards du monde entier. Je ne rappellerai point ici les expéditions peu importantes, & la plûpart manquées, des Généraux Arnold & Leslie ; la retraite forcée du Général Cornwallis après la victoire de Camden ; le triomphe exagéré du Colonel Tarleton sur M. Sumpter ; la prise du fort Saint-George par les Espagnols sur la côte de Honduras ; l'expulsion des Anglois de la rivière Tinto, & de leurs établissemens pour la coupe du bois de campêche ; leurs défaites partielles ou les échecs infructueux de leurs ennemis, tant sur le continent que dans les mers qui l'environnent : presque tous ces faits appartiennent à la campagne précédente, & n'eurent d'autre importance que de préparer l'événement décisif qui va consommer l'étonnante révolution de l'Amérique. Nous touchons enfin au dernier acte de

1781. cette grande tragédie. La catastrophe dès longtems annoncée ne pouvoit plus se reculer que par des tours de force, des combinaisons toujours sages, une prévoyance infaillible & toujours victorieuse des moindres obstacles. Les choses en étoient au point qu'une simple méprise dans les opérations de la campagne, devoit ruiner toutes les ressources de l'Angleterre en Amérique; mais par une fatalité bien malheureuse, & sans doute par l'effet naturel de leur position désespérée, la politique des Anglois, leur habileté, leur génie pour la guerre, les abandonnèrent tout-à-fait dans cette circonstance. On en jugera sur le simple exposé des faits.

Détails antérieurs à l'affaire de Guild-Ford.

L'affaire de Guild-Ford-Court-House fut l'événement de la campagne, le plus heureux en apparence, & l'un des plus funestes en effet pour les Anglois, auxquels il inspira sur-tout cette confiance aveugle qui leur masquoit l'abyme où nous les verrons bientôt se précipiter. Entrons dans quelques détails antérieurs à cet événement.

Le plan de Cornwallis, pour la

1781.

Marche victorieuse de Cornwallis.

campagne d'hiver, avoit été de pénétrer dans la Caroline du nord, & de confier pendant son absence la Caroline méridionale à Lord Rawdon, avec ordre de s'y tenir sur la défensive. En conséquence de ce plan, le 15 Janvier il prit sa route pour les hauteurs, dans l'intention de battre, chemin faisant, ou de chasser de la Caroline du sud, un corps d'Américains aux ordres du Général Morgan; & par une marche rapide, de gagner la *Pedée*, de s'établir entre ce poste & la Virginie, d'engager le Général Green dans une action, ou de le forcer à une retraite précipitée. Ce projet s'effectua en grande partie; & bientôt Lord Cornwallis arriva par des chemins impraticables jusqu'à la Catawba, dont les Américains occupoient les gués dans un espace de quarante milles. Il tenta ce passage; & quoique trois cents hommes de Milice commandés par le Général Davidson défendissent la rive opposée, l'armée Angloise passa le gué de M. Cowan qui avoit plus de deux cents cinquante toises, & où chaque Soldat étoit souvent dans

1781. l'eau jusqu'à la ceinture. Trois ou quatre morts & trente-six blessés furent tout ce qu'il en coûta; ce passage difficile ne pouvoit s'exécuter à moins de frais. Lorsque toute la colonne eut passé, le Colonel Tarleton fut détaché avec la Cavalerie & le vingt-troisième régiment à la poursuite des trois cents Miliciens de Davidson, dont il acheva la déroute; & poussant sa marche jusqu'à dix milles du gué, il rencontra un autre corps d'environ quatre cents hommes, dont cinquante furent tués ou faits prisonniers. Cette expédition jetta l'allarme parmi la Milice dans tout le district d'Yadkin, où se rendit l'armée de Cornwallis. Cependant Morgan avoit abandonné son poste & marchoit vers Salisbury. Les Anglois atteignirent son arrière-garde dans la soirée du 3 Février, & lui enlevèrent quelques charriots; mais il eut le temps de passer la rivière tant à gué que sur des bacs; & l'on sut bientôt que le Général Green etoit en marche pour former à Guild-Ford sa jonction avec Morgan. Comme il n'avoit pu rassem-

bler la Milice de la Caroline septentrionale, & qu'il ne recevoit point de renforts de la Virginie, il dut éviter une affaire sur la côte méridionale de la Dan, & se hâter de la traverser; ce qu'il fit avec tant de célérité, qu'il ne se trouva pas un Soldat sur la rive, lorsque le Géneral qui s'étoit mis à sa poursuite arriva le 15 au bac de Boyd. Il y auroit eu de la témérité à Lord Cornwallis d'oser pénétrer dans la Virginie par ce côté là; deux raisons s'y opposoient: les forces de cette province, & la foiblesse de l'armée britannique. Après avoir donné quelque repos à ses troupes, il marcha à petites journées vers Hillsboroug, où il arbora l'étendard Royal. Il y fit une proclamation à laquelle se rendirent quelques faux freres du parti Américain, dont environ deux cents furent enveloppés & taillés en pièces par un détachement de l'armée de Green, qui ayant repassé la Dan avec des renforts considérables, obligea Cornwallis à transporter son camp près de la Crique d'Allamence, d'où il détacha Tarleton pour aller décou- 1781.

1781. vrir les desseins de l'ennemi. A quelques milles du camp, cet Officier rencontra la légion de Lée & trois ou quatre cents hommes de Milice aux ordres du Colonel Preston; il les attaqua, les mit en déroute & leur fit quelques prisonniers. Cet échec fut suivi peu de jours après d'une autre action, où Cornwallis en personne défit un corps nombreux de la Milice Virginienne, & dispersa les troupes légères des Américains. Le gros de l'armée de Green avoit précipité sa retraite de l'autre côté de la riviere Haw, où il attendoit de la Virginie de nouveaux renforts sans lesquels il n'osoit risquer une affaire générale. Cependant la difficulté de faire subsister les troupes dans un pays épuisé, fit prendre au Général Anglois la résolution d'ouvrir une communication entre son armée & les vaisseaux qu'il avoit dans la rivière *Capfear*; mais pour remplir le grand objet de sa pénible campagne, celui de rassembler sous ses drapeaux tous les Royalistes de la Caroline septentrionale, il falloit éviter de paroître se défier de ses forces, &

montrer le même empreſſement pour une affaire déciſive. En conſéquence de ce plan, Lord Cornwallis alla camper le 13 Mars, entre les fourches de la rivière Deep, où il apprit qu'un renfort conſidérable venoit de porter l'armée de Green à neuf ou dix mille hommes, qu'ils marchoient pour attaquer les troupes britanniques, & que déjà ils étoient à Guildford environ à douze milles du camp; ſans perdre une minute, l'armée Angloiſe ſe mit en mouvement. Le lendemain matin la garde avancée rencontra un corps ennemi qu'elle défit; & continuant ſa marche, elle trouva l'armée continentale poſtée ſur un terrein élevé à quinze cents pas environ de Court-Houſe. Elle paroiſſoit vouloir haſarder la bataille; & Cornwallis n'étoit pas venu pour s'y refuſer.

1781.

Relation Angloiſe de l'affaire de Guild-Ford.

Après avoir fait leurs diſpoſitions reſpectives, les deux Généraux ordonnèrent l'attaque; l'action commença vers une heure & demie après midi. Le Major Général Leſlie qui commandoit la droite de l'armée Angloiſe, mit bientôt en déſordre tout ce qu'il avoit d'ennemis en

E 4

1781. front ; & le Lieutenant Colonel Webſter qui commandoit la gauche, n'eut pas moins de ſuccès ; il défit entièrement l'aîle droite des Américains. Cependant, entre leur ligne & la tête de leur colonne, il y avoit un bois dont l'épaiſſeur leur ménagea de fréquentes pauſes, & d'où ils faiſoient un feu irrégugulier, mais aſſez vif, qui ne laiſſa pas d'incommoder l'armée britannique & de retarder ſes progrès. Enfin le ſecond bataillon des Gardes ayant gagné le terrein ouvert près de Guild Ford-Court-Houſe, eut à combattre un corps d'Infanterie continentale bien ſupérieur en nombre, & qui, après une foible réſiſtance, n'eut pourtant de reſſource que la fuite pour éviter une défaite abſolue. Le détachement Anglois le pourſuivit dans les bois avec trop d'ardeur ; & il fallut eſſuyer un feu violent de la part de cette Infanterie qui s'étoit ralliée, & de celle des Dragons du Colonel Washington qui le chargèrent avec autant d'impétuoſité que de ſuccès. La Cavalerie continentale fut repouſſée à ſon tour par les

Grenadiers du soixante onzieme régiment & par le feu bien dirigé de deux pièces de canon qu'avoit amenées le Lieutenant M. Cléod, Commandant de l'Artillerie. Le second bataillon des Gardes se rallia bientôt; & se voyant soutenu par les Grenadiers, il revint à la charge avec une nouvelle intrépidité. Enfin le vingt-troisième & le trente-troisième régimens, l'Infanterie légère & une partie de la Cavalerie, firent des prodiges de valeur qui décidèrent la victoire de ce côté-là. L'ennemi perdit dans cette première déroute quatre pièces de canon & deux charriots munitionnaires. La canonnade se continuoit encore avec fureur à l'aîle droite de l'armée britannique. Tarleton s'y porta avec de la Cavalerie; sa présence ranima le courage des Royalistes; l'attaque devint encore plus vigoureuse; & l'action fut bientôt terminée à l'avantage des Anglois. Les troupes continentales se retirèrent dans le plus grand désordre; mais comme leur Cavalerie avoit peu souffert, & que celle de Cornwallis étoit excessivement fatiguée, ce Général 1781.

1781. ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi dans sa retraite, dont le terme fut Iron-Workes, à dix-huit milles du champ de bataille. Dans la première action, le nombre des morts n'avoit été que de quinze hommes du côté des Anglois, & celui des blessés d'environ quatre-vingt-dix; dans la seconde, cent des leurs restèrent sur la place, & ils eurent quatre cents blessés. S'il faut s'en tenir aux relations britanniques, la perte des Américains fut beaucoup plus considérable; quelques-unes la portoient à dix-huit cents hommes. Mais tous ces rapports sont exagérés à l'avantage de Cornwallis; & pour démêler la vérité, il faut comparer les relations des deux partis. C'est dans cette vue que nous allons extraire des lettres du Général Green, le précis de cet évènement si diversement présenté dans les différens Journaux.

Rapport du Général Green sur le même évènement.

Le 12 Mars, les ennemis avoient passé le gué de High-Rock, & le 14, ils étoient à Guild-Ford. Dans la matinée du 15, on apprit qu'ils s'avançoient sur le grand chemin de Salisbury; l'armée américaine se mit

aussitôt sur trois lignes. La milice de la Caroline du Nord composoit la première; elle étoit commandée par les Généraux Eaton & Buller. La milice de la Virginie formoit la seconde sous les ordres de Stewens & de Lawson. La troisième ligne consistoit en deux brigades, l'une de la Virginie & l'autre du Maryland; elles avoient pour chef le Colonel Williams. Un détachement d'Infanterie légère, les Dragons du premier & du troisième régiment commandés par le Colonel Washington, & le régiment de chasseurs aux ordres du Colonel Lynch, formoient un corps d'observation pour la sûreté de l'aîle droite. Les Colonels Lée & Campbell protégoient l'aîle gauche, l'un avec sa Légion & l'autre avec un corps de Chasseurs. Le Général Green rangea son armée en bataille, pourvut à la garde des bagages, & attendit impatiemment l'approche de l'ennemi. Il savoit que dans leur position, les Anglois n'avoient presque rien à espérer de la victoire même, & qu'ils étoient perdus si elle leur échappoit. Le Colonel Lée s'étoit porté en avant 1781.

E 6

1781. avec sa légion & les Chasseurs ; il eut à soutenir une vive escarmouche contre Tarleton, dont la troupe fut maltraitée. Le Capitaine Armstrong chargea la légion Angloise & tua vingt-neuf Dragons ; mais l'ennemi s'étant renforcé, Lée fut contraint de se retirer & de prendre sa position dans la ligne. L'action commença par une canonnade qui dura vingt minutes. Les Brigades américaines qui devoient soutenir ce premier effort, tinrent peu de temps, & une partie recula sans avoir fait feu ; la milice de la Virginie fut aussi repoussée après une belle défense. Enfin, l'action devint générale ; les troupes continentales firent parfaitement leur devoir ; & le combat fut très-opiniâtre ; mais les troupes Angloises durent quelqu'avantage à la supériorité de leur discipline. Elles se disposoient à tourner l'armée américaine par la droite ; déjà elles faisoient un mouvement pour l'enfermer. Le Général Green s'apperçut de leur dessein ; & pour en empêcher l'exécution, il ordonna la retraite. Pendant ce temps, le Colonel Washington, à la tête

d'un corps de Cavalerie ſoutenu du premier régiment des Marylandois, chargeoit une Brigade ennemie : il l'enfonça à coups de bayonnettes, & la détruiſit preſqu'entièrement. Les Américains ſe retirèrent en bon ordre, paſsèrent le gué de Fork-River, à trois milles environ du champ de bataille, attendirent les traineurs, & ſe portèrent le lendemain à dix milles de Guild-Ford. Faute de chevaux, ils s'étoient vus dans la néceſſité d'abandonner leur artillerie. Sans compter les priſonniers & les ſoldats qui s'égarèrent, la perte des Anglois tués ou bleſſés fut d'environ ſix cents hommes; celle des Américains ne fut que de trois cents. On obſervera que cette relation a été publiée par ordre du Congrès.

Inutilité des triomphes de Cornwallis.

Le contraſte eſt frappant dans les deux rapports qu'on vient d'extraire; & l'on en doit conclure qu'il y a beaucoup à rabattre des exagérations britanniques; mais que les palliations du Général Green affoibliſſent trop la perte des Américains. Quoi qu'il en ſoit, Lord Cornwallis eut l'avantage à l'affaire de

1781.

Guild-Ford-Court-House ; & les suites de cette journée répondirent d'abord aux vues du Général. Il pénétra dans la Caroline septentrionale jusqu'à Wilmington, y renouvella ses proclamations, & parvint à détacher du parti républicain un petit nombre d'Américains effrayés de ses menaces ou séduits par ses promesses. Mais ces proclamations & les exploits de Cornwallis dans les deux Carolines, ne devoient rien produire de bien décisif pour l'Angleterre, & ne pouvoient retarder l'affranchissement de ces provinces.

Echec des Américains près de Camden.

Tandis que ce Général hâtoit sa marche vers le Nord, le sort de la Caroline Méridionale étoit confié, comme on l'a dit, à Lord Rawdon & au Lieutenant Colonel Balfour qui commandoient, l'un sur les frontières, & l'autre à Charles-Town. Après l'action de Guild-Ford, Green tourna ses armes contre cette province que l'absence de Cornwallis affoiblissoit considérablement. Le 19 Avril, il se montra devant Camden, avec plusieurs corps de milice. Huit cents hommes de troupes aux

ordres de Rawdon, formoient la garnison de cette place ; & pour les attaquer, le Général américain attendoit les renforts que lui amenoient le Colonel Lée & le Brigadier Marion. Voulant prévenir cette jonction, Rawdon sortit de Camden dans la matinée du 25, arriva sur les dix heures au camp des ennemis, & fondit sur eux à l'improviste. Les piquets avancés essuyèrent le premier feu des Anglois, & le soutinrent avec courage. La ligne se forma presqu'au même instant ; elle fut bientôt engagée dans un combat très-vif. La troupe de Rawdon parut d'abord s'ébranler ; & sa gauche plioit déjà sensiblement, lorsque deux compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps, qui dans sa déroute entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre ; mais l'ennemi avoit eu le temps de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie Américaine, & de tourner en flanc les troupes en désordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi 1781.

1781. ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui sembloit d'abord lui promettre tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington avoit forcé les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville, & fait deux cents prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante ; il se couvrit de gloire en cette rencontre. S'il eût été secondé, l'armée de Green auroit enveloppé toute la garnison de Camden, l'eût fait prisonnière, & seroit entrée dans la place. Les sages dispositions du Général Américain sembloient devoir en assurer la conquête; mais une terreur panique, dont les troupes les plus braves ne sont pas toujours exemptes, avoit jeté le désordre dans cette petite armée, qui fit pourtant sa retraite sans beaucoup de perte, jusqu'à trois milles du champ de bataille. Cet échec des Améri-

cains leur coûta deux cents cinquante hommes, en y comprenant les bleſſés, les priſonniers & les cent trente ſoldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins conſidérable ; & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée, ſe trouvoit balancé par la réduction du fort Watſon, qui, après un blocus de trois ou quatre jours, s'étoit rendu le 19 aux troupes continentales. 1781.

Ils prennent le fort Watſon.

Ce fut pour les Colonels Lée & Marion une véritable gloire d'avoir enlevé cette place ſans autres frais que deux hommes tués & trois bleſſés. Elle étoit pourvue d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & défendue par une garniſon d'environ trois cents hommes, dont cent neuf furent faits priſonniers. Encore une fois, cette conquête compenſoit bien le petit échec des Américains devant Camden : échec auquel les Anglois donnèrent trop d'importance dans leurs gazettes, qui, pour la plupart, ne ſont pas exactes dans la relation de cet évènement. A les en croire, la déroute des Américains fut complète ; & malgré la ſupériorité de

1781. leur nombre, Rawdon les battit à plate couture, les força de lâcher pied, les poursuivit l'espace de six milles, & mit le Général Green dans la nécessité de fuir jusqu'à cinq lieues de Camden. Ce triomphe est encore plus exalté dans les dépêches de Balfour à Lord Germaine; il y fait monter la perte des ennemis à cinq cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Il termine sa lettre par une rodomontade, & tire de cette victoire les conclusions les plus satisfaisantes pour l'avenir. Mais nous arrivons au moment où les Américains vont prendre contre les Anglois une revanche aussi terrible que décisive.

Combat naval entre MM. Arbuthnot & Destouches.

Avant que d'esquisser le tableau de ce grand évènement, il nous reste à faire quelques réflexions sur un combat de mer assez important pour mériter l'attention du lecteur, & dont l'issue ne fut point un triomphe pour le Vice-Amiral Arbuthnot, comme l'ont affirmé quelques papiers anglois. En débitant que les François avoient été battus, les Gazetiers britanniques ne devoient pas ajouter qu'on ne leur avoit ni pris,

ni coulé bas aucun vaisseau. C'est le sixième combat naval donné en Amérique, dont les Anglois se sont attribué la gloire; sans qu'il y ait eu de leur côté l'apparence même d'un succès. Puisqu'il s'agit d'Arbuthnot, on comprend que son escadre a dû se mesurer avec celle de Rhode-Island, commandée par M. Destouches, à qui cet honneur appartenoit, comme au plus ancien Capitaine, en attendant le Comte de Barras, qui venoit remplacer le Chevalier de Ternay, mort à Rhode-Island, loin du champ de bataille où il ambitionnoit de terminer une vie déjà signalée dans la guerre précédente. L'escadre Françoise étoit sortie de New-Port le 10 Mars avec tous ses vaisseaux & dix-huit cents hommes de débarquement, aux ordres de MM. de Laval & de Vioménil. Le combat s'engagea le 16 devant la Chésapeak, où M. Destouches cherchoit à débarquer quelques renforts sur la côte de Norfolk. Arbuthnot & Graves étoient arrivés à temps pour empêcher l'exécution de ce projet; & ce fût tout le parti qu'ils tirèrent de leur supériorité, tant

1781. Que les Anglois s'attribuent à tort l'avantage.

1781. pour le nombre que pour la force des vaiſſeaux. Il y avoit eu beaucoup de ſang répandu de part & d'autre ; mais le Commandant François eut du moins l'avantage de ramener en bon ordre à Rhode-Iſland ſon eſcadre accrue du *Romulus*, vaiſſeau Anglois de quarante-quatre canons. La gloire de cette priſe appartient encore au brave M. de Tilly, qui, avec deux frégates & ſon vaiſſeau l'*Eveillé*, de ſoixante-quatre canons, étoit parti au mois de Janvier pour aller s'emparer dans la baie de Chéſapeak, d'un convoi ennemi, à bord duquel étoit le Général Arnold. L'ignorance des Pilotes ne lui permit pas de s'engager dans les rivières James & Yorck ; ce qui borna ſa conquête à cinq ou ſix bâtimens, ſans y comprendre le *Romulus*, que l'imprudence du Capitaine avoit jeté dans les eaux des vaiſſeaux François ; il ſe rendit ſans tirer un coup de canon.

M. Deſtouches fut puiſſamment ſecondé dans l'action du 16 Mars, où M. de la Grandière ſe couvrit de gloire, ainſi que M. le Comte de Laval, qu'il avoit à ſon bord. Le *Conquérant*, qu'ils montoient, per-

dit trente-deux hommes, ſans compter les bleſſés dont on porta le nombre à cinquante-trois. Dans ſes dépêches, le Vice-Amiral Arbuthnot parle de la retraite honorable de l'eſcadre Françoiſe, comme d'une fuite. « Je dois regretter, dit-il, qu'en fuyant de ſi bonne-heure, l'ennemi ait empêché que l'action ne devînt générale ». Mais pour faire partager les regrets à ſes compatriotes, il ne devoit pas convenir que ſes huit vaiſſeaux étoient dans le plus mauvais état ; qu'on fut obligé de remorquer le *Prudent* & le *Robuſte*, pour les tenir à flot & leur faire gagner le cap Henry ; que l'*Europa* naviguoit à peine ; que le *London* ne pouvoit plus porter ſes voiles. Il faut avouer que les Anglois ſont heureux de voir toujours leur ennemi prendre la fuite au moment où, écraſés par ſon feu, ils ne ſont plus en état de le pourſuivre. Cette remarque eſt du Gazetier le moins partial de l'Angleterre. « M. Arbuthnot, ajoute-t-il, prétend que les François virèrent vent arrière immédiatement après que leur ligne eût été rompue, & qu'ils en for-

1781.

1781. mèrent une nouvelle ; qu'il ſuivit leur exemple, mais que le délabrement de ſes vaiſſeaux rendoit la pourſuite impraticable ». Et il s'écrie à ce ſujet : « O Anglois ! fermez l'oreille à de pareils aveux ! O poſtérité ! que le bruit n'en parvienne pas jusqu'à vous » !

Faux rapport du Vice-Amiral

Dans ces mêmes dépêches le Vice-Amiral fait mention de ſes pertes qu'il affoiblit, & de celles des François qu'il ſuppoſe très-conſidérables, en convenant qu'ils ont peu ſouffert dans leurs agrès. C'eſt encore un aveu qui paroît démentir les aſſertions précédentes.

Enfin Arbutnoth finit par jeter un coup-d'œil ſur la poſition reſpective des Anglois & de leurs adverſaires dans cette partie de l'Amérique. Il convient de la détreſſe d'Arnold & de ſa petite armée ; mais il ſuppoſe le Marquis de la Fayette bloqué dans Annapolis avec le détachement qu'il y commande. A l'en croire, la milice continentale mécontente du ſervice, eſt au moment de ſe diſperſer ; & il faudra que M. le Comte de Rochambeau diffère ſon entrée dans la Virginie. Il

ajoute que le plan de la campagne est tout à-fait déconcerté pour les rebelles; & que les événemens présens annoncent de solides avantages pour les armes de Sa Majesté Britannique. On verra tout à l'heure, que le Vice-Amiral n'étoit pas bon prophète. 1781.

Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette.

Au premier mouvement de Lord Cornwallis pour se rendre de Charles-Town à l'embouchure de la Chésapeak, le Marquis de la Fayette s'étoit mis en devoir de le harceler dans sa marche avec un corps d'Américains qu'il conduisit habilement, & qu'il fut placer avec tant d'avantage, que le Général Anglois, malgré sa supériorité, n'osa ni l'attaquer ni répondre à ses attaques. Il trouva tant d'opposition de la part du Général François, qu'il désespéra quelque temps de pouvoir pénétrer dans la Virginie. Il n'y parvint qu'après avoir surmonté mille obstacles; & sa position y fut encore plus fâcheuse qu'elle n'avoit été jusqu'alors. L'orage qui s'étoit formé contre lui, s'approchoit rapidement. MM. Green, Wayne & la Fayette avoient formé leur jonction; à

Jonction de ce Général avec MM. Green & Wayne.

1781. moins d'un secours prompt & considérable, il falloit nécessairement que l'armée Angloise se trouvât dans la même circonstance, & subît le même sort que l'armée de Burgoygne. Sir Henry Clinton étoit bien loin de prévoir ce malheur, lorsqu'il écrivoit à Lord Germaine, que la flotte d'Arbuthnot tenoit la mer avec un puissant renfort pour le Général Cornwallis ; que le Marquis de la Fayette ne pouvoit plus lui échapper ; & qu'avec des forces aussi redoutables dans la Chésapeak, l'Angleterre devoit compter sur la soumission de tout ce qu'il y avoit de rebelles dans cette partie de l'Amérique. Mais le 12 Juin, on vit reparoître à New-York la flotte, dont il est fait mention dans l'exposé de Clinton, & qu'on supposoit alors occupée à gêner les opérations de l'armée Françoise. Des lettres interceptées de Washington au Marquis de la Fayette avoient tout à coup répandu l'allarme dans cette place, & fait prendre à la fois le parti de rappeller Arbuthnot, & d'appliquer à la défense de New-York les deux mille hommes destinés

La flotte d'Arbuthnot est rappellée à New-York.

Lettres de Washington interceptées. Que ces lettres sont une feinte.

nés à renforcer Cornwallis. Dans une de ces lettres, datée du 31 Mai, le Général Américain s'exprimoit en ces termes. « Après avoir mûrement considéré nos affaires sous tous les points de vue, une tentative sur New-York, dont la garnison peut consister en huit mille hommes, a été regardée comme préférable à une expédition du côté du Sud, parce que nous ne sommes pas maîtres de la mer ». 1781.

Ce qui en résulte.

L'arrivée de Cornwallis à York-Town, offroit une occasion trop belle de ruiner les espérances de l'Angleterre en Amérique, pour laisser échapper cette occasion. MM. Washington & de Rochambeau, dans leurs délibérations à Weatherfield, s'étoient décidés à venir attaquer ce poste, où ils se promettoient de faire prisonnier le Général Anglois; tous les François de Rhode-Island se disposèrent à les suivre. Pour assurer le succès de l'expédition, le Général Américain fit des mouvemens qui confirmèrent le Commandant de New-York dans la résolution de ne point dégarnir cette place. Le principal objet de la

1781.

feinte, n'étoit pas d'écarter d'York-Town les renforts de Clinton qui n'auroient pu la sauver; mais de faire prendre le change à Lord Cornwallis, de l'endormir dans une fausse sécurité, de le fixer dans sa position jusqu'à l'entier investissement de l'armée britannique. Cette adroite manœuvre réussit parfaitement aux Généraux de l'armée combinée. Clinton, bien persuadé que c'étoit à lui qu'on en vouloit, se mit en défense à New-York; & Cornwallis ne songea pas même à se fortifier dans York-Town, où, à son grand étonnement, il se verra bientôt investi, par les troupes de Washington, de Rochambeau & du Comte de Grasse.

Le Comte de Grasse annonce son arrivée dans la baie de Chésapeak.

Ce Général avoit annoncé le 15 Août son entrée dans la baie de Chésapeak, & celle des trois mille hommes aux ordres du Marquis de Saint-Simon. Comme il étoit informé par le Comte de Barras de la situation des armées Françoise & Américaine, & qu'il voyoit la possibilité de surprendre Cornwallis avec des forces navales supérieures, il fit part aux Géné-

raux, & de ſes diſpoſitions & de la force de ſon eſcadre alors compoſée de vingt-huit vaiſſeaux de guerre. Les troupes combinées campoient dans le voiſinage de New-Port, lorſque la frégate la *Concorde* y apporta les dépêches du Comte de Graſſe. Sur les avis de ce Général, l'armée de Rochambeau fut miſe en mouvement le 19 avec deux mille Américains; un pareil nombre fut deſtiné à couvrir Weſtpoint en gardant la rive gauche de la rivière du Nord. Pour maſquer cette manœuvre, & perſuader au Général Clinton qu'on avoit des vues ſur Staten-Iſland, le Comte de Rochambeau fit partir ſur le champ un commiſſaire des guerres, qu'il avoit mis dans le ſecret, pour aller établir une Boulangerie à trois lieues de l'île *des Etats*. Ce travail fut couvert par un petit corps d'Américains, dont une partie qui s'étoit approchée de l'embouchure de Rareton, ſe fit canonner exprès par les batteries de Clinton. Cette feinte exécutée avec autant de courage que d'adreſſe, confirma ce Général dans la réſolution de garder les ſecours deſtinés

1781.

Autre feinte du Comte de Rochambeau

1781. à Lord Cornwallis, qui, revenu de sa première sécurité, commençoit à prévoir le malheur de sa position. Le Comte de Grasse avoit fait ses dispositions pour se rendre dans la baie de Chésapeak. Le *Glorieux*, l'*Aigrette* & la *Diligente* chassoient en avant de son armée, lorsqu'elle jetta l'ancre le 31 derrière le cap Henry. Ils eurent connoissance de la frégate la *Guadeloupe* & de la corvette la *Loyaliste*, qu'ils poursuivirent jusqu'à l'entrée de la rivière d'York. La corvette fut prise; & le *Glorieux* accompagné de deux frégates, vint mouiller à l'embouchure de cette rivière pour en former le blocus; il fut renforcé le lendemain par les deux vaisseaux le *Vaillant* & le *Triton*. On s'empara le même jour de la rivière James, qui se jette dans la Chésapeak. L'*Expériment*, l'*Andromaque* & plusieurs corvettes s'y portèrent dans l'intention de couper la retraite à Lord Cornwallis sur la Caroline, & de protéger en même temps les canots & les chaloupes qui devoient transporter les trois mille hommes du Marquis de

Saint-Simon à la diſtance d'environ dix-huit lieues du mouillage de Linhaven, occupé par l'armée navale. Ce Général & le Marquis de la Fayette arrivèrent le 2 Septem- avec les troupes, & ſe rendirent le ſurlendemain à Williamſbourg. Il ſuit de cet expoſé préliminaire, que le théâtre de cette importante expédition étoit une preſqu'île d'environ quinze lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & de quatre à cinq du Nord au Sud, formée par les rivières York, James, & la baie de Chéſapeak. C'eſt dans cette preſqu'île que ſont les poſtes d'York, d'Hampton, de James-Town & de Williamſbourg, ancienne réſidence des Gouverneurs de la Virginie. 1781.

Combat entre les eſcadres du Comte de Graſſe & de l'Amiral Graves.

L'armée navale attendoit au mouillage de Linhaven des nouvelles de Washington, lorſque le 5 Septembre, ſur les huit heures du matin, la frégate de découverte ſignala vingt-ſept-voiles à l'Eſt qui dirigeoient leur marche ſur la baie. On reconnut que c'étoit une flotte Angloiſe, & non celle du Comte de Barras, chargée d'amener l'artillerie & les munitions confiées à

1781. ſon eſcorte. On fut bientôt à portée d'obſerver les mouvemens de l'ennemi & de voir qu'il ſe rangeoit ſur la ligne du plus près ſtribord, en faiſant paſſer les vaiſſeaux de force à l'avant-garde. Le Général François ordonna de ſe tenir prêt à appareiller; & dès que la marée permit de mettre ſous voile, il fit ſignal de former une ligne de viteſſe; en moins de trois quarts-d'heure, l'armée fut rangée en ordre de bataille. Le Comte de Graſſe ſachant qu'il n'y avoit point d'Officier général à ſon arrière-garde, envoya dire à M. de Monteil d'aller en prendre le commandement. En formant leur ligne, les vaiſſeaux ennemis avoient conſervé le vent; à deux heures après midi, ils virèrent tous enſemble vent-arrière, & prirent les mêmes amures que l'armée Françoiſe. Dans cette poſition, ils ſe trouvoient au même bord, ſans pourtant être rangés ſur des lignes parallèles; l'arrière-garde de l'Amiral Graves étant au vent de ſon avant-garde. A trois heures, le Commandant François s'apperçut que la ligne des vaiſſeaux de

tête de ſon eſcadre n'étoit pas encore aſſez bien formée ; il ordonna une manœuvre qui procuroit à tous ſes vaiſſeaux l'avantage de combattre enſemble. Les deux têtes des armées s'approchèrent alors à portée de la mouſqueterie. Le combat commença ſur les quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville ; & bientôt les vaiſſeaux du corps de bataille prirent part à l'action. Le Comte de Graſſe deſiroit que l'engagemeut fût général ; pour y diſpoſer les Anglois, il fit ſignal à ſon avant-garde d'arriver ; mais celle de l'Amiral Graves étoit fort maltraitée ; ce Général ne négligea pas l'avantage du vent qui le rendoit maître de la diſtance, & ſut éviter l'arrière-garde Françoiſe qui faiſoit tous ſes efforts pour atteindre & l'arrière-garde & le centre de l'armée ennemie. Ce combat, dont le feu avoit été vif & meurtrier, ne ſe termina qu'au coucher du ſoleil. L'armée Angloiſe tint le vent ; & l'ayant conſervé toute la journée du *6*, elle en profita pour ſe réparer.

Le 7 à midi, les vents changèrent à l'avantage de l'armée Françoiſe ;

1781. L'Amiral se refuse à un second combat.

& jusqu'au soir du lendemain, cette armée fit tous les mouvemens nécessaires pour engager l'ennemi dans une seconde action. Il parut un moment vouloir présenter une ligne de combat; mais l'Amiral Graves vit le danger de cette manœuvre. Il fit arriver vent-arrière à son armée pour se former sur l'arrière-garde. Ce mouvement céda tout-à fait le vent aux escadres Françoises, dont les Anglois s'étoient éloignés à toutes voiles; dans la nuit du 9 au 10, ils disparurent absolument. Le Comte de Grasse désespérant enfin d'amener l'Amiral à une nouvelle action, & craignant d'ailleurs qu'il ne le devançât dans la baie de Chésapeak, prit le parti d'y ramener ses vaisseaux, d'y continuer ses opérations & d'y reprendre ses équipages. Le 11, il mouilla sur le cap Henry où le Comte de Barras étoit arrivé la veille, pour effectuer sa jonction.

Perte des Anglois.

L'armée de Grasse composée de vingt-quatre vaisseaux & de deux frégates, avoit eu en tête, dans la journée du 5, les deux escadres de Hood & de l'Amiral Graves qui réunissoient vingt vaisseaux de ligne&

neuf frégates ou corvettes. Les quinze premiers vaiſſeaux de la ligne Françoiſe, les ſeuls qui prirent part à l'action, n'eurent à combattre qu'un pareil nombre de vaiſſeaux; toute l'arrière garde ennemie avoit refuſé de ſe mettre à portée. Mais de l'aveu des Amiraux Anglois, cinq vaiſſeaux de leur centre ou de leur avant-garde, furent très-maltraités, & particulièrement le *Terrible* de 74 canons qu'il fallut brûler pour le ſouſtraire au ſort des frégates l'*Iris* & le *Richmond* de 32 canons, qui tomberent au pouvoir des François. Leur victoire fut conſtatée par ces priſes & par l'abandon forcé de l'armée de Cornwallis que la retraite de Graves alloit mettre à la merci de l'armée combinée. Cet engagement fut d'ailleurs beaucoup plus meurtrier pour les Anglois que pour leurs adverſaires, dont la perte ne ſe monta qu'à deux cents hommes, en y comprenant les bleſſés; dans ce nombre on comptoit dix-huit ou vingt Officiers.

1781.

Belle marche de l'armée Françoiſe.

Cependant le Comte de Rochambeau avoit fait paſſer la rivière du Nord à ſon armée. Il arriva le pre-

1781. mier Septembre à Trenton ſur la Delaware, & le 3 il étoit à Philadelphie, où ſes troupes défilèrent dans le plus bel ordre, & rendirent au Congrès aſſemblé les honneurs preſcrits par la Cour de France. Le Congrès témoigna ſa reconnoiſſance à l'armée Françoiſe, dont il admira la diſcipline. Les deux premières brigades étoient commandées par M. de Viomenil à qui cette marche fit le plus grand honneur, ainſi qu'au Chevalier de Chaſtellux, un des principaux Officiers de l'armée. Le 6, elle étoit à l'embouchure de l'Elk, où les Généraux trouvèrent les dépêches du Comte de Graſſe, qui leur faiſoit part de ſon arrivée dans la baie, & du débarquement des troupes aux ordres du Marquis de Saint-Simon, pour joindre à James-Town le détachement du Marquis de la Fayette. L'Officier porteur de cette lettre n'étoit arrivé que depuis une heure; & ce fut un haſard bien heureux, que pour une expédition concertée dans le nord de l'Amérique & dans les îles ſous le vent, on ſe trouvât au rendez-vous de la baie de Chéſapeak, à une heure de différence.

L'avant-garde de l'armée, aux ordres du Comte de Custine, s'étoit embarquée sur des bateaux du pays; elle arriva le 19 à Williamsbourg. Le reste des troupes s'y rendoit avec le Baron de Viomenil sur des frégates & des transports que M. de Grasse avoit envoyés à Baltimore. MM. Washington, de Rochambeau & de Chastellux avoient pris les devants par terre, à marches forcées de soixante milles par jour; ils arrivèrent le 14, & trouvèrent MM. de Saint-Simon & de la Fayette qui les attendoient dans une excellente position; le 24, toute l'armée fut réunie à Williamsbourg. Les Généraux s'étoient rendus le 18 à bord de la *Ville-de-Paris*, pour concerter les opérations avec le Comte de Grasse, qui ne tarda pas à quitter le mouillage de Linhaven où ses vaisseaux n'étoient point en sûreté. Il vint au débouché des bancs de Mill-Ground & de Horse-Shœ avec l'intention de s'y embosser, dans le cas où l'Amiral Graves feroit quelque mouvement pour secourir Cornwallis. D'ailleurs cette position facilitoit le transport des munitions, &

1781. Les troupes combinées arrivent successivement à Williamsbourg.

1781.

devoit par conséquent accélerer le siége de la ville d'York. Il y eut aussi trois vaisseaux expédiés pour aller s'embosser à l'entrée de la rivière James.

Investissement de York-Town.

Le 28, l'armée des alliés partit de Williamsbourg, à la pointe du jour, & se porta vers York-Town. Ce jour là même, les sept mille hommes aux ordres de M. de Rochambeau commencèrent l'investissement, de manière à resserrer l'ennemi jusqu'à la portée du pistolet de ses ouvrages. Le lendemain, l'armée américaine vint appuyer sa gauche & sa droite au bas de la rivière d'York; l'investissement de la place se trouva complet, & serré d'aussi près qu'il étoit possible. Cependant, l'Infanterie de Lauzun s'étoit mise en marche, pour aller rejoindre sa Cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Glocester, où le Brigadier général Wieden commandoit un corps de milice d'environ douze cents Américains. Toute la légion Françoise s'y réunit le 28, jour de l'investissement de York-Town. La nuit du 29 au 30, l'ennemi dont la posi-

La légion de Lauzun se porte à Glocester, ainsi que huit cents hommes de l'armée de Grasse.

tion étoit trop étendue, prit le parti d'abandonner plusieurs de ses ouvrages, & de se réduire en quelque sorte au corps de la place ; les François s'emparèrent des ouvrages abandonnés. On n'attendoit les équipages de l'armée que pour le 5 Octobre ; l'artillerie de siége arriva six jours plutôt, & toute la journée du 30 Septembre fut employée à la débarquer. M. de Choisy étoit allé la veille, demander un détachement au Comte de Grasse ; il en obtint huit cents hommes avec lesquels il se rendit à Glocester, où il choisit sa position à trois milles de la place. Avec ce renfort, le Duc de Lauzun attaqua, dans une sortie, le Colonel Tarleton, & força sa troupe à rentrer dans Glocester, avec perte de cinquante hommes.

1781.

Echec du Colonel Tarleton.

A cette même époque, deux compagnies de Grenadiers ou Chasseurs d'Agénois, & cent Volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon attaquèrent quelques piquets ennemis, & les contraignirent à se replier sur une des redoutes. Il n'y eut de blessés dans l'exécution de ce coup de main, qu'un Officier & cinq ou six

Le 3 Octobre.

1781.

Capitulation de York-Town & de Glocester.

Soldats. Enfin la tranchée fut ouverte à York-Town, dans la nuit du 6 au 7 Octobre, & fut relevée dix fois dans l'espace de onze jours de siége. Le 14, MM. de Viomenil & de la Fayette enlevèrent chacun une redoute ; mais la nuit suivante, les assiégés firent une sortie au nombre de quatre cents ; le Regiment de Soissonnois accourut, & les auroit enveloppés, sans l'imprudence d'un Officier qui fit sonner la charge. Ils avoient eu le temps d'enclouer les canons d'une batterie, de tuer ou blesser ceux qui la gardoient & d'emmener quelques prisonniers. Cependant le feu des assiégeans devenoit chaque jour plus destructif, & Cornwallis ne pouvoit plus le soutenir. Le 17, il fit demander une suspension d'armes jusqu'au lendemain, & n'obtint que deux heures, à l'expiration desquelles il fallut capituler. On employa tout un jour à discuter les articles de la Capitulation, qui fut signée & conclue le 19 Octobre. On observera que c'étoit à pareil jour de l'année 1777, que John Burgoyne s'étoit rendu prisonnier du Général Gates. Sur les

deux heures après midi, la garnison défila tambour battant, portant en faisceaux ses drapeaux & ses armes. Il en fut de même à Glocester. Les troupes Angloises évacuèrent ces places pour être conduites dans l'intérieur du pays. Il se trouva dans les deux postes six mille hommes de troupes réglées, quinze cents Matelots, cent soixante canons de tout calibre, huit mortiers, environ quarante bâtimens, dont un vaisseau de cinquante canons qui fut brûlé. Vingt bâtimens de transport avoient été coulés bas; & de ce nombre étoit la Guadeloupe, frégate de vingt-quatre canons. Cette importante expédition fut peu meurtrière pour l'armée combinée; l'état des morts s'y monta tout au plus à soixante-dix hommes, & celui des blessés à deux cents. La perte des Anglois étoit au moins le double, sans y comprendre les Officiers & les Soldats qui s'égarèrent, les Matelots & les habitans de la ville qui périrent aux deux attaques.

1781.

Pertes respectives des Anglois & des Alliés.

Le Comte de Cornwallis avoit demandé que les garnisons fussent envoyées aux parties de l'Europe

Traitement fait à l'armée prisonnière.

1781. auxquelles elles appartenoient respectivement, avec promesse de ne point servir contre la France, l'Amérique ou leurs alliés, jusqu'au moment d'un échange régulier. Cet article ne fut pas accordé; & le Général Washington décida que l'armée prisonnière seroit dispersée dans la Virginie, le Maryland ou la Pensilvanie. Les termes de la capitulation restèrent d'ailleurs à peu près tels que les avoit proposés le Général Anglois; les Officiers gardèrent leurs épées, & conservèrent ainsi que les Soldats toutes leurs propriétés. Quant aux procédés & au traitement particulier qu'ils éprouverent dans le commerce des François, ils furent si décens, si parfaitement honnêtes, que Lord Cornwallis dans sa lettre à Sir Henry Clinton, ne put s'empêcher de rendre ce témoignage à la générosité de ses vainqueurs. « Les prévenances & les attentions obligeantes des Officiers François, l'intérêt affectueux qu'ils ont paru prendre à notre situation, leurs offres généreuses & pressantes, toute leur conduite à notre égard, passent réellement les

expressions de la reconnoissance, & feront, je l'espère, une juste impression sur la sensibilité de tout Officier britannique, lorsque la fortune de la guerre fera tomber quelques François en son pouvoir ».

1781.

Que Lord Cornwallis comptoit sur les renforts envoyés de New-York.

Cette lettre avoit été confiée à un Aide de Camp, parti sur la *Bonetta*, sloop de guerre qui fut laissé à la disposition du Général Anglois avec cinquante hommes d'équipage, dont il devoit tenir compte en cas d'accident. Dans ses dépêches au Commandant de New-York, Cornwallis déclare qu'il n'a jamais considéré York-Town sous un jour bien favorable; & que s'il n'avoit eu la confiance d'être puissamment secouru, jamais il n'auroit tenté la défense de ce poste. » Informé, dit-il, de l'arrivée de Washington à Williamsbourgh, ou j'aurois tâché de gagner New-York par des marches rapides du côté de Glocester; ou, malgré l'inégalité du nombre, j'aurois attaqué les troupes alliées en pleine campagne; il n'étoit pas impossible que la fortune secondât l'effort de mes braves Soldats de ce côté là. Mais votre Excellence m'assuroit du con-

1781. cours de la flotte & de l'armée pour me tirer de ce mauvais pas; & je n'ai pas osé prendre sur moi de hasarder aucune de ces tentatives périlleuses. Votre lettre du 24 Septembre me donnoit avis, que les secours feroient voiles le 5 Octobre; en conséquence, je me retirai dans l'intérieur des ouvrages, me promettant avec raison, de prolonger la défense jusqu'à l'arrivée des secours attendus ».

Ses tentatives avant la capitulation.

Après avoir détaillé & la violence de l'attaque & l'inutilité de la plus brave résistance, Cornwallis ajoute que se voyant réduit à la cruelle alternative ou de se rendre, ou de chercher son salut dans la fuite, il avoit préféré ce dernier parti, & fait préparer seize gros bateaux pour la nuit du 18 au 19 Octobre. Il se flattoit de sauver ainsi toute son Infanterie, à l'exception d'un foible détachement chargé de la Capitulation pour les habitans de la ville, pour les malades & pour les blessés. On devoit remettre de sa part au Général Washington une lettre relative à cet objet. Toutes les mesures étant bien prises, l'In-

ſanterie légère, la majeure partie des Gardes, & pluſieurs compagnies du vingt-troiſième régiment s'embarquèrent à dix heures du ſoir; & la moitié des bateaux vint débarquer à Gloceſter; mais ſur ces entrefaites, il ſurvint une tempête qui dérangea le projet de Cornwallis. Les bateaux dérivèrent juſqu'au bas de la rivière; le paſſage fut jugé impraticable; & l'on ne ſongea plus qu'à ramener les troupes qui étoient à Gloceſter; elles rejoignirent dans la matinée, ſans beaucoup de perte. Cependant les ouvrages de York-Town tomboient en ruine; & il n'y avoit pas moyen de les réparer. L'opinion des Ingénieurs & des principaux Officiers étoit, que ſi le feu de l'ennemi continuoit quelques heures de plus, ce ſeroit un coup de déſeſpoir de vouloir ſoutenir ces ouvrages. D'ailleurs la dyſſenterie faiſoit de grands ravages dans l'armée Angloiſe; & les fatigues d'un ſervice ſans relâche avoient épuiſé la vigueur des ſoldats qu'épargnoit la maladie. Ces conſidérations déterminèrent le Général à ne pas courir les riſques d'un aſſaut, qui, vu le

1781. nombre des assiégeans & la foiblesse de la place, ne pouvoit manquer d'avoir un plein succès. En effet, on comptoit dans l'armée des alliés au moins vingt mille hommes, dont sept ou huit mille étoient François. Quant au poste de York-Town, c'étoit moins une place fortifiée, qu'un camp retranché, exposé de toutes parts à l'enfilade; le terrein en étoit si désavantageux, qu'il ne falloit pas moins que la nécessité d'y protéger la marine, pour justifier les ouvrages qu'on y avoit construits à tant de frais.

Que Clinton eut tort de craindre pour New-York.

Il suit de cet exposé, que le poste de Cornwallis à York-Town ne fut pas du choix de ce Général; qu'il avoit reçu l'ordre de s'y porter de Charles-Town, & que les secours tant de fois promis, & jamais expédiés, furent un autre ordre de ne point abandonner cette position. L'habileté, dont il avoit donné des preuves à Cambden, autorise toutes les conjectures qui servent à le justifier. Il dut voir, & sans doute il vit que la place, dont on lui confioit la défense, n'étoit pas tenable contre la forte armée de

MM. de Rochambeau & Washington. Elle ne l'eût point été, même avec les renforts attendus de New-York; & la faute de Clinton ne fût pas d'avoir rappellé les deux mille hommes embarqués pour aller secourir York-Town; mais d'avoir pu croire que c'étoit à lui qu'on en vouloit dans cette circonstance. Il s'occupa de la défense d'une place qu'on ne devoit point attaquer; & tranquille sur le sort de l'armée aux ordres de Cornwallis, il ne sut qu'après l'évènement, la jonction des troupes combinées, & la position fâcheuse de ce Général.

1781.

Mouvement tardif de ce Général pour secourir York-Town.

Honteux de sa méprise, Clinton se mit en devoir d'en prévenir les suites. Il fit embarquer des troupes, il s'embarqua lui-même, & dirigea sa route vers York-Town. Il en étoit encore bien loin, lorsqu'il apprit que l'armée Angloise avoit mis bas les armes. Encore une fois, ce mouvement du Général Clinton n'eût rien produit, même en supposant que son arrivée à York-Town eût prévenu le désastre de Cornwallis. M. de Grasse étoit maître de la mer; & jamais le débarquement des

1781. renforts arrivés de New-York, n'eût pu s'effectuer en présence de son escadre; mais, quand bien même ce débarquement auroit eu lieu, il étoit impossible d'enlever à l'ennemi des postes qu'il avoit eu le temps de fortifier. Toute cette opération ne fut donc qu'une vaine parade qui devoit avoir les suites les plus fâcheuses pour Clinton, si l'Amiral François, plus actif ou moins occupé d'autres objets, s'étoit mis en mesure pour le faire repentir de cette démarche infructueuse & tardive.

Tort de Cornwallis.

La défaite du Commandant général eût ajouté, sans doute, à la gloire de la France, mais n'eût guère empiré la situation des Anglois en Amérique. Leurs affaires étoient absolument ruinées & dans les provinces du Nord & dans celles du Midi. En se portant à York-Town, Lord Cornwallis avoit abandonné la Géorgie & les Carolines à la merci des troupes Américaines; par ce mouvement, il se coupoit toute communication avec Charles-Town & Savannah; il exposoit ces places à tomber entre les mains du premier assaillant. L'évènement fit voir toute l'impru-

dence, je ne dis pas des opérations du Général qui ne fit qu'obéir à des ordres ſupérieurs, mais de ces ordres même, dont l'exécution la plus heureuſe n'eût procuré à l'Angleterre que de foibles avantages dans la Virginie, & devoit néceſſairement entraîner de grands déſaſtres dans les provinces méridionales. Le tort de Cornwallis, en quittant ces provinces, fut de n'y avoir point établi de Gouvernement civil. Faute de loix qui les protégeaſſent, les Royaliſtes n'osèrent ſe montrer, dès qu'ils eurent perdu de vue le Général & ſon armée. A meſure qu'il s'avançoit vers le Nord, la crainte dut ſoumettre à la domination Américaine, ceux que la crainte ou l'ambition avoit enchaînés juſqu'alors au parti de la Couronne. Dans les provinces du Sud, ce parti s'affoiblit au point de n'avoir, pour ainſi dire, une exiſtence impoſante que dans les diſtricts de Charles-Town & de Savannah; mais ces conquêtes pouvoient échapper aux Anglois, ainſi que beaucoup d'autres qui leur furent enlevées à l'époque de leur déſaſtre de York-Town, ou quelques mois après ce grand évènement.

1781.

1781.

Prise de Penſacola par les Eſpagnols. Importance de cette acquiſition.

La priſe de Penſacola, dans la Floride occidentale, avoit été, pour les Eſpagnols, un triomphe preſque auſſi déciſif que le fut pour les Américains, dans la Virginie, l'inveſtiſſement de Cornwallis & de toute ſon armée; cette conquête importante entraîna l'acquiſition de toute la province. La place & les forts de Penſacola ſe rendirent le 8 Mai aux armes de Sa Majeſté Catholique, après douze jours de tranchée ouverte, & le ſoixante-unième depuis le débarquement des troupes Eſpagnoles à l'île de Sainte-Roſe. En moins de ſix ſemaines, les Anglois y avoient dépenſé plus de ſoixante mille livres ſterling au travail des fortifications. La garniſon étoit d'environ deux mille hommes, ſans compter les Nègres qui défendoient les forts, & une multitude de Sauvages auxiliaires qui, diſperſés dans les bois, s'étoient rendus maîtres de la campagne. Le ſuccès du ſiége fut au moins incertain juſqu'à l'arrivée des eſcadres de Don Solano & du Chevalier de Monteil; mais Penſacola ne devoit pas réſiſter aux efforts combinés des François & des Eſpagnols. En

En peu de jours, le feu de ſes batteries ſe ralentit, & celui des aſſiégeans devint ſi vif, qu'il fit ſauter un magaſin à poudre, dont l'exploſion détruiſit pluſieurs ouvrages. Les Eſpagnols, voulant profiter de ce déſaſtre, firent une première tentative pour livrer l'aſſaut; ils furent repouſſés; une ſeconde ne réuſſit pas mieux; & ils s'en tinrent au feu de leur mouſqueterie, qui fut ſi conſtant & ſi déciſif, que le Major général Campbell, n'ayant aucune eſpérance d'être ſecouru, ne crut pas devoir prodiguer en pure perte le ſang & la vie de ſes braves ſoldats. Dans l'eſpoir d'obtenir une capitulation honorable, il arbora pavillon parlementaire, & propoſa une ſuſpenſion d'hoſtilités, qu'accepta le Général Galvez. Le Major général & le Gouverneur Cheſter dreſsèrent les articles de la capitulation qui, après quelques débats, fut ratifiée par le Général Eſpagnol, avec des modifications; dans la ſoirée du 9, il ſe mit en poſſeſſion de Penſacola. Le fort George & la redoute de la Marine royale ne furent livrés que le lendemain. Suivant les rap-

1781.

1781. ports britanniques, la force des assiégeans ne consistoit pas en moins de sept mille huit cents hommes, sans y comprendre les équipages de quinze vaisseaux de ligne, de six frégates & de plusieurs sloops. Le Major Campbell ajoute que, de l'aveu des Officiers Espagnols, ils avoient une artillerie suffisante pour entreprendre le siège de Gibraltar. Quoi qu'il en soit, leur perte ne fut que de trois cents hommes, y compris les blessés. Celle des Anglois auroit été encore moins considérable, sans l'explosion du magasin à poudre qui leur tua cinquante-six soldats, & leur en blessa vingt-quatre.

Son importance.

Le nombre des prisonniers fut au moins de onze cents hommes; mais ce qui mettoit un prix infini à l'acquisition de Pensacola, c'est que, vu la proximité de l'île de Cuba, la conservation de cette clef de la Floride occidentale eût favorisé les entreprises de l'Angleterre sur les possessions Espagnoles; c'est que la baie de Pensacola offre en tout temps aux vaisseaux un abri sûr contre les tempêtes; c'est que, depuis le traité

de Verſailles, qui ſoumit cette vaſte baie à la domination de l'Angleterre, elle y avoit dépenſé des ſommes prodigieuſes. Cette perte irréparable pour l'Empire Britannique en général, l'étoit ſur-tout pour la Jamaïque, dont le commerce alloit ſe trouver ſans débouchés avec l'Amérique ſeptentrionale. Depuis le commencement de la guerre, les Planteurs de cette île avoient tiré de Penſacola tous les articles importans de leur négoce, tels que l'indigo, le coton, les pelleteries, les bois de teinture ; dans le cours de l'année précédente, les exportations de cet établiſſement s'étoient montées à cent vingt-deux mille livres ſterling, & les importations à plus de cent cinquante mille. Cette perte devoit naturellement influer ſur le commerce de Londres ; le premier bruit qui s'en répandit, fut, pour deux maiſons puiſſantes de la cité, le ſignal d'une faillite de trois cents mille livres ſterling.

1781.

Les Eſpagnols avoient pris le fort de la Conception.

Quoique moins importante, quant à ſes effets, la priſe du fort de la Conception, dont les Eſpagnols s'étoient emparés quelque temps auparavant,

1781. fut pour les armes de Sa Majesté Catholique un événement aussi glorieux que l'acquisition de Pensacola. Ce premier Fort situé sur la rivière Saint-Jean, étoit défendu par une garnison nombreuse, qui sembloit devoir le rendre imprenable; mais après une vigoureuse défense, la place se soumit aux troupes Espagnoles de la Province de Guatimala. Cette expédition coûta peu de monde aux assiégeans; & les Anglois y perdirent environ quatre cents hommes.

Projets échoués de Johnstone sur Buenos-Ayres.

Toutes les opérations de l'Espagne en Amérique, eurent plus ou moins de succès pendant cette campagne. Non seulement elle fit des conquêtes sur les possessions Angloises, mais elle garantit les siennes des incursions les mieux concertées. Et ce ne fut pas seulement dans l'Amérique septentrionale qu'elle conserva cet ascendant; les parties méridionales du nouveau monde furent aussi le théâtre de ses triomphes; elle sut du moins y déconcerter les projets de l'ennemi. Comme on l'a déja vu, ceux du Commodore Johnstonne sur Buenos-Ayres, n'avoient point

eu d'exécution; & malgré l'armement considérable qui fut équipé à ce dessein, le Vice-Roi Espagnol avoit tout disposé de manière à faire repentir les Anglois de leur imprudence, s'ils s'étoient présentés sur les rives de la Plata: jusqu'à la fin de la campagne, cette bonne contenance du Gouverneur les écarta de ces parages. 1781.

Conspiration dissipée dans le Pérou.

Au défaut des Anglois, les Espagnols eurent à combattre dans l'Amérique méridionale un ennemi domestique, dont la révolte les allarma quelque temps pour leurs établissemens au Pérou. Un chef de brigands appellé *Tupac-Amaro*, avoit conçu le projet de soulever le peuple contre l'administration espagnole; il se disoit de la race des Incas, & portoit l'habillement & les autres marques de souveraineté de ces anciens Enfans du Soleil. Il étoit parvenu à rassembler autour de lui une armée, plus considérable par le nombre, que redoutable par le courage. Cependant il avoit dévasté quelques Provinces, & commis des atrocités qui démentoient bien sa prétendue origine. Pour ar-

1781. rêter ses brigandages, on mit sa tête à prix; & l'on fit avancer de Cusco & de Lima des troupes & des milices, sous les ordres du Maréchal-de-Camp Don Joseph Delvalle. Le 9 Mars, cet Officier, avec dix-sept mille hommes, s'étoit mis à la poursuite des Révoltés qui occupoient alors une colline escarpée auprès d'un village que Tupac appelloit sa capitale. A l'approche des Espagnols, il abandonna ce poste, & rangea son armée en bataille dans la plaine; elle ne put résister au premier choc des troupes réglées. Les débiles Indiens se retirèrent en désordre; & plusieurs se noyèrent dans une rivière profonde & rapide qu'ils voulurent traverser à la nage. Tupac fut moins heureux; il la passa sur son cheval; mais à peine étoit-il sur le bord opposé, qu'il fut arrêté par un Cacique de sa faction & livré aux Espagnols. Si la déroute de son armée n'eût pas été complète, la prise du Chef auroit achevé de la dissiper. On s'empara du village, chef-lieu des Révoltés, où l'on trouva six pièces de canon, d'un calibre plus fort que celles de l'ar-

mée Espagnole. On ne sauroit expliquer comment cette artillerie avoit été transportée à quatre cents lieues dans les terres, sans que le Gouvernement en eût eu connoissance. La femme, les enfans, l'oncle de Tupac tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que plusieurs caisses d'argenterie & deux malles remplies de papiers qui contenoient la correspondance des rebelles avec les agens secrets de la conspiration. En entrant dans la capitale de Tupac, le général Delvalle fit pendre dix-huit de ces brigands. Leur Chef, sa famille & ses principaux Officiers furent envoyés à Cusco, où leur supplice ne fut différé, qu'autant qu'il le falloit pour éclaircir tous les détails de ce soulèvement. 1781.

Quoique la déroute des Indiens fut d'une date bien antérieure aux autres triomphes de l'Espagne dans cette campagne d'Amérique, la relation n'en vint à Madrid qu'avec celles des évènemens postérieurs. Ce fut pour la Métropole un sujet de fêtes & d'actions de graces qui signalèrent la pieuse reconnoissance des Espagnols.

1781.

Les nouvelles de l'Amérique portent la joie dans la Cour de France.

Tandis qu'ils célébroient leurs triomphes sur les Anglois, la France éprouvoit les mêmes transports au récit des victoires de MM. de Rochambeau & de la Fayette. Le Duc de Lauzun & M. Duplessis Pascaut étoient arrivés à Brest le 15 Novembre, sur la frégate la *Surveillante*, commandée par M. de Caillart; ils apportoient les dépêches des Généraux de l'armée victorieuse à York-Town. Elles confirmèrent les rapports jusqu'alors incertains de cette heureuse expédition, en détaillant plusieurs circonstances honorables aux Officiers qui l'avoient dirigée. On y voyoit que le Comte de Rochambeau avoit pris le parti de faire attaquer les redoutes, afin de terminer promptement un siége, qu'il étoit essentiel de ne pas conduire jusqu'à l'entrée de l'hiver; que le Baron de Viomenil & le Vicomte de Deux-Ponts, s'étoient particulièrement distingués à cette attaque. Celui-ci ayant sauté le premier dans les retranchemens, avoit donné la main à un Grenadier pour l'aider à le suivre; le voyant tombé mort à

Nouvelles circonstances de l'affaire d'York-Town.

ſes pieds, il retira ſa main & la préſenta à un ſecond avec le plus grand ſang-froid. Le Vicomte de Damas eut auſſi la gloire d'y pénétrer un des premiers ; & ce fut à l'inſçu du Général, dont il étoit Aide-de-Camp. Mais de tous les Officiers françois, le Marquis de la Fayette eut, ſans contredit, le plus de part au ſuccès de l'expédition. Il avoit ſuivi pas à pas le Général Cornwallis, l'avoit harcelé ſans relâche, & néceſſité ſa perte en l'acculant dans York-Town. Auſſi les François, les Américains, & les Anglois eux-mêmes faiſoient-ils le plus grand éloge de ce Général, qui, très-jeune encore, n'en déployoit pas moins les talens d'un grand Homme de Guerre. On admiroit en lui la douceur & la ſimplicité des mœurs, unies à toute la valeur de l'héroïſme. Lord Cornwallis, forcé d'admirer les qualités de ce Guerrier aimable, avoit demandé comme une grace de traiter avec M. de la Fayette, & de ne remettre ſes armes qu'à lui. Le modeſte Héros s'y refuſa, & renvoya le Commandant Anglois au Général Waſ- 1781.

G 5

1781. hington, qui lui accorda une capitulation honorable. Tous les détails de la lettre du Comte de Rochambeau au Roi son Maître, exprimoient la satisfaction de ce Général, dans le témoignage qu'il rendit, & de la bravoure des Soldats françois, & de la valeur éclairée des Officiers qui les avoient commandés sous ses ordres. Elle mérita à M. le Duc de Lauzun un accueil, d'autant plus flatteur de la part de Sa Majesté, qu'il étoit fondé sur les exploits brillans de cet Officier, dont l'éloge occupoit une place distinguée dans la relation du Général.

Te Deum en action de graces des succès de la France en Amérique.

Le succès des alliés en Amérique fut un acheminement à la paix; & c'étoit sous ce point de vue, que les opérations de cette campagne flattoient sur-tout le Monarque François. Après en avoir retracé les évènemens, dans sa lettre à M. l'Archevêque de Paris, & reconnu combien l'habileté des Généraux & la valeur des Troupes avoient rendu cette campagne glorieuse, il ordonna des Prières en actions de graces; & le *Te Deum* fut chanté

dans l'Eglise métropolitaine de Notre-Dame de Paris. Peu de jours après, il y eut une promotion d'Officiers Généraux des Armées de terre, où les vainqueurs de Cornwallis ne furent pas oubliés; mais cette promotion ne devoit point être rendue publique avant la fin de l'année. Ce qu'on sut alors, ou plutôt ce qui se débita, fut que le premier Gouvernement qui viendroit à vaquer, étoit promis au Comte de Rochambeau, & qu'en attendant, Sa Majesté lui accordoit un traitement de vingt-huit mille livres de pension; que le régiment du Roi, Dragons, alloit passer au Vicomte de Noailles, par la démission du Marquis de la Fayette, à qui la France, en le rappellant à son service, réservoit le même grade que celui dont il jouissoit dans l'Armée des Etats-Unis; que le Chevalier de Chastellux obtiendroit un Gouvernement; que M. de Charlus, fils du Marquis de Castries, étoit nommé Major-Général de la Gendarmerie; & que le Prince de Broglie devoit le remplacer, avec le brevet de Colonel; on faisoit partir,

1781. Promotion d'Officiers généraux.

1781.

avec le même titre, le Comte de Ségur, fils aîné du Miniſtre de la Guerre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la plupart des Officiers François employés en Amérique, ſe diſpoſoient à venir jouir de leurs triomphes au ſein de la Patrie; & que leurs ſucceſſeurs déſignés brûloient de les remplacer dans le champ de la gloire, où la campagne prochaine ſembloit promettre de nouvelles moiſſons de lauriers. Déjà la frégate l'*Andromaque* avoit amené à Breſt MM. de Charlus, de Laval, de Damas & de Deux-Ponts; on conçoit avec quels tranſports la France accueillit ces jeunes Héros. Ce dernier apportoit quelques drapeaux enlevés à l'armée de Cornwallis, & dont le Congrès faiſoit hommage à Louis XVI.

Apparition de l'Amiral Graves devant la Chéſapeak.

Les dépêches du Comte de Graſſe, confiées à la frégate, étoient datées du 27 Octobre, jour auquel l'Amiral Graves avoit fait une légère apparition devant la Chéſapeak. La flotte Françoiſe, alors occupée à rembarquer ſes troupes & ſon artillerie, s'emboſſa; & l'Amiral anglois ne jugea pas à propos de l'at-

taquer. Il se tint à l'entrée de la baie toute la journée du lendemain; le 29, il s'éloigna si rapidement, que le soir même, on l'avoit perdu de vue. On sut par l'*Andromaque*, que le Comte de Grasse alloit appareiller avec toutes ses forces, pour retourner aux Antilles; que M. de Rochambeau devoit hiverner dans la Virginie, & que le Marquis de la Fayette se proposoit d'aller rejoindre le Général Green, pour resserrer & même assiéger Charles-Town, s'il voyoit jour à quelque succès dans cette tentative.

1781.

Victoire du Général Green.

Ce Général en avoit préparé le succès par l'affaire du 8 Septembre, qui fut une victoire signalée, où les Américains se couvrirent de gloire. Ils n'étoient que neuf cents hommes de troupes réglées, & environ douze cents miliciens. L'Armée angloise nouvellement renforcée par un détachement de la garnison de Charles-Town, se montoit à dix-huit cents hommes de troupes Européennes. Ce fut à seize lieues de cette capitale que se livra la bataille. Les Anglois s'étoient arrêtés à Eutaw's-

1781. Springs (les ſources d'Eutaw), où ils ſe propoſoient d'établir un poſte fixe. L'armée de Green campoit à huit milles de l'ennemi ; elle ſe mit en marche à quatre heures du matin. Quatre bataillons de Milice des deux Carolines compoſoient ſa ligne de front ; & la ſeconde ligne conſiſtoit en trois petites brigades de troupes continentales. La légion du Colonel Lée, & les autres troupes qui couvroient les deux flancs de l'armée, rencontrèrent à quatre milles du camp un parti de Cavalerie & d'Infanterie Angloiſes qu'elles chargèrent avec la bayonnette, qu'elles mirent en fuite, & dont il y eut un grand nombre de ſoldats tués ou bleſſés. Les Américains preſsèrent leur marche jusqu'à trois milles ; le feu recommença ; & la Milice le ſoutint ſi vigoureuſement, que les poſtes avancés de l'ennemi furent obligés de reculer. Cependant elle ſe vit au moment de plier à ſon tour ; mais elle fut renforcée par la brigade de la Caroline ſeptentrionale, dont les ſoldats enrôlés depuis un mois, ſe battirent avec un courage qui auroit fait honneur aux meilleures

troupes de Vétérans. Leur feu étoit vif & bien dirigé ; & l'ennemi y répondoit avec une égale précision & la même intrépidité. Dans ce moment de l'action, les Virginiens & les Marylandois s'avancent sous le feu d'une canonnade terrible, & au travers d'une grêle de balles qui pleuvoient de tous côtés ; ils bravent tous les obstacles ; & ce choc violent se termine par la déroute des Anglois. Ils faisoient encore quelque résistance sur la gauche ; le Colonel Washington, à la tête du Corps de réserve, s'y porte avec tant d'impétuosité, qu'il n'a pas le temps de rallier sa troupe. Une division de l'armée vaincue s'étoit jetée dans une maison de brique, située près des Sources, qui couvroient son arrière-garde ; un autre détachement avoit pris poste dans un jardin palissadé & dans un bois impénétrable. Le Colonel fit les derniers efforts pour en déloger les Anglois ; mais il eut son cheval tué sous lui, reçut deux blessures & fut fait prisonnier. On essaye de forcer la maison avec quatre canons de six ; & tout le fruit de l'entreprise est d'exposer au feu des assiégés

1781.

1781. un grand nombre d'Officiers & de soldats employés au service de cette artillerie. Le Général Green ne crut pas devoir pousser plus loin son avantage, du moins pour le moment. Il prévoyoit que l'ennemi ne pourroit tenir ses postes encore long-temps, & qu'il seroit plus avantageux de l'attaquer dans sa retraite, que de s'opiniâtrer à le déloger. L'armée continentale regagna donc le terrein qu'elle avoit occupé dans la matinée, ne laissant qu'un fort piquet sur le champ de bataille. Le lendemain, le Général Marion & le Colonel Lée furent détachés avec la Cavalerie de la légion, pour intercepter les renforts envoyés à l'ennemi, ou pour retarder sa marche, s'il tentoit de se retirer, & donner ainsi aux troupes Américaines le temps de charger l'arrière-garde de l'armée Britannique, & de compléter sa défaite. Les Anglois décampèrent dans la soirée du 9, laissant quatre-vingt de leurs blessés en arrière, & environ mille fusils qu'ils avoient brisés ou cachés dans les Sources d'Eutaw. L'armée de Green se mit à leur poursuite; mais ils précipitèrent la

retraite & gagnèrent les environs de Charles-Town. Ce Général fut surtout redevable de la victoire à l'usage vigoureux que les Virginiens, les Marylandois & une partie de l'Infanterie, avoient fait de la bayonnette. Ceux du Maryland n'employèrent point d'autres armes ; & ce fut avec un acharnement qu'ils croyoient justifier, en criant aux ennemis : *Souvenez-vous de Cambden.* Cependant la victoire de Green lui coûta cinq cents hommes, y compris les blessés & les soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois fut au moins le double de celle des Américains. Ceux-ci firent environ sept cents prisonniers ; & toute l'armée Britannique auroit subi le même sort ; mais la maison de brique où elle s'étoit en partie retranchée, sauva plus d'un tiers de cette armée. Les suites de sa défaite dans les provinces du Sud, furent d'y réduire les Anglois aux seules possessions de Charles-Town & de Savannah. Comme on l'a vu, leurs désastres dans ces provinces, étoient en grande partie l'ouvrage de Green. Ses triomphes continus l'avoient déjà mis en état

1781.

1781.

d'effectuer des échanges pour tous les prisonniers Américains faits à Cambden & à Charles-Town; & il lui en restoit environ quinze cents, contre lesquels les Anglois n'avoient point d'échange à proposer.

Washington remercie les troupes victorieuses, au nom du Congrès.

Les prospérités soutenues des armes Américaines dans les provinces méridionales, déterminèrent le Congrès à la résolution d'après laquelle le Président fit passer au Général Green les remerciemens des Etats-unis, en reconnoissance du zèle, de la valeur & de la bonne conduite qu'il avoit déployés dans toutes ses opérations militaires. Les mêmes témoignages furent transmis à tous les Officiers de l'armée victorieuse à York-Town; & ce fut au nom de cette auguste assemblée que le Commandant en chef les félicita sur l'heureux évènement de la journée du 19 Octobre. Tel fut le début de Washington, dans l'expression de la reconnoissance des Etats, dont il étoit l'interprète.

Expression de sa reconnoissance envers Louis XVI.

« Les preuves généreuses que Sa Majesté Très-Chrétienne a données de son attachement à la cause de l'Amérique, doivent, en détrompant les esprits abusés, les convaincre des

conséquences heureuses & décisives de cette alliance, & inspirer à tous les citoyens des Etats-unis les sentimens d'une gratitude inaltérable. Une flotte, la plus nombreuse qui ait encore paru dans ces mers; une armée d'un choix distingué tant pour les Officiers que pour les soldats, sont des gages signalés de l'affection de notre auguste allié : c'est au concours de ces forces puissantes qu'est dû le succès éclatant que nous venons d'obtenir ». 1781.

Eloges des Officiers François & Américains.

Le Général adresse ensuite ses remerciemens aux Chefs de l'armée Françoise. Il se répand en éloges sur M. le Comte de Rochambeau, dont les conseils & l'assistance l'ont puissamment secondé : il le supplie de faire passer les mêmes témoignages aux Officiers des Corps réunis sous son commandement, & particulièrement à MM. de Vioménil, de Chastellux, de Saint Simon & de Choisy. Il les prie d'offrir en son nom, aux régimens de Gâtinois & de Deux-Ponts, les trois pièces d'artillerie enlevées à la pointe de l'épée, lors de l'attaque de la redoute qui fut emportée dans la nuit du 14 Octobre. Le

1781. Général Américain paye ensuite le même tribut d'éloges aux Majors généraux de son armée ; & MM. de la Fayette, Lincoln & Struben reçoivent des remerciemens pour les bonnes dispositions qu'ils ont faites dans les tranchées. Il rappelle aussi les talens & l'activité que les Colonels du Portail & Kerveller ont développés dans la conduite des travaux confiés à leur direction. Enfin, il associe à sa gloire tous ceux qui ont eu quelque part à la défaite de Lord Cornwallis ; & pour que la joie publique soit générale parmi les troupes, il ordonne qu'on mette en liberté tout soldat emprisonné pour des fautes excusables.

Que les Anglois risqueront une nouvelle campagne.

Cette allégresse, premier fruit d'un triomphe décisif, passa bientôt de l'Armée dans tous les ordres de la République américaine, & fut regardée comme un présage heureux de la paix glorieuse, qui alloit cimenter son indépendance. Tandis qu'elle jouissoit, par anticipation, des avantages d'une révolution prête à se consommer, & que la France voyoit dans un avenir prochain, la grande portion de gloire qui devoit

lui revenir de cet heureux dénouement, l'Angleterre aux abois n'avoit plus d'espérance que dans son désespoir. La catastrophe tant de fois annoncée, étoit désormais inévitable même aux yeux de ses Ministres; mais la fierté britannique se refusoit à cet aveu; & pour l'éluder encore une année, les Anglois se dévouèrent à tous les désastres d'une nouvelle campagne. 1781.

Sa Majesté Britannique dispose le Parlement à seconder ses vues.

Dans son discours adressé aux deux Chambres du Parlement, Sa Majesté Britannique les informa le 27 Novembre, des fâcheux évènemens de la guerre en Virginie, & des funestes résultats de l'entière défaite du Général Cornwallis; mais au lieu d'en conclure la nécessité de la paix, elle y prépare la nation à l'imposition des fardeaux additionels, qui devoient l'accabler, lors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Pour disposer la Chambre des Pairs à seconder les intentions de Sa Majesté, & leur faire adopter l'esprit de ce discours, Lord Southampton proposa l'adresse de remerciement. Cette motion si délicate dans la circonstance pré-

1781.

sente, exigeoit des talens plus qu'ordinaires de la part de l'Orateur : voici l'extrait de sa harangue.

Discours de Lord Southampton, tendant au même objet.

« J'ai l'honneur de parler à des Pairs de la Grande-Bretagne ; & aucun de vous n'ignore que l'abattement dans l'infortune, est étranger au caractère Anglois ; que dans toutes les périodes de la monarchie, le courage britannique s'est élevé au-dessus des revers ; telle est du moins l'idée que nos peres en ont donnée à tous les peuples leurs contemporains. L'exemple de nos peres doit nous apprendre qu'il n'est de remedes aux grandes calamités, que la vigueur & la persévérance. A d'autres époques, la gloire de la Grande-Bretagne fut obscurcie par des nuages passagers ; mais elle en sortit plus resplendissante, & bien-tôt on la vit briller d'un nouveau lustre. Je ne me le dissimule pas ; nos derniers revers dans la Chésapeak sont un coup terrible pour l'Angleterre ; mais nous trouvons une sorte de consolation dans la conduite irréprochable de Lord Cornwallis. On doit sur-tout applaudir à l'humanité qui lui fit attacher assez de

1781.

prix au ſang & à la vie des braves Sujets de Sa Majeſté, pour ſacrifier à cette conſidération le preſtige d'un peu de gloire que lui promettoit une réſiſtance d'ailleurs inutile. Lord Cornwallis ne fut pas moins grand dans ſa défaite, qu'il l'avoit été dans ſes victoires. Ce n'eſt pas, je le répète, que l'évènement ne ſoit infiniment déſaſtreux ; mais gardons-nous, dans cette circonſtance critique, de laiſſer échapper des mouvemens indignes de notre caractère. Songez, Mylords, que tout l'Empire Britannique a les yeux fixés ſur vous, & qu'il réglera ſa contenance ſur la vôtre ; ſongez que l'Europe entière, que les deux Mondes vous obſervent, que l'on jugera partout de la ſituation de l'Angleterre, par l'impreſſion qu'aura faite ſur cette Chambre l'évènement qui vient de vous être communiqué du haut du trône. Un grand peuple qui paroîtroit conſterné à la face de l'Univers, perdroit aux yeux de ſes ennemis la grandeur qui lui reſte ; & la préſomption que leur inſpireroit un ſpectacle ſi nouveau, leur tiendroit lieu peut-être de la ſupé-

1781. riorité qu'ils réclament & que nous leur conteſtons. Combien d'autres objets qui concourent d'ailleurs à calmer en nous le ſentiment de ce revers local! Quoi de plus allarmant que la ſituation où ſe trouvoient nos affaires de l'Inde à la fin de la dernière ſeſſion! Quoi de plus conſolant que notre ſituation actuelle dans cette partie du monde! La même révolution peut s'opérer en Amérique. Peut-être, Mylords, qu'envisageant différemment les choſes, quelqu'un de vous propoſera d'y renoncer à la guerre; mais les motifs qui vous ont fait rejeter cette propoſition, ne ſont pas moins puiſſans aujourd'hui qu'ils l'étoient autrefois; voudriez-vous abandonner à la merci d'une confédération ennemie, votre commerce, votre marine, tranchons le mot, l'exiſtence politique de l'Angleterre? Il n'eſt plus temps de ſe le diſſimuler; la perte, ou, ce qui revient au même, l'indépendance de l'Amérique, entraîneroit rapidement la perte de la Jamaïque & de nos autres îles, dans les Indes occidentales ».

Lord Walſingham, chargé de ſeconder

conder la motion de Lord Southampton, s'étendit beaucoup plus que ce dernier, sur la nécessité de pousser vigoureusement la guerre d'Amérique; & voici dans quels termes il développa cette grande question.

1781.

Lord Walsingham seconde la motion.

» S'il étoit possible que le Parlement refusât d'adopter l'esprit de ce discours (de Sa Majesté), qu'en résulteroit il, Mylords? L'indépendance immédiate de l'Amérique. Que résulteroit-il de cette indépendance? Les Américains, croyant en être redevables à la nation Françoise, contracteroient avec elle des engagemens solennels, &, dans la chaleur de la reconnoissance, stipuleroient que, pour le débit des productions de l'Amérique, les François auroient toujours la préférence; ainsi, les productions du sol Américain ne nous viendroient que par le canal de cette nation. Qu'arriveroit-il delà? La chose du monde la plus naturelle: la France ayant à sa disposition toutes les productions nécessaires à l'entretien de notre marine, ne manqueroit pas d'anéantir notre existence navale. Je dis plus; dans

Discours à ce sujet.

1781. les circonſtances préſentes, faire la paix avec les Américains, c'eſt compromettre même notre exiſtence phyſique. Car enfin, l'Amérique une fois perdue, les îles des Indes occidentales ne peuvent reſter à l'Angleterre; & ſi nous perdons encore cette féconde ſource de nos richeſſes, j'oſe préſager à la nation cette indigence qui touche de ſi près à l'anéantiſſement. Si nous portons les yeux ſur nos acquiſitions territoriales dans l'Inde, je vois qu'en renonçant à la guerre d'Amérique, nous les rendons plus que précaires. Craignons que graduellement dépouillés de tout ce qui conſtituoit la grandeur de cet Empire floriſſant, une fauſſe démarche ne nous précipite au fond de l'abyme qui engloutit autrefois les nations que nous prenons encore pour modeles; imitons-les en tout, excepté dans les fautes qui les ont fait diſparoître de la ſurface de la terre ».

» C'eſt un coup affreux, j'en conviens, que celui qui nous prive à la fois d'un excellent Général, d'excellens Officiers, de ſept mille hommes d'excellentes troupes; ce coup rompt

1781.

les mesures les mieux prises jusqu'ici, pour étouffer la rébellion. Je conviendrai de même que jamais combinaison aussi redoutable ne s'est formée contre l'existence politique de la Grande-Bretagne ; mais plus la confédération est allarmante, plus cette Chambre & l'Empire en général doivent redoubler d'efforts pour déconcerter le complot connu des Puissances liguées. Je dis le complot connu, parce qu'on n'ignore pas les vues particulières de chacun des membres de la confédération. La France y joue le premier rôle; l'ambition la plus illimitée fut toujours le caractère distinctif de cet Empire : elle a cru le moment favorable pour satisfaire sa passion dominante ; prouvons-lui qu'elle s'est abusée. L'autre branche de la Maison de Bourbon n'est guère moins ambitieuse. Elle s'est flattée de recouvrer la Jamaïque & Gibraltar; il n'en falloit pas davantage pour l'embarquer dans la querelle ; détrompons de même cette Puissance. Quant aux Hollandois; la France a fait luire de l'or à leurs yeux; ils ont été éblouis. D'ailleurs, ils ont embrassé la plus

1781. étrange des chimères; ils se sont persuadés que leur commerce s'enrichiroit de nos pertes, qu'ils deviendroient, à la place des Anglois, le premier peuple marchand de l'Univers. Cette considération sordide leur a fait violer les engagemens sacrés qui les attachoient à notre fortune; ils ont grossi le nombre de nos ennemis, en adoptant leurs principes & l'ambitieux projet d'éclipser cette splendeur qui depuis si long-temps offusquoit leurs regards. Ce projet étant connu, souffrirons-nous, Mylords, qu'il soit mis à exécution? Adoptons, sans balancer, l'esprit du discours qui vient d'être prononcé sur le trône; consacrons nos sentimens patriotiques, en les consignant dans une Adresse respectueuse, conçue dans les termes que Sa Majesté daigne employer elle-même pour rassurer son Parlement & son Peuple! A quoi nous meneroit une conduite différente? Irons-nous à la face de nos ennemis, adopter des résolutions timides, qui, non seulement decéleroient de la foiblesse, mais encore de l'impuissance? Eh! pourquoi nous livrer à l'abat-

tement ! Notre ſituation eſt-elle donc ſi déſeſpérée ? Nos yeux, il eſt vrai ne peuvent s'arrêter qu'avec douleur ſur la Chéſapeak ; mais portons-les ſur l'Inde, & contemplons avec ſatisfaction la face riante que nos affaires viennent de prendre dans ces vaſtes régions. Les conquêtes paſſagères d'Ayder-Aly-Khan, jettoient la conſternation dans les établiſſemens Anglois ; qu'arrive-t-il ? Sir Eyre-Coote entre en campagne ; & l'on voit Ayder diſparoître ; il abandonne ſes conquêtes avec plus de rapidité qu'il ne les a faites ; il ne reſte de lui dans les contrées qu'il a parcourues, que les veſtiges de ſes dévaſtations (1). Au reſte, quelque difficile que puiſſe être d'ailleurs notre poſition, plus elle eſt critique, plus j'y vois la néceſſité de concourir unanimement au développement de nos reſſources, de notre énergie, & j'oſe dire encore, de toute notre grandeur ».

1781.

On vient de voir que l'Adreſſe de

Amendement propoſé à l'adreſſe de remerciement.

(1) On verra tout-à-l'heure combien eſt exagéré ce tableau de la nouvelle ſituation des Anglois dans l'Inde.

1781. remerciement étoit en bonnes mains; mais le Duc de Richmond & le Comte de Shelburne s'étoient chargés des propositions d'amendement; & il suffit de les nommer, pour faire connoître à quelle forte partie les Lords Southampton & Walsingham avoient affaire. L'amendement proposé par le Comte de Shelburne étoit conçu en ces termes.

— « Et nous nous appliquerons, sans délai, avec des cœurs unis, à proposer, suggerer & mettre aux pieds du trône, des conseils faits pour exciter les efforts, diriger les armes, & capter la confiance de tous les sujets ».

Que suivant le Duc de Richmond, le peuple n'est point suffisanment représenté dans la Chambre des Communes.

Comme le second paragraphe de l'Adresse portoit que l'ambition des Puissances ennemies, prolongeoit la guerre qu'elle avoit occasionnée, le Duc de Richmond releva cette assertion, en disant, que ce n'étoit point à l'ambition des Alliés qu'il falloit s'en prendre de tous les malheurs de l'Angleterre, mais à l'incapacité des Ministres qui seuls avoient comblé la mesure de ses calamités. » Nous devons, ajouta-

t-il, la triste & honteuse situation de nos affaires à ce systême non moins insensé que barbare, qui, dès l'aurore du règne de Sa Majesté, établit une distinction odieuse entre un sujet du Roi & un ami du Roi; comme s'il étoit impossible d'improuver les mesures du Gouvernement, sans être personnellement l'ennemi de Georges III. La proposition du noble Comte me paroît mériter les applaudissemens de la Chambre : rien n'est plus vrai, Mylords, votre premier devoir est de défendre les droits du peuple, & de suggérer des avis patriotiques à la Couronne; mais le premier avis à donner, le seul qui puisse rendre les autres salutaires, c'est de rétablir la Constitution dans la pureté de ses principes, & de faire en sorte que le peuple soit véritablement représenté dans la Chambre des Communes; ce que vous savez n'être pas, au moins dans la proportion d'un sur sept, suivant l'esprit de la Constitution, qui entend que le peuple soit ainsi représenté. Si vous pouvez réformer cet abus, on peut encore espérer de voir cette nation recou- 1781.

vrer une partie de sa grandeur ».

1781.
La majorité se déclare pour l'adresse. Vaine protestation des opposans.

Le noble Duc finit par seconder dans les formes, la motion du Comte de Shelburne; & les débats s'engagèrent entre les deux partis. Mais une majorité considérable s'étoit déclarée pour l'Adresse; une vaine protestation fut toute la ressource des Opposans. Et qu'auroient-ils ajouté à la force des objections de Shelburne contre cette Adresse anti-patriotique? Son discours rassembloit tout ce qu'un Citoyen Homme-d'Etat, peut imaginer de raisons pour détourner sa patrie de l'abyme où des guides aveugles & pervers cherchent à la précipiter. Comme ce discours a d'ailleurs le mérite de présenter un état bien rapproché des frais énormes de la guerre britannique depuis le commencement des hostilités, le Lecteur nous saura gré sans doute de mettre sous ses yeux ce tableau progressif de la ruine des Anglois jusqu'à cette époque.

Discours de Shelburne sur la nécessité de renoncer à la guerre d'Amérique.

« Je conçois, dit Lord Shelburne, comment un Prince, jeune encore, dont la sensibilité égale le courage, dont l'ame généreuse, élevée, ouverte aux sentimens de l'honneur &

à ceux de la commisération, plus touché peut-être des calamités de son peuple, que de ses propres infortunes; comment un grand Monarque qui naguère étoit le premier du monde, voyant l'édifice de ses prospérités & de sa gloire s'écrouler avec une rapidité dont notre histoire n'offre point d'exemple; je conçois, dis-je, comment un Prince, dans toutes ces circonstances, peut dérober à l'œil de ses sujets, sous le voile du sourire, les angoisses de son ame; & dans le moment où ils partagent les calamités qui s'accumulent autour du trône, comment il daigne, pour ainsi dire, les consoler, en leur donnant la sérénité de son front pour exemple de la contenance qu'il leur conseille, & des sentimens à l'adoption desquels il les invite. Mais, comme il est de notoriété universelle que les discours prononcés sur le trône, sont les discours des Ministres; ce qui paroîtroit intéressant dans la bouche du Prince, est au moins déplacé dans la leur. Ils ont profité de la connoissance qu'ils avoient des sentimens intimes de Sa Majesté, pour fabriquer un discours qui flattât ces sentimens.

1781.

Suite du même Discours.

1781. Suite du même Discours.

En cela, ils ont mal consulté l'histoire, qui auroit pu leur apprendre que, dans tous les temps & dans tous les pays, le caractère d'un mauvais Ministre fut de ne savoir pas résister à l'influence que suppose, dans les Conseils, la connoissance des affections du maître? D'ailleurs, à quoi tend ce discours? quelle en est la teneur? En nous annonçant la résolution prise de continuer la guerre, on nous promet la continuation, le complément de nos infortunes! Quel est l'objet de l'Adresse à laquelle on nous propose de souscrire? De nous engager à consacrer, par notre approbation solennelle, une résolution qui doit combler la mesure de nos calamités. On a pris soin, il est vrai, de nous présenter une espèce de compensation pour les revers, dont on ne pouvoit éluder l'aveu; on nous a parlé de la face riante que prenoient nos affaires dans l'Inde. J'avouerai que je ne vois pas ce que l'Inde présente d'assez satisfaisant, pour balancer le moins du monde les pertes réelles que nous essuyons par-tout ailleurs. En supposant que nos armes aient eu quelque succès sous la con-

duite de Sir Eyre-Coote, je puis déclarer ici qu'un très-grand nombre d'années ne ſuffira pas pour réparer ce que l'irruption d'Ayder-Aly-Khan a cauſé de ravages dans le Carnate. On nous parle auſſi pompeuſement du Bengale, & des reſſources immenſes que nous offre cette province. D'après ces notions, on ſeroit tenté de croire que le tréſor du Bengale eſt rempli; & le fait eſt qu'il n'y a pas un ſchelling dans ce tréſor. Bien loin que l'Inde en général ſoit pour nous une mine d'or, une ſource inépuiſable de richeſſes, comme on voudroit le perſuader, les revenus même que nous ſommes cenſés y tirer de nos poſſeſſions territoriales, ſont pour nous une charge d'un poids inſupportable : tout y eſt entretenu aux frais de la Grande-Bretagne; gouvernement, établiſſement militaire & civil, rien n'y exiſteroit, ſi le tréſor de notre île n'offroit plus de reſſources que celui du Bengale; ainſi je ne vois pas que l'Inde promette de grands adouciſſemens aux revers que nous déplorons ailleurs. Eh! de quel côté pouvons-nous attendre des adouciſſemens!

1781. Suite du même Diſcours.

1781. Suite du même Discours.

« Il y a treize ans que nous sommes engagés dans cette déplorable guerre, qui vient de nous enlever, pour la seconde fois, une armée entière : je dis treize ans ; car je me souviens qu'en 1768, on délibéra sur la proposition de faire passer deux régimens au Général *Gade*. Mon avis fut qu'on les envoyât, en laissant à la discrétion du Général d'en faire usage, s'il le jugeoit nécessaire, ou de les renvoyer, s'il pouvoit se passer de leur service. L'opinion de mes collègues étoit que, dans tous les cas, il falloit retenir les régimens en Amérique. Le nombre l'emporta ; & je prédis alors tous les évènemens funestes qui ont résulté de cette première mesure. En 1775, l'affaire de Lexington & de Bunker's-Hill, fut le signal du carnage : c'est-à-dire, qu'il y a sept ans que les malheureux sujets de cet Empire divisé, n'ont cessé de s'entr'égorger. Quel fruit a-t-on recueilli de l'effusion de tant de sang, de la profusion de tant de richesses ? Qu'a-t-on gagné à tant de massacres ? Rien ! Nos pertes sont immenses, & notre situation est plus critique aujourd'hui qu'elle ne l'étoit

au commencement de la guerre. De quatre-vingt mille hommes transportés successivement en Amérique, un seul n'en est pas revenu ; & pour prix de cent millions sterling, follement prodigués dans l'exécution de plans mal digérés, il ne reste pas même l'espérance de voir la dette nationale se borner au point qui touche immédiatement à la banqueroute forcée. Dès 1775, on vota pour ce malheureux service, deux millions sterling. Quel bien résulta-t-il pour la Grande-Bretagne de l'emploi de cette somme ? Un bien de comparaison ! On fut moins misérable cette première année que les années suivantes ; comme on paya moins, on fut moins écrasé. En 1776, cinq millions furent votés ; qu'y gagnâtes-vous ? Vos affaires prirent en Amérique une face plus défavorable que l'année précédente. L'année d'après, même somme de cinq millions, même emploi, même fruit ; vous observâtes que vos succès faisoient un progrès régulier dans l'ordre rétrograde. En 1778, le fardeau fut doublé tout-à-coup ; il ne fallut pas moins de dix millions

1781. Suite du même Discours.

1781. Suite du même Discours.

ſterling. Pour cette fois, vous eûtes quelque choſe en échange de votre argent; vous vîtes arriver la capitulation de Saratoga. L'année ſuivante, il falloit deux millions de plus pour hâter le retour de la paix; vous en votâtes douze. La France récompenſa vos largeſſes en vous déclarant la guerre; & vous perdîtes quelques-unes de vos îles des Indes occidentales. En 1780, encore douze millions. L'Eſpagne ſaiſit ce moment pour vous fournir l'occaſion de les employer; elle ſe joignit à la France. L'année d'après, même ſomme de douze millions. Cette année fut marquée par la perte du ſeul allié naturel que vous euſſiez, par celle de Tabago, & récemment enfin par la captivité d'une brave armée & de ſon brave Général. Comme l'armée de Saratoga, elle a été ſacrifiée à l'impéritie, aux projets vagues & mal concertés de l'Adminiſtration actuelle; les mêmes fautes, le même défaut de combinaiſon, de liaiſon & d'enſemble dans ſes plans, ont occaſionné la cataſtrophe du Général Burgoyne & celle du Comte de Cornwallis. Jamais l'Adminiſtration n'eut ſous les

yeux un ſyſtême général & régulier; jamais ſes vues n'ont pu s'étendre plus loin que les détails d'une expédition particulière. Faute de pouvoir embraſſer un grand plan, on diſperſa les troupes qui, raſſemblées, auroient formé un corps d'armée formidable, au progrès duquel les Américains n'avoient point de forces égales à oppoſer. Quelle a été la diſtribution des troupes pendant tout le cours de la campagne? A New-York treize mille hommes, nombre à peine ſuffiſant pour la défenſe de la place, & pour la ſûreté de cette diviſion principale de l'armée; cinq mille à Charles-Town, dans une ſituation ſi reſſerrée, & tellement circonſcrits, qu'aucun Officier n'oſoit s'éloigner à un mille de l'enceinte. Lord Cornwallis en avoit ſept mille en Virginie; mais diſpoſés de manière qu'ils n'avoient pu faire corps, juſqu'au moment où l'ennemi les força de ſe réunir pour capituler.

1781.

Suite du même Diſcours.

» Si de l'Amérique où nos déſaſtres ſe ſont accumulés par l'impéritie de l'Adminiſtration, nous portons les yeux ſur les Indes occidentales, nous y verrons encore des

1781.

Suite du même Discours.

malheurs toujours occasionnés par des fautes. La plus grave de toutes, est l'habitude où nous sommes de ne jamais devancer les François. Si nous persistons dans cette conduite; prenons-y garde, Mylords, nous trouverons par-tout une Chésapeak; nous la trouverons à la Barbade, nous la trouverons à la Jamaïque; devant chacune de nos îles, devant Plymouth, & jusques dans la Tamise.

» Je n'ai encore taxé l'Administration que d'incapacité; mais ne pourroit-on pas l'accuser de brigandage & de perfidie? Sa conduite à l'égard de la Hollande justifieroit sans doute un tel reproche? N'y a-t-il pas une mauvaise foi marquée dans l'affectation avec laquelle on a déguisé aux Etats-Généraux des ressentimens prétendus & toujours ignorés jusqu'au moment d'une surprise aussi honteuse qu'inutile. Il me semble que si je prenois sur moi de jouer le personnage de brigand, je voudrois être un brigand habile; je voudrois racheter par l'éclat du succès, la honte de la perfidie. Supposant la même émulation dans le

Cabinet, lorſque les Miniſtres ont parlé de rompre avec la Hollande, je m'attendois à leur voir prendre l'île de Ceylan; point du tout, c'eſt de Saint-Euſtache qu'ils ſe ſont emparés. Lorſqu'on m'annonça cette priſe, je m'écriai que c'étoit la plus grande des inepties qui caractériſoient la conduite de cette guerre? & je ne prévoyois pas que tout ce qu'on alléguoit, pour juſtifier ce coup de main, étoit le contre-pied de la ſpéculation des Miniſtres. On avoit pris Saint-Euſtache, pour ôter, diſoit-on, aux Américains les reſſources qu'ils trouvoient dans cette île; & les munitions de Saint-Euſtache ſe vendoient à des neutres qui les achetoient pour le compte des Américains! Voilà donc évidemment la perfidie & le brigandage unis à l'ignorance, à l'impéritie abſolue. Et c'eſt ſous la direction de cette Adminiſtration abſurde qu'on parle de continuer la guerre! Mais en ſuppoſant plus de talent & de bonne foi dans nos Miniſtres, une nouvelle campagne ſeroit-elle propoſable? Où prendre des recrues pour les troupes de terre? On n'en trou-

1781.

Suite du même Diſcours.

1781.

Suite du même Discours.

ve nulle part à quelque prix que ce soit; elles sont presqu'aussi rares pour la marine. Et de l'argent, où prétendons-nous en trouver? Le dernier emprunt de douze millions nous revient à vingt-un! Nous en avons dépensé quatre-vingt en pure perte. Avant la fin de la campagne prochaine cette partie de la dette nationale monteroit à cent millions; sans aucun espoir de rétablir la paix, nous aurions à payer le double des intérêts que nous payions avant la guerre. Et nous nous entêterions à vouloir prolonger cette guerre ruineuse! »

Le Comte de Shelburne finit par répéter son amendement, dont l'objet, comme on l'a vu, étoit de faire entendre au Roi que la Chambre desiroit l'aider de ses conseils & de ses lumières, sur le plan de conduite qu'il falloit adopter dans ces difficiles conjonctures.

Grands débats à la Chambre des Communes.

Les séances furent beaucoup plus orageuses à la Chambre des Communes. Dans celle du 17 Novembre, M. Percival s'étoit chargé de proposer l'Adresse de remerciement; & sa motion que seconda M. Ord,

1781.

fut précédée, selon l'usage, d'une espèce de harangue où l'orateur ne fit guère que répéter ce qu'avoient dit les Lords Southampton & Walsingham sur la nécessité d'adopter l'esprit de vigueur qui caractérisoit le discours de Sa Majesté Britannique. Il est bon d'observer que MM. Ord & Percival étoient ce qu'on appelle de jeunes membres de la Chambre; & que dans son préambule, ce dernier avoit osé reprocher *à une certaine classe de citoyens* qu'il désignoit, l'intention perverse d'encourager les ennemis de l'Angleterre en décourageant ses défenseurs. M. Fox chargé de proposer l'amendement, commença par féliciter ironiquement le Ministère sur le choix de ses Apologistes, dont l'inexpérience excusoit la tâche ridicule qu'ils venoient de remplir. « Mais ajouta-t-il, ils devoient se borner à l'apologie de leurs Maîtres, & s'interdire les réflexions offensantes sur les membres de la Chambre qui ont préféré leurs concitoyens aux destructeurs de la Constitution. L'audace des Orateurs à cet égard est d'une arrogance que ne peut excu-

Diatribe de M. Fox contre les Ministres.

1781. ser leur jeunesse. Pour essayer leurs forces, ils affectent de nous présenter le discours que nous venons d'entendre, comme l'expression des sentimens de Sa Majesté ; mais heureusement pour l'Angleterre, ce n'est pas le discours du Roi, c'est le discours des Ministres. Un Roi capable de prononcer de lui-même un pareil discours, seroit un Monarque cruel, dont le cœur endurci se fermeroit au sentiment de ses propres infortunes & des calamités de son peuple ; non, encore une fois, ce n'est point là le discours de notre gracieux Monarque ; & je suis indigné, la Chambre entière doit être indignée de l'impudence des Ministres qui mettent un pareil discours dans la bouche de leur Souverain ; qui lui font dire ouvertement à son peuple qu'il l'écrasera d'impôts d'autant plus accablans, que le terme de la guerre sera plus éloigné ! Ce n'est pas le langage d'un Prince en qui nous nous plaisons à contempler toutes les vertus qui font l'ornement du trône ! C'est le langage des traîtres qui nous ont perdus, & qui ne laissent à la nation d'au-

tre espérance que de les voir un jour expier sur l'échaffaud l'énormité de leurs forfaits. Ce jour n'est pas loin, je l'espère. --- Un savant Lord (le Lord Avocat d'Ecosse) sourit à cette expression qui lui paroît outrée. Je ne sais si dans la chaleur du discours je me suis laissé emporter! Non je n'ai parlé que d'échaffaud. Le noble Lord croit-il donc que les Ministres n'en ont pas assez fait pour justifier cette expression? N'ont-ils pas ruiné nos affaires en Amérique & dans les Indes occidentales? Ne nous ont-ils pas rendus ridicules & méprisables aux yeux du monde entier? Sont-ils en état de porter le moindre secours à Gibraltar & au fort Saint-Philippe? N'ont-ils pas anéanti notre commerce? ne nous ont-ils pas fait perdre la domination des mers? Que leur reste-t-il à faire pour mériter l'échaffaud? Si le noble Lord ne les trouve pas encore assez coupables, qu'il nous apprenne donc à quel point il faut l'être pour obtenir cette récompense de leurs funestes travaux? Ce n'est pas nous, disent-ils, qui perdons l'Amérique, c'est la supériorité de l'ennemi qui

1781.

1781. nous l'enleve. Notre marine est trop foible, dit l'un, pour protéger les opérations de nos armées ; nous n'avons pas assez de troupes de terre, dit l'autre, pour faire une guerre offensive. Eh ! c'est, depuis cinq ans, ce que ne cesse de leur représenter ce côté de la Chambre ! on leur a dit mille fois : vous n'êtes pas en état de soutenir cette guerre. Qu'ont-ils répliqué ? qu'il falloit aller en avant, c'est-à-dire se précipiter dans l'abyme qu'on leur mettoit sous les yeux. Un d'entr'eux a répondu sur sa tête de la supériorité de nos flottes, en déclarant à la face de la nation, qu'un Ministre de la marine, qui négligeroit d'entretenir, en tous temps, des forces navales supérieures à celles de nos ennemis, méritoit l'échaffaud ! Je ne fais aujourd'hui que confirmer, au nom du peuple, la Sentence que ce Ministre a prononcée contre lui-même ! Qu'il soit donc conduit sur l'échaffaud ainsi que ses Collègues ; que le savant Lord sourie, mais que le peuple m'entende ; c'est le vœu du peuple que j'exprime ici. Je fais serment de ne rien écouter, de ne me prêter à rien, de ne

me relâcher ſur aucun objet, juſqu'à ce que j'aie vu ſur l'échaffaud ceux qui ont perdu la patrie ».

1781.

Lord North eſſaie de ſe juſtifier.

A peine M. Fox eut-il ceſſé de parler, que M. Minchin prit la parole avec la même véhémence que ſon ami, dont il ſeconda la motion relative à l'Amendement. Lord Mulgrave répliqua de ſon mieux en faveur de l'Adminiſtration; & M. Pitt déclama contre les Miniſtres avec tant de chaleur & d'emportement, qu'il força Lord North à juſtifier ſa conduite & celle de ſes collègues. « Duſſé-je finir, dit-il, par monter ſur l'échaffaud, dont on nous menace, j'y porterois les mêmes ſentimens que j'ai conſtamment avoués au ſujet de la guerre dans laquelle nous ſommes engagés. Cette guerre eſt malheureuſe, mais elle n'eſt point injuſte; ce n'eſt pas une guerre d'ambition, mais de néceſſité; tous les échaffauds du monde ne me feroient pas changer de langage à cet égard ».

Son éloquence & ſes ſuccès dans les autres ſéances.

La ſéance du lendemain 28 Novembre, ne fut guère qu'une continuation de la première. Dans celle du Mercredi 12 Décembre, Sir James Lowther fit deux motions qui ten-

1781. doient à prouver que les efforts de la Grande-Bretagne pour réduire les Colonies américaines à l'obéiſſance, avoient épuiſé toutes ſes reſſources, & ne pouvoient manquer de l'écraſer, ſi elle ne ſe déſiſtoit au plutôt de la guerre d'Amérique. M. Powis ſeconda ces motions avec l'éloquence d'un Orateur conſommé, & toute la chaleur d'un excellent citoyen. Il parvint à détacher quelques-uns des Membres qui compoſoient la majorité ; & dans cette occaſion, elle ne fut pas à beaucoup près auſſi décidée en faveur de l'Adminiſtration. On s'attendoit à quelqu'aſſaut violent ; mais Lord North s'étoit chargé de le ſoutenir. Le ſuccès couronna ſes efforts ; & il n'y eut rien de changé dans le projet de continuer la guerre ; ce point favori fut emporté de quarante voix.

Remontrances des cités de Londres & de Weſtminſter.

Cependant le vœu de la nation étoit pour la paix ; & toutes les grandes corporations firent des remontrances à ce ſujet. Les cités de Londres & de Weſtminſter avoient été les premières à s'allarmer ſur la déclaration énoncée dans le diſcours de Sa Majeſté ; elles furent les premières

mières à lui montrer le danger de la persévérance dans une illusion, dont l'Angleterre étoit revenue. « Les manufactures, est-il dit dans leur pétition, languissent faute de matériaux; leurs branches les plus précieuses sont absolument ruinées. Les biens fonds n'ont plus qu'un tiers de leur valeur dans toute l'étendue du Royaume; le crédit public est anéanti; & par une conséquence nécessaire, le crédit des particuliers s'affoiblit visiblement. Les flottes de Votre Majesté ont perdu leur supériorité dans toutes les mers; vos Généraux & vos armées gémissent dans une captivité honteuse. Vos domaines enlevés de toutes parts sont devenus la proie de l'ennemi; le démembrement de l'Empire est un des effets de cette guerre malheureuse; & l'Angleterre humiliée de nos revers, succombe sous le poids des taxes exorbitantes qui l'accableroient même au sein de la victoire ». Cette requête étoit terminée par une humble prière à Sa Majesté, pour qu'il lui plût bannir de ses Conseils & de sa présence les Ministres instigateurs des mesures perverses que déploroit la nation, & se

1781.

1781.

désister à la face de l'Univers, d'un systême incompatible avec les intérêts de la Couronne & le bonheur du peuple.

Le Ministère l'emporte, & la guerre se continue.

Mais de vaines remontrances ne pouvoient rien changer à ce systême qu'on étoit résolu de soutenir malgré l'épuisement de l'Angleterre, l'affoiblissement de sa marine (1), le dépérissement de ses armées, l'impuissance de les réparer, & l'expectative effrayante de voir combler la mesure

(1) Dans le tableau qui parut à la fin de cette année, des pertes comparées de la Grande-Bretagne & des autres Puissances belligérantes, on portoit à quatre-vingt-deux vaisseaux de guerre la perte des Anglois, & à quatre-vingt-quatorze celles des Etats-unis, de la France, de l'Espagne & de la Hollande. A douze vaisseaux près, la seule Marine Angloise avoit autant perdu que celles des Puissances réunies; & comme de part & d'autre il y avoit moins de vaisseaux pris que de vaisseaux engloutis ou brûlés, il n'y eut point échange, & par conséquent, point de compensation pour l'Angleterre dans ces pertes respectives. D'un côté, elles se trouvoient réparties sur quatre Puissances en état de les supporter; & de l'autre, elles étoient à la charge de la seule Angleterre, qui en étoit accablée.

des calamités en perdant la Jamaïque, la ſeule colonie d'une importance réelle qui fût encore ſous la domination de la Grande-Bretagne. On aſſuroit que l'invaſion de cette île étoit arrêtée depuis le mois de Mars dans les cabinets de Verſailles & de Madrid; qu'aux vaiſſeaux de M. de Graſſe, alloient ſe joindre ceux de M. de Vaudreuil; & que Don Joſeph Solano en amenoit dix-ſept à la grande armée qui devoit effectuer cette importante expédition avec trente mille hommes, dont vingt-quatre mille étoient d'excellentes troupes. Ces formidables préparatifs, qui, même aux yeux des Anglois, n'étoient point une vaine menace, auroient dû, ce ſemble, leur faire tomber les armes des mains. Mais leur obſtination étoit invincible; mais il étoit décidé que pour affermir l'indépendance de l'Amérique, & rendre la paix aux deux mondes, il falloit braver les périls d'une nouvelle campagne. Avant que d'en tracer les principales opérations, achevons d'eſquiſſer le tableau de quelques évènemens antérieurs.

1781.

En quittant l'île de Sainte-Lucie

1781.
Le Marquis de Bouillé reprend Saint-Eustache.

pour se rendre en Angleterre, Rodney avoit laissé le commandement de la flotte Britannique à l'Amiral Hood, avec ordre d'aller joindre l'Amiral Graves à New-York. Tandis que cette flotte se portoit vers le continent, M. de Grasse avoit aussi mis à la voile de la Martinique, le 5 Juillet, & dirigé sa route vers le Nord. Ces mouvemens laissoient, pour ainsi dire, sans protection les petites Antilles. Il ne restoit aux îles du vent, pour toute force navale Angloise & Françoise, qu'un petit nombre de frégates & quelques autres bâtimens armés. La circonstance parut favorable au Marquis de Bouillé, pour aller attaquer Saint-Eustache. C'étoit une entreprise audacieuse contre laquelle la garnison de l'île ne croyoit pas devoir se tenir en garde, tant que les François ne seroient point soutenus par des forces maritimes. Elle étoit composée de huit cents hommes endormis dans une telle sécurité, qu'ils laissoient sans défense leurs postes extérieurs. Le Marquis de Bouillé avoit contre lui toutes les probabilités; cependant il réussit dans cette expédition,

pour laquelle il avoit rassemblé douze cents hommes. Il étoit parti de la Martinique le 15 Novembre, avec trois frégates, une corvette, & quatre bateaux de guerre. Il arriva le 25 à la vue de Saint-Eustache, après une navigation contrariée par les courans & les orages. Le débarquement devoit se faire dans la nuit même; on y travailloit avec ardeur, lorsqu'on s'apperçut de l'erreur des Pilotes qui guidoient les bâtimens armés. Un seul aborda heureusement avec cinquante Irlandois du régiment de Dillon. Plusieurs chaloupes chavirèrent, & vinrent se briser contre les rochers; de ce nombre fut celle du Marquis de Bouillé. Quelques soldats périrent dans cette circonstance; & le Général courut le plus grand danger. Enfin, une heure avant le jour, il n'y avoit pas quatre cents hommes à terre; & l'on étoit sans espoir de faire débarquer le reste des troupes: les frégates avoient dérivé, les chaloupes & les canots étoient en pièces; la retraite paroissoit impossible; le Commandant n'avoit de ressource que dans son intrépidité. Il entre-

1781.

1781. prit, contre toute apparence de succès, d'attaquer & de vaincre l'ennemi jusques dans ses fortifications. Cependant, à quatre heures & demie du matin, il se trouvoit encore à deux lieues du fort & des casernes. Sa petite troupe se mit en marche; & les Chasseurs Irlandois, ayant à leur tête le Comte de Dillon, arrivèrent à ces casernes avant six heures. Une partie de la garnison faisoit alors l'exercice sur l'esplanade; la surprise fut complète; les Anglois ne reconnurent l'ennemi qu'à la décharge de sa mousqueterie. Le Gouverneur Cockburn, qui se rendoit au lieu de l'exercice, fut pris au même instant per le Chevalier ô Connor, Capitaine des Chasseurs du régiment de Walsh. Pendant ce temps-là, le Chevalier de Frène, Major du régiment Royal-Comtois, marcha droit au fort, où la garnison se précipitoit en foule. Les François y pénétrèrent avec elle; & le Major fit lever le pont-levis. Quoique supérieurs en nombre, les Anglois perdirent courage à la vue des ennemis enfermés & confondus avec eux dans ce fort. Il falloit vaincre

ou périr ; mais ne pouvant se rallier, ils prirent le parti de rendre les armes, quoiqu'ils fussent au nombre de sept cents hommes contre moins de quatre cents. Leur perte fut considérable ; & cette expédition ne coûta pas dix soldats à la France. Le Marquis de Bouillé ayant rétabli les Hollandois dans la possession de Saint-Eustache, leur fit remettre un million, qui étoit en séquestre chez le Gouverneur en attendant une décision de la Cour de Londres. Le Vicomte de Damas fut chargé d'aller reprendre les petites îles de Saint-Martin & de Saba ; il remplit victorieusement sa mission. La surprise de Saint-Eustache est un de ces coups d'éclat faits pour immortaliser leur auteur. Les fastes de la nation Françoise offrent seuls de pareils exemples.

1781.

Projet échoué contre la Barbade

Cependant l'armée navale, aux ordres du Comte de Grasse, avoit fait voile de la baie de Chésapéak le 5 Novembre. Le 8, ce Général, après avoir détaché quatre vaisseaux sous le commandement du Chevalier d'Albert de Saint-Hyppolite, avec ordre de se rendre à Saint-Domingue

1781. pour le ſervice de la colonie, étoit remonté aux îles du vent, dans l'intention de ſe porter ſur la Barbade. Il arriva le 16 au Fort-Royal de la Martinique, où il attendit le retour du Marquis de Bouillé, avec lequel il devoit ſe concerter pour cette expédition.

Ils convinrent enſemble d'aller bloquer les dix-neuf vaiſſeaux de l'Amiral Hood, qui mouilloient alors dans la baie de Carliſle. L'armée Françoiſe appareilla le 17 Décembre ; & malgré l'obſtacle des courans & l'impétuoſité du vent qui ſouffloit de la partie de l'Eſt, elle s'engagea dans le canal de Sainte-Lucie ; mais elle y trouva de ſi fortes briſes, qu'elle fut obligée de relâcher. Le Comte de Graſſe remit à la voile le 28, toujours avec le même projet contre la Barbade ; & cette ſeconde tentative n'eut pas plus de ſuccès que la première. Le *Lion-Britannique*, vaiſſeau de tranſport, chargé d'une partie conſidérable de l'artillerie de ſiége, perdit ſes mâts, tomba ſous le vent ; & ne pouvant ſuivre l'armée au Fort-Royal, où elle rentra le 3 Janvier, gagna Saint-Euſtache, ſous l'eſcorte du vaiſſeau le *Caton*.

1782.

Expédition de Saint-Christophe.

Cependant les vents contraires fermoient toujours à la flotte le chemin de la Barbade; & les Généraux François n'étoient que plus impatiens de remettre en mer. Ces contrariétés soutenues les déterminèrent à changer l'objet de leur expédition; & ils tournèrent leurs vues sur l'île de Saint-Christophe, qui, placée sous le vent, n'offroit pas les mêmes difficultés à surmonter. Dans la matinée du 5 Janvier, toute l'armée partit du Fort-Royal, à l'exception des vaisseaux le *Conquérant* & l'*Hector*, qui n'étoient point encore suffisamment réparés, mais qui se rallièrent à l'escadre dès qu'ils furent en état. Elle arriva le 11 devant Saint-Christophe. A peine eût-elle mouillé dans la rade de Basse-Terre, que les Notables de l'île vinrent en députation pour assurer le Comte de Grasse de leurs dispositions pacifiques. Cependant les Anglois avoient évacué la Ville, & s'étoient réfugiés dans la forteresse de Brimstom-Hill, après avoir abandonné les batteries de la côte. Ce Rocher situé à quatre lieues & demie de Basse-Terre, que l'art & la na-

1782. ture ont également fortifié, étoit d'un accès si difficile, que le Major-général Fraser se promettoit de le bien défendre avec une garnison d'environ quatorze cents hommes. Mais les troupes débarquées au nombre de six mille combattans, s'étant formées en quatre divisions, se mirent en marche sur les neuf heures du soir, pour aller investir la forteresse. Elles avoient à leur tête les Marquis du Chilleau & de Saint-Simon, le Comte de Dillon & le Vicomte de Damas. Le premier voulant prendre poste à Sandy-Point, où le Marquis de Bouillé devoit établir le lendemain son quartier général, tourna le morne par sa droite; tandis que la division du Comte de Dillon formoit l'investissement à la gauche; celle de Damas & de Saint-Simon investirent le morne du côté opposé. On avoit projeté deux attaques, l'une à Sandy-Point & l'autre à la vieille rade. Le 12, les transports s'y rendirent avec toutes les munitions nécessaires pour un siége. Le *Lion-Britannique* alloit rejoindre l'armée avec la grosse artillerie, lorsqu'il se brisa contre des rochers au-dessus de Sandy-Point.

Pour remplir ce vuide, on dépêcha quelques navires dans les îles voisines ; & toute la nuit suivante fut employée à pêcher les canons. Le Chevalier de Medine, & le sieur d'Albert de Rioms, Capitaines de vaisseaux, qui avoient convoyé le bâtiment naufragé, présidèrent à cette opération ; & l'on dut à l'activité de leur zèle le recouvrement de plusieurs pièces d'artillerie. Le 15, les Anglois mirent le feu au bourg de Sandy-Point, & dirigèrent leurs attaques de manière à favoriser les progrès de l'incendie, qui se répandit dans le voisinage, & gagna jusqu'aux plantations. La division du Marquis du Chilleau s'étoit vue forcée d'abandonnet ce poste, & d'aller camper sur la hauteur. Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte à l'attaque projetée du côté de Sandy-Point, & les jours suivans à l'attaque du Marquis de Saint-Simon du côté de la vieille rade. Le 24, sur le soir, les batteries de canon & les mortiers commencèrent à jouer avec beaucoup d'effet. Cependant on avoit signalé le même jour la flotte de l'Amiral Hood,

1782.

1782. qui, dans l'intention de secourir Saint-Christophe, étoit parti d'Antigues avec vingt-deux vaisseaux de ligne, & deux mille-quatre cents hommes de troupes réglées.

Hood s'empare du mouillage de M. de Grasse.

L'escadre aux ordres du Comte de Grasse mouilloit alors à Basse-Terre; il se hâta de mettre à la voile pour aller à la rencontre de l'ennemi. Le 25, il y eut une espèce d'engagement entre les deux armées navales, & le lendemain deux attaques assez vives, où les manœuvres de Hood furent si bien exécutées, que malgré l'infériorité de ses forces, il réussit à s'approcher de l'île assiégée, vint jeter l'ancre à la pointe des Salines, s'empara du mouillage même que le Comte de Grasse avoit abandonné, & parvint à s'y embosser à la vue de ce Général, dont l'escadre resta sous voile jusqu'à la fin de l'expédition.

Combat sur terre. Les Anglois sont forcés de se rembarquer.

Le 28, l'ennemi débarqua treize cents hommes, auxquels le Comte de Fléchin, qui commandoit à Basse-Terre, en opposa six cents tant Grenadiers ou Chasseurs, que Volontaires de la compagnie de Bouillé. Après une heure & demie

1782.

de combat, la tête de la colonne Angloise fut enfoncée ; & les Grenadiers d'Agénois, soutenus des Chasseurs du régiment de Touraine, alloient en faire un grand carnage, lorsque la troupe du Comte de Fléchin se vit au moment d'être assaillie par une autre colonne, qui l'obligea de suspendre sa poursuite, & de laisser à l'ennemi le loisir d'exécuter sa retraite. Dans cette escarmouche, les François eurent quatre-vingts hommes tant morts que blessés, & les Anglois en perdirent deux cents cinquante. A la nouvelle de leur débarquement, le Marquis de Bouillé étoit parti le soir même de Sandy-Point, avoit rassemblé environ deux mille hommes, & s'étant porté vers Basse-Terre, y arriva à la pointe du jour avec l'intention d'y surprendre les ennemis dans leur poste ; mais ils l'avoient évacué ; & déjà leur arrière-garde établie sur un rocher qui s'avance dans la mer, achevoit de se rembarquer sous la protection de leurs frégates. Pendant la nuit du 29, des chaloupes Angloises tentèrent de jeter du secours dans Brimstom-Hill,

1782. elles furent apperçues, & forcées de se retirer avec perte.

Effets de la belle manœuvre de l'Amiral Hood.

Le lendemain, on somma le Gouverneur de se rendre; mais quoiqu'instruite de la retraite des chaloupes Angloises, & quoiqu'assiégée par une armée de six mille hommes, la garnison se sentoit encouragée à la vue de la flotte Britannique; l'espérance d'être secourue ne l'abandonna qu'à la dernière extrémité. Cette flotte étoit embossée à une distance qui la préservoit du feu des batteries établies sur la plage. Le 31 Janvier, les François enlevèrent à l'ennemi un riche magasin d'artillerie, & lui en brûlèrent un autre rempli de vivres & de munitions de toute espèce. Cependant le feu des assiégés se soutenoit avec avantage du côté de Sandy-Point; pour l'éteindre, il falloit au Marquis de Bouillé du canon supérieur à celui de ses batteries. Le vaisseau le *Caton* fut détaché de l'escadre Françoise; & grace à la vigilance du Comte de Frammont qui le commandoit, il vint débarquer sa grosse artillerie, dont le service bien soutenu décida la prise de Brimstom-Hill; en moins de dix

jours, tout le revêtement du front d'attaque ſe trouva écroulé, & des brèches furent pratiquées en divers endroits.

1782.

Capitulation des îles de Saint-Christophe & de Nièves.

Dans la ſoirée du 12 Février, le Gouverneur Anglois propoſa la capitulation de Saint-Chriſtophe; elle fut ſignée la nuit même, & ratifiée le lendemain matin. La garniſon évacua la place ſur les dix heures, ſortit par la brèche avec les honneurs de la guerre, poſa les armes devant les troupes Françoiſes, & ſe rendit priſonnière. Elle étoit alors réduite à neuf cents hommes, ſans compter trois cents miliciens aux ordres du Major général *Shirley*. La petite île de Nièves ſubit le ſort de Saint-Chriſtophe, & fut compriſe dans la même capitulation, dont le dix-ſeptième & dernier article mérite un attention particulière: « Nous conſentons, eſt-il dit dans cet article, en conſidération du courage & de la conduite réſolue des Généraux Shirley & Fraſer, qu'ils ne ſoient pas regardés comme priſonniers de guerre; mais que le premier rejoigne ſon Gouvernement d'Antigues, & que l'autre continue

1782. son service où bon lui semblera, nous estimant heureux de témoigner ainsi notre estime pour ces braves Officiers ».

Prise de Monserrat. Générosité du Marquis de Bouillé.

Ce témoignage honorable à MM. Fraser & Shirley, fait encore plus d'honneur au Marquis de Bouillé, dont il atteste la modération & la générosité. Ces qualités distinctives du Général François, se signalèrent également lors de la prise de Monserrat, qui suivit de près celle de Nièves & de Saint-Christophe. Une division de l'armée navale, aux ordres du Comte de Barras, s'étoit portée sur l'île Angloise avec un détachement de cinq cents hommes commandés par M. de Fléchin. Monserrat se rendit aux armes du Roi de France le 22 Février ; & le même jour on signa la capitulation, dont le neuvième article taxoit les habitans à deux mille *moëdes*, payables en totalité au moment préfix de la convention ; mais sur les représentations de ces malheureux insulaires, le Gouverneur des îles du vent prit sur lui de leur faire remise de la dixième partie de la taxe, & de la répartir en quatre payemens.

Pour assurer la dette, on étoit convenu d'envoyer des otages à la Martinique; ils y furent traités avec magnificence; & peu de jours après leur arrivée, le Gouverneur leur fit signifier qu'ils étoient libres de retourner à Monserrat. 1782.

Retraite de l'Amiral Hood.

Ces expéditions, où furent employées les forces de terre & de mer, n'avoient coûté que cent hommes à la France, sans y comprendre les blessés, dont le nombre ne fut guère plus considérable. Les ennemis y perdirent beaucoup plus de monde, de l'aveu même de l'Amiral Anglois, qui par ses manœuvres se fit admirer dans les trois attaques qu'il eut à soutenir devant Saint-Christophe. On a dit qu'il s'étoit embossé à quatre ou cinq lieues de la place assiégée. Cette position sembloit devoir rendre sa retraite périlleuse; mais au moment de la capitulation, le Comte de Grasse étoit allé mouiller à l'île de Nièves; & l'Amiral Hood profita de la première nuit qui suivit la réduction de Brimstom-Hill, pour lever ses ancres & gagner le port de Sainte-Lucie, où Rodney ne tarda pas à le joindre. Cette retraite de

1782. l'escadre Britannique fut regardée comme un évènement extraordinaire, & donna lieu à des observations qui déjà ont été recueillies par l'estimable Auteur d'un petit Ouvrage bien raisonné sur quelques évènemens de la dernière guerre. Elles ne paroîtront point déplacées dans notre Histoire; & l'on nous saura gré de les présenter, à quelques changemens près, sous la forme que leur a donnée M. Joly de Saint-Vallier (1).

Observations sur cette retraite.

« Une flotte embossée a tous ses vaisseaux arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, & l'autre sur l'arrière; par conséquent chaque vaisseau y présente le travers à l'ennemi. Dans

(1) L'Ouvrage de cet Ecrivain observateur est rempli d'excellentes vues sur les opérations de la dernière guerre; vues fines & souvent profondes, que nous avons adoptées toutes les fois qu'on a pu le faire sans déroger au caractère de l'Histoire. Nous sommes aussi redevables de plusieurs détails intéressans de notre Ouvrage, à l'Auteur anonyme de l'estimable Histoire de l'administration de Lord North, & à M. Hilliard d'Auberteuil, dont la plume élégante s'est exercée avec succès sur les premiers évènemens relatifs à la révolution de l'Amérique.

1782.

une telle position, il faut beaucoup de temps à cette flotte pour remettre à la voile, parce qu'il lui en faut beaucoup pour lever ses ancres; & cette manœuvre ne peut s'exécuter sans être apperçue. Comment est-il arrivé que la flotte de l'Amiral Hood ait fait les préparatifs de sa retraite à l'insu de M. le Comte de Grasse? Comment l'a-t-elle effectuée sans accident? Comment a-t elle échappé aux trente vaisseaux de ligne qui composoient la flotte Françoise? La singularité de cet évènement ne justifie-t-elle pas le bon mot attribué au Marquis de Bouillé? On dit qu'après la réduction du fort de Saint-Christophe, ce Général, apprenant la retraite des escadres Angloises, s'écria: *Cela n'étoit pas dans la capitulation.* Vu la position de l'Amiral Hood, la seule ressource qu'il paroissoit avoir pour mettre promptement à la voile, étoit de couper ses câbles; & il n'eut point recours à ce moyen! Passons à d'autres observations.

Suite des observations.

Une flotte embossée ne peut plus manœuvrer; elle est fixe dans la place qu'elle occupe; & la flotte ennemie peut diriger ses attaques sur quel

1782. point elle juge à propos, ſans craindre d'autres obſtacles que ceux qui lui ſont d'abord préſentés ; puiſque chaque vaiſſeau de la flotte emboſſée eſt, pour ainſi dire, enchaîné par ſes ancres. Avec une flotte beaucoup plus nombreuſe que celle de l'Amiral Hood, ne fut-il pas au pouvoir de M. le Comte de Graſſe, d'occuper tout le front de l'eſcadre ennemie, de porter ſur elle tout ſon feu, ou d'attaquer ſucceſſivement chaque vaiſſeau avec des forces ſupérieures ; de prolonger ou renouveller ces attaques, juſqu'à ce que cette eſcadre fut priſe, brûlée ou coulée à fond. C'étoit dans une pareille poſition que les Ruſſes avoient brûlé la flotte Ottomane, lors de la dernière guerre contre la Porte. Vu la ſupériorité de la flotte Françoiſe, celle de Hood pouvoit être attaquée de front, par ſes flancs, par ſes derrières ; le Comte de Graſſe n'avoit preſque rien à riſquer en formant ces entrepriſes. On a voulu comparer ſa poſition à celle du Comte d'Eſtaing devant Sainte-Lucie ; mais l'Amiral Barrington, emboſſé dans le cul-de-ſac étroit de cette île, dont les Anglois

étoient les maîtres, y préſentoit néceſſairement un front toujours égal, que la ſupériorité des ennemis ne pouvoit déranger. Il ſe voyoit d'ailleurs puiſſamment ſecondé par les batteries, dont une côte à pic favoriſoit l'exécution contre l'eſcadre Françoiſe. L'Amiral Hood n'avoit aucune protection à eſpérer du côté de Saint-Chriſtophe, dont les troupes étoient aſſiégées dans Brimſtom-Hill. Quoi qu'il en ſoit, l'heureuſe retraite de l'eſcadre Angloiſe à Sainte-Lucie, eut des ſuites bien fâcheuſes pour les armes du Roi de France.

Forces de Rodney. Alarmes de la Jamaïque diſſipées.

L'Amiral Rodney venoit d'entrer à la Barbade avec quatorze vaiſſeaux de ligne. Son premier ſoin fut de hâter ſa jonction avec l'Amiral Hood; & la réunion des deux eſcadres porta l'armée Britannique à trente-ſept vaiſſeaux, ſans y comprendre le *Duke*, le *Vaillant* & le *Warrior*, qui, peu de jours après, arrivèrent ſéparément, & la renforcèrent de deux cents trente-huit canons. La flotte du Comte de Graſſe étoit de trente-trois vaiſſeaux de ligne; elle attendoit à Fort-Royal le moment de mettre à la voile pour Saint-

1782. Domingue, où devoit se rendre Don Solano avec les dix-sept vaisseaux Espagnols destinés à la seconder dans l'expédition projetée contre la Jamaïque. Jusqu'à l'arrivée de Rodney, l'allarme avoit été générale parmi les habitans de cette île, informés des préparatifs redoutables de la France & de l'Espagne. Le Lieutenant-gouverneur Campbell s'étoit décidé à proclamer la loi martiale ; mais l'île n'en fut pas plus rassurée contre une invasion dont le succès étoit regardé comme infaillible, par-là même qu'il devoit dépendre en grande partie des opérations du Marquis de Bouillé, qu'il suffisoit de nommer, pour garantir, dans l'opinion générale, la réussite d'une expédition. Les allarmes se dissipèrent enfin, lorsqu'on eut sous les yeux l'état de la flotte aux ordres de Rodney (1).

(1) Tel fut l'état bien constaté de cette flotte, depuis la réunion des deux armées de Hood & de Rodney.

Ancienne escadre aux ordres du Contre-Amiral Sir Samuel Hood.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Prince George.	98	L'Alcide ·······	74
Le Barfleur ····	90	Le Torbay ····	74

On ſe repoſa ſur lui, du ſoin de prévenir le déſaſtre de la Jamaïque ; & voici comme il répondit, en cette occaſion, à la confiance de la colonie. 1782.

Engagement entre MM. de Graſſe & Rodney.

Cet Amiral, alors mouillé ſur une ancre à Sainte-Lucie, avec trente-ſix vaiſſeaux à ſes ordres, épioit

Vaiſſeaux.	Canons.	Vaiſſeaux.	Canons.
La Princeſſa	74	Le Canada	74
L'Ajax	74	Le Montagu	74
Le Shrewſbury	74	Le Saint-Alban's	64
L'Invincible	74	L'Intrépid	64
Le Monarch	74	Le Prince William	64
Le Centaur	74	Le Belliqueux	64
L'Alfred	74	Le Prudent	64
Le Ruſſel	74	L'America	64
La Réſolution	74		22
Le Bedfort	74		

Renfort conduit par Sir George Rodney.

Vaiſſeaux.	Canons.	Vaiſſeaux.	Canons.
Le Formidable	98	L'Agamemnon	64
Le Namur	90	Le Prothée	64
L'Arrogant	74	L'Yarmouth	64
Le Marlbourough	74	Le Repulſe	64
L'Hercules	74	*Vaiſſ. qui rejoignirent.*	
Le Conqueror	74	Le Duke	90
Le Magnificent	74	Le Vaillant	74
Le Fame	74	Le Warrior	74
L'Anſon	74		
Le Royal-Oack	74	Total	40
Le Non-ſuch	64		

1782. l'inſtant du départ de l'eſcadre Françoiſe. Le 5 Avril, il apprit que M. de Graſſe faiſoit embarquer ſes troupes ſur les vaiſſeaux de guerre, & qu'il ſe diſpoſoit à mettre à la voile. Les mouvemens de cette eſcadre furent obſervés avec plus d'attention; & le 8, à la pointe du jour, la frégate l'*Andromaque* indiqua par un ſignal, que les François venoient de ſortir, & qu'ils gouvernoient au Nord. Sur-le-champ l'Amiral Anglois fit lever l'ancre, & donna le ſignal de chaſſe générale. Les deux armées furent bientôt en préſence; mais un calme les ſurprit ſous la Dominique, & les força quelque temps à l'inaction. Le lendemain matin, les François gagnèrent le vent les premiers, & portèrent ſur la Guadeloupe. La diviſion de l'avant-garde, aux ordres du Contre-Amiral Hood, s'étoit miſe à portée d'accepter le combat que lui livra le Marquis de Vaudreuil; elle plia ſous ſon feu dès le commencement de l'action, qui devint très-vive ſur les deux heures & demie. Cette canonnade avoit cauſé de grands dommages à quelques vaiſſeaux Anglois, & deſemparé le

le *Royal-Oack* & le *Montagu* ; quoique partiel, cet engagement coûta la vie à plusieurs Officiers, parmi lesquels on distinguoit le Capitaine Bayne, Commandant de l'*Alfred*. Suivant les dépêches de Rodney, l'avant-garde Françoise fut encore plus maltraitée. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la nuit du 9 au 10, sa flotte mit en panne pour se réparer, tandis que celle du Comte de Grasse s'élevoit au vent de la Guadeloupe. Ce n'étoit pas sans peine qu'il étoit parvenu à rallier son armée, & qu'il avoit mis en sûreté son convoi sous l'escorte de l'*Expériment* & du *Sagittaire*, qui le conduisirent heureusement à Saint-Domingue. L'intention de ce Général n'étoit point d'engager un second combat contre des forces supérieures. Le lendemain, par un accident imprévu, le *Caton* se trouva séparé de la flotte, & l'Amiral François ne crut pas devoir s'occuper de la recherche de ce vaisseau ; son premier soin alors fut de sauver l'armée, en évitant une nouvelle action avec la flotte Angloise ; dans la situation des escadres Fran-

178..

Que le Comte de Grasse devoit éviter un second combat.

1782. çoises entre la *Dominique* & les *Saintes*, il paroissoit impossible de les y forcer. Toute la journée du 11, elles poursuivirent leur marche avec la plus grande célérité; & quoique l'Amiral Anglois eût fait signal de chasse générale au vent, elles avoient gagné sur lui tant d'avance, qu'il ne pouvoit se flatter de les atteindre; mais un évènement peu digne de l'attention du Comte de Grasse, lui fit oublier que sa mission étoit de précipiter sa retraite vers Saint-Domingue.

Le vaisseau le Zélé est désemparé & séparé de la flotte.

Dans la nuit du 11 au 12, le vaisseau le *Zélé* aborda la *Ville-de-Paris*, & perdit dans ce choc son mât de beaupré & son mât de misaine; il fut d'ailleurs tellement désemparé, qu'il ne pouvoit plus suivre, & risquoit beaucoup d'être coupé par les vaisseaux de l'avant-garde de la flotte Angloise. Le Comte de Grasse l'avoit perdu de vue; son armée étoit d'ailleurs si fort élevée au vent, qu'il dépendoit de lui d'arriver à sa destination, & d'effectuer promptement une jonction décisive avec la flotte Espagnole. Il suffisoit

pour cela, de faire remorquer le *Zélé*; & dans le cas où la remorque n'eût pas été praticable, d'y mettre le feu, après avoir distribué l'équipage à bord des frégates; la perte de ce vaisseau n'étoit rien dans la circonstance où se trouvoit l'Amiral François. Il n'ignoroit pas que le succès de la campagne dépendoit de la célérité de sa marche, qu'il étoit alors de beaucoup inférieur à l'Amiral Rodney, & que le renfort des Espagnols devoit lui donner une supériorité qui le rendroit maître de la mer. Ces considérations ne purent le déterminer au sacrifice du *Zélé*; & pour le dégager, il fit faire un mouvement rétrograde à son armée. Dès-lors, il ne fut plus en son pouvoir d'éviter un combat, qui, vu son infériorité, ne pouvoit que lui devenir fatal; Sir George Rodney s'avançoit avec une armée supérieure à l'armée Françoise, de six ou sept vaisseaux (1).

1781.

Imprudence du Comte de Grasse. Ses suites.

(1) Dans son tableau des lignes de bataille Angloise & Françoise, Rodney porte les forces de ses Adversaires au-dessus des siennes, & voici la liste exagérée des vais-

1782. Désordre dans l'armée Françoise.

Dès le commencement de l'action, qui se passa entre l'île de la Dominique & les Saintes, les Anglois, suivant leur usage, cherchèrent

---

seaux François, telle qu'il la fit passer à l'Amirauté d'Angleterre.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
La Ville-de-Paris	104	Le Royal-Dauphin	74
L'Auguste	80	Le Magnifique	74
Le Duc-de-Bourgogne	80	Le Réfléchi	74
Le Languedoc	80	Le Bien-Aimé	74
Le Saint-Esprit	80	Le Sceptre	74
La Couronne	80	Le Northumberland	74
Le Neptune	80	Le Conquérant	74
Le Triomphant	80	Le Marseillois	74
Le Zélé	74	Le Palmier	74
Le Glorieux	74	Le Diadême	74
Le Citoyen	74	L'Ardent	64
Le Souverain	74	L'Eveillé	64
Le Magnanime	74	Le Caton	64
Le César	74	Le Jason	64
L'Hector	74	Le Fier	54
Le Brave	74	Le Minotaure	74
Le Pluton	74	Le Sagittaire	50
L'Hercule	74	L'Expériment	50
Le Scipion	74		
La Bourgogne	74	Total	39
Le Destin	74		

Or, de ces trente-neuf vaisseaux portés dans la liste de l'armée du Comte de Grasse, il y en eut au moins neuf qui ne se trou-

à rompre la ligne du Comte de Grasse. 1782.
Les premiers vaisseaux qui se pré-

---

vèrent point au combat du 12 Avril, Savoir :

Vaisseaux.	Canons.	
Le Saint-Esprit	80	Resté en carène au Fort-Royal de la Martinique.
Le Zélé	74	Démâté par abordage & remorqué par l'*Astrée* jusqu'à la Guadeloupe.
Le Bien-Aimé	74	Encore à la rade de Brest, & qui, de toute la guerre, n'avoit point paru en Amérique.
Le Caton Le Jason	64 64	Ces deux vaisseaux étoient de relâche à la Guadeloupe depuis le 10 Avril. Ils en partirent le 15 pour gagner Saint-Domingue, & furent pris dans la traversée.
Le Minotaure	74	Retourné en France depuis plus de six mois avec le convoi de Saint-Domingue, que commandoit M. de Borderu, Capitaine de vaisseau.
Le Sagittaire L'Expériment	50 50	Ils escortoient le convoi François lors de sa retraite à Saint-Domingue pendant le combat.
Le Fier	50	Stationné à Rochefort depuis le mois de Décembre 1781.

On regrette que l'Amiral Anglois, qui avoit rendu compte des revers de la France d'une manière simple & noble, n'ait pas soutenu ce caractère de modération & de véracité, dans la liste qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur.

1782. ſentèrent furent vigoureuſement repouſſés par le *Sceptre* & par le *Glorieux* ; mais ce dernier ſe vit bientôt démâté par un vaiſſeau à trois ponts, qui malheureuſement l'avoit abordé. L'ordre de bataille des eſcadres Françoiſes s'étoit dérangé dans le premier mouvement du Comte de Graſſe ; & ſa ligne une fois rompue, les armées combattirent par pelotons & ſans aucune règle. Les élémens concouroient à rendre ce déſordre général ; les vents changèrent & devinrent favorables aux Anglois. Ils ſembloient n'en vouloir qu'au vaiſſeau Amiral ; la *Ville-de-Paris* eut à ſoutenir en même temps le feu de huit ou dix vaiſſeaux ; les efforts du *Pluton* & du *Triomphant* ne purent les détourner de leur proie & leur faire lâcher priſe. L'Amiral Hood, lui-même, n'avoit pas craint d'abandonner ſa diviſion pour venir prendre part, avec le *Barfleur* qu'il montoit, à la réduction de l'Amiral François.

Beaux traits de MM. de Mortemar & de Trogoff.

Cependant le *Glorieux*, entièrement démâté, ſe voyoit au moment de ſuccomber. Le Vicomte de Mortemar l'apperçoit au fort de l'action,

1782.

& forme le hardi projet d'aller le dégager avec la ſeule frégate le *Richemond.* Il parvient à lui jeter une amarre, & commençoit à le remorquer, malgré le feu des ennemis, dont le nombre l'accabloit; mais le Vicomte d'Eſcars ayant été tué, le nouveau Commandant de la frégate, ne voulut pas que le *Richemond* partageât ſa deſtinée; il fit couper l'amarre. Le *Glorieux* fut pris, ainſi que l'*Ardent*, le *Céſar* (1) & l'*Hector*. Le même ſort attendoit la *Ville-de-Paris*, qui, déſemparée totalement, n'ayant plus avec elle ſes deux matelots, & ſe voyant inveſtie par quatorze vaiſſeaux ennemis, fut obligée de ſe rendre, après un combat de plus de dix heures (2), qui lui coûta quatre cents hommes, & où le Comte de Graſſe avoit ſignalé ſa bravoure. Si, à cette qualité, qui ſeule ne conſtitue pas

Priſe du vaiſſeau Amiral la Ville-de-Paris.

(1) Ce vaiſſeau, de ſoixante-quatorze canons, ſauta en l'air, après avoir amené ſon pavillon. Tout l'équipage périt dans ce déſaſtre.

(2) L'action avoit commencé à huit heures du matin; elle continua ſans relâche juſqu'à ſix heures & demie du ſoir.

1782.

un Général, il avoit associé, dans cette journée, la prévoyance, le sang-froid & cet esprit de combinaison qui fait éviter le danger, ou qui fournit les moyens de s'en tirer, la France n'auroit pas à gémir d'avoir donné à l'Europe le premier exemple d'un vaisseau Amiral de plus de cent canons, réduit à l'humiliante extrémité d'amener son pavillon. En sacrifiant le *Zélé*, M. de Grasse eût donné lieu sans doute aux murmures de quelques frondeurs; mais les bons juges d'une telle conduite auroient applaudi à la sagesse de ce Commandant.

Suites de cette défaite.

Suivant les dépêches du Marquis de Vaudreuil, la perte en hommes, sur les escadres Françoises, fut de onze cents morts, sans y comprendre ceux des vaisseaux pris ou séparés. On comptoit parmi ces derniers, toute la division de M. de Bougainville, qui, après le désastre de l'armée, s'étoit retiré à Saint-Eustache pour y réparer ses dommages. Il fut accusé de n'avoir été que simple spectateur du combat, ainsi que plusieurs autres Capitaines, à la négligence desquels le Général voulut s'en prendre de

M. de Grasse s'en prend aux Officiers de son armée

sa défaite. On vit circuler des extraits de lettres, où le Comte de Grasse se plaignoit de leur désobéissance aux signaux, & de l'abandon volontaire où ils l'avoient laissé dans sa cruelle position; ce reproche tomboit particulièrement sur les matelots de l'Amiral. Suivant d'autres rapports, il n'y eut que des victimes & point de coupables dans cette journée désastreuse où six Capitaines perdirent la vie. Les plus regrettés furent MM. d'Escars, du Pavillon & de la Clocheterie. Quant à M. de Bougainville, pour qui l'estime & l'amitié du Comte d'Estaing sont un témoignage non suspect de bravoure & de capacité, il ne mérita pas sans doute le reproche d'inaction, s'il est vrai, comme l'attestent tous les Journaux de l'armée, qu'il ait sauvé le *Northumberland*, au moment d'une réduction forcée. De tous les Officiers de ce vaisseau, il ne restoit plus sur son bord qu'un Enseigne & un Auxiliaire lorsque l'*Auguste* le couvrit de son feu & parvint à le délivrer. Quoi qu'il en soit des torts de l'armée ou du Général, sur lesquels un Conseil de guerre devoit prononcer, 1782.

1782. le Marquis de Vaudreuil, dont le Comte de Graſſe avouoit alors les ſervices & reconnoiſſoit l'intrépidité, recueillit quinze vaiſſeaux des débris de la flotte, qui arriva ſucceſſivement à Saint-Domingue. Après le combat du 9, le *Caton*, le *Jaſon* & la frégate l'*Aimable*, s'étoient rendus à la Guadeloupe pour s'y réparer; n'étant point informés de la journée du 12, ils mirent à la voile pour Saint-Domingue, dès qu'ils furent en état de ſoutenir la mer; mais l'Amiral Hood avoit été détaché de la flotte Britannique avec une eſcadre; il

Le 19. rencontra les trois bâtimens François, & les força d'amener pavillon, après une légère canonnade.

Le patriotiſme des François ſe maniſeſte en cette occaſion.

Déjà la nouvelle de ces déſaſtres ſe débitoit dans toute la France, avec des circonſtances plus ou moins conformes à la vérité, lorſque le Vicomte de Mortemar vint en confirmer les détails les plus affligeans. Il avoit rencontré le Roi ſur la route de Saint-Hubert; & Sa Majeſté l'ayant reconnu, le fit monter dans ſon carroſſe, & s'entretint avec lui pendant un quart-d'heure.

Elle apprit les revers de ſes armes ſans en être abattue. La nation montra la même énergie que le Monarque ; & dans tous les ordres de l'Etat, il ſe trouva des citoyens ambitieux de réparer, par des contributions volontaires, le terrible échec que la Marine venoit d'éprouver aux Antilles. Au premier bruit de ce déſaſtre, Monſieur & Monſeigneur le Comte d'Artois avoient donné un grand exemple de patriotiſme, en faiſant à Sa Majeſté l'hommage d'un vaiſſeau de cent dix canons, pour remplacer la *Ville-de-Paris*. Le Prince de Condé s'étoit chargé de préſenter les mêmes offres au nom des Etats de la province de Bourgogne. Les Pariſiens ſignalèrent auſſi leur dévouement patriotique en cette circonſtance ; le Corps-de-ville pria M. le Lieutenant général de Police, de faire agréer un vaiſſeau de ſon nom & d'un rang égal à celui que le malheur de la guerre venoit de faire tomber au pouvoir des Anglois. Différentes corporations ſe diſputoient la gloire de ces généreux ſacrifices ; & les ſouſcriptions ouvertes pour ce noble objet, ſuffi-

1782.

1782.

ſoient, diſoit-on, à la conſtruction de quatorze vaiſſeaux. Quand bien même le Gouvernement n'auroit pas jugé néceſſaire d'en accepter le produit, un tel dévouement prouvoit du moins quelles devoient être un jour les reſſources de la France, ſi les haſards de la guerre continuoient d'être favorables à ſes ennemis.

Premiers ſoins de Louis XVI.

Un des premiers ſoins de Sa Majeſté fut de pourvoir à la ſubſiſtance des veuves & des enfans qui avoient perdu leurs maris ou leurs pères dans la journée du 12 Avril. Le ſort de ces malheureuſes victimes touchoit bien plus le Monarque que la perte des vaiſſeaux enlevés à ſa Marine.

Sa fermeté.

« Ne vous laiſſez point abattre, dit-il, à ſon Miniſtre ; augmentez d'activité, doublez, triplez les forces ; je vous en fournirai les moyens néceſſaires. Mes ennemis n'auront la paix qu'au prix où j'ai voulu la mettre.... On peut retrouver des vaiſſeaux ; mais, ajouta-t-il avec émotion, où retrouver les braves gens que j'ai perdus ? »

M. de Mortemart eſt fait Capitaine de vaiſſeau.

Comme on l'a dit, l'attention de Louis XVI ſe porta d'abord ſur leurs familles déſolées ; il crut devoir

1782.

ensuite s'occuper des récompenses si justement acquises à ces braves Marins, qui survivoient à la défaite du Comte de Grasse. Le Vicomte de Mortemar fut le premier à recueillir le fruit de ses services ; & le grade de Capitaine de vaisseau devint le prix de son héroïque intrépidité. Le Marquis de Vaudreuil avoit sur-tout des titres à la reconnoissance de la nation ; mais il en acquéroit de nouveaux, en réparant autant qu'il étoit en lui les malheurs de la journée du 12. Il avoit rassemblé les débris de l'armée, & l'avoit conduite en grande partie à Saint-Domingue, où elle se réunit à onze vaisseaux de l'escadre de Solano. Il y fut bientôt rejoint par M. de Bougainville, qui, après avoir réparé son escadre à Saint-Eustache, l'amena sans accident au cap François. La première opération du Marquis de Vaudreuil, fut d'expédier pour la France de nombreux & riches convois, dont la navigation ne devoit être traversée par aucun évènement fâcheux.

MM. de Vaudreuil & de Bougainville se rejoignent à Saint-Domingue.

Cependant l'Amiral Anglois avoit pris la route de la Jamaïque ; il y arriva le 29 avec trente vaisseaux,

Rodney arrive à la Jamaïque. Vaines menaces de cet Amiral.

1782.

dont quatorze avoient été conduits à la remorque. Hood s'étoit détaché pour aller observer les escadres combinées à Saint-Domingue, tandis que Rodney hâteroit le radoub de ses vaisseaux endommagés, & disposeroit tout pour une action décisive contre ces mêmes escadres, dont il annonça la ruine dans ses dépêches à l'Amirauté. Après cette grande expédition, qui lui paroissoit d'un succès infaillible, l'Amiral se proposoit de tourner ses forces contre les établissemens des Espagnols dans le golfe du Mexique. Mais toutes ses menaces furent sans effet; & pendant les trois mois qu'il se tint à la Jamaïque, son armée resta dans une inaction qui laissa le temps à leur flotte de se retirer dans ses ports, & de mettre leurs Colonies à couvert de toute entreprise. Quant au Marquis de Vaudreuil, il avoit appareillé long-temps avant l'Amiral Anglois; & loin d'éviter sa rencontre, il croisa dans ces mers, jusqu'à ce que la saison des opérations navales y fût à son terme. Des Indes occidentales, il se porta dans l'Amérique septentrionale, en écarta tous les

Conduite plus active du Marquis de Vaudreuil.

vaiſſeaux ennemis qui gênoient la navigation des Américains ; & une petite eſcadre qu'il avoit expédiée pour la baie d'Hudſon, finit par mettre les François en poſſeſſion des comptoirs Britanniques établis dans cette baie. Enfin, cet habile Général vint ſe pourvoir à Boſton de nouvelles munitions de guerre & de bouche ; mais ce fut à cette époque, & dans ce même port, que ſon eſcadre perdit le *Magnifique*, de ſoixante-quatorze canons, qui toucha malheureuſement, & qu'on ne put relever. Après avoir regagné les Antilles, M. de Vaudreuil fut y protéger les établiſſemens de la France contre les entrepriſes des eſcadres Angloiſes, & tenir tête à Lord Pigot, qui venoit de remplacer Rodney dans le commandement des forces navales de l'Angleterre.

1782.

Rappel de Rodney.

Les ſervices reconnus de l'Amiral, ſes talens & ſon courage également avoués de toute l'Europe, n'avoient pu faire oublier le pillage de Saint-Euſtache. Le reproche d'avoir connivé avec Vaughan, fut le prétexte du rappel de Rodney, dont les mœurs & les principes déplaiſoient d'ailleurs à quelques Membres du Parlement.

1782. Mais toujours heureux, même dans ses disgraces, Sir George le fut assez pour que l'ordre expédié à son successeur ne s'exécutât qu'après la journée du 12 Avril; & ce fut la plus brillante de la vie de cet Amiral. Il se montra dans Londres couvert d'une gloire sans égale dans les fastes de la Marine Britannique. Ce rappel avoit paru si extraordinaire à M. Rolle, qu'il ne craignit pas de le dénoncer à la Chambre des Communes. Après avoir demandé si c'étoit bien Rodney que les Ministres osoient disgracier au moment qu'il sauvoit la patrie : « Qu'attendre, ajouta-t-il, de l'Administration qui se permet ce traitement contre un Général qui, dans toutes les périodes de sa vie, s'est signalé par de grandes actions; qui, aux lauriers dont il s'est couvert dans les guerres précédentes, vient d'ajouter, dans le cours de la guerre actuelle, la gloire inouie d'avoir enlevé seize vaisseaux à l'ennemi, & d'avoir fait trois Amiraux prisonniers. J'ai beau feuilleter l'Histoire, je ne vois aucun Amiral Anglois qui ait rendu à la patrie la moitié des services que vient de nous rendre le

Ce rappel est dénoncé à la Chambre des Communes.

Héros, dont je dénonce le rappel à la Chambre ».

1782.

Récompense pécuniaire proposée en faveur de Rodney. Il est élevé à la dignité de Pair. Débats à ce sujet.

Ces exagérations annonçoient beaucoup d'exaltation & d'enthousiasme dans M. Rolle. Mais ce qui forme un contraste frappant avec l'espèce d'affront qu'on faisoit à son ami, c'est la dignité de Pair, à laquelle il fut élevé presqu'à l'époque de sa destitution. Le titre de Baron lui fut conféré; & comme ce titre, pour être soutenu dignement, suppose beaucoup de faste & de grandes richesses, on mit en délibération à la Chambre des Communes, si l'on n'accorderoit pas à Sir George des revenus proportionnés à la représentation exigée dans un Pair du royaume. Sir Francis Basset, auteur de la motion en faveur de Rodney, crut la justifier en rappellant à la Chambre les graces prodiguées en pareil cas, disoit-il, au Duc de Marlbouroug & au feu Comte de Chatam. M. Fox, qui ne voyoit pas les mêmes rapports que Sir Francis, entre le nouveau Pair & ces deux grands hommes, désapprouva ce rapprochement, & dit que Marlborough fut un Général auquel on ne devoit

1782. comparer perſonne ; que jamais l'Europe ne produiſit ſon égal ; qu'il occupoit une claſſe à part, & qu'il l'occuperoit long-temps ſeul. « Quant au Lord Chatham, ajouta-t-il, ſon noble déſintéreſſement avoit recommandé ſa famille à la munificence nationale ; mais ſi, de ſon vivant, on avoit propoſé en ſa faveur une récompenſe pécuniaire, il eût regardé l'auteur d'une pareille motion comme ſon plus cruel ennemi. D'ailleurs, cette motion eſt *inconſtitutionnelle*, & par conſéquent repréhenſible ; perſonne n'ignore que la diſpenſation des graces fut toujours une prérogative excluſive de la Couronne ; & qu'avant d'ajouter à la fortune de l'Amiral, il faut d'abord conſtater qu'elle eſt inſuffiſante pour ſoutenir la dignité du nouveau titre qui fait ſa récompenſe ».

Le Comte de Graſſe arrive à Londres. Sa réception.

On ne manqua pas de réveiller, à cette même époque, les imputations de rapines & d'avidité déjà faites à Sir George Rodney, lors de la conquête de Saint-Euſtache. La meilleure réponſe aux objections élevées contre lui dans le plus beau moment de ſa gloire, étoit de mon-

trer le Comte de Graſſe au peuple Anglois ; & Sir George l'avoit fait partir ſur la flotte de la Jamaïque, qui arriva heureuſement en Angleterre, ainſi que les autres convois Britanniques des Indes occidentales. A la vue de cet Amiral vaincu & priſonnier, tout le peuple de Londres treſſaillit de joie ; & Rodney n'eut plus que des apologiſtes & des admirateurs. Le Comte de Graſſe y reçût l'accueil le plus brillant ; on lui donna des fêtes où ſa préſence excita des acclamations générales ; la reconnoiſſance ſe mêloit à tous ces témoignages de la ſatisfaction publique. Le Général François ſe prêta de bonne grace à ce triomphe de la nation Angloiſe. Il fut préſenté au Roi ; il ſe fit voir à la Bourſe & dans les promenades, ſe montra de ſon balcon à la foule aſſemblée ſous ſes fenêtres ; ſa complaiſance étoit toujours payée d'un cri d'applaudiſſement & de gratitude. Dans ſon enchantement, le peuple admiroit la phyſionomie de M. de Graſſe ; & pour en conſerver la mémoire en Angleterre, on y grava ſon portrait, dont les copies ſe répandirent bientôt

1782.

1782.

de la capitale dans toutes les provinces. Ce fut le dernier hommage de l'enthousiasme Britannique pour cet illustre prisonnier, qui s'embarqua enfin pour la France, où on lui destinoit une réception moins flatteuse.

Clinton est remplacé par Carleton.

L'époque du rappel de Rodney fut marquée par la destitution de plusieurs autres Officiers employés en Amérique, & spécialement par celle du Général Clinton, que Sir Gui Carleton étoit allé remplacer à New-York, dans le commandement en chef des armées de terre. Le nouveau Commandant la trouva dans un état allarmant pour le commerce; les affaires y languissoient dans une mortelle inaction : il n'y avoit d'activité que pour la guerre; & comme l'armée de Washington, postée dans les Jerseys, paroissoit toujours menacer New-York avec ses onze mille hommes, la garnison & les habitans n'étoient occupés que des préparatifs d'une défense honorable, quoique probablement infructueuse. On verra dans la suite, que les instructions de Carleton portoient d'évacuer cette place en cas d'attaque, de faire la guerre en retraite avec les Améri-

1782.

cains, & d'employer les voies de modération pour disposer le Congrès à des propositions d'accommodement. L'Angleterre sentoit enfin la nécessité de la paix. Son intention étoit de la faire partielle & séparée; & toute sa politique s'appliqua d'abord à pressentir les Etats-unis sur leurs dispositions à cet égard; mais les offres même de l'indépendance ne pouvoient être acceptées à ce prix; & quand bien même la nouvelle République n'eût pas été ce qu'elle est, incorruptible & fidèle à ses engagemens, son intérêt l'auroit détournée d'un pareil traité.

L'offre d'une paix séparée est rejetée par les Etats-unis

Pour se convaincre de l'inutilité de cette tentative, Carleton n'eut pas besoin d'attendre que le Congrès se refusât à la communication des dépêches Britanniques; il pressentit ce refus sur la bonne intelligence qui régnoit entre les François & les nouveaux Républicains; jamais l'harmonie n'avoit été plus frappante depuis le commencement de la guerre. Et c'étoit à cette époque d'une reconnoissance mieux sentie de la part des Américains, & d'une protection non moins signalée de la part de la

Autres raisons qui rendoient cette paix impossible.

1782. France, qu'on osoit se flatter en Angleterre d'une paix séparée avec les Etats-unis! Pour mieux séduire à cet égard la crédulité du Public, on fit insérer dans plusieurs feuilles que MM. Franklin, Adams & Laurens négocioient cette paix à Londres; mais les Agens du Congrès étoient alors bien loin de cette capitale; M. Laurens lui-même, ayant obtenu son élargissement dès le mois de Janvier, venoit de partir pour les eaux de Bath. La facilité du Ministère à relâcher, sur une simple caution, cet ancien Président du Congrès, supposoit l'intention de le disposer favorablement pour l'Angleterre; mais encore une fois, les Commissaires du Congrès en Europe ne devoient entamer aucune négociation, à moins que l'indépendance de l'Amérique ne fût préalablement reconnue; & cette indépendance une fois admise, ils ne pouvoient rien conclure sans l'approbation de la France.

Que la continuation de la guerre est impossible, malgré quelques échecs des Américains.

Si le projet de cette paix séparée étoit chimérique dans la position des Anglois, la continuation de la guerre avec les Américains étoit

désormais impossible ; & Carleton ne tarda pas à s'en convaincre. L'Angleterre avoit épuisé toutes ses ressources dans l'Amérique septentrionale, où ses victoires mêmes concouroient à sa ruine, ou du moins ne pouvoient la reculer. En effet, quels avantages dut-elle retirer des petits échecs du Général Marion sur la rivière Santée, où un parti de Cavalerie, aux ordres du Lieutenant-colonel Thompson, tua, blessa ou fit prisonniers quatre-vingts Américains, du nombre desquels étoit le Major Benson ? Que pouvoit-il résulter de l'expédition du Lieutenant Blanchard, contre le fort Dover & la petite ville de ce nom, située sur la rivière Tom, dont quinze maisons furent incendiées par les cent trente matelots ou soldats, aux ordres de cet Officier ?

1782.

24 Février.

23 Mars.

Prise de Beaufort.

Sans être décisive, la prise de Beaufort, dans la Caroline méridionale, eut plus d'éclat & d'importance que les expéditions précédentes. Ce fut une surprise dont les Anglois durent tout l'avantage à leur bonne fortune momentanée. Le corsaire le *Peacock*, & les goëlettes

1782. la *Rose* & la *Retaliation*, aux ordres du Capitaine *Mc. Lean*, passèrent la barre de Beaufort, dans la matinée du 4 Avril. Ce dernier navire qui, depuis quinze jours, avoit perdu ses mâts dans une tempête, étoit remorqué par le corsaire, & portoit en même temps deux pavillons, l'un Anglois & l'autre Américain. Cet accident & cette feinte tournèrent à l'avantage des Royalistes ; & la méprise des habitans de Beaufort fut complète. Ne doutant pas que le vaisseau remorqué ne fût une prise faite sur l'ennemi, ils dépêchèrent leurs pilotes & beaucoup de gens armés, qui se rendirent sur huit bateaux à bord du *Peacock*, où ils reconnurent l'erreur qui les avoit fait tomber dans ce piége. Le 5, vers les deux heures après-midi, le Capitaine Stewart fit passer ses équipages sur les bateaux Américains ; & malgré le feu des ennemis, il débarqua heureusement dans une île voisine de Beaufort. Une heure après, il gagna le continent ; & s'avançant vers le fort, il en prit possession sans trouver beaucoup de résistance ; la réduction de la ville suivit de près celle

1782.

celle de la forteresse. Tandis que Stewart en faisoit enlever les munitions & les marchandises, le Capitaine M^c. Lean s'emparoit d'un gros navire richement chargé, d'une belle goëlette, d'un sloop, & de tous les bateaux qui étoient dans le Havre. Le 10, ils relâchèrent vingt-six prisonniers sur leur parole, évacuèrent la ville, & se rembarquèrent avec leurs gens, dont un seul avoit été blessé dans cette expédition.

Unanimité des Etats.

On le répète, ces succès des Royalistes étoient une foible compensation de leurs pertes; de toutes les provinces affranchies dans l'Amérique septentrionale, il n'y en avoit pas une seule qui n'eût été le théâtre de quelque évènement décisif contre l'Angleterre, pas une qu'il lui fût possible de soumettre par la force des armes, ou d'entraîner par la séduction. La grande puissance des Etats confédérés naissoit de leur unanimité; tous sentoient alors le besoin qu'ils avoient les uns des autres; & les décisions du Congrès étoient, pour chacun d'eux, une loi suprême à laquelle ils se soumettoient avec confiance. Sans déroger tout-à-fait à

1782.

Que le district de Vermont paroît vouloir restreindre l'autorité du Congrès.

ce système d'union générale, les habitans de Vermont (1) avoient paru vouloir restreindre l'autorité de ce même Congrès, en réclamant un territoire, dont il avoit accordé la garantie aux Etats de New-York & de New-Hampshire. Les Commissaires de ce district s'étoient permis des remontrances, dont plusieurs articles tendoient à borner le pouvoir de l'assemblée de Philadelphie.

Comment se termine ce différend.

Ils finissoient par déclarer qu'un déni de justice mettroit leurs Constituans dans la nécessité d'en appeller à Dieu & au monde, pour décider à qui l'on devoit s'en prendre des suites fatales qui pouvoient en résulter. Ces paroles renfermoient

(1) Ce pays, situé à l'Est de New-Hampshire & de Massachussets, se gouverne par ses propres loix, sans aucune connexion forcée avec le Congrès; ses habitans n'en sont pas moins ennemis des Anglois. Comme ils sont frontières du Canada, & qu'ils se gardent eux-mêmes, ils n'ont point fourni leur contingent pour les dépenses de la guerre. Ils s'arrogeoient le titre d'Etat de Vermont, & ce titre leur fut contesté. Ils n'étoient connus anciennement que sous le nom d'*Enfans de la Montagne verte*.

des menaces, dont le Congrès ne tint aucun compte ; & pour terminer cette conteftation, il crut devoir perfifter dans fes premières réfolutions. Sa réponfe fut donc qu'une des conditions indifpenfables de l'indépendance du peuple habitant le territoire appellé Vermont, & de fon admiffion dans l'union fédérale, étoit qu'il abandonnât explicitement toute prétention aux terres enclavées dans les limites de l'Etat de New-Hampshire & de celui de New-York.

1782.

Que la prétendue méfintelligence des Etats eft une invention des Anglois.

Ce différend entre les Vermontois & les Repréfentans de la République n'eut pas d'autres fuites ; cependant on ne manqua pas de répandre dans toute l'Europe, que les Commiffaires de l'Etat de Vermont s'étoient abouchés avec le Général Haldimand, & qu'ils offroient de rentrer fous la domination de la Couronne Britannique. On ajoutoit que les conditions propofées par les Commiffaires de cet Etat, ayant été tranfmifes à Sir Henry Clinton, ce Général n'avoit ofé déterminer un point d'une telle importance ; & que cette grande affaire venoit d'être portée fous les yeux du Roi & de

1782. ſon Conſeil. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'à ſon arrivée à New-York, Carleton, comme on l'obſerve ailleurs, trouva le Congrès & les Etats qu'il repréſentoit, parfaitement d'accord ſur tous les points. Frappé de cette bonne intelligence, il déſeſpéra du ſuccès de ſes négociations, & regretta peut-être d'avoir accepté le commandement à la place de Sir Henry Clinton. En général, le changement d'Officiers ne produiſit rien d'heureux pour l'Angleterre, tant en Amérique qu'en Europe, où ſe firent auſſi de grands déplacemens.

Darby eſt remplacé par l'Amiral Howe. Autres déplacemens.

Un des plus remarquables & le moins prévu ſans doute, fut celui de l'Amiral Darby, qui céda le commandement général des flottes à l'Amiral Howe.

Ce dernier étoit à peine inſtallé, qu'il mit à la voile avec toute l'armée navale, pour aller bloquer au Texel la flotte Hollandoiſe, & tenter de la brûler ou de la couler bas. On ne doutoit point en Angleterre du ſuccès de cette terrible expédition; cependant, l'entrepriſe de Howe échoua, & ſi complètement, qu'il revint un mois après, ſans avoir tiré

un coup de canon. On doit convenir que ce n'étoit guère la peine de supplanter l'Amiral Darby. 1782.

Ce changement subit des principaux Officiers de la guerre & de la marine, seroit inexplicable, s'il ne supposoit pas une révolution totale dans l'Administration. En effet, le Ministère venoit d'être renouvellé, & le parti de l'Opposition tenoit enfin les rênes du Gouvernement. Nous dirons ailleurs comment le nouveau système avoit prévalu ; il suffit de rappeller ici que depuis long-temps la nation s'en prenoit aux Ministres de tous ses revers dans l'ancien & dans le nouveau continent. La nouvelle de la prise de Saint-Christophe porta le mécontentement à son dernier période ; & la capitulation du fort Saint-Philippe acheva de soulever les esprits contre l'Administration ; ce fut un des effets les plus sensibles de cette conquête, dont on va terminer l'esquisse.

Prise du fort Saint-Philippe.

Le Duc de Crillon avoit employé tout le mois de Septembre aux préparatifs du siége, lorsque l'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arrivèrent au commencement

1782. du mois d'Octobre. Leur débarquement précéda de quelques jours celui d'un renfort de huit cents Anglois qui, munis de quelques pièces de canon, attaquèrent brusquement, pendant la nuit, la Tour dite des *Signaux*. Les quatorze soldats chargés de la défendre, ne pouvoient opposer une longue résistance ; & cette tour étoit au moment de sauter, lorsque le Duc de Crillon parut avec un détachement de mille hommes, & força l'ennemi à précipiter sa retraite. Les assiégés ne furent pas plus heureux dans une sortie qu'ils tentèrent le vingt-trois. Les troupes auxiliaires de France débarquèrent le lendemain au nombre de quatre mille hommes ; & ce renfort porta l'armée combinée au-delà de treize mille. Quatorze batteries formant ensemble cent onze canons & trente-cinq mortiers, composoient l'artillerie des assiégeans ; c'en étoit assez pour faire taire le feu des Anglois. Cependant ils parvinrent à détruire une batterie de mortiers, & à couler bas un navire chargé de munitions ; mais on prit sa revanche en leur enlevant sous le canon du fort, sept

bâtimens richement chargés. L'honneur de cette expédition fut particulièrement dû aux Capitaines François Eyriés & Varage, & au Chevalier de Liniers, Officier de la Marine Eſpagnole. On a dit que les opérations du ſiége devoient ſe prolonger bien avant dans l'hiver; en effet, la place tenoit encore le 5 Janvier. Le Duc de Crillon, impatient de la réduire, prit toutes ſes meſures pour l'enlever de vive force. Le 6, il ordonna l'attaque, & la garniſon ſe retira dans les caſemates, après avoir fait quelques ſorties toujours infructueuſes. Heureuſement pour les Anglois, qu'il s'éleva une tempête qui écarta les vaiſſeaux & ſuſpendit leur feu; mais cette interruption ne fut que de trois ou quatre jours, après leſquels le canon recommença à tirer avec plus de vigueur qu'auparavant. Un des plus funeſtes effets de l'artillerie Eſpagnole, fut d'incendier pluſieurs magaſins du fort Saint-Philippe, & de priver ainſi les aſſiégés des munitions néceſſaires pour le ſervice de leurs batteries. La diſette de vivres commençoit d'ailleurs à s'y faire 1782.

1782. ſentir ; la dyſſenterie y continuoit ſes progrès, & le ſcorbut y faiſoit de cruels ravages ; preſque tous les malades périſſoient faute de remèdes. Cependant la garniſon prolongea ſa défenſe juſqu'au 4 Février ; & dans la nuit même qui précéda cette journée, elle fit un feu vif & ſoutenu, qui enleva quelques ſoldats à l'armée des Alliés ; mais les batteries Eſpagnoles & Françoiſes y répondoient avec tant de vigueur & de ſuccès, que la place ſe trouvant ouverte en pluſieurs endroits, Lord Murray ſe vit réduit à la cruelle extrémité d'arborer pavillon blanc, & d'envoyer propoſer une capitulation qui fut acceptée avec des modifications ; il offroit de remettre toute l'île aux mêmes termes qu'elle s'étoit rendue au Duc de Richelieu. Les ordres de M. de Crillon portoient de faire la garniſon priſonnière ; & le Commandant Anglois fut obligé d'en paſſer par cette loi de la guerre. Le lendemain matin, les troupes combinées s'étant miſes ſous les armes, les Anglois ſortirent tambour battant, mèche allumée, & vinrent dépoſer leurs fuſils & leurs

drapeaux à l'extrémité de l'aîle gauche de l'armée victorieuse ; le Général Murray fermoit la marche avec son Etat-major. Cette cérémonie achevée, tous les Officiers se mêlèrent ; & le premier soin des vainqueurs fut de secourir la garnison qui pleuroit de rage sur la nécessité de mettre bas les armes. Quoiqu'elle fût réduite à quinze ou dix-huit cents hommes, presque tous malades ou blessés, elle reprochoit au Gouverneur de s'être rendu avant que d'avoir épuisé sa poudre & ses boulets. Sir William Draper, qui commandoit en second dans le fort Saint-Philippe, se montra l'un des plus hardis improbateurs de Lord Murray. Le Duc de Crillon avoit invité à dîner ce Général, avec les principaux Officiers de la garnison ; le seul Draper s'y refusa, prétextant de la répugnance à se trouver avec un traître. Sur ce refus, Murray présagea l'orage qui le menaçoit à son retour en Angleterre : en effet, la mauvaise humeur de Sir William & les murmures de la garnison, annonçoient une enquête sur la conduite du Gouverneur. Mais ce n'étoit point de lâcheté qu'on pouvoit

1782.

Murmures de la garnison contre le Général Murray.

Torts de ce Général.

1782. accuser Lord Murray, dont la réputation de bravoure étoit bien affermie. Dans la situation où se trouvoit la citadelle, il fut impossible de la sauver ; & une résistance plus opiniâtre n'eût fait qu'ajouter à la perte des Anglois. Quant à la prévoyance du Gouverneur, il n'étoit pas aussi facile de le trouver irréprochable. S'il ne dépendit pas de lui de hâter les secours vainement attendus pendant six mois entiers, peut-être fut-il en son pouvoir de tirer un meilleur parti de sa garnison, en la préservant du scorbut par l'usage des viandes fraîches, dont il étoit naturel d'approvisionner le fort Saint-Philippe avant l'invasion des Espagnols (1); il eût dû prévoir

(1) Dans le *Postscriptum* de sa lettre au Comte d'Hillsborough, dont nous présenterons l'extrait, Lord Murray semble avoir voulu prévenir le reproche de négligence à cet égard, en exagérant la bonté des vivres, dont la place étoit approvisionnée, dit-il, pour six mois encore, lors de la capitulation. Ce Général ne pouvoit ignorer que ces vivres n'étoient ni sains, ni fort abondans ; & son assertion démentie par le témoignage de tous ses Officiers ne le justifie point à cet égard ;

cette invaſion, dont il étoit menacé un mois avant leur débarquement. Peut-être auſſi que le Général Anglois ne mit point aſſez d'activité dans le ſervice de ſon artillerie, lors des premières attaques de l'ennemi, & qu'il oppoſa de trop foibles obſtacles à l'établiſſement des batteries Eſpagnoles. Sans doute que des ordres vigoureux auroient été ſuivis d'une exécution prompte & déciſive; la bravoure des ſoldats de Murray étoit un sûr garant de leur obéiſſance. Le Général leur rend ce témoignage dans ſa lettre au Miniſtre, que nous allons extraire comme un monument de leur intrépidité, & le complément du tableau de leur détreſſe, à l'époque de la priſe du fort Saint-Philippe. Cette lettre eſt d'ailleurs une expreſſion bien ſentie de la reconnoiſſance de Murray pour tous les ſoins généreux du Duc de Crillon, dont elle atteſte l'humanité.

1782.

« MYLORD, j'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que le fort

Lettre de Lord Murray, qui atteſte l'humanité des vainqueurs.

mais il n'en eſt que plus vrai, qu'il fit bien de ne pas s'opiniâtrer à une réſiſtance auſſi meurtrière qu'inutile.

1782. Saint-Philippe s'eſt rendu à Sa Majeſté Catholique le 5 Février; & je me flatte que l'Europe entière n'en ſera pas moins diſpoſée à reconnoître l'héroïſme de mes braves compagnons. Le ſcorbut le plus invétéré qui jamais ait infecté l'eſpèce humaine, les avoit réduits à ſix cents ſoixante hommes en état de ſervir; & dans ce nombre, cinq cents étoient plus ou moins affectés de cette cruelle maladie. Encore trois jours d'une réſiſtance téméraire, & c'en étoit fait de la garniſon. Mais tel eſt le rare courage des ſoldats du Roi, qu'ils diſſimuloient leurs ſouffrances, afin de pouvoir continuer leur ſervice; pluſieurs ont été trouvés morts en faction. Peut-être n'y eut-il jamais de ſpectacle plus touchant & plus noble que celui de la garniſon de Saint-Philippe, marchant au milieu des troupes Eſpagnoles & Françoiſes. Les armées ennemies diſpoſées ſur deux lignes, s'étendoient du glacis juſqu'à George-Town, où nos bataillons mirent bas les armes, en déclarant qu'ils ne ſe rendoient qu'à Dieu ſeul; ils ſe flattoient que le vainqueur ne mettroit pas ſa gloire

à prendre un hôpital. A la vue de notre affreuſe détreſſe, les Eſpagnols & les François n'ont pu retenir leurs larmes; l'humanité du Duc de Crillon en étoit ſenſiblement touchée; & ſes ſoins compatiſſans ont paſſé mes eſpérances ». 1782.

Le Duc de Crillon eſt déſigné pour commander au ſiége de Gibraltar.

Cette conquête flatta d'autant plus le Roi d'Eſpagne, qu'elle s'étoit faite ſans une grande effuſion de ſang; l'armée combinée n'avoit perdu que deux cents cinquante hommes. On y comptoit, à la fin de l'expédition, environ deux cents quatre-vingts malades ou bleſſés, mais trente ſeulement étoient en danger. Un triomphe auſſi brillant, acquis à ſi peu de frais, ranima l'ardeur des Eſpagnols, & fit deſirer à la nation qu'on en profitât pour tenter une plus grande entrepriſe. La Cour ſe rendit aux vœux de toute l'Eſpagne; & le ſiége de Gibraltar fut réſolu. Quoique le Commandant en chef ne fût pas encore nommé, il étoit aiſé de prévoir ſur qui tomberoit le choix du Roi. Le Duc de Crillon venoit d'être déclaré Capitaine général des armées Eſpagoles; & c'étoit une forte préſomption en

1782. sa faveur. En effet, Sa Majesté devoit le charger de cette grande expédition. Il eut ordre de faire partir l'armée pour le camp de Saint-Roch, & de ne laisser à Mahon qu'un seul régiment d'Infanterie, & deux ou trois cents Dragons. Le commandement de Minorque fut donné au Colonel Caro, qui venoit d'être fait Brigadier.

Nouveaux murmures contre les Ministres d'Angleterre

La prise du fort Saint-Philippe avoit été pour l'Angleterre un coup non moins accablant que la défaite de Cornwallis à York-Town. Au premier bruit de cet évènement, la nation ne mit plus de bornes à ses murmures contre le Ministère. Elle accusoit Lord North, elle accusoit ses Collègues de tous les revers qu'elle venoit d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée. On récapituloit, on exagéroit dans les Chambres du Parlement les fautes des Ministres depuis le commencement des hostilités; on s'en prenoit de tous les malheurs de la patrie à leur opiniâtreté criminelle dans le dessein pervers & combiné de sacrifier au pouvoir de la Couronne, les deux autres pouvoirs constitutifs du

Gouvernement Britannique. Leur expulsion & la paix avec les Etats-unis furent deux points sur lesquels les vœux de l'Angleterre parurent se réunir. En conséquence de ces dispositions *, dont la Chambre des Communes se montra la fidèle interprète dans la séance du 22 Février, le Général Conway fit la motion suivante. 1782.

Motion du Général Conway, pour que la guerre d'Amérique soit discontinuée.

« Qu'il soit présenté à Sa Majesté une humble Adresse, pour la supplier instamment de prendre dans sa considération royale les grandes & fréquentes calamités qui ont accompagné la guerre actuelle, & les pesans fardeaux accumulés sur son peuple loyal & affectionné; de prêter gracieusement l'oreille aux humbles prières & avis de ses fidèles Communes, afin que la guerre soit discontinuée sur le continent de l'Amérique septentrionale, & que par une heureuse réconciliation, la tranquillité soit rétablie dans tout l'Empire Britannique ».

Cette motion fut combattue par le nouveau Secrétaire d'Etat au département des Colonies Américaines; voici la substance des ob-

jections contenues dans son discours.

1782.

Motifs sur lesquels s'appuie le Ministre, pour combattre cette motion

« La guerre d'Amérique, dit M. Weibore-Ellis, m'a toujours paru juste dans son principe ; mais en la regardant comme telle, je ne me suis jamais flatté de voir les Colonies ramenées à l'obéissance par la force des armes ; toutes mes espérances étoient fondées sur le grand nombre d'amis que nous avions dans le Nouveau-Monde. Suivant mon opinion, leur donner de l'appui étoit un sûr moyen de faire triompher le parti attaché au Gouvernement Britannique ; l'unique objet de cette guerre fut d'assurer & de hâter ce triomphe. Rien n'est changé, ni dans le nombre ni dans la disposition de nos partisans ; mais les évènemens, je ne crains pas de l'avouer, me forcent d'envisager les choses sous un point de vue moins favorable ; & j'ai beaucoup perdu de l'espérance qui m'a long-temps souri. Jamais on n'eut tant de raisons de desirer la paix ; mais le moyen de l'obtenir n'est pas de retirer nos troupes du continent de l'Amérique, & d'affranchir ses habitans des calamités de la guerre. Ce parti avilissant, en nous mettant à la merci

des Rebelles, nous donneroit une paix bien précaire ; encore eſt-il douteux qu'il nous la procurât. Quand on parle de la *guerre d'Amérique*, il me ſemble qu'il y a abus dans les termes, & qu'elle ſeroit mieux nommée *guerre Françoiſe*, puiſque l'armée de Washington & les autres troupes continentales, ſont nourries, vêtues, ſoudoyées par la France ; & que par conſéquent, c'eſt la France & non l'Amérique que nous combattons dans le nouveau continent. La guerre dont il s'agit eſt donc très-improprement nommée guerre d'Amérique. Mais quelles ſont les vues de l'Adminiſtration relativement à cette guerre Américaine ou Françoiſe ? Je les trouve indiquées dans la diminution des troupes votées pour le ſervice de la campagne d'Amérique ; rien ne prouve mieux, ce me ſemble, que les opérations militaires y doivent être moins étendues cette année que les années précédentes ». Le nouveau Miniſtre conclut en diſant, qu'il refuſoit ſa voix à la motion du Général Conway. 1782.

Dans la même ſéance, Lord

1782.

La motion passe avec des modifications.

North déclara que le plan des opérations étoit absolument changé pour la campagne prochaine ; qu'on ne songeoit point à remplacer l'armée perdue en Virginie ; qu'on ne feroit passer en Amérique d'autres troupes que les recrues nécessaires pour compléter les Corps qui s'y trouvoient déjà ; qu'au lieu d'étendre le théâtre de la guerre, on ne s'attacheroit qu'à le resserrer. On recueillit les voix ; & la majorité ne l'emporta que d'une seule, au grand mécontentement du Ministre, dont la mauvaise humeur s'exhala en propos incivils qu'il fallut réparer par des excuses. Il prévit que la motion de Conway seroit encore mieux accueillie dans la séance prochaine. En effet, elle passa le 27 Février à la pluralité de deux cents quarante voix contre deux cents neuf, mais avec des modifications qui sembloient accorder quelque chose à Lord North, en restreignant la demande du Général à la cessation de la guerre *offensive*.

Réponse de Sa Majesté Britannique à l'adresse de la Chambre des Communes.

Le vendredi, premier Mars, deux cents Membres des Communes se portèrent à Saint-James, où ils présentèrent leur Adresse à Sa Majesté qui,

l'ayant reçue des mains de l'Orateur, y fit la réponse suivante.

1782.

« MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES. Rien ne me touche de plus près que le bonheur de mon peuple : vous pouvez être assurés qu'en conséquence de votre avis, je vais prendre les mesures qui me paroîtront tendre le plus directement à rétablir entre la Grande-Bretagne & ses Colonies, l'harmonie si essentielle à la prospérité de l'une & des autres ; & que mes efforts seront dirigés de la manière la plus efficace contre nos ennemis Européens, jusqu'à ce qu'on puisse obtenir une paix compatible avec les intérêts & le bien-être permanent de mon royaume ».

Nouvelle motion & nouvelle adresse sur le même sujet.

Le lundi suivant, l'Orateur rendit compte à la Chambre de la réponse faite à son adresse ; & le Général Conway fit une seconde motion qui tendoit à déclarer ennemi de l'Etat quiconque oseroit suggérer à S. M. de continuer en Amérique une guerre *offensive*. Cette motion passa ainsi que l'adresse de remerciement au Roi, dont on convint unanimement. Les Députés se rendirent en conséquence au Palais de Saint-

1782. James, au milieu d'un grand concours de peuple; ils félicitèrent S. M. d'une Résolution qu'elle étoit forcée d'adopter.

Pour l'autoriser à conclure la paix ou du moins à suspendre les hostilités en Amérique, il falloit un bill; & telle est la substance de celui qui fut présenté à la Chambre des Communes.

Bill présenté à la Chambre des Communes.

« Comme il est essentiel aux intérêts de la Grande-Bretagne & des Colonies Américaines, que la paix & le commerce soient rétablis entre elles; pour manifester le desir sincère qu'ont Sa Majesté & son Parlement de mettre fin aux calamités de la guerre, *qu'il soit statué*, que la loi autorise Sadite Majesté à traiter & conclure une paix ou trève avec lesdites Colonies, & qu'en vertu de cet acte, elle aura les pleins pouvoirs & l'autorité d'annuler, révoquer ou suspendre tout autre acte du Parlement à ce contraire ».

Récapitulation des fautes du Ministère, dans l'emploi des forces navales.

L'Opposition prenoit enfin le dessus. Lord North & ses collègues se voyoient abandonnés de leurs plus zélés partisans; il étoit aisé de prévoir qu'ils ne braveroient pas encore

long-temps l'orage qui grondoit ſur leurs têtes. Dès le mois de Janvier, M. Fox avoit propoſé une enquête ſolennelle ſur la conduite du premier Lord de l'Amirauté; ce qui donna lieu à une récapitulation de toutes les fautes des Miniſtres dans l'emploi des forces navales de l'Angleterre, depuis ſon aggreſſion contre la France. Ce réſumé nous paroît bon à recueillir, ne fût-ce que pour éveiller l'attention ſur un grand nombre de faits épars dans cette hiſtoire, & peut-être oubliés en partie de quelques-uns de nos lecteurs. 1782.

Ce fut à l'époque des premieres hoſtilités en Europe, que Lord Sandwich prononça les paroles mémorables & ſentencieuſes qui l'obligeoient ſur ſa tête, à ne laiſſer, dans aucun cas, à la maiſon de Bourbon, la ſupériorité des forces navales. Suivant M. Fox, cette déclaration téméraire avoit endormi la nation dans une ſécurité funeſte; elle vit ſans inquiétude les préparatifs de la France, ſur-tout depuis qu'on eût déſigné l'Amiral Keppel pour commander les trente

1782. vaiſſeaux qui, diſoit-on en pleine Chambre, n'attendoient à Portsmouth qu'un Amiral pour mettre à la voile. Mais à ſon arrivée, au lieu de cette forte eſcadre, il ne trouva que ſix vaiſſeaux en état d'appareiller. Les lenteurs furent extrêmes; & la plus belle ſaiſon de l'année 1778 ſe paſſa dans l'inaction. Cependant, on ne ceſſoit de répéter au Miniſtre, que la France preſſoit ſon armement avec une célérité allarmante. Ainſi la négligence de Sandwich fit perdre à l'Angleterre l'occaſion d'étouffer à ſon berceau la marine renaiſſante des François.

Suite de la récapitulation.

Une autre imprudence qui caractériſe la conduite de ce miniſtre, fut d'envoyer en Amérique tout ce qu'on avoit de frégates; de ſorte que, pour donner la chaſſe à de ſimples navires, on ſe vit forcé d'employer des vaiſſeaux de ligne; & lorſqu'il fut queſtion de former une eſcadre pour l'Amiral Keppel, il fallut rappeller ces vaiſſeaux qui, ayant plus ou moins ſouffert dans leur croiſière, avoient beſoin d'être réparés avant de s'in-

corporer dans l'armée navale. Faute de prévoyance & d'activité, on perdit ainsi tous les frais de la campagne. 1782.

Ce même sistême de lenteur ou d'inaction parut être celui du ministère dans les campagnes suivantes. La jonction & la séparation des escadres françoises & espagnoles ne furent jamais troublées par les Anglois. Habiles à poursuivre une flotte après sa sortie ou lors de sa retraite, ils n'ont jamais su ni la prévenir ni l'atteindre. Leurs plus heureux succès ont presque toujours été des coups de la Providence qui se plaisoit quelquefois à réparer les fautes de l'Administration. En 1779, il parut indispensable de gagner les François de vîtesse aux Indes occidentales. En conséquence, on fit partir une forte escadre sous le commandement de l'Amiral Rodney, avec ordre de toucher à Gibraltar; c'étoit manquer l'objet qu'on avoit principalement en vue. Cette fausse mesure réussit aux Anglois; ils prirent ou coulèrent à fond neuf vaisseaux ou frégates de l'escadre de Langara; mais dit M. Fox, ren-

1782. dons-en graces à la Providence ; c'eſt la ſeule Alliée qui nous reſte. Quels ſuccès, ajouta-t-il, ont eu les autres campagnes ? Quels fruits a recueilli la nation des ſommes prodiguées dans l'eſpoir de ſoutenir ou de réparer l'honneur de ſon pavillon ? Revers ſur revers, fuite ſur fuite. Les clameurs d'un peuple entier, & la retraite ſucceſſive des Amiraux dégoûtés d'un ſervice ingrat qui peut compromettre leur gloire, tout proclame les hautes vues du premier Lord de l'Amirauté. Mais ſemblable à ces conquérans célèbres dans l'hiſtoire, qui puiſoient de nouvelles reſſources dans leurs défaites mêmes, le Comte de Sandwich trouve que l'Angleterre n'a point aſſez de trois ennemis, il en provoque un quatrième ; & de concert avec ſes Collègues, il déclare la guerre à la Hollande. C'eſt par cet acte de démence que s'eſt terminée la campagne de 1780».

La campagne ſuivante fut encore plus féconde en revers, toujours imputés à la confiance aveugle, à la négligence, aux mauvaiſes combinaiſons des Miniſtres d'Angleterre.

A

A cette époque, ils avoient porté jusqu'à quatre le nombre des Puissances armées contre la Grande-Bretagne, sans avoir pu lui ménager un seul allié; & par une inconséquence digne de leur politique, la même Administration qui avoit provoqué les Hollandois avec des forces supérieures, (1) ne leur opposa qu'une foible escadre après la déclaration de guerre: on se rappelle l'affaire de Dogger-Bank où, faute d'être suffisamment renforcé, l'Amiral Parker se vit au moment de succomber; malgré ses talens & sa valeur, il ne fut pas au pouvoir de cet habile Commandant de la terminer d'une manière glorieuse pour la nation Britannique. Pendant ce temps-là, l'Amirauté mal informée envoye en croisière l'Amiral Darby, & impute à de fausses terreurs la prudente retraite de ce Général, qui n'avoit pas d'autre

1781.

(1) On se rappelle qu'avant la déclaration de guerre entre les deux Puissances, le Commodore Fielding fut détaché avec plusieurs vaisseaux de ligne, pour intercepter un convoi Hollandois, escorté d'un seul vaisseau de même rang.

1782. moyen d'éviter les flottes combinées; lui donne un démenti formel sur l'apparition de ces flottes; & par de faux avis envoyés à Bristol, rassure les Négocians de cette ville, qui, sur la foi de l'Amirauté, alloient expédier leurs vaisseaux, & les jetter au milieu des escadres ennemies, si une lettre de Lord Shuldham ne fût arrivée à temps pour détourner ce malheur. Et ce qui prouve le défaut d'harmonie entre les divers départemens de l'Administration, à cette même époque, Lord Stormont faisoit informer le Commerce d'Irlande que les flottes des Alliés se portoient sur les côtes de ce royaume.

Malgré les fastueuses promesses de l'Amiral Rodney, les opérations de la marine angloise n'étoient ni plus heureuses, ni mieux combinées dans les Indes occidentales. De foibles canonnades, des simulacres de combats, & la perte réelle de quelques îles britanniques, furent tout ce que produisirent les rodomontades de l'Amiral.

Enfin, l'occasion de réparer ses disgraces, s'offrit encore une fois à

l'Angleterre. On équipoit à Breſt une eſcadre deſtinée à renforcer la flotte françoiſe des Antilles. De deux choſes l'une ; ou le premier Lord de l'Amirauté ne connoiſſoit pas la force de cet armement, ou il en étoit informé. Dans la première ſuppoſition, l'ignorance de Lord Sandwich fut inexcuſable, & dans la ſeconde, il fut également repréhenſible d'avoir détaché des forces inférieures contre cette eſcadre, tandis qu'il en avoit de ſupérieures à ſa diſpoſition.

1782.

Chefs d'accuſation produits contre Lord Sandwich.

Si toutes les fautes imputées à Lord Sandwich étoient conſtatées, elles motivoient ſuffiſamment une enquête ; mais le Miniſtre trouva pour ce moment, des apologiſtes zélés dans le Capitaine Jonh Luttrell, & dans Lord Mulgrave, qui reprochèrent à M. Fox de n'avoir appuyé ſa motion d'aucunes raiſons ſolides, &, à ce défaut, de l'avoir noyée dans un torrent d'invectives. L'enquête n'en fut pas moins fixée au 7 Février. En la bornant à la campagne de 1781, M. Fox produiſit quatre chefs d'accuſation contre le premier Lord de l'Amirauté.

1782. 1°. D'avoir souffert que le Comte de Grasse fît voile pour les Indes occidentales, sans prendre aucune mesure pour intercepter son escadre, dont on connoissoit la destination, & fait perdre de cette manière à l'Amiral Hood la supériorité qu'y cherchoient les François. De cette négligence criminelle du Comte de Sandwich, s'ensuivirent la capitulation de York-Town & celle des îles Angloises.

2°. D'avoir laissé prendre à M. de la Motte-Piquet le convoi de Saint-Eustache, dont Sir George Rodney avoit annoncé l'arrivée, & qu'il étoit possible de sauver, en rappellant l'Amiral Darby de sa croisière inutile sur la côte d'Irlande. A cette même époque, on attendoit une flotte de la Jamaïque, dont on ne daigna pas se mettre en peine. Heureusement qu'elle fut rencontrée par une frégate qui l'avertit du danger qu'elle couroit. Le convoi de Saint-Eustache n'eut pas le même bonheur; il fut enlevé par la faute de l'Administration.

3°. D'avoir tendu un piége aux Négocians de Bristol, en faisant

écrire au Maire de cette ville que la flotte combinée n'étoit point dans la Manche, & que celle de l'Amiral Darby n'avoit relâché à Torbay, que pour faire de l'eau. Lord Sandwich ne pouvoit ignorer que l'Amiral aſſignoit une autre cauſe à ſa retraite précipitée. 1782.

4°. Le quatrieme chef d'accuſation portoit ſur la conduite de la guerre avec les Hollandois. Selon M. Fox, de toutes les abſurdités de l'Adminiſtration, la plus abſurde fut la manière de s'embarquer dans cette guerre. On s'exagéra d'abord la foibleſſe de la Hollande; & l'on ſuppoſa que le parti des Anglois n'attendoit qu'un effort vigoureux pour devenir le parti dominant dans la République. D'après cela tout le monde imaginoit que Lord Sandwich alloit envoyer une eſcadre puiſſante au Texel, pour y foudroyer la marine naiſſante des Hollandois; mais, pour attaquer leurs vaiſſeaux, il attend qu'ils ſoient en pleine mer; & perſonne n'ignore quelles ont été les ſuites de cette opération.

Cette enquête ſur la conduite

1782.

L'enquête est sans effet, & les reproches continuent.

des affaires navales s'évanouit comme les autres ; & la motion de Charles Fox fut rejetée à la pluralité des voix. Mais dans cette occasion, le parti du Ministère ne l'emporta que d'un petit nombre de suffrages ; il étoit aisé de voir que l'Opposition s'acheminoit à la majorité. Les abus introduits dans l'administration de la marine, étoient l'objet de violens débats, toujours renaissans & jamais terminés dans ces séances tumultueuses. Dans celle du 13 Février, M. Hussey, accusant l'indolence de l'Amirauté, lui reprocha de laisser dépérir la marine, & de tromper la nation sur l'état effectif de sa puissance maritime, en produisant des listes sans fin de vaisseaux qui n'existoient nulle part. « Tandis qu'on s'endort en Angleterre, que rien ne finit dans nos bassins & sur nos chantiers, les François, ajouta-t-il, se livrant à toute l'activité de leur caractère, construisent, équipent, réparent des vaisseaux avec une célérité qui tient du prodige ». A ce sujet, il raconta qu'un Anglois de ses amis, tout récemment venu de Brest,

ayant témoigné à un Officier de ce port quelque desir d'en visiter l'arsenal, cet Officier s'y étoit prêté de la meilleure grace, en lui disant: « Pendant la dernière guerre, nous n'admettions aucun étranger, parce que nous rougissions de notre dénuement; il n'en est plus ainsi, & nous nous plaisons maintenant à montrer nos richesses ». Mon ami, continua M. Hussey, suivit son introducteur, parcourut tout, vit tout, & fut enchanté, étonné de tout ce qu'il vit; mais rien ne le surprit comme un vaisseau de soixante-quatorze canons qu'on alloit mettre à flot, & dont la quille n'étoit posée que depuis trois mois. « Lord Howe dit qu'il n'en croyoit rien; & M. Hussey offrit de présenter son ami, qui attesteroit le fait à la barre de la Chambre.

Lord Howe se déclare pour le Comte de Sandwich.

Quoique dans l'opinion de beaucoup de gens, Lord Howe fût désigné successeur du Comte de Sandwich, il n'en désapprouva pas moins le projet d'une motion tendante à déplacer le premier Lord de l'Amirauté. Il fit entendre qu'aucun des aspirans à ce poste difficile, ne lui

1782. paroissoit en état de le remplir ; il n'excepta ni Lord Mulgrave, ni l'Amiral Keppel, qui, disoit-on, avoient de grandes prétentions au ministère de la Marine. M. Fox déclara qu'il ne portoit point ses idées sur le choix du successeur, pourvu que la succession fût ouverte ; & il convoqua solennellement, pour le 20 Février, une assemblée générale des Communes.

Le projet d'élever Lord Germaine à la Pairie, est dénoncé à la Chambre des Pairs.

Tandis qu'on travailloit dans cette Chambre à l'expulsion d'un Ministre encore en exercice, on s'occupoit à la Chambre haute de la destinée d'un Ministre déplacé, à qui Sa Majesté Britannique venoit d'accorder les honneurs de la Pairie. Quoiqu'assez étrangères aux affaires publiques, les difficultés suscitées en cette occasion à Lord Germaine, nous ont paru mériter un moment l'attention du lecteur.

Le bruit s'étoit répandu que l'ex-Ministre alloit passer à la Chambre des Pairs avec le titre de Vicomte de Sackville. Dès que ce bruit fut confirmé, le Marquis de Carmarthen crut devoir dénoncer le projet de la Cour ; & voici la substance de sa

motion : « *Résolu*, qu'il eſt dérogatoire à l'honneur de cette Chambre, qu'une perſonne convaincue du crime énoncé dans la ſentence d'un Conſeil de guerre, ſoit appellée à la dignité de Pair de royaume ». 1782.

Sur quel délit eſt fondée cette dénonciation.

Le délit conſtaté par cette ſentence, n'étoit rien moins qu'un acte de déſobéiſſance aux ordres du Prince Ferdinand de Brunſwich, lors de la bataille de Minden. En conſéquence de cet acte, Lord Germaine avoit été déclaré incapable de remplir aucun poſte militaire ; & le feu Roi biſſa ſon nom ſur la liſte de ſes Conſeillers privés. Toute l'Europe impartiale avoit fixé ſon jugement ſur l'affaire de Minden, & ſur la ſentence qu'on vouloit faire revivre. D'un autre côté, la protection dont le Roi actuel honoroit le Vicomte de Sackville, ſembloit, pour me ſervir de ce terme, avoir paſſé l'éponge ſur un monument de l'*iraſcibilité* de ſon ayeul. Cependant une partie de la Chambre s'obſtinoit à regarder cette ſentence comme une flétriſſure ; & l'objet de la première motion du Marquis de Carmarthen fut de ſauver un outrage à la dignité

1782. de la Pairie. Sa précaution ayant été infructueuſe, il ſe préſenta le 18 Février, avec une ſeconde motion tendante à cenſurer les Miniſtres de Sa Majeſté, qui lui avoient fait conſommer cet outrage. Le Comte d'Abingdon ſeconda la motion du Marquis, & motiva ſon approbation dans un diſcours, dont voici le réſumé.

Diſcours du Comte d'Abingdon contre Lord Germaine.

« La Chambre des Pairs eſt le Conſeil héréditaire de la Couronne; elle a des droits primitifs indépendans de la Couronne & du Peuple; un de ces droits eſt d'exclure un Pair, dont l'admiſſion répugne à Vos Seigneuries. Il eſt vrai que la création des Pairs eſt la prérogative excluſive de la Couronne; mais dans ce double ſens, que la Couronne eſt la ſource des *honneurs* & non de la *honte*. Ce ſont les principes ſur leſquels j'établis que l'admiſſion de Lord Germaine à la Pairie, n'eſt pas moins une tache imprimée à l'honneur de cette Chambre, qu'un outrage fait au peuple en général. C'eſt une tache pour la Pairie, de nous aſſocier un homme avec lequel tout ſoldat, homme d'honneur, re-

fuseroit de s'associer ; c'est un outrage fait au peuple, que d'élever au-dessus de ses concitoyens un homme qui n'a d'autres titres à cette distinction que d'avoir perdu l'Angleterre. Mais en cela même, il n'a fait que remplir les vues du Cabinet ; il reçoit le prix de son obéissance à des ordres pervers ; & c'est pour moi une nouvelle raison d'appuyer la motion du noble Marquis ».

Lord Germaine étoit présent à cette séance ; il ne resta point sans réponse ; & voici les principaux moyens qu'il fit valoir dans sa défense.

Défense de ce Lord.

Après avoir établi que la dispensation des honneurs est une prérogative incontestable de la Couronne, toutes les fois qu'ils sont conférés à des personnes compétentes pour les recevoir, le nouveau Pair se mit en devoir de prouver sa compétence, en rappellant à la Chambre les circonstances dans lesquelles il fut jugé par un Conseil de guerre. « Quels temps, s'écria-t-il, nous rappelle cette motion ? Des temps de faction & de clameurs suscitées contre moi. Il est de fait que je fus con-

1781. damné sans être entendu, & puni avant qu'on m'eût fait mon procès. Dépouillé, sur de simples rumeurs, de tous mes titres militaires, en butte aux traits de la calomnie, & victime dévouée à l'animosité de mes ennemis, j'avois tout à craindre d'une enquête; cependant je pris sur moi les conséquences, je sollicitai cette enquête, & sommai mes accusateurs de comparoître. Qui pouvoit m'inspirer cette fermeté dans ces circonstances périlleuses, si ce n'est la conviction intime de mon innocence? Je savois que la sentence seroit exécutée, fût-elle capitale; j'avois la mort devant les yeux; & je n'en persévérai pas moins. Je me tairai sur le Conseil de guerre & sur ses procédés; mais je dois vous rappeller l'impression que fit cette sentence passionnée à laquelle je m'étois soumis. Quatre ans après, je fus appellé, d'abord au Conseil privé, & depuis au Ministère. Je crus voir dans ces distinctions qui m'étoient accordées, la cassation de la sentence. J'en ai joui dix ans, sans qu'on ait prétendu qu'elle me rendoit incompétent pour les em-

plois que je remplissois. Il y a plusieurs années qu'il plut à Sa Majesté de m'élever au poste éminent de Secrétaire d'Etat ; & personne ne m'a reproché mon incompétence pour cette haute dignité. Comment se peut-il faire que la sentence en question me rende incompétent aujourd'hui pour occuper un siége dans cette Chambre ? Selon l'esprit de la Constitution Britannique, les dignités de Conseiller privé & de Secrétaire d'Etat sont supérieures à celle même de la Pairie ».

1782.

Le Duc de Richmond éclaircit l'Etat de la question.

Il y eut pour & contre la motion du Marquis de longs débats, où la cause du Vicomte de Sackville fut vivement attaquée par Lord Derby, & non moins vivement défendue par Lord Walsingham ; mais le Duc de Richmond présenta l'état de la question sous un point de vue qui laissoit sans réplique les plus ardens apologistes du nouveau Pair. Et d'abord il examina l'étendue de la prérogative royale au sujet de la Pairie, & fit voir que, depuis Edouard III jusqu'à Henri VII, la création d'un Pair ne s'étoit jamais faite sans le consentement du Par-

1781. lement ; qu'après Henri VII, la Couronne s'attribua cette prérogative exclusive ; que dans ces derniers temps, elle en a joui sans réclamations ; & que c'est un principe admis aujourd'hui, que la création des Pairs appartient incontestablement à la Couronne. Mais dans le cas présent, étoit-il convenable de faire usage de la prérogative ? Suivant le Duc de Richmond, cette nouvelle question restoit indécise jusqu'à ce qu'on eût éclairci un point qui ne l'avoit pas encore été depuis 1759, époque de la sentence qui flétrit l'honneur du Vicomte de Sackville. Ce point à éclaircir est l'intervalle qui sépara le moment où le Vicomte reçut du Prince Ferdinand l'ordre d'avancer avec la Cavalerie, & le moment où il arriva au théâtre de l'action, qui n'étoit éloigné que d'un mille. « J'étois présent, continue le Duc de Richmond ; & j'ai vu une heure & demie s'écouler entre la réception de l'ordre & l'arrivée de la Cavalerie. Le noble Lord a donné pour excuse, qu'il avoit reçu deux ordres contradictoires. Quoi qu'il en soit, aucun de ces ordres ne fut

1782.

exécuté ; il ne s'ébranla qu'après une heure & demie. L'action continuoit ; elle étoit terminée lorſqu'il arriva. Une double imprudence me frappe dans le Conſeil qu'ont donné les Miniſtres d'élever le noble Lord à la Pairie : premièrement, cette meſure peut encourager la déſobéiſſance & l'indiſcipline dans nos armées ; en ſecond lieu, elle doit indiſpoſer de plus en plus les Américains, qui, ſans doute, n'apprendront pas avec indifférence de quels nouveaux honneurs on vient d'inveſtir le Miniſtre qui déploya contre eux toutes les fureurs d'une guerre atroce ».

Imprudence du Miniſtère dans cette conjoncture.

On ſentoit dès-lors en Angleterre la néceſſité de conclure la paix avec ſes anciennes Colonies ; & cette obſervation juſtifie le dernier trait qu'on vient d'ajouter au tableau des inconſéquences britanniques. Dans le nouveau plan du Miniſtère, c'en étoit une bien mal-adroite de paroître récompenſer Lord Germaine ; cependant la motion du Marquis de Carmarthen fut rejetée à la pluralité de quatre-vingt-treize voix contre vingt-huit. Parmi ces der-

1782. nières, il s'en trouva neuf qui firent la protestation suivante : « Que l'admission du noble Lord à la Pairie, est une mesure également funeste aux intérêts & à la gloire de la Couronne ; injurieuse pour la mémoire du feu Roi, ainsi que pour toutes les branches survivantes de l'illustre Maison de Brunswick ; contraire à tout principe de discipline militaire, & particulièrement à la dignité de cette Chambre, dont l'inclination & le devoir furent, dans tous les temps, de transmettre sans tache à la postérité, la gloire de la nation Britannique ».

Que les inculpations contre le Ministère en général retombent indirectement sur Lord North.

Si l'Opposi ion voyoit avec peine l'élévation de Lord Germaine au rang de Pair du Royaume, elle avoit la satisfaction de voir un autre Ministre à la tête des affaires de l'Amérique. D'ailleurs la retraite volontaire ou forcée du Vicomte de Sackville, étoit regardée comme un acheminement à l'expulsion de ses anciens Collégues. Ce premier avantage remporté sur l'Administration, encourageoit les efforts du parti contraire ; & ce qu'ils avoient déjà produit à la Chambre des Com-

munes dans les débats élevés contre Lord Sandwich, laissoit présager la chûte prochaine de ce premier Lord de l'Amirauté. La défection de ses partisans devenoit chaque jour plus sensible; il étoit nécessaire qu'il cédât enfin à l'orage qui grondoit autour de lui. La faction anti-ministérielle jouissoit d'avance & sans inquiétude, du triomphe qu'elle se promettoit de ce côté-là. Elle tourna désormais ses principales batteries contre le Ministre des Finances, bien persuadée que la chûte de Lord North entraîneroit celle des autres Ministres. Ce fut dans cette vue que, sans attaquer aucun Membre de l'Administration en particulier, toutes les mesures proposées à la Chambre des Communes furent dirigées contre l'Administration en général. Comme chef du Ministère, Lord North se trouvoit ainsi chargé de toutes les inculpations; ne s'adresser directement à personne, c'étoit s'en prendre indirectement au premier Ministre.

Quoi qu'il en soit, dans la séance du Vendredi 8 Mars, à laquelle furent invités tous les Membres de

1782. l'Opposition, sans excepter ceux que leurs infirmités dispensoient de s'y rendre, Lord George Cavendish mit sous les yeux de la Chambre, les observations les plus allarmantes sur la position de l'empire Britannique. Il résultoit de ce tableau, que depuis 1775, les frais de la guerre se montoient à cent millions sterling, sans autre fruit que la perte de cent mille hommes, l'abandon forcé des plus riches domaines de l'empire, & la ligue secrète de toute l'Europe contre l'Angleterre. Ce fut la matière de quatre motions qui se renouvellèrent sous différentes formes dans la séance du vendredi suivant.

Récrimination en faveur du Ministère.

M. Harrison récapitula les chefs d'accusation tant de fois rebattus contre les Ministres. Il finit par leur demander comment, avec la conscience de leur incapacité, ils avoient le front de conserver leurs places. Sir Richard Symons & le Colonel Onslow prirent en main la défense du Ministère, & rejetèrent sur l'Opposition, tout le blâme qu'elle vouloit faire tomber sur le Gouvernement. Ce der-

nier remontant à la ſource des calamités de la Grande-Bretagne, en trouva le germe dans la révocation de l'acte du timbre & dans l'acte déclaratoire : meſures adoptées par l'Adminiſtration précédente, qu'avoua le Parlement, auxquelles applaudit le grand Chatham, & qui entraînèrent la guerre d'Amérique : guerre inévitable, dont on ne conteſteroit pas la juſtice, ſi le ſuccès l'eût couronnée. « Cette guerre, ajouta-t-il, fut malheureuſe ! à qui s'en prendre ? Aux diſcours *inflammatoires* prononcés dans cette Chambre, aux manœuvres criminelles des Sénateurs Britanniques. Tandis que leurs Emiſſaires alloient en France, pour y faire, à la Cour de Verſailles & aux Agens de l'Amérique inſurgente, le tableau exagéré de notre foibleſſe, les murs de cette enceinte retentiſſoient des éloges de la Rébellion, dont on exaltoit la magnanimité ! Et ce ſont les approbateurs de la révolte qui oſent aſpirer aux premières places du Miniſtère ! Si le ſuccès couronnoit leur ambition & ſes intrigues, comment pourroient-ils ſe

1782.

1782. refuser à l'indépendance de l'Amérique ? Comment, après avoir reconnu, au commencement de la guerre, la légitimité de ses prétentions, oseroient-ils les lui contester au moment de la paix ? Il résulte de ces observations, que la guerre des Colonies est l'effet d'une cause antérieure à l'existence de l'Administration actuelle ; & que le mauvais succès de cette guerre, est l'ouvrage de l'Opposition : j'en conclus qu'il n'y a point de motifs pour retirer sa confiance aux Ministres ».

Quelles sont, suivant M. Adams, les premières causes des calamités de l'Angleterre.

M. Adams se montra leur plus zélé panégyriste, & se mit en devoir de prouver que les revers de l'Angleterre étoient absolument indépendans de la conduite des Administrateurs. Pour cet effet, il rappella l'affaire d'Ouessant, comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités déployée sur la Grande-Bretagne ; & pour disculper le Gouvernement, il fut obligé de convenir de la supériorité des escadres de Keppel sur celles du Comte d'Orvilliers. Quant aux frais immenses de cette guerre, objet des reproches le plus fréquemment renou-

vellés contre l'Adminiſtration, il obſerva que toute guerre eſt néceſſairement diſpendieuſe, & que la précédente l'avoit été infiniment plus que celle-ci. De grands triomphes l'avoient ſignalée à la vérité; mais ſuivant M. Adams, ces triomphes même furent préjudiciables aux Anglois, en ce qu'ils ſuſcitèrent contre eux la jalouſie de l'Europe entière. « Conſultez, dit-il, les faſtes de l'Hiſtoire, & vous trouverez que les nations qui, comme l'Angleterre, ont porté, dans certaines périodes, la gloire de leurs armes à ce point d'éclat & de renommée, ſont devenues par-là même, chez tous leurs voiſins, un objet d'allarmes & d'envie pour les générations contemporaines; vous verrez Louis XIV, embarqué dans la guerre de la Succeſſion, ſans pouvoir aſſocier une autre Puiſſance à ſa querelle; l'Autriche nous offre auſſi des exemples de cet abandon général. Je n'ai jamais lu que la France, je n'ai jamais lu que l'Autriche ayent blâmé leurs Miniſtres de n'avoir pu former d'alliances; ces nations & leurs Princes en ſentoient l'impoſſibilité. C'eſt à

1782.

Qu'on en trouve la ſource dans ſes proſpérités antérieures.

1782. tort qu'on impute au Miniſtère actuel les déſaſtres de cette guerre, & qu'on attribue au célèbre Pitt les ſuccès brillans de la guerre précédente. Ces ſuccès étoient dus aux meſures d'une Adminiſtration antérieure, qui, avant de déclarer la guerre à la France, avoit anéanti le commerce de cet empire, & l'avoit mis ainſi dans l'impuiſſance d'équiper ſes vaiſſeaux. Ce coup, dont la France ne put ſe relever dans tout le cours de la guerre, ne fut point l'ouvrage de Lord Chatham : il ſut en profiter ; mais la gloire en appartient à ſes prédéceſſeurs. N'en doutez pas, Meſſieurs, le parti viſiblement intéreſſé au déplacement des Miniſtres en exercice, n'a d'autres vues que de frayer un chemin à ſon ambition ; il vous propoſe une réſolution qui, ſi vous l'adoptiez, couronneroit toutes ſes intrigues. Avant que de vous déterminer, conſidérez, je vous prie, quelles ſeroient les *nouvelles* meſures des hommes *nouveaux* qui ſe préſentent. Trouverez-vous en eux de meilleurs Adminiſtrateurs que ceux qui gouvernent maintenant ? Je laiſſe à

votre équité le soin de répondre à cette question ».

1782.

Lord North se désiste au nom de tous les Ministres.

Les membres de l'Opposition répliquèrent avec plus ou moins de force, aux apologies du Ministère, & ce ne fut que par des répétitions de tout ce qu'ils avoient déjà dit. Lord North repoussa leurs assauts avec les mêmes armes, dont on l'a vu s'escrimer en vingt autres occasions. Enfin, cette longue séance se termina sans rien décider; mais la motion deux fois annoncée, devoit se renouveller avec plus de succès le mercredi suivant. Tous les membres du parti anti-ministériel, se trouvèrent à la Chambre pour y seconder de leur suffrage le Comte de Surrey, qui étoit chargé de la motion. Il se mit en devoir de prononcer son discours; & Lord North qui se voyoit personnellement menacé, se leva au même instant, dans l'intention de prévenir une décision du Parlement. Il avoit reçu de l'Orateur le signe d'approbation, qui désigne en pareil cas, la préférence que la Chaire donne à l'un des concurrens. Le côté de la Chambre qui s'appelloit encore l'Opposition,

20 Mars.

1782. protesta contre cette partialité de l'Orateur, & prétendit que la motion du Comte de Surrey étant annoncée dans les formes parlementaires, c'étoit à lui d'ouvrir la séance. De leur côté, les partisans de l'Administration faisoient beaucoup de bruit ; & le Ministre essayoit en vain de se faire entendre. M. Fox rétablit le calme en faisant pour le Comte de Surrey, une motion qui devint l'objet d'un premier examen, & qui mit Lord North en état de parler sans contrevenir à l'ordre. On ne s'attendoit pas au discours qu'il alloit prononcer ; & l'étonnement de nos lecteurs égalera peut-être la surprise de l'Assemblée. Il porta la parole au nom de tous les Ministres, & dit : « L'honorable Membre qui vient de faire une motion, a cru ce moyen nécessaire pour appaiser le tumulte de cette Chambre ; il y avoit un moyen plus simple ; c'étoit de m'écouter. On auroit su du premier mot, que loin de venir souffler, je viens éteindre le feu de l'effervescence, donner l'exemple de la modération, inviter à l'harmonie, & travailler au rapprochement

prochement des partis.... Quoiqu'il n'y ait point encore de résolution par laquelle il soit constaté que la Chambre retire sa confiance aux Ministres, le nombre des Membres disposés à souscrire à cette résolution, est si considérable, que le bien du service me paroît exiger un changement dans l'administration du Royaume. On a répété mille fois que mon entêtement à rester en place, s'opposoit à la formation d'un nouvel arrangement; je suis si convaincu de sa nécessité, que dans la crainte d'y apporter le plus léger obstacle, je me rends ici pour déclarer expressément que la personne, dont l'ordre de la Chambre ne me permet pas d'articuler le nom, a jugé convenable d'éloigner immédiatement de ses Conseils, l'Administration qui existoit hier; & que je suis autorisé à certifier que cette Administration n'existe plus dans le fait; que les Membres dont elle étoit composée rempliront les devoirs attachés à leurs départemens respectifs, jusqu'à ce que le nouvel arrangement soit fixé; mais qu'ils

1782.

1782. ne sont plus Ministres, & qu'on doit les considérer, à cet égard, comme s'ils étoient à mille lieues de la Cour ».

Ses remerciemens à la Chambre.

Lord North finit par remercier la Chambre, des marques de bienveillance & de l'appui constant qu'il en avoit reçus avant son Ministère. Il déclara lui devoir, & ne devoir qu'à elle, l'honneur qu'il avoit eu de présider à l'un des premiers départemens de l'Administration. « C'est dans l'enceinte de ces murs, ajouta-t-il, que je me suis fait connoître ; c'est la conduite que j'ai tenue dans cette Chambre qui m'a recommandé au Souverain. Je ne puis qu'être douloureusement affecté de la voir me retirer la confiance, dont elle m'honora si longtemps ; mais cette sensation douloureuse n'affoiblit point en moi le sentiment de la reconnoissance.... Il est aisé de me trouver un successeur qui ait, dans un plus haut degré, les talens nécessaires pour remplir dignement les devoirs attachés au poste que je quitte ; il ne le sera pas également de trouver un Ministre plus zélé, & qui ait plus

à cœur les intérêts de l'Angleterre..... Quels que puissent être les Membres qui composeront la nouvelle Administration, Dieu m'est témoin de la sincérité des vœux que je forme pour le succès de leurs opérations. Dans le cas où la motion, dont l'inutilité me paroît démontrée, auroit un objet plus étendu que l'éloignement des Ministres, celui, par exemple, de me faire rendre compte de ma gestion, je suis prêt de comparoître à la barre de la Chambre, je suis prêt de subir toute espece d'enquête qu'il lui plaira d'instituer ».

1782.

Soupçons contre la bonne foi de Lord North.

Il termina cette séance par une motion d'ajournement jusqu'au Lundi suivant; motion à laquelle la Chambre acquiesça. Cependant trois jours s'écoulèrent, sans que le Cabinet de Saint-James laissât rien transpirer qui indiquât la retraite effective des Membres de l'Administration. Il se répandoit de faux bruits, tous fort allarmans. On assuroit d'une part, que les chefs de l'Opposition, désunis par la diversité des intérêts, ne s'accordoient pas entr'eux sur le

1782. choix des Sujets qu'il falloit proposer à Sa Majesté. D'un autre côté, on prétendoit qu'ils n'avoient point été consultés sur ce choix. Les ex-Ministres étoient soupçonnés de tromper la Chambre, & de n'avoir demandé le dernier ajournement, que pour gagner du temps, & l'employer à concerter les moyens de rentrer en place. On indiquoit quelques-unes de ces mesures, & entr'autres celle d'un message royal, en vertu duquel le Parlement devoit être aussi-tôt dissous qu'ajourné. L'opinion peu avantageuse qu'on s'étoit faite de la véracité de Lord North, sembloit justifier ces derniers soupçons. On avoit du patriotisme de ce Ministre une idée tout aussi peu flatteuse; & nous ne dissimulerons pas que Lord North, grand financier, orateur subtil, adroit courtisan, travailleur infatigable & fécond en ressources, s'étoit rendu odieux à l'Angleterre par son obstination à vouloir augmenter la prérogative royale, même au préjudice de la Constitution britannique; avec de grands talens, il avoit conduit la nation au bord de

1782.

l'abyme. Il étoit naturel, qu'ayant perdu complètement la confiance des Anglois, le caractère attribué au Miniſtre leur inſpirât de la défiance ſur la ſincérité de ſa déclaration; mais il n'en eſt pas moins vrai, que le Chancelier travailloit ſecrètement à former une Adminiſtration toute nouvelle, & que ce grand ouvrage étoit ſi fort avancé dans la journée du 24 Mars, que le Procureur-Général annonça pour le ſurlendemain une révolution miniſtérielle, conforme au vœu de la nation. En effet, George III, abandonné de ſes Conſeillers, ne vit pas d'autre ouverture pour rentrer dans le cœur de ſes ſujets, dont il avoit trop longtemps dédaigné les remontrances, que de choiſir ſes nouveaux Miniſtres parmi ceux-là même qui avoient gagné les ſuffrages du peuple, en s'oppoſant avec chaleur aux meſures de la Cour.

Choix des nouveaux Miniſtres.

En conſéquence de cette réſolution, le Mercredi 27 Mars, le Roi étant préſent en ſon Conſeil de Saint-James, Sa Majeſté déclara Lord Camden, Préſident du Con-

1782. ſeil-Privé; Charles Fox, Auguſte Keppel, John Dunning, Edmond Burke, en furent nommés Conſeillers, ainſi que Lord John Cavendish, déjà Chancelier & ſous-Tréſorier de l'Echiquier. Le ſceau-privé fut confié au Duc de Grafton; & le même jour, M. Fox & le Comte de Shelburne, prirent place comme Secrétaires d'Etat, adjoints au Marquis de Rockingham déſigné Lord de la Tréſorerie, & qui fut mis à la tête des affaires le 30 du même mois; il fut auſſi nommé Tréſorier de l'Echiquier, conjointement avec Lord John Cavendish, James Grenville, Frédérik Montagu & George Spenſer communément appellé Lord Vicomte Althorpe. L'Amiral Keppel prêta ſerment comme premier Lord de l'Amirauté; il eut pour adjoints, Sir Henri Harland, Baronet, le Vice-Amiral Hugh Pigot, William Ponſomby, plus connu ſous le titre de Lord Vicomte Duncannon, John Towshend, Charles Brett, & Richard Hopkins. Iſaac Barré obtint la place de Tréſorier de la Marine; & le Duc de Richmond prit celle de Grand-Maître de l'Ar-

tillerie. Le Général Conway fut nommé Commandant en chef de toutes les forces de terre.

1782.

Circonstances de l'élection de M. Fox.

Cette révolution subite plongea les Anglois dans une espèce de délire. Le choix des nouveaux Ministres combloit les vœux de la nation; mais aucun d'eux n'étoit plus selon le cœur du peuple que M. Fox. Pour s'en convaincre, il suffit de revenir sur quelques circonstances de son élection. Huit ou neuf mille habitans de Westminster, étoient allés le prendre à son hôtel, précédés d'une bannière & de deux étendards, qui avoient pour inscriptions: L'HOMME DU PEUPLE. UNE PAIX HONORABLE OU UNE GUERRE GLORIEUSE. LIBERTÉ ET INDÉPENDANCE. Deux cents carrosses marchoient à la file, suivis de tous les Electeurs à pied. Lorsque le Ministre candidat fut arrivé à l'Amphithéâtre avec son Comité, le sieur Byng prononça un long discours où il fit honneur à cette multitude assemblée, du retour des Communes au sentiment de leur devoir, à ce cri de la vertu, qui leur avoit fait porter aux pieds du

1782. trône, & les griefs de la nation & les souffrances d'un peuple accablé sous les vexations de l'ancien Ministère. Ce fut aux réclamations des *nobles* Electeurs, à la persévérance de leurs gémissemens, qu'il attribua la gloire d'avoir mis les rênes de l'Etat aux mains de ces personnages éminens qui, Ministres du peuple, s'honoroient de ne le point être de la tyrannie. M. Byng prévint l'Assemblée, que les effets de la glorieuse révolution ne pouvoient se faire sentir dans un moment de crise, où toutes les difficultés sembloient se réunir pour justifier le découragement; mais il osa répondre que ces obstacles, ouvrage de l'ancienne Administration, seroient écartés par les lumières, le patriotisme & les sages mesures des nouveaux Administrateurs. « Considérons, ajouta-t-il, l'état de détresse & de confusion dans lequel se trouve l'empire au moment où ils ont le courage d'en prendre les rênes; & s'ils ne remplissent pas à l'instant même, tout ce que leur haute réputation nous fait attendre d'eux, n'accusons que les circonstances,

où cédant aux instances du peuple, ils entrent dans la sombre carrière dont leurs vertus vont dissiper les ténèbres. Les jours de corruption & de mésintelligence se sont évanouis; & nous tirons de la révolution actuelle cet avantage précieux, que nous allons voir ce que cette malheureuse terre n'a pas vu depuis longtemps, une alliance parfaite entre la nation & ses Ministres ».

Ce discours terminé, M. Fox s'avançant au milieu des acclamations de la multitude, la harangua dans les mêmes termes que M. Byng. Il fit de grands remerciemens au peuple, & lui promit de régler sa conduite dans le Ministère, sur les principes qu'il avoit toujours professés, n'étant que simple Membre des Communes. ----- Ici les acclamations redoublèrent; & l'élection fut confirmée sans la moindre opposition. Alors le peuple s'empara de M. Fox; & l'ayant placé dans un fauteuil, quatre Irlandois le portèrent en triomphe sur leurs épaules, le promenèrent dans les rues, & le déposèrent dans une taverne,

1782. où il dîna avec un grand nombre de ces enthousiastes.

Représentations du Duc de la Vauguyon aux Etats-Généraux.

Un des premiers actes du nouveau Ministère, fut d'entrer en négociation avec les Etats-Unis d'Amérique, & d'accepter enfin la médiation des Puissances conciliatrices entre l'Angleterre & la Hollande. Le Prince de Gallitzin, Envoyé Extraordinaire de l'Impératrice de Russie, venoit de présenter aux Etats-Généraux un Mémoire, par lequel M. Fox leur faisoit passer au nom de Sa Majesté Britannique, l'offre d'une armistice & d'un traité de paix, formé sur le modèle de celui de 1674. Si l'offre étoit sincère, la Grande-Bretagne faisoit à la République de Hollande, une concession qui sembloit devoir applanir toutes les difficultés; mais, sur ces entrefaites, M. le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur de France à la Haye, crut devoir rappeller à leurs Hautes Puissances, qu'en acceptant la médiation de la Russie, elles avoient mis pour condition préliminaire à toute espèce de traité, la reconnoissance de la liberté illimitée des mers, & rejetté d'avance toute espèce d'enga-

gement incompatible avec la neutralité; que par une seconde résolution, elles avoient autorisé le Prince, auquel l'administration de leurs forces navales étoit confiée, à proposer au Roi de France, un concert d'opérations offensives & défensives. L'Ambassadeur observa que depuis le commencement des hostilités entre la Hollande & la Grande-Bretagne, Sa Majesté s'étoit abstenue d'inviter Leurs Hautes Puissances, à se concerter avec elle sur les mesures à prendre contre l'ennemi commun; mais, que si l'intérêt de la République la détermi-noit à ce concert, elle devoit savoir que toute combinaison de forces deviendroit illusoire, tant qu'elle n'auroit pas pour fondement la certitude que, de part ni d'autre, on ne pourroit se désister d'aucun plan d'opérations navales une fois arrêté. Il finit par demander sur ce point aux Etats-Généraux, une explication amicale & précise. 1782.

Réponse de Leurs Hautes-Puissances.

La réponse de Leurs Hautes-Puissances fut de remettre sous les yeux de l'Ambassadeur, leur résolution du 4 Mars, dont la substance

1782. étoit que la médiation de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, ne devoit apporter aucun retardement aux opérations militaires de la République, & que les négociations relatives à la paix ne suspendroient, en aucune manière, les armemens entrepris pour la juste défense des Provinces-Unies. En conséquence de cette résolution, Son Altesse Sérénissime le Prince d'Orange, étoit requise de convenir, le plutôt possible, avec la Cour de France, des mesures à prendre relativement à la campagne prochaine. Après s'être étendues sur les témoignages de la bienveillance du Monarque françois, Leurs Hautes-Puissances finissoient par s'engager à regarder comme stable & sacré, tout plan de mesures navales, arrêté contre l'ennemi commun, & à ne s'en écarter sous aucun prétexte, & sans le consentement préalable de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Qu'une paix séparée entre l'Angleterre & les Etats de Hollande ou d'Amérique est impossible.

En se liant ainsi avec la France, les Etats mettoient un obstacle invincible à la paix séparée que la nouvelle Administration d'Angleterre négocioit de bonne foi. Ses

Ministres avoient beau protester contre la démarche frénétique de leurs prédécesseurs, qui s'étoient embarqués si témérairement dans une nouvelle guerre avec les Alliés naturels de la Couronne; quoique sincère, cette déclaration venoit trop tard; & quand bien même la reconnoissance des Etats-Généraux auroit pu se démentir, le Cap de Bonne-Espérance, Saint-Eustache, Déméraŕy, l'entrepôt du commerce batave fixé à l'Orient, étoient des otages faits pour rassurer la France contre la défection des Hollandois. D'ailleurs, quels dédommagemens n'eût-il pas fallu à cette Puissance, pour toutes les pertes qu'elle avoit essuyées depuis que, par l'injuste agression des Anglois, elle se voyoit en butte aux fléaux de la guerre? Le projet d'une paix séparée avec la Hollande, paroissoit chimérique à tous les bons spéculateurs, & particulièrement à ceux de l'Angleterre. Une telle paix offroit les mêmes difficultés avec les Etats-Unis d'Amérique. De ce que la Grande-Bretagne se lassoit de faire la guerre dans cette partie du

1782.

1782. monde, il ne s'en ſuivoit pas que les Américains fuſſent las d'une indépendance qu'avoient cimentée leurs victoires; & ſi la paix que les nouveaux Adminiſtrateurs leur propoſoient, étoit fondée ſur cette indépendance, que diroient les ex-Miniſtres? Que diroit l'ombre du grand Chatham, cette ombre tutélaire de la nouvelle Adminiſtration? La paix ſi difficile à conclure dans ces circonſtances, étoit cependant devenue néceſſaire depuis la cataſtrophe d'York-Town, & ſurtout depuis que la ſouveraineté des nouveaux Etats-Unis fut avouée & reconnue de Leurs Hautes-Puiſſances, & que M. Adams, négocioit à la Haye un traité d'alliance & de commerce entre les deux Républiques.

Difficulté de ſe concilier avec l'Irlande.

Il n'étoit guère plus facile à l'Angleterre de ſe concilier avec l'Irlande: L'état de commotion où ſe trouvoit ce Royaume, reſſembloit fort à la guerre; & pour y rétablir le calme, les Miniſtres ſe voyoient forcés d'accorder ſans reſtriction aux Irlandois, tout ce qu'ils demandoient, les armes à la main.

1782.

Cette mesure justifiée par la nécessité, ne donnoit pas à l'Europe une idée imposante de la vigueur du nouveau Ministère. Quoi qu'il en soit, les troubles de l'Irlande s'étoient renouvellés d'une manière bien allarmante pour les Anglois ; elle paroissoit aspirer à l'indépendance absolue ; & si la paix générale ne les eût traversées, il est probable qu'elle eût réalisé ses prétentions.

Comment les troubles renaissent dans ce royaume.

On se rappelle qu'à la fin de 1780, le Parlement britannique avoit jugé convenable d'affranchir cette île de quelques entraves, qui gênoient l'industrie de ses habitans. Ce bienfait fut reçu d'abord avec les démonstrations de la reconnoissance; mais cette liberté partielle accordée au Commerce, n'eut pas des effets aussi prompts qu'on s'en étoit flatté. Le peuple Irlandois crut trouver la cause de cette lenteur dans les loix angloises, dont la modification, la restriction, l'ampliation, sont toujours au pouvoir du corps législatif. Il regarda ce que l'Angleterre venoit de faire pour lui, comme une condescendance momentanée; il l'accusa de

1782. n'avoir fait que suspendre l'exercice d'un droit usurpé, qui n'étant qu'assoupi, pouvoit se réveiller d'un moment à l'autre. Cette inquiétude préoccupoit tous les esprits, lorsqu'un Membre des Communes proposa en Parlement une acte déclaratoire des privilèges de l'Irlande. Le Vice-Roi d'alors éluda l'effet de cette proposition, & déclara que la Grande Bretagne alloit renoncer irrévocablement à l'exercice du droit qu'on prétendoit lui contester. Sur ces entrefaites, le Comte de Carlisle fut nommé à la Vice-Royauté d'Irlande. Lorsqu'il y arriva, la session étoit finie, & la discussion de ces grands intérêts se trouvoit suspendue ; le nouveau Vice-Roi s'occupa d'arrangemens économiques.

Prétentions des Irlandois.

Cependant on craignoit pour l'été suivant, une descente des François sur les côtes de ce Royaume ; l'allarme étoit générale dans toute l'Irlande, lorsque le Corps des Volontaires vint offrir ses services au Lord Lieutenant ; le dévouement qu'ils montrèrent en cette occasion, leur mérita des remerciemens de la part du Roi d'Angle-

terre. Les Irlandois paroissoient rassurés sur les dispositions de la Grande-Bretagne; en effet, plusieurs actes émanés du Parlement britannique sembloient justifier leur confiance. Vers le milieu de la session, il en parut quatre autres où la convention faite avec le Comte de Carlisle étoit transgressée au préjudice de l'Irlande. De toutes parts il s'éleva des clameurs, auxquelles on répondit que ces actes ne signifioient rien, ou tendoient à l'avantage du Royaume. La replique fut qu'on débute toujours par des tentatives peu importantes; mais qu'il étoit évident, que l'Angleterre n'avoit pas renoncé à la prétention d'imposer des loix aux Irlandois; & dès ce moment, on prit des mesures efficaces pour faire respecter leurs droits; ce fut à cette époque, que se tint la fameuse Assemblée de Dungannon (1). De tous

1782.

1781.

(1) Ville du comté de Tyronne, dans la province d'Ulster, où les Volontaires Irlandois, assemblés par Députés le 15 Février de cette année, prirent diverses résolutions, & entr'autres celles de ne plus

1782. côtés on voyoit pleuvoir des adresses; & en moins de quinze jours la combustion devint générale. Les motions déclaratoires des priviléges de l'Irlande se succédoient avec rapidité; pour en retarder l'effet, on objecta qu'un grand nombre de ses habitans ne jouissoient de leurs propriétés, qu'en vertu d'actes émanés du Parlement d'Angleterre. Voulant obvier aux inconvéniens, sans renoncer à l'indépendance législative, les Irlandois proposèrent un bill, tendant à donner force de loix Irlandoises à toutes celles qui regardoient leurs propriétés & leur commerce. « Nous adoptons, est-il dit dans le préambule de cet acte, les loix que vous avez faites pour nous dans les temps de troubles & de rebellion; mais observez qu'à l'avenir, nous entendons être nos propres législateurs ».

On écrivit sur le champ aux

---

reconnoître pour les Représentans du Peuple, les Membres du Parlement qui oseroient déroger aux instructions de leurs Commettans, & de rejeter toute loi émanée d'une autre autorité que celle du Roi, des Lords & des Communes d'Irlande.

1782.

Miniſtres, pour leur faire ſentir la néceſſité d'accepter ce bill, dont le refus ne pourroit être qu'une affaire d'orgueil de la part de l'Angleterre : on finiſſoit par leur déclarer qu'elle avoit malheureuſement perdu toute prétention à l'orgueil.

Réponſe de M. Fox au diſcours de M. Eden, Envoyé d'Irlande à la Chambre des Communes.

M. Eden étoit venu d'Irlande ex-poſer la ſituation de ce Royaume à la Chambre des Communes d'Angleterre; ce qu'il fit en des termes peu meſurés qui lui attirèrent une réponſe amère de la part de M. Fox. Les principales réflexions du Miniſtre furent :

1°. Que la motion relative à l'acceptation du bill envoyé d'Irlande, ne tendoit à rien moins qu'à la révocation de l'acte paſſé dans la ſixième année du règne de George I: révocation équivalente à une renonciation expreſſe, de la part de l'Angleterre, au droit de ſuprématie ſur les Irlandois; à l'abandon formel de ſes titres les plus chers; à la déſunion totale des deux Royaumes.

2°. Qu'en s'adreſſant d'abord aux Miniſtres du Roi, comme la bienſéance l'exigeoit, M. Eden auroit

1782.

ſu qu'ils avoient donné l'attention la plus ſérieuſe à la ſituation de l'Irlande, & qu'à dater de ce jour, (8 Avril) il ne devoit s'écouler qu'un petit nombre d'heures, avant qu'ils propoſaſſent les moyens de concilier à l'Angleterre, l'affection du peuple Irlandois.

3°. Que tous les Miniſtres étoient perſuadés que l'Irlande a de juſtes droits au redreſſement de ſes griefs; mais que la motion relative au bill, ne paroiſſoit pas bien adaptée aux circonſtances; & que ſans la rejeter, on croyoit devoir l'éluder ouvertemement en appellant une autre queſtion.

Meſſage du Roi tendant à concilier les deux royaumes.

Cependant la Chambre des Communes d'Irlande s'aſſembla le 15 Avril, pour délibérer ſur un meſſage royal tendant à concilier les intérêts des deux Royaumes. M. John Hely Hutchinſon, porteur de ce meſſage, promit, en ſa qualité de Secrétaire d'Etat pour l'Irlande, d'appuyer ſes droits ſi long-temps négligés, pourvu que l'acte qui devoit en contenir la déclaration ſolennelle, fut énoncé en des termes affectueux pour la Grande-Bretagne,

1782.

& qu'il exprimât, d'une manière bien ſentie, la ſoumiſſion & la fidélité des Irlandois envers Sa Majeſté Britannique. Lorſque ce miniſtre eut ceſſé de parler, & qu'on eut fait la lecture d'une Adreſſe de remerciement au Roi pour ſon gracieux meſſage, M. Gratham prit la parole, fit un magnifique éloge de l'Irlande, retraça les progrès de ſa révolution, & dit à quel prix les Irlandois mettoient leur ſoumiſſion & leur fidélité. L'éloquence fière qui caractériſe ce diſcours, offre des traits que les premiers Orateurs des anciennes Républiques n'auroient pas déſavoués.

Diſcours de M. Gratham ſur la révolution d'Irlande.

» Quoiqu'aſſez jeune encore, dit M. Gratham, j'ai vu la première enfance de l'Irlande, j'ai ſuivi ſes progrès. Au ſortir du berceau, je l'ai vu courir aux armes, & des armes à la liberté. Les François ne l'épouvantent plus, elle voit les Anglois ſans effroi, elle ne ſe craint plus elle-même. Ses enfans ne ſont plus les jouets d'un pouvoir arbitraire, les victimes de la cupidité, la proie de la misère, un aſſemblage révoltant de Proteſtans oppreſ-

1782. ſeurs, & de Catholiques opprimés. L'Irlande ſera déſormais la terre de l'union, que vont cimenter la force & la puiſſance; elle va prendre enfin le rang que lui ont aſſigné la nature & la providence. Bien différente, à cet égard, de la plupart des autres nations, c'eſt pour ſe réintégrer dans ſes droits primitifs, qu'elle éprouve une révolution. La Suede a perdu ſa liberté; l'Angleterre s'achemine à ſa décadence; le ſouvenir d'un grand nom, & d'une haute exiſtence, eſt tout ce qui reſte aux autres Empires. Les Irlandois ſont le ſeul peuple du monde qui ait ſu recouvrer ſa Conſtitution originelle, le ſeul qui doive ſes proſpérités à ſa vertu. Les paſſions ſubitement exaltées ont produit quelquefois la renaiſſance de la liberté; & l'ancienne Rome dut cette révolution heureuſe à l'aventure de la fille de Virginius; mais l'hiſtoire ne fournit point d'exemple d'une nation qui laſſe d'un long eſclavage, ait oſé réclamer ſes droits, & rendre libre la terre qu'elle honoroit. Sous le regne de Charles I, on voulut élever un trône à la li-

berté; mais on lui aſſocia la ſombre intolérance. Il n'en eſt pas ainſi parmi vous; & les Proteſtans du Nord ſont devenus les défenſeurs des Catholiques du Sud; les Presbytériens de Bangor prêchent l'humanité, en faveur des uns & des autres; vous ne trouvez par-tout que des Chrétiens tolérans, que des Irlandois freres...... Et ce n'eſt point à l'Angleterre que nous ſommes redevables de la reſtauration de nos droits; nous la devons au courage, à la noble fierté d'un peuple libre; fierté d'autant plus naturelle à ce peuple citoyen, qu'il n'eſt point de monumens qui lui retracent les faits héroïques de ſes braves ancêtres; mais au lieu de trophées, le ciel lui donna des vertus ». 1782.

Ici, M. Gratham récapitula tous les efforts du peuple Irlandois, & juſtifia les entrepriſes des Corps Volontaires.

« Si l'Angleterre, ajouta-t-il, eſt favorablement diſpoſée pour l'Irlande, elle n'a rien à craindre de ſes Volontaires armés; ils ſont prêts à verſer leur ſang pour la Grande-Bretagne. L'Irlande n'eſt pas

1782. ſeulement liée à la Couronne britannique par l'allégeance ; leur premier lien eſt dans la liberté. Mais ſi la Couronne eſt un grand point d'union ; une grande Charte eſt quelque choſe de plus encore. Nous pouvons trouver un Roi par-tout ; la Conſtitution qui nous plaît, nous ne pouvons la trouver qu'en Angleterre. Ce ſont des chartes & non le droit de conquête qui nous lient ; la liberté eſt le centre de cette union, une parfaite égalité doit la caractériſer. Eh ! comment nous conteſter nos prétentions, dans un moment où la Grande-Bretagne vient de paſſer un acte qui rend l'indépendance à l'Amérique. Nous avons une Conſtitution à réclamer ; nous avons une Charte qui nous déclare libres ; l'Amérique n'a rien de tout cela. Nous n'avons pas verſé une goutte de ſang anglois, l'Amérique en a verſé des torrens. Elle ſeroit libre & l'Irlande ne le ſeroit pas ! Non, je connoîs trop bien le peuple d'Irlande ; & ſa bravoure me répond de ſon émancipation ».

Il propoſe une adreſſe. Son objet.

M. Gratham finit par énoncer les conditions auxquelles les Irlandois promettoient

promettoient leur appui au Duc de Portland, le nouveau Gouverneur de ce Royaume. Les principales étoient, que l'appel en dernier ressort fût rendu à la Chambre des Pairs d'Irlande; que le pouvoir des Conseils-Privés y fût aboli; & qu'on révoquât le bill contre la mutinerie. Dans la motion qui termina cette séance, l'Adresse de remerciement à Sa Majesté fut proposée de nouveau; & l'on observera que le principal objet de cette Adresse étoit d'exposer au nom du peuple, que la Couronne d'Irlande est une Couronne impériale; que ce Royaume est un Royaume distinct, dont le Parlement constitue le corps législatif; que le Roi, les Lords & les Communes d'Irlande, ont seuls le droit de faire des loix qui l'assujettissent; que les prétentions du peuple Irlandois sont de partager la liberté de l'Angleterre, de subir sa destinée, de combattre, de triompher ou de succomber avec elle.

1782.

Il nous reste à considérer de quelle manière les nouveaux Ministres accueillirent ces prétentions que l'an-

Comment ces prétentions sont accueillies en Angleterre.

cienne Administration avoit éludées,
1782. jusqu'au dernier moment de son existence politique; & pour terminer cette esquisse des troubles de l'Irlande, l'ordre des temps nous ramene à la Chambre des Communes d'Angleterre. Dans la séance du 17 Mai, M. Fox rappella l'humble soumission avec laquelle l'Irlande avoit d'abord sollicité le redressement de ses griefs, & comment les Ministres & le Parlement s'étoient concertés pour rejeter les modestes pétitions de ce Royaume. Après un an de supplications toujours infructueuses de la part des Irlandois, la crainte d'une invasion leur mit les armes à la main; ils étoient disposés à les tourner contre les ennemis de l'Empire britannique; mais l'invasion n'eut pas lieu; & les braves Volontaires sentirent que des armes devenues inutiles pour la défense de leur Pays, pouvoient être employées au recouvrement de ses droits; c'étoit un acte de patriotisme substitué à un autre. Ils parlèrent si haut que le Ministère se vit forcé de leur accorder trois fois plus qu'il ne leur

avoit refusé; en changeant de ton, l'Irlande fit changer la face des affaires. Cependant l'Administration se croyoit toujours en droit d'opprimer & de tyranniser les sujets du Roi d'Angleterre, qui avoient le malheur de vivre en Irlande ou au-delà de l'Atlantique; les notions étranges que les Ministres s'étoient faites de leur Constitution, les portoient à concentrer en Angleterre tout ce qui restoit de liberté britannique. Après avoir démontré l'injustice & le danger d'un pareil systême, & fait voir que le droit des Anglois à l'exercice de législation suprême sur toutes les dépendances de l'Empire, étoit moins un droit positif qu'un symbole de suprématie, M. Fox proposa la révocation du statut de la sixième année du règne de George I; cet acte, en vertu duquel l'Angleterre s'étoit arrogé le pouvoir de faire des loix pour l'Irlande, fut la matière d'une motion qui ne trouva point d'opposans. La proposition de rétablir dans ce royaume la jurisdiction des appels, fut aussi générale-

1782.

O 2

1782. ment adoptée : ces deux points de la conteſtation étoient les ſeuls ſur leſquels la Chambre eût droit de prononcer ; les autres regardoient la Couronne, & devoient être décidés entre elle & le Parlement Irlandois. M. Fox ſe contenta d'obſerver que la loi de *Poyning*, qui donnoit au Conſeil-Privé en Irlande, le droit d'annuller tout acte de ſon Parlement, avant de le tranſmettre en Angleterre, étoit une loi odieuſe qu'il falloit abroger. Un autre abus non moins intolérable, & dont la réforme parut également néceſſaire au Miniſtre, fut que ſous prétexte de viſer les bills paſſés au Parlement, ce même Conſeil ſe permettoit de les altérer & de les envoyer dans un état de mutilation, qui ſouvent en dénaturoit l'objet. M. Fox conclut, en diſant que les Irlandois uſoient de leurs droits lorſqu'ils réclamoient celui d'être leurs propres légiſlateurs; & que les y rétablir, lui paroiſſoit le ſeul moyen efficace d'affermir la connexion des deux Royaumes. La Chambre convint de préſenter à Sa

Majeſté, une Adreſſe qui, nous le verrons tout-à-l'heure, eut l'effet qu'on devoit en attendre. 1782.

Ce qu'on accorde aux Irlandois.

Peu de jours après cette ſéance, le Duc de Portland reçut ordre de ſe rendre au Parlement d'Irlande. Le 27 Mai, il y fit part aux deux Chambres aſſemblées, des *gracieuſes* diſpoſitions de George III, & de ſon conſentement royal à tous les actes qui auroient pour objet d'empêcher la ſuppreſſion ou l'alté-tération des bills émanés de ce Parlement. Il ajouta que l'intention du Roi étoit de borner au terme de deux ans la durée de l'acte relatif à la mutinerie ; & que Sa Majeſté ne mettoit à ſes bienfaits, d'autres conditions que la ſtabilité de l'Irlande dans la réſolution de partager la deſtinée de l'Angleterre, d'exiſter ou de tomber avec la nation britannique.

M. Gratham propoſe de voter cent mille livres ſterling pour les beſoins des deux royaumes.

Les Communes étant rentrées dans leur Chambre, M. Gratham qui, peu de jours auparavant, avoit refuſé les honneurs d'une ſtatue, propoſa de ſignaler cette époque fortunée par un retour de générosité, qui cimentât la réconciliation des

1782.

deux Royaumes. « Votons, dit-il, une ſomme de cent mille livres ſterling; que cette ſomme ſoit employée à lever vingt mille matelots, à réparer les baſſins & les chantiers, à conſtruire des vaiſſeaux, à protéger le Commerce naiſſant de l'Irlande; ajoutons ainſi de nouvelles forces au boulevard naturel de l'Angleterre ».

Que la continuation de la guerre pouvoit amener l'affranchiſſement de l'Irlande.

Dans l'Adreſſe de remerciement propoſée à la Chambre, il aſſuroit Sa Majeſté, au nom du peuple Irlandois, qu'il ne s'éleveroit plus de queſtions conſtitutionnelles entre les deux nations. Cette partie de l'Adreſſe donna de l'inquiétude à ceux des Membres qui regardoient comme poſſible un changement dans les idées de l'Adminiſtration britannique; ils témoignèrent quelque deſir de voir ſupprimer cette propoſition; mais leurs objections n'entraînèrent point de débats ſérieux; l'Adreſſe paſſa ſans reſtriction; & les Membres de la Chambre s'encouragèrent mutuellement à faire un voyage dans leurs terres, pour y réveiller l'ardeur martiale chez ceux de leurs vaſſaux,

1782.

qu'ils jugeroient propres à remplir l'objet des cent mille livres ſterling, votées pour la levée des vingt mille matelots. Malgré ces belles apparences, l'Irlande ſe défioit toujours de la ſincérité des Anglois dans la renonciation à leurs droits uſurpés ſur ce Royaume. L'événement fera voir qu'ils étoient en effet diſpoſés à faire revivre leurs prétentions abandonnées, & que l'ambition de l'Irlande devoit s'étendre un jour à l'indépendance abſolue, dégagée de toute connexion étrangère au commerce; mais la paix vint arrêter l'eſſor de cette nation, & rendre à la Grande-Bretagne ſon premier aſcendant ſur l'Irlande, à laquelle il n'a manqué, pour opérer le grand ouvrage de ſon affranchiſſement, que de s'aviſer plutôt de cette courageuſe tentative. Encore une année de guerre, & l'Empire Britannique ſe voyoit peut-être borné en Europe aux deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe.

Nouveaux motifs pour l'Angleterre de conclure une paix générale.

Quoi qu'il en ſoit, les diſpoſitions du peuple Irlandois, ſembloient être un motif ſuffiſant pour le nouveau Miniſtère, de hâter l'inſ-

1782. tant d'une paix générale. L'épuisement de la Grande-Bretagne, fut une raison plus déterminante encore de mettre un terme à la guerre. Si la défaite de M. de Grasse, étoit glorieuse pour la Marine Angloise, les avantages de ce triomphe n'avoient point répondu à son éclat. La prise de l'île Turk, dont les François s'emparèrent, sans qu'il fût au pouvoir des Anglois de la reprendre, malgré la supériorité de leur escadre, suivit de près la malheureuse journée du 12 Avril, & fut un des événemens de cette campagne, qui prouva l'ascendant du Marquis de Vaudreuil sur l'Amiral Pigot. Presqu'à la même époque, les Espagnols s'étoient rendus maîtres des îles de la Providence, & de Bahama. Ces conquêtes terminèrent la guerre dans les Indes occidentales. Mais la Baie d'*Hudson* alloit être le théâtre d'une revanche décisive contre les Anglois; la principale gloire en appartient à M. *de la Peyrouse*.

Navigation périlleuse de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Ce Capitaine, non moins brave guerrier que hardi navigateur, fit voile du Cap François, le 31 Mai avec le *Sceptre* de soixante-quatorze

canons, & les frégates *l'Aſtrée* & *l'Engageante* de trente-ſix, aux ordres de MM. de *Langle* & de la *Jaille*. Il avoit embarqué deux cents cinquante hommes d'Armagnac & d'Auxerrois, quarante hommes d'Artillerie, deux mortiers, trois cents bombes & quelques canons. Sa navigation fut heureuſe juſqu'au 17 Juillet, qu'il découvrit l'île de la *Réſolution*; mais à peine eut-il fait vingt lieues dans le détroit d'Hudſon, que des obſtacles de tout genre vinrent l'arrêter dans ſa marche. Ses vaiſſeaux ſe trouvèrent engagés dans les glaces, & peu s'en fallut que le *Sceptre* n'y perdît ſon gouvernail. Une brume épaiſſe maſquoit tous les objets; cependant, le 30 Juillet, on apperçut le Cap Walſingham, & M. de la Peyrouſe ſe crut à la veille d'arriver au fort de Prince-Wales, où il ſe propoſoit de commencer ſes attaques; mais le 3 Août, il ſe vit de nouveau enchaîné par les glaces, & crut un moment avoir manqué la ſaiſon d'opérer. Peu s'en fallut qu'il ne renvoyât ſon expédition à l'année ſuivante. Enfin le temps s'éclaircit, &

1782.

1782.

les difficultés devinrent moins insurmontables. Le 8, l'Escadre s'étant approchée suffisamment, tout fut disposé pour la descente. On mit les chaloupes à la mer ; & le détachement aux ordres du Major Rostaing débarqua sans obstacle à trois quarts de lieue de Prince-Wales.

Prise du fort Prince-Wales.

La place fut sommée de se rendre ; & sur-le-champ le Gouverneur en fit ouvrir les portes, quoique l'artillerie du fort, bâti en pierres de taille, se trouvât dans le meilleur état. Les magasins étoient couverts de plomb, & remplis de marchandises, qui toutes furent brûlées, à l'exception des pelleteries qu'on embarqua sur l'*Astrée*.

Suite des opérations de M. de la Peyrouse.

Le 11, M. de la Peyrouse mit à la voile pour le fort d'York, chef-lieu de tous les établissemens Anglois dans la baie d'Hudson ; mais il se présenta de nouvelles difficultés encore plus difficiles à vaincre que les premières. Cette côte est semée d'écueils ; on n'avoit point de cartes ; les prisonniers Anglois refusoient d'y suppléer. Ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers, que l'escadre parvint à la vue de l'embouchure

du Nelſon ; elle mouilla le 20 Août, environ à cinq lieues de terre. Les bateaux enlevés au fort de Prince-Wales, furent envoyés à la découverte de la rivière ſur laquelle ſe trouve le fort d'York, dont l'approche eſt impraticable pour de gros bâtimens. D'après un relevé très-exact des ſondes, le Commandant fit ſes diſpoſitions pour la deſcente, & ne voulut ſe fier qu'à lui du ſuccès de cette opération. N'ayant rien à craindre par mer du côté de l'ennemi, il ſe mit à la tête des chaloupes avec le Chevalier de Langle, qui devoit les commander après le débarquement, & juſqu'à l'entière réduction de la forteresse.

1782.

Obſtacles à vaincre pour arriver au fort d'York. Coups de vent terribles.

L'île des *Hayes*, ſur laquelle le fort d'York eſt ſitué, diviſe une grande rivière qui, d'un côté prend le nom de cette île, & de l'autre celui de Nelſon. Tous les moyens de défenſe étoient ſur la rivière des Hayes, où ſe trouvoit un vaiſſeau de la compagnie d'Hudſon, de vingt-ſix canons, où la marée monte & perd avec une rapidité incroyable, où les courans ſont impétueux, & les bancs très-multipliés. Il y avoit d'ailleurs à

1782. craindre qu'en approchant le fort de ce côté-là, les chaloupes ne restassent échouées à portée du canon de l'ennemi. M. de la Peyrouse se détermina donc pour la rivière Nelson, à l'embouchure de laquelle il arriva le 21 avec ses deux cents cinquante hommes de troupes, ses mortiers, ses bombes, ses canons & des vivres pour huit ou dix jours. Après avoir donné ordre aux douze chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée de la rivière, il s'avança dans son canot avec le Chevalier de Langle, le Major Rostaing, & le sieur de Monneron, Capitaine du Corps royal du Génie. Il sonda l'espace d'une lieue, & découvrit que le Nelson étoit inabordable ; environ cent toises de vase molle en défendoient absolument les approches. Il fallut rester à l'ancre jusqu'au lendemain matin. La marée avoit tellement perdu dans la nuit, que les chaloupes mouillées par deux brasses & demie, se trouvèrent à sec sur les trois heures du matin. Alors le Chevalier de Langle proposa de franchir cette vase, & de gagner à pied le bord de la rivière ; cet avis fut suivi. Les soldats s'enfoncèrent

dans la boue jusqu'au genou ; & après un quart de lieue de la marche la plus pénible, ils abordèrent un vaste marais qu'il fallut traverser sans tenir de route certaine. La troupe alla camper à l'entrée d'un bois impénétrable, qu'elle tourna dans la matinée du lendemain avec d'incroyables difficultés. Il s'étoit élevé pendant la nuit un vent impétueux, qui fit craindre pour les vaisseaux mouillés en pleine côte, dans un parage où le fond, quoique de vase, est semé de rochers qui coupoient les câbles. La descente étant faite, M. de la Peyrouse crut devoir rejoindre sa division exposée au danger le plus imminent; il laissa le commandement des chaloupes au Chevalier de Langle, & regagna le bord de la mer. La tempête continuoit; il ne pût s'embarquer que le lendemain. A peine arrivé à bord de son vaisseau, il fut accueilli d'un second coup de vent, qui fit perdre deux ancres à l'*Astrée* & deux à l'*Engageante*. Si la tempête eût duré quelques heures de plus, cette dernière frégate étoit submergée avec ses trois cents hommes d'équipages.

1782.
Prise du fort d'York. Fin de l'expédition de M. de la Peyrouse.

Cependant la troupe aux ordres de M. de Rostaing étoit arrivée devant le fort dans la matinée du 24 ; les portes s'ouvrirent à la première sommation du Commandant François. Ses instructions portoient de brûler la place & tous ses magasins, & de se rembarquer en toute diligence, suivant le desir de M. de la Peyrouse, dont le mouillage n'étoit plus tenable, & qui attendoit le retour du Major pour mettre à la voile. Mais ces mesures furent déconcertées par un nouveau coup de vent, qui fit perdre à l'*Engageante* sa troisième ancre, sa chaloupe & la barre de son gouvernail. Le *Sceptre* eut aussi beaucoup à souffrir de cette tempête. Le beau temps reparut enfin ; & M. de Rostaing en profita pour s'embarquer avec sa troupe & ses prisonniers, parmi lesquels on comptoit les trois Gouverneurs, de Prince-Wales, d'York & de Severn, petit établissement qu'on avoit négligé de détruire, pour ne point retarder le départ de la division. Elle mit enfin à la voile le premier Septembre. En brûlant le fort d'York, les François avoient eu la précaution

d'épargner un magasin rempli de vivres, afin de ménager aux Anglois réfugiés dans les bois, le moyen de subsister jusqu'à l'arrivée des secours envoyés d'Angleterre. Le dommage que souffrit la Compagnie d'Hudson, lors de cette expédition de M. de la Peyrouse, est évalué environ douze millions ; ce fut, sans comparaison, la plus importante de toute cette campagne en Amérique, où les hostilités étoient au moins suspendues depuis plusieurs mois. Comme on l'a vu, Sir Guy Carleton y remplissoit bien moins les fonctions de Général, que celles de Négociateur. La guerre ne se faisoit pas avec beaucoup plus de vigueur en Europe ; le Parlement & les Ministres d'Angleterre y paroissoient moins occupés d'opérations militaires que de réformes économiques.

1782.

Réformes économiques en Angleterre.

Le 2 Mai, Lord *John Cavendish*, Chancelier de l'Echiquier, présenta, au nom du Roi, à la Chambre des Communes, un message, par lequel il demandoit l'avis & l'assistance de cette Chambre, relativement à la liste civile, dont Sa Majesté vouloit acquitter la dette, sans charger son

1782. peuple de nouvelles impositions. La réforme projetée dans les finances publiques, ne se bornoit pas à cet objet; on fit des enquêtes pour constater les diminutions survenues dans les différentes branches du revenu public, & les meilleurs moyens de rétablir l'ordre, tant pour la manière de former les emprunts, que pour l'administration & la perception des taxes. La réforme à faire dans l'établissement civil, offroit seule une perspective économique d'environ soixante-douze mille livres sterl. par année; ce qui devoit suffire pour liquider avec le temps la dette contractée par la liste civile. L'exécution de ce plan entraînoit l'abolition d'un grand nombre de places & d'offices abusifs dans le service de Sa Majesté Britannique; l'opération n'en fut pas moins approuvée dans les Chambres par ceux même qu'elle dépouilloit d'une partie de leurs revenus; tous déclarèrent qu'ils en faisoient le sacrifice au bien public. Si le nouvel ordre établi n'avoit pu s'appliquer à la formation de l'emprunt de dix-huit millions sterling, ouvert dès les premiers jours

de Février, il fut obſervé exactement dans la perception des impôts, qu'on porta cette année encore plus loin que les années précédentes. En ſimplifiant l'adminiſtration des taxes, on ajoutoit à leur produit; mais quoique très-conſidérable, ce produit n'auroit pu ſuffire aux frais d'une campagne active; & dans le nouveau plan économique, une grande partie des impoſitions fut deſtinée à l'acquittement des dettes accablantes de l'Etat, qu'il étoit preſqu'impoſſible de libérer. 1782.

Que les forces militaires y ſont inſuffiſantes.

Cependant, on fit quelques préparatifs de guerre plus impoſans que réels. Dès les premiers jours de Mai, on avoit diſtribué des camps & raſſemblé les troupes qui devoient ſervir ſous les ordres du Lieutenant-général Haviland & du Major-général Craig, auxquels la défenſe des côtes étoit ſpécialement confiée, ſoit à Torbay, ſoit dans le diſtrict de Plymouth. Mais ces troupes réglées & toutes celles qu'on eût pu ramaſſer à cette époque, ſe trouvoient inſuffiſantes pour garantir l'intérieur du royaume d'une invaſion étrangère. D'ailleurs les fortifications

1782. des meilleures places avoient été si fort négligées sous l'ancien Ministère, qu'elles étoient pour la plupart hors d'état de soutenir une attaque vigoureuse ; & ce qu'il y avoit de plus allarmant, les vaisseaux Anglois alors en Europe, étoient dans la proportion d'un contre trois, avec ceux des Puissances confédérées.

Projet d'y lever des Corps dans chaque ville.

Pour suppléer à cette foiblesse, le plan de la nouvelle Administration fut d'armer le peuple & de lever des Corps dans les différentes villes du royaume. Le Comte de Shelburne écrivit au Lord-Maire de la Cité de Londres, une lettre où se trouvoient développées les intentions de Sa Majesté sur le nouveau moyen d'augmenter les forces domestiques de la nation. Suivant le projet soumis aux observations de ce premier Magistrat de la capitale, chaque ville de la Grande Bretagne devoit fournir un bataillon ou seulement un certain nombre de compagnies, dont les Officiers seroient choisis parmi les Gentilshommes du voisinage. Les armes destinées à ces compagnies bourgeoises, ne pouvoient leur être délivrées que pour le temps

des exercices ; & il étoit enjoint aux Majors, de veiller à ce qu'elles fussent déposées chaque soir dans les magasins. Les levées de chaque ville n'étoient astreintes à aucun service extérieur, hors le cas d'invasion ou de rebellion, qui seul leur imposoit la loi de se transporter dans tous les lieux où il plairoit à Sa Majesté de les employer; & dans ce cas, elles étoient soumises à la discipline militaire comme les troupes réglées, & devoient recevoir la solde du Gouvernement. 1782.

Objections contre ce projet. Son utilité.

Le projet indiqué dans la lettre du Ministre, avoit été proposé au Lord-Maire, avant d'être communiqué à la Chambre des Communes. Dans la séance du 10 Mai, le sieur Parker-Cooke fit des observations sur l'exécution de ce plan, prit de l'inquiétude à ce sujet, & la témoigna en ces termes à la Compagnie.

« Je ne doute pas des bonnes intentions du Ministère, relativement aux nouvelles mesures imaginées pour la défense du Royaume ; mais à la première vue de ce plan ministériel, je me suis senti frappé d'une terreur involontaire. Si le patriotisme des

1782. Miniſtres actuels me raſſure, l'avenir m'épouvante. Je vois réſulter de ces intentions patriotiques, des conſéquences funeſtes pour la liberté du peuple. Rappellons-nous, Meſſieurs, les ſages précautions de nos ancêtres, pour écarter juſqu'à l'idée d'un gouvernement militaire ; ayons, à cet égard, le même éloignement pour tout ce qui paroît tendre le moins du monde à quelque changement dans la Conſtitution britannique. Je ne vois rien qui juſtifie l'empreſſement avec lequel on paroît vouloir adopter un projet fait pour donner de l'ombrage à la nation, & dont la nouveauté ſembloit exiger la *concurrence* du Parlement. J'eſpère qu'à l'avenir le Miniſtère dont je reſpecte les intentions, voudra bien ne plus recourir à des meſures d'une eſpèce ſi neuve, ſi délicate, ſi allarmante, ſans demander le conſentement & l'aſſiſtance de cette Chambre ».

Son utilité. M. Fox entreprit de juſtifier les Miniſtres, & dit, qu'ils n'avoient dans la circonſtance préſente, ni le droit ni l'intention de rien exécuter, ſans la participation du Parlement. Il fit voir enſuite que la me-

ſure propoſée n'avoit d'autre objet, que de mettre ſur pied une Milice nationale; & quant au danger de cette meſure, il répondit ſur ſa tête de la fidélité du peuple anglois; il prit ſur lui le crime ainſi que la peine, ſi jamais les nouveaux Corps abuſoient de la confiance du gouvernement. Il s'appliqua ſur-tout à démontrer la néceſſité du nouveau plan. « Suppoſons, dit-il, une invaſion; quelles forces ne faudroit-il pas employer à la protection de Ports-Mouth, de Plymouth, de Chatham, de la Capitale même de cet empire? Toutes les troupes du Royaume défendroient mal une ſi vaſte circonférence. Et quel moyen avons-nous de protéger l'intérieur du Royaume, ſi ce n'eſt de créer une force locale, & répandue par-tout où doit ſe porter le danger! Cette meſure eſt ſans doute allarmante; & c'eſt un bien qu'elle le ſoit; elle ouvrira les yeux du peuple ſur le danger de ſa ſituation; dans chaque ville, chaque habitant ſera frappé du péril qui menace ſes foyers, s'il ne les protège les armes à la main. L'exécution de ce plan éveillera la na-

1782.

1782. tion, animera ſon courage, apprendra à nos ennemis qu'il n'eſt pas un Anglois qui ne ſoit déterminé à mourir pour la patrie ».

Ce diſcours du Miniſtre ramena tous les Membres de la Chambre à ſon opinion; & le nouveau plan de défenſe fut approuvé de M. Cooke lui-même, qui rétracta de bonne foi ſa motion.

Que les menaces de guerre de la part des Anglois ne ſont plus qu'une feinte.

M. Fox avoit dit, à la fin de ſon diſcours, que ſi l'inſtant de la paix étoit encore éloigné, ce n'étoit pas faute d'intentions pacifiques chez les Miniſtres de Sa Majeſté; mais qu'ils ne voyoient de sûr moyen d'avancer cet inſtant, qu'un redoublement d'activité dans les efforts de la guerre. Cette réſolution courageuſe ne pouvoit ſe réaliſer, & n'étoit ſans doute qu'une feinte, auſſi bien que la menace d'une déclaration de guerre contre la Maiſon de Bourbon : cérémonie, juſqu'alors différée, & qui n'eût été que ridicule à cette époque. Mais pour rendre les conditions d'une paix univerſelle plus ſupportables, les Miniſtres employoient toutes les petites ruſes qu'il jugeoient capables de faire

1782.

croire à une paix séparée avec l'Amérique & la Hollande. Un de ces petits moyens étoit de répandre que l'Espagne & la France alloient être attaquées par toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne. On débitoit que, suivant les derniers arrangemens du Ministère, Lord Howe devoit commander la *grande flotte* de la Manche; tout le monde savoit que *cette flotte* se portoit tout au plus à trente vaisseaux de ligne; & que par conséquent, ces vaines menaces aboutiroient à l'inaction de la Marine britannique.

Inaction de l'Amiral Howe. Sa retraite sur les côtes d'Irlande.

Si l'on excepte la prise des six transports & des deux vaisseaux de guerre qui faisoientpartie de l'escorte du nombreux convoi sorti des ports de France au mois de Mai, pour aller renfoncer les armées de l'Inde, vaisseaux, dont l'Amiral Barrington s'empara avec des forces supérieures, toutes les opérations des Anglois à cette époque, se bornèrent à des tentatives ou plutôt à des apparences d'expédition, dont l'effet ne suivit jamais les préparatifs. On a déjà parlé de l'inaction de l'Amiral Howe, parti d'Angleterre dans

1782. l'intention de brûler la flotte hollandoise, & qui, après un mois de séjour au Texel, en revint sans avoir détruit une chaloupe. Il ne fut guère plus entreprenant contre les flottes combinées, dont la jonction s'effectua sans le moindre obstacle. Ces flottes réunies se trouvant de beaucoup supérieures à celle de Howe, balayèrent l'Océan, & forcèrent l'Amiral à se retirer sur les côtes d'Irlande, où peu s'en fallut qu'une grande partie de son escadre ne tombât au pouvoir des Alliés.

Que le blocus de Gibraltar va se changer en siége.

Ils attendoient alors des Indes occidentales les convois, dont le retour fut heureusement protégé par leurs escadres. Ceux des Anglois rentrèrent aussi sans accident dans les ports d'Irlande; & ce fut, pour l'Angleterre une faveur bien signalée de la fortune. Si les flottes combinées les eussent apperçus, il est probable qu'un grand nombre de ces bâtimens n'auroit jamais revu les ports britanniques; mais elles se disposoient à quitter l'Océan; & l'attention des Chefs se portoit alors vers la Méditerranée, où ils alloient se

ſe rendre pour garder le Détroit, & intercepter les ſecours envoyés à Gibraltar, dont le blocus étoit au moment de ſe changer en ſiége. Avant que d'eſquiſſer le tableau de cette dernière expédition de la campagne, & par conſéquent de la guerre en Europe, remontons à quelques détails préliminaires de ce grand événement.

1782.

Détails préliminaires.

Le blocus de Gibraltar ſe continuoit depuis trois ans, avec une lenteur déſeſpérante pour les troupes eſpagnoles, qui ſe conſumoient ſans rien terminer, devant cette fortereſſe imprenable. Le Général Elliot avoit encore plus à ſouffrir de cet interminable blocus, dont l'opiniâtreté réduiſoit ſa garniſon aux plus rudes extrêmités de la diſette. Cette inaction étoit d'autant plus allarmante pour le Gouverneur, qu'elle avoit l'air du calme qui précede la tempête; les ouvrages avancés des Eſpagnols ne laiſſoient plus attendre de préparatifs que pour un aſſaut général. M. Elliot voulant prévenir cette cataſtrophe, ou du moins l'éloigner, avoit projetté de brûler ces ouvrages; il prit ſes me-

Projet d'une ſortie. Combien elle eſt funeſte aux aſſiégeans.

sures en conséquence; & dans la
1782. nuit du 26 au 27 Novembre, il
détacha, sous la conduite du Bri-
1781. gadier-Général Ross, deux régimens
& huit compagnies de Grenadiers.
Ils étoient formés en trois colonnes composées d'un corps avancé, d'un parti de Pionniers & d'Artilleurs, d'un corps d'appui & d'un corps de réserve à l'arrière-garde; les Pionniers de la colonne gauche, étoient des Matelots tirés des vaisseaux de Sa Majesté Britannique. L'ordre portoit d'attaquer les batteries élevées du côté de la porte de terre; & cette expédition eut tout le succès qu'on s'en étoit promis. Les troupes qui défendoient ces postes, n'étoient point en état de résister long-temps; elles furent massacrées en grande partie. Le reste fut pris ou mis en suite; & les ouvrages écroulés devinrent la proie des flammes. Cette expédition fut exécutée en moins d'une heure & demie. Le détachement sorti de Gibraltar à trois heures du matin, étoit rentré dans ce fort avant cinq heures; & ce qu'il y eut de plus heureux, il n'en coûta que dix

hommes à la garnison. Ses blessés, au nombre de quarante-trois, l'étoient si legèrement, que, suivant la relation du Gouverneur, aucun d'eux ne paroissoit être en danger. Un Volontaire du régiment d'Arragon avoit pris & désarmé un Soldat anglois; ce fut le seul prisonnier que firent les Espagnols. On apprit de lui que la sortie du 27, avoit été dirigée, sur les renseignemens d'un Caporal & d'un autre Soldat déserteurs des Gardes Wallones; qu'ils avoient guidé les Anglois dans leur marche nocturne, & leur avoient indiqué l'endroit qu'il falloit attaquer.

1782.

Dommages réparés. Tentatives moins heureuses des assiégés.

Tout le mois de Décembre fut employé à réparer les dommages de la journée du 27 Novembre; & tout le camp de Saint-Roch s'y porta avec une activité qui ne se rallentit pas un instant, malgré le feu de la Place constamment dirigé sur les travailleurs. De leur côté, les Anglois continuoient leurs ouvrages avec une ardeur qui n'étoit pas toujours couronnée par le succès; les travaux de la forteresse furent vingt fois interrompus par le feu de l'ennemi. Elle redoubla le sien dans la

1782. journée du 25 Janvier, & toujours infructueusement, contre les nouveaux ouvrages de la batterie de Saint-Charles, que les bombes & les carcasses enflammées ne purent endommager. Enfin, les assiégés tentèrent une seconde sortie; mais on étoit sur ses gardes; ils rentrèrent précipitamment dans leurs lignes, avant de s'être exposés au feu de l'artillerie espagnole.

Difficultés de ravitailler Gibraltar. Le scorbut y fait de grands ravages.

Cependant on manquoit de vivres à Gibraltar; & rien n'étoit plus difficile que de ravitailler cette place. Trois bélandres avoient osé le tenter; une fut prise le 11 Janvier, par deux félouques en station à Tanger; les deux autres parurent le 16, au sud de la pointe de Carnero; elles dirigeoient leur marche vers Gibraltar, d'où elles furent écartées par une division de cinq barques canonnières, qui leur en fermèrent le passage. Mais à la faveur de la brume, deux frégates Angloises & de petites barques de Portugal y pénétrèrent avec des vivres. Ce rafraîchissement rendit la vie à plusieurs soldats attaqués du scorbut, dont l'usage trop constant des viandes salées avoit

1782.

favorisé les ravages ; cette cruelle maladie enlevoit chaque jour cinq ou six hommes à la garnison. On apprit d'ailleurs par un soldat déserteur, que le feu des Espagnols l'avoit beaucoup diminuée, & que les assiégés attendoient avec impatience l'escadre Angloise qui devoit leur amener, au premier moment, un renfort de nouvelles troupes. On se proposoit, à leur arrivée, de faire une sortie générale contre les lignes Espagnoles. Enfin, on sut que le Gouverneur Elliot se disposoit à renvoyer sur les deux frégates pourvoyeuses, les soixante prisonniers faits dans la matinée du 27 Novembre.

Que la garnison de Gibraltar n'est point effrayée par toutes les menaces d'un siége, dont elle prévoit l'issue.

Quoique chargés de munitions de guerre & de bouche, les navires entrés dans le port de Gibraltar, ne suffisoient point à son approvisionnement ; ils ne pouvoient suppléer long-temps à la consommation journalière. C'étoit donc un bon moyen de réduire la place, que de s'en tenir au blocus, & de s'attacher uniquement à lui couper les communications ; mais ce moyen trop lent pour l'ardeur des troupes,

1782. ne paroiſſoit point aſſez glorieux au Conſeil de Madrid, où l'on ne comptoit pour rien l'acquiſition de Gibraltar, ſi l'on n'y joignoit la gloire de l'avoir emporté de vive force. Toutes les meſures furent dirigées en conſéquence de ce plan audacieux, & tous les préparatifs annoncèrent le projet bien formé d'une attaque meurtrière. D'après ces meſures, on frétoit à Cadix, pour le compte de Sa Majeſté Catholique, de gros bâtimens employés juſqu'alors au Commerce des Indes; on les radouboit de manière à ſoutenir le plus grand feu. Leur deſtination étoit de faire les approches du môle neuf & de la pointe d'Europe. On faiſoit paſſer à Algéſires des trains de la plus groſſe artillerie; & dès les premiers jours de Mars, on y comptoit un grand nombre de chaloupes ou de bateaux chargés de mortiers, & de canons du plus fort calibre. Malgré ces apprêts menaçans, on ſut par les déſerteurs Anglois, que la garniſon de Gibraltar s'étoit enfin raſſurée au point d'attendre avec impatience, l'inſtant d'un aſſaut dont elle prévoyoit l'évènement.

1782.

Que cette grande entreprise est différée. Cause de ce retard.

Quoique le vœu général de la nation Espagnole fût pour le siége, il s'y trouvoit cependant des spéculateurs prévoyans qui en redoutoient le danger; & tout le monde ne s'accordoit pas encore sur la réalité de cette entreprise. Quelques-uns la croyoient différée jusqu'à l'issue de l'expédition projetée contre la Jamaïque, dont le succès eût, sans doute, remis les Espagnols en possession de Gibraltar, sans répandre tout le sang que devoit coûter l'attaque régulière de cette place inaccessible. Le retard de cette grande entreprise tenoit à d'autres obstacles. Si le vœu des Espagnols & le choix non déclaré du Monarque, appelloient le Duc de Crillon à l'honneur de la diriger, la bienséance, & les égards dus à ses concurrens, exigeoient qu'on ne précipitât point sa nomination. Don Martin Alvarez, Commandant du blocus, avoit surtout des prétentions à faire valoir contre le vainqueur de Minorque; & les services de cet Officier Espagnol étoient appuyés de recommandations très-puissantes auprès de Sa Majesté Catholique; mais elle

1782.

Le Duc de Crillon est nommé pour la diriger.

devoit consulter dans ce choix, & son inclination naturelle, & les intérêts de la nation Espagnole. Ce fut pour les concilier, qu'elle donna la préférence au Duc de Crillon. Sa nomination ne devoit être déclarée qu'à l'arrivée du Général, qui, débarqué tout récemment à Barcelone, étoit attendu à Madrid dans les premiers jours d'Avril. Il arriva le 15 au château d'Aranjuez, où il eut de fréquentes conférences avec le Roi & ses Ministres, toutes relatives au siége de Gibraltar. On y discuta les divers plans d'attaque, tant de fois remis sous les yeux de la Cour. Jusqu'alors on avoit distingué celui de M. de Vallière, Lieutenant général au service de la France ; celui de M. Gauthier, Constructeur à Cadix ; celui du Directeur du Génie, & un quatrième de l'Ingénieur en chef du camp de Saint-Roch. Le Chevalier d'Arçon, Ingénieur François d'un rare mérite, en avoit un cinquième à proposer ; il se tint un Conseil des Ministres & des Généraux, où ce dernier plan fut examiné. Il parut réunir tous les avantages que les quatre autres présentoient séparé-

Divers plans d'attaque. Celui de M. d'Arçon est préféré.

ment.. Le Duc de Crillon l'adopta sans restriction; & M. d'Arçon eut ordre de partir le 21 pour Algézires. Il y fut dévancé par les bâtimens chargés de l'artillerie destinée à l'attaque des môles, & qu'on avoit fait escorter par cinq vaisseaux de ligne, dont la mission étoit de croiser vers le Détroit. Cet habile Ingénieur trouva cent soixante-seize canons de fonte au camp de Saint-Roch; & bientôt cinquante autres y arrivèrent de Ciudad-Rodrigo. On attendoit chaque jour à Algézires les bâtimens de Cadix, qui devoient être disposés en Batteries flottantes; mais on avoit beau hâter les immenses préparatifs de cette audacieuse expédition, l'opinion de M. d'Arçon étoit qu'on ne pourroit entamer le siége qu'à la fin du mois d'Août.

1782.

Hommages rendus aux talens du Duc de Crillon.

La présence du Capitaine général n'étoit point encore nécessaire au camp de Saint-Roch, & le Duc de Crillon ne devoit quitter la Cour de Madrid, que dans les derniers jours de Mai. Il y jouissoit des hommages rendus à l'un des grands noms que l'Histoire ait consacrés; hommages si flatteurs, quand on les

1782. doit à l'éclat des vertus qui ſont l'unique appui des grands noms. Cet avantage ne fut point conteſté à l'illuſtre deſcendant de l'ami de Henri IV ; & la voix des Souverains ſe mêla dans cette occaſion aux acclamations de leurs ſujets, pour célébrer les talens de ce digne héritier d'un Héros. On ſe rappelle avec attendriſſement les paroles flatteuſes que Louis XVI avoit adreſſées au jeune Comte de Crillon, qui lui fut préſenté immédiatement après la conquête de Minorque. On a lu avec une égale émotion celles du Roi d'Eſpagne au Duc lui-même, lors de ſon retour de cette grande expédition; on ne ſera pas moins ému à la lecture de cette lettre, que Sa Majeſté Impériale lui écrivit dans les mêmes circonſtances :

Lettre de l'Empereur au Duc de Crillon.

« MON GÉNÉRAL, tant que j'ai vu Votre Excellence lutter ſeule contre les difficultés qu'on rencontre ordinairement dans toutes les Cours, dès qu'on veut bien faire & ſe montrer ſupérieur à la multitude, ... je me ſuis contenté d'adreſſer des vœux au Ciel, pour que les deux Souverains, que vous avez l'honneur

de servir & que j'aime avec la plus grande tendresse, comme amis & comme alliés, reconnussent les talens de Votre Excellence, & prononçassent enfin, *je le veux*, sans vous refuser aucun des moyens nécessaires pour agir efficacement. Mais à présent que Votre Excellence a terminé glorieusement son entreprise, que par vos sages dispositions, le fort Saint-Philippe & toute l'île de Minorque se trouvent au pouvoir du Roi, & que Votre Excellence a eu assez d'empire sur elle-même, pour laisser crier & douter, & assez de patience pour vaincre, en épargnant le sang des hommes qui vous étoient confiés, & qui sont toujours d'un prix inestimable; à présent, dis-je, ce n'est plus le temps de me borner au silence; & je suis en état de rappeller à Votre Excellence, le Comte DE FALKENSTEIN, à qui elle fit la faveur de montrer une partie de l'Espagne & d'être son bon Compagnon, tant à cheval qu'en *Colléras* (1). Depuis ce moment, M. le

1782.

(1) On appelle ainsi en Espagne, les attelages des mules qui portent de gros *colliers*.

1782. Duc, il ne m'eſt pas reſté le moindre doute ſur votre zèle à entreprendre, & ſur votre valeur à exécuter des choſes où les autres ne trouveroient que des difficultés. Agréez mes plus ſincères félicitations. Quoiqu'en cette occaſion vous en receviez beaucoup, parce qu'en effet vous les méritez; j'eſpère que vous ne ſerez pas indifférent à ce témoignage, de la part d'un étranger qui ſe tient à quatre cents lieues de Votre Excellence, & qui fait profeſſion d'eſtimer l'honneur, la valeur & le patriotiſme. Je prie Votre Excellence, en conſervant ſon ſouvenir, de me croire toujours, mon cher Général, votre très-affectionné JOSEPH ».

Feu violent de la part des aſſiégeans & des aſſiégés.

Cependant on faiſoit au camp de Saint-Roch tous les travaux néceſſaires pour ſe garantir d'une ſurpriſe. De nouveaux ſecours étoient

---

M. le Duc de Crillon étoit à Bayonne, lors du paſſage de l'Empereur dans cette ville. Sa Majeſté Impériale voulut mettre le pied en Eſpagne; mais elle n'avoit point d'attelage; M. de Crillon lui prêta le ſien, & l'accompagna juſqu'à Saint-Sébaſtien. C'eſt à ce petit voyage que l'Empereur fait alluſion dans ſa lettre.

entrés dans Gibraltar, & le Commandant du blocus craignoit une sortie des assiégés. Le projet en avoit transpiré jusqu'au camp; & Don Alvarez y préparoit les troupes, en donnant toutes les nuits de fausses allarmes, pour qu'au premier signal on les trouvât disposées à une vigoureuse défense. Pendant tout le mois d'Avril, les travaux du camp n'eurent d'autre objet, que d'éviter cette surprise. On garnit de canons les endroits par où l'ennemi pouvoit diriger ses approches; & la batterie de Saint-Martin, qui enfiloit la Porte-de-terre, fut augmentée de six pièces. Graces à ces précautions, la sortie n'eut pas lieu; mais les assiégés s'en dédommagèrent en redoublant leur feu, qui devint si vif, qu'ils tiroient jusqu'à cinq cents coups de canon par heure. Une de ces canonnades tua dans un seul jour quarante hommes aux Espagnols, & leur en blessa davantage; les Ingénieurs, D. Joachim Villanueva & D. Matthias Octave de Tolede furent du nombre des premiers. Le feu des Espagnols ne faisoit pas de moindres ravages dans la place, où le scorbut exer-

1782.

1782. çoit les siens avec un tel progrès, qu'il y avoit peu de Soldats qui n'en fussent plus ou moins affectés. La Garnison qui d'abord avoit paru braver les menaces de l'ennemi, commençoit à ressentir la crainte, à la vue des formidables apprêts d'un siége, dont M. de Crillon alloit avoir la conduite. Trente mille hommes d'excellentes troupes, devoient seconder les efforts de ce Général. On voyoit arriver de toutes parts, au camp de Saint-Roch, des transports d'artillerie & de munitions de guerre; mais rien ne dut effrayer le Gouverneur Elliot & ses braves soldats, comme les redoutables machines, dont M. d'Arçon fut l'inventeur. Je veux parler de ces Batteries flottantes qu'on supposoit à l'épreuve du canon & de la bombe, dont l'explosion terrible alloit, disoit-on, mettre en cendre tous les ouvrages de Gibraltar, & réduire cette place à subir le sort de la forteresse de Saint-Philippe. On verra tout-à-l'heure, que les effets de ces machines fulminantes étoient exagérés dans l'opinion publique.

Effets exagérés des batteries flottantes.

Tout le mois de Mai fut employé au transport des troupes ; & dans les premiers jours de Juin, on comptoit déjà vingt mille hommes devant Gibraltar. Cent bâtimens & neuf ou dix bataillons étoient arrivés de Minorque avec des munitions de toute espèce. La joie, l'abondance, & la santé régnoient dans le camp de Saint-Roch qui offroit par-tout l'aspect d'une ville. Les troupes y avoient construit de petites maisons de bois, dont la distribution régulière formoit des espèces de rues. Celles qu'habitoient les Officiers étoient bâties en briques ; & chacune avoit un petit jardin, où l'on cultivoit des fleurs & des légumes.

1782. Que le camp de Saint-Roch est l'image d'une ville.

Depuis l'arrivée du renfort de Mahon, le feu de la place assiégée s'étoit beaucoup ralenti ; & celui des Espagnols devenoit chaque jour plus violent. Le 11, une bombe lancée de la cinquième batterie, alla tomber sur un des ouvrages de la place, y fit un ravage affreux, & tua ou blessa soixante - dix soldats. On avoit élevé sur la rive gauche du Guadron un observatoire, d'où

Observatoire d'où l'on voit ce qui se passe à Gibraltar. Arrivée du Duc de Crillon.

1782. l'on put apprécier les effets de cette explosion. C'étoit de-là qu'on appercevoit toutes les manœuvres de la garnison de Gibraltar, & qu'on s'assuroit du nombre de ses défenseurs, alors porté à six mille huit cents hommes. De cet observatoire, on vit la pompe funèbre du Chevalier Grimm, premier Ingénieur de la place; & qui, avant sa mort, avoit tout disposé pour une vigoureuse résistance. Mais le Duc de Crillon venoit d'arriver au camp; & sa présence animoit tous les ouvrages. Rien n'étoit plus imposant que les préparatifs de ce fameux siége, dont le spectacle excita, dit-on, la curiosité du Roi de Maroc.

Le 18 Juin.

Que M. le Comte d'Artois est en route pour se rendre au camp.

On attendoit au camp de Saint-Roch un témoin plus cher aux assiégeans. M. le Comte d'Artois étoit en route pour Madrid, d'où, après quelque séjour, il alloit se rendre devant Gibraltar. Il étoit accompagné du Prince de Nassau, qui venoit commander une des Batteries. Le 18 Août, il y en avoit déjà trois d'achevées, & l'on devoit porter jusqu'à dix le nombre de ces terribles machines, sur la construction des-

quelles il eſt bon d'arrêter un moment l'attention du lecteur.

1782.

Conſtruction des batteries flottantes.

Les dix vaiſſeaux convertis en batteries flottantes avoient été raſés & recouverts d'un côté par un blindage incliné que l'action des bombes ne pouvoit entamer ; la partie de bas-bord qui devoit faire face à l'ennemi étoit renforcée d'un redoublement en bois de chêne d'environ ſix pieds d'épaiſſeur. On les croyoit à couvert de l'incendie, moyennant une circulation aqueuſe répandue dans les maſſes de bois, expoſées à la pénétration des boulets rouges ; & la ſur-épaiſſeur des redoublemens des bordages devoit les garantir de la ſubmerſion. Les plus grandes de ces Batteries portoient juſqu'à vingt-quatre bouches à feu du calibre de vingt-quatre, & les dix réunies devoient préſenter un enſemble de cent cinquante ſix pièces d'artillerie.

Premières diſpoſitions du Gouverneur Elliot contre les batteries flottantes.

Juſqu'alors, le Gouverneur Elliot avoit dirigé les travaux de la garniſon contre les ouvrages de terre ; informé de la conſtruction des Batteries de mer, il tourna ſon attention vers ces fulminantes machines,

1782.

& fit creuser dans le roc de profondes cavités à l'instar de ces vastes mortiers, pratiqués dans les rochers de l'île de Malthe. Il se proposoit, dit-on, d'en faire usage, non pour lancer des bombes, mais pour répandre au loin, & particulièrement sur les Batteries, un déluge de pierres qui n'auroit pas manqué de couler à fond les bâtimens, ou d'écraser les équipages accueillis de cette épouvantable grêle. On verra tout-à-l'heure, qu'on devoit opposer à ces flottantes citadelles des moyens de défense encore plus efficaces.

M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon visitent les ouvrages de terre.

Cependant, M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon étoient arrivés au camp de Saint-Roch. Leur premier soin fut d'examiner les travaux du siége; & d'abord ils allèrent visiter la parallèle nouvellement formée, où l'on se proposoit d'établir une batterie de cent vingt pièces de canon & de soixante mortiers. Les Princes étoient accompagnés du Duc de Crillon & des principaux Officiers de l'armée.

L'objet des ouvrages du côté de la terre, fut d'agir auxiliairement sur les revers des deux fronts de la

place, attenans au vieux môle, qu'on devoit attaquer directement du côté de la mer, avec les Batteries flottantes. Les troupes Espagnoles occupoient la droite de la parallèle, & les François la gauche; mais avant que de les suivre dans leurs diverses opérations, il est nécessaire d'en faire connoître le théâtre.

1782.

Situation de Gibraltar.

La baie de Gibraltar, dont la direction est sur le Nord, peut avoir cinq lieues de profondeur. Du côté de l'Est, son entrée est fermée par un rocher; à l'Ouest, elle a un cap qu'il faut doubler pour gagner l'Océan. Au fond de la baie est la ville d'Algézires, située vis-à-vis celle de Gibraltar. Le camp de Saint-Roch s'étendoit sur un terrein sablonneux, environ à deux mille toises de la place; le fort Sainte-Barbe terminoit les lignes Espagnoles. La montagne de Gibraltar n'a pas moins d'une lieue de longueur, sur un quart de largeur; sa plus haute élévation est d'environ mille pieds. Le côté de l'Est qui fait face à la Méditerranée, offre dans toute sa longueur un roc vif & coupé à pic; ce qui le rend inattaquable. L'extrémité du Sud, nommée la

1782. pointe d'Europe, se termine à la mer par un bord escarpé de six à huit pieds de haut; ce bord est fermé par une muraille solide, qui porte une batterie de quelques pièces de gros canon. Derrière cette muraille, s'élève jusqu'à vingt-cinq pieds, un plateau entouré d'escarpement, sur lequel les assiégés avoient un camp qui communiquoit à un autre camp retranché dans le quartier du grand Hôpital. La ville, qui s'étend le long de la mer, a beaucoup de surface & peu de profondeur; elle est défendue à l'Ouest par un mur en parapet de quinze pieds d'épaisseur, armé de batteries presque sans interruption. Sur cette étendue, les Anglois avoient jeté en avant, & jusqu'à la mer, trois ouvrages considérables. Le premier, qui est au Nord, a cent toises de long, & se nomme le vieux môle; on venoit d'y élever une batterie redoutable contre les ouvrages de Saint-Roch. Au milieu étoit le môle des chaloupes, dont la batterie protégeoit le mouillage; le môle neuf paroissoit le moins fort des trois ouvrages. Le front qui regarde l'at-

taque de terre, consistoit en deux bastions réunis par une courtine; ce front, que couvrent un fossé, une demi-lune, un chemin couvert & un glacis contreminés, étoit encore renforcé par la difficulté de l'accès, au moyen de l'inondation qui défendoit l'approche d'une langue de terre comprise entre la mer & le rocher, par laquelle on arrive à la place. Le côté du Nord qui faisoit face aux lignes ennemies, étoit le point d'attaque le plus formidable qu'il y eut en Europe. Dans cet endroit, le rocher s'élève à sa plus grande hauteur; & les Anglois l'avoient garni de batteries qui, plongeant sur celles des Espagnols, y faisoient pleuvoir une grêle de bombes & de grenades. Depuis trois ans on s'obstinoit à vouloir entamer la place de ce côté-là; & cent mille hommes des meilleures troupes auroient échoué dans cette entreprise.

1782.

Suivant le plan de M. d'Arçon, la grande attaque devoit se faire du côté de la mer. Cependant, après avoir achevé la parallèle dont on a fait mention, d'abord on se proposoit de faire jouer les batteries

Plan d'attaque de M. d'Arçon.

1782. diſtribuées dans toute ſon étendue, d'écraſer celles de la montagne, de battre à ricochet le front bas ſitué entre la mer & le rocher, & de continuer ce feu pendant quinze jours, à raiſon de cinquante coups par pièce en vingt-quatre heures. Ce terme expiré, les Eſpagnols devoient travailler à l'emboſſage des Batteries flottantes, de manière à pouvoir en diriger tous les feux ſur le vieux môle. On ſe propoſoit d'y joindre quarante chaloupes canonnières & vingt bombardes, ce qui, joint aux feux auxiliaires de l'attaque de terre, pouvoit former un enſemble d'environ quatre cents bouches à feu. Si on parvenoit à faire taire celui de la place, les Batteries flottantes devoient s'approcher à la diſtance néceſſaire pour battre en brèche, & faciliter un aſſaut qui ne pouvoit manquer d'être ſanglant.

Danger que bravent M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon.

En attendant une attaque générale, il ſe faiſoit de part & d'autre un feu bruyant & meurtrier. Les Princes alloient chaque jour à la tranchée; le Duc de Crillon leur repréſenta le danger auquel ils s'expoſoient. *A quoi ſerois-je bon ici*, lui

répondit M. le Comte d'Artois, *si je ne venois pas encourager ces braves travailleurs ?*

1782.

Heureux essai des batteries flottantes. Elles gagnent leurs différentes stations.

Dans les premiers jours de Septembre, les ouvrages touchoient à leur perfection, tant pour l'entreprise de terre que pour celle de mer. Les Batteries flottantes venoient d'être achevées. L'essai qu'on en fit d'abord ne fut relatif qu'à la marche & à la manœuvre de ces machines guerrières ; il répondit parfaitement aux espérances de l'Ingénieur. Enfin le jour fut indiqué pour une attaque décisive ; & dans la matinée du 9, l'artillerie de terre commença à faire feu sur la place. On s'en tint là pendant trois jours ; & ce fut avec un succès qui sembloit promettre la réduction de Gibraltar, à la première explosion des Batteries flottantes. Le 13, le vent se trouvant favorable, elles levèrent l'ancre sur les sept heures du matin, & vinrent prendre leurs stations à des distances inégales & combinées. La *Pastora*, commandée par Don B. Moreno, marchoit en tête de l'avant-garde ; elle étoit suivie de la *Talla-Piedra*, aux ordres du Prince de Nassau. Malgré

1782. le feu vif & conſtant de l'ennemi, ces deux batteries s'emboſsèrent environ à deux cents toiſes des murailles, & bientôt elles dirigèrent leurs bordées contre Gibraltar. Les huit autres arrivèrent ſucceſſivement à diverſes ſtations, & en s'éloignant plus ou moins des fronts qui étoient en arrière du vieux môle, contre lequel toutes les attaques devoient ſe réunir. Pendant ce temps, les lignes Eſpagnoles & Françoiſes continuoient leur feu, dans l'unique vue, comme on l'a dit, d'agir auxiliairement, en battant à revers les fronts attaqués par les Batteries flottantes. On s'étoit propoſé de faire avancer pluſieurs diviſions de barques canonnières; mais divers accidens ne permirent pas d'exécuter ce projet convenable à la circonſtance. Il entroit auſſi dans le plan d'attaque, d'employer des vaiſſeaux de ligne, pour opérer une diverſion vers la pointe d'Europe; d'autres obſtacles s'y opposèrent.

Nouvelles diſpoſitions du Gouverneur. Effet des boulets rouges lancés contre les batteries flottantes.

Cependant le feu ſe ſoutint pendant cinq heures, avec une égale vivacité de part & d'autre. Enfin celui des Eſpagnols parut avoir l'avantage; &

& le Gouverneur sembloit se résigner au sort dont on l'avoit menacé ; mais sur les quatre heures du soir, voyant que l'action des Batteries flottantes languissoit, & que l'attaque auxiliaire restoit dans le silence, M. Elliot ramena sa garnison au service de l'artillerie du rempart, & redoubla le feu des boulets rouges qui n'avoit point été interrompu. 1782.

Jusques-là, on les avoit éteints sans beaucoup de peine ; mais la circulation aqueuse qui devoit préserver les bords, ayant été mal dirigée dans la précipitation de la construction & de l'attaque, il fallut employer un grand nombre de bras pour éteindre ces boulets ; & l'on ne put y réussir, lorsque le feu des Batteries eut une fois cessé de balancer le feu de la place assiégée. Il n'étoit pas impossible de les sauver en prenant le large ; des circonstances fâcheuses y mirent obstacle ; & comme on craignit qu'en les abandonnant, l'ennemi ne s'emparât des équipages & ne profitât de l'artillerie de bronze qu'elles portoient, on ordonna aux Commandans de les évacuer & d'y mettre le feu ; ce qui fut

1782.

exécuté. Le malheureux essai des Batteries flottantes coûta douze cents hommes aux assiégeans; de ce nombre, il y en eut beaucoup de noyés; & quelques-uns périrent dans les flammes.

La mission de l'Amiral Howe étoit-elle de secourir Gibraltar?

Ce terrible échec des armées combinées devant Gibraltar, n'avoit point ralenti l'ardeur des troupes; on se promettoit toujours ou de l'enlever de force, ce qui étoit impraticable, ou de le réduire par famine, ce qui n'étoit pas impossible avec le concours des élémens; mais ils ne devoient point favoriser ce projet. Cependant Gibraltar avoit plus que jamais besoin d'être ravitaillé; & l'on venoit de prendre d'assez bonnes mesures pour empêcher l'Amiral Anglois d'y faire passer son convoi. Deux jours avant la désastreuse tentative des Batteries flottantes, Don Cordova s'étoit réuni avec toute son armée, aux six vaisseaux de ligne qui croisoient depuis long-temps dans la baie d'Algézires. Cette armée, de beaucoup supérieure à celle de Howe, étoit un épouvantail bien fait pour justifier ses lenteurs, qu'on affectoit d'attribuer en Angleterre, à la contrariété des vents;

il est probable que l'intention du Gouvernement n'avoit point été de secourir Gibraltar. Dès le premier Septembre, la flotte Britannique se trouvoit en état de faire route vers le détroit; le vent étoit favorable, & ne cessa pas de l'être jusqu'au 17. L'Amiral pouvoit arriver en dix jours; mais il n'y avoit pas un moment à perdre; & trois jours de retard devoient rendre vains tous les frais de cet armement. Le siége de la place se continuoit avec la plus grande vigueur; on s'attendoit à chaque instant à la voir foudroyée par les Batteries flottantes. Cependant l'Angleterre se conduisit, en cette circonstance, comme s'il eût été question de gagner du temps, & que son salut eût dépendu de la lenteur des opérations. Au lieu de cingler vers la Méditerranée, l'Amiral se porta dans les dunes, sous prétexte d'observer les Hollandois qui ne faisoient aucun mouvement. Après une absence de quelques jours, il reparut à Portsmouth, d'où il mit enfin à la voile le 11 Septembre. Le 13, il étoit encore à Cork, sur les côtes d'Irlande. Après 1782.

1782. tous ces délais volontaires, la flotte Angloise fut retardée par de véritables obstacles; les vents changèrent, & sa navigation devint très-laborieuse; le 9 Octobre, l'Amiral étoit à peine à la hauteur du cap Saint-Vincent. Suivant sa relation, il s'étoit flatté de rencontrer l'ennemi devant le cap Marie, comme s'il eût pu ignorer ce que tout le monde savoit, que les escadres combinées avoient établi leur station dans la baie d'Algézires. Quoi qu'il en soit, voici les principales circonstances du ravitaillement de Gibraltar, telles que les présente le rapport de l'Amiral Anglois.

Ravitaillement de Gibraltar. Relation de l'Amiral Howe.

« Dans la matinée du 11 Octobre, j'entrai, dit-il, dans le détroit; & sur le soir, il s'offrit pour les vaisseaux d'approvisionnement, une occasion favorable de gagner le mouillage de leur destination, sans être molestés par l'ennemi; mais faute de prévoyance dans quelques détails relatifs à la navigation, des trente-un navires qui, pendant la traversée, avoient marché de conserve avec la flotte, quatre seulement remplirent leur objet. Cependant, il s'étoit

élevé dans la nuit du 10, une tempête qui avoit fort maltraité les escadres combinées. Deux vaisseaux à deux ponts s'étoient échoués sur le rivage ; un troisième perdit son mât de misaine & son beaupré ; un quatrième fut pris, après avoir été jeté sous les ouvrages de la place ; deux autres étoient sortis de la baie gouvernant du côté de l'Est. Dans la soirée du 13, l'ennnemi fit un mouvement pour empêcher que les autres navires d'approvisionnement n'entrassent dans Gibraltar. La flotte Britannique étoit alors formée en ordre de bataille à la hauteur de Fangerolle ; il parut s'y porter avec l'intention de la combattre ; mais sur les neuf heures, il prit le parti de serrer le vent, amures à babord. Le lendemain matin nous étions au Sud, à six ou sept lieues des ennemis ; le vent passa bientôt à l'Est, & nous saisîmes cette occasion de faire avancer les autres navires avitailleurs ; le 18, ils mouillèrent tous dans la baie Rosia. Les troupes distribuées sur les vaisseaux de guerre débarquèrent en même temps avec des munitions de toute espèce.

1782.

Le Saint-Michel, de soixante-dix canons.

1782. Lorſque j'eus pourvu amplement à tous les beſoins de la garniſon, je voulus profiter du vent pour regagner la côte de l'Eſt ; mais le 19, au point du jour, nous découvrîmes à peu de diſtance au Nord-eſt, les forces combinées de l'ennemi ; & dans ce moment nos vaiſſeaux ſe trouvoient également éloignés des points d'Europe & de Ceuta, de manière qu'ils manquoient d'un eſpace ſuffiſant pour ſe former en ordre de bataille ; ce qui nous mit dans la néceſſité de paſſer le détroit, & de fuir devant l'Amiral Eſpagnol. Le lendemain matin, les eſcadres combinées, fortes de quarante cinq vaiſſeaux de ligne, conſervoient encore l'avantage du vent qui venoit de tourner au Nord. La flotte Britannique s'étant formée pour les recevoir, leur laiſſa le choix des diſtances. Au coucher du ſoleil, elles commencèrent leur canonnade ; & juſqu'à dix heures, elle continua de toute l'étendue de leur ligne, mais avec très-peu d'effet. Nous rendîmes feu pour feu, autant que nous le permettoient les diſtances, qui n'étoient point à notre diſpoſition. Pen-

1782.

dant toute la nuit, notre flotte porta les mêmes voiles qu'au premier moment de la canonnade; mais l'ennemi serra le vent; & les deux armées se trouvèrent bientôt séparées. . . . . . Quelques-uns de mes vaisseaux ayant plus souffert dans la journée du 20, qu'on ne l'avoit cru d'abord, il fallut deux jours pour les réparer. D'ailleurs, le calme qui régna pendant tout ce temps, ne permettoit point de tirer avantage de l'occasion qui se présentoit de poursuivre l'ennemi. On le vit pour la dernière fois le 21, portant au large vers le Nord-nord-ouest, amures à tribord. Je regrette, continue l'Amiral, qu'en serrant le vent le plus près possible, il ait empêché le plein effet des efforts animés de nos escadres ».

Autre relation extraite de la Gazette de France.

Il y a bien des erreurs, pour ne pas dire bien de la mauvaise foi, dans cette relation, à laquelle il convient d'opposer celle du Général Don Louis de Cordova, & les autres Journaux, tant François qu'Espagnols, des opérations de l'armée combinée. En voici l'extrait tel que la Gazette de France a cru pouvoir

1782. l'adopter, ſans compromettre ſa véracité ordinaire.

« Le 20 Octobre, l'armée de France & d'Eſpagne, qui chaſſoit depuis deux jours celle d'Angleterre, ſe trouva, ſur les cinq heures & demie du ſoir, à portée d'engager un combat à la ſortie du détroit. Notre ligne qui avoit été formée par rang de vîteſſe, n'étoit que de trente-deux vaiſſeaux contre trente-quatre; douze autres de nos vaiſſeaux n'avoient pu joindre. L'*Invincible*, que montoit le Comte de la Motte-Piquet, commença le feu à la diſtance de deux câbles; il étoit ſuivi du *Saint-Iſidro*, vaiſſeau Eſpagnol; du *Guerrier*, du *Dictateur*, du *Suffiſant* & du *Robuſte*, aux ordres de MM. du Pleſſis-Parſcau, de la Clue, de Caſtelet, & du Marquis de Nieul. Le feu ſoutenu de cette diviſion obligea le vaiſſeau de tête de la ligne Angloiſe d'arriver. L'*Invincible* eut alors à combattre trois vaiſſeaux à trois ponts; mais il fut ſi bien ſecondé par le *Guerrier*, & les vaiſſeaux qui ſuivoient, que l'ennemi, contraint

de plier, fit une eſpèce de retraite. Le feu s'étoit étendu juſques vers le centre de la ligne. Le *Majeſtueux*, que montoit le Vicomte de Rochechouart, arriva vent arrière ſur les Anglois, & combattit lui ſeul ſi vigoureuſement contre trois vaiſſeaux à trois ponts, qu'il les força de reculer. Pluſieurs vaiſſeaux de l'armée venoient alors à toutes voiles, pour ſoutenir le *Majeſtueux*. Le combat dura jusqu'à dix heures & demie. Don Louis fit ceſſer le feu, parce que l'ennemi, qui s'étoit toujours replié, ſe trouvoit alors hors de la portée du canon. Le lendemain matin, les vaiſſeaux Anglois le moins éloignés de la flotte combinée, en étoient à plus de quatre lieues; on perdit tout eſpoir de les rejoindre ».

Obſervations ſur les manœuvres des deux armées.

De tout ce qu'on vient d'expoſer, & des rapports même de l'Amiral Howe, on peut conclure, en forme de récapitulation, que jamais ſuccès n'avoit été plus embarraſſant pour l'Angleterre, que celui du Général Elliot à Gibraltar. Toutes les forces navales de la nation étoient, pour ainſi dire, confiées à l'Amiral; elles

1782. se trouvoient de beaucoup inférieures aux flottes combinées. Cependant il n'y avoit plus moyen de temporiser; il fallut se montrer dans le détroit, au risque d'une défaite, & de la perte du convoi, qui n'eut point échappé, si, par un évènement imprévu, la fortune des Anglois ne les avoit tirés de ce mauvais pas. On a vu qu'il ne falloit pas moins qu'une tempête, pour forcer l'armée combinée à l'inaction, qui sauva la flotte Britannique dans cette première circonstance. Un vent d'Ouest la jeta dans la Méditerranée; & une partie du convoi se trouva dès-lors à portée de ravitailler Gibraltar; mais la situation de Howe n'en fut pas moins critique, s'il faut en juger d'après ses mouvemens. Don Louis de Cordova s'étoit mis à sa poursuite avec trente-deux vaisseaux, les seuls qui eussent entièrement réparé les dommages du dernier ouragan. Il atteignit près du cap Spartel, sur les côtes d'Afrique, les trente-quatre vaisseaux de l'Amiral qui se voyoit alors supérieur à Don Louis. Cependant l'armée combinée mit tout en œuvre pour engager un combat dé-

cisif; l'armée Britannique s'y refusa de tout son pouvoir. Pour éviter le choc de l'avant-garde ennemie, l'avant-garde Angloise s'étoit retirée précipitamment aux îles Madère (1), & le reste de la flotte profita du vent qui la poussoit dans l'Océan, garda toutes ses voiles, & ne se battit qu'en retraite; il fut impossible aux escadres Espagnole & Françoise d'attirer les Anglois dans une affaire générale. On ne conçoit pas comment l'Amiral Howe a pu s'attribuer l'honneur de cette journée; comment il a pu supposer que la flotte combinée avoit serré le vent dans la crainte d'aborder la flotte Britannique; comment il ose avancer qu'il a perdu l'occasion de remporter une victoire.

1782.

Suite des observations.

« Si, comme le remarque un Observateur, bon critique de plu-

(1) Dans sa relation, l'Amiral Howe ne dit rien de cette retraite précipitée de son avant-garde; mais à la rentrée du Parlement, l'Amiral Johnstone s'en plaignit comme d'un fait attesté. Lord Howe n'osa le nier; & toute l'Angleterre se tut sur ce fait, qu'il étoit de sa gloire d'anéantir, si la chose eût été possible.

1782.
sieurs opérations de cette guerre, la flotte combinée a raccourci de voiles, c'est qu'elle se préparoit à combattre avec vigueur; c'est qu'elle ne vouloit pas que le vent l'emportât au-delà de la ligne Angloise. Si l'Amiral Howe se fût proposé d'engager une action, & le moment étoit favorable, puisqu'il se trouvoit supérieur en forces, c'étoit à lui de diminuer de voiles, afin de ne pas s'éloigner; il n'ignoroit pas qu'en gardant toutes ses voiles, il évitoit nécessairement la flotte combinée. Il y a plus, en supposant à l'Amiral l'intention de combattre, non-seulement il eût diminué de voiles, mais abattu toutes ses voiles pendant la nuit; c'étoit l'unique moyen de ne pas s'écarter de la flotte ennemie, & de se trouver le lendemain à portée de renouveller l'engagement. D'après la conduite de Howe, que sa relation même a constatée, n'est-il pas évident qu'il a fui le combat avec toute la célérité possible? ... Si l'on excepte, continue l'Observateur, le rapport de l'Amiral Parker, lors du combat de *Dogger-Bank*, telles ont été les relations

des Amiraux Anglois pendant toute cette guerre ». 1782.

Il conclut des manœuvres de Howe, que l'intention de l'Angleterre n'a jamais été de ſecourir Gibraltar. On eſt forcé de le préſumer, lorſqu'on fait attention aux lenteurs de l'Amiral, qui ſeroit arrivé un mois trop tard pour ſauver la place, ſi la fortune avoit ſecondé les efforts des aſſiégeans.

Dix-huit bâtimens Anglois pris à la hauteur d'Oueſſant.

Tandis que la guerre déployoit en Europe ſes dernières fureurs devant Gibraltar, les Puiſſances belligérantes ſembloient être d'accord pour s'interdire ailleurs toute eſpèce d'hoſtilités. Depuis le 25 Juin, que dix-huit bâtimens de la flotte de Québec furent pris à la hauteur d'Oueſſant par l'eſcadre combinée aux ordres de l'Amiral Don Louis de Cordova, & conduits à Breſt ſous l'eſcorte du *Lion*, vaiſſeau de ſoixante-quatre canons, détaché de cette eſcadre, il ne ſe paſſa rien d'important ſur les mers d'Europe juſqu'au 12 Décembre, époque d'un combat où le *Mediator* reſta vainqueur d'une petite eſcadre de cinq vaiſſeaux aux ordres de M. de Foligné. Cette ex-

1782.

pédition de Sir James Luttrell offre des singularités qui méritent attention.

Combat du vaisseau Anglois le Médiator contre cinq bâtimens.

Le Capitaine Anglois se trouvant à la hauteur du Ferrol, reconnut cinq voiles sous le vent du *Médiator*. Il se disposoit à leur donner la chasse; mais il s'apperçut bientôt qu'elles se formoient en ligne de bataille, & qu'elles diminuoient de voiles pour l'attendre. Le plus en avant des cinq vaisseaux étoit l'*Eugénie*, frégate de trente-six canons, commandée par le Capitaine Baudin; assez près de la frégate, étoit un bricq de quatorze canons, portant pavillon Américain, & à côté de celui-ci, un vaisseau à deux ponts, armé en flûte, appellé la *Ménagère*, que commandoit M. de Foligné. Immédiatement après, suivoit l'*Alexandre*, de vingt-quatre canons, aux ordres du Capitaine Grégory, Irlandois de nation; à côté de ce vaisseau, étoit le *Dauphin-Royal*, de vingt-deux canons. Le bricq Américain excepté, tous ces bâtimens étoient chargés au compte du Roi de France, & spécialement pour le Port-au-Prince. Le *Médiator* continua d'approcher

l'ennemi ; & bientôt il fut à portée de la *Ménagère*, dont il reçut quelques boulets. Le Capitaine Luttrell se mit à courir des bordées ; & à dix heures du matin, il se jeta sur l'arrière-garde de l'escadre ; il trouva le moyen d'en séparer le bricq & le *Dauphin-Royal*, qui s'éloignèrent à toutes voiles. S'étant porté sur les trois autres vaisseaux, il sut, par une manœuvre habile, écarter l'*Alexandre* de ses conserves, & se placer de manière à combattre des deux bords. Dans cette position, le premier boulet qu'il dirigea contre le vaisseau séparé, l'obligea d'amener pavillon. Après une légère canonnade, la *Ménagère* & l'*Eugénie* forcèrent de voiles, & profitèrent du vent. Le *Mediator* aborda sa prise, lui signifia l'ordre de le suivre, & se mit à la poursuite de la *Ménagère*, dont l'*Eugénie* venoit de se séparer. A cinq heures & demie du soir, MM. Luttrell & de Foligné recommencèrent à se tirer des bordées. La canonnade dura jusqu'à neuf heures, & devint si vive que le *Médiator* eut une de ses vergues & son mât de grand perroquet emportés. Le 1782.

1782. vaiſſeau Anglois joignit enfin l'arrière de la *Ménagère* à la portée du piſtolet, & mit la barre au vent pour lui envoyer une bordée entière de ſes canons chargés à boulets ou à grappe. M. de Foligné crut devoir amener pavillon; & ſur-le-champ le *Médiator* diſcontinua ſon feu; il étoit alors à cinq milles de l'entrée du Ferrol. Sir James Luttrell ſe hâta de gagner la partie de l'Oueſt avec ſa nouvelle priſe. Sur les onze heures du ſoir, il fut joint par l'*Alexandre*; & quoiqu'aſſez maltraités, les trois vaiſſeaux réunis pouvoient faire petite voile. A la pointe du jour, ils découvrirent l'île Siſarga, à une diſtance d'environ cinq ou ſix lieues; ils apperçurent auſſi dans un grand éloignement, le *Dauphin-Royal* & le bricq Américain qui étoient déſemparés. Le premier gouvernoit vers la terre, & le bricq ſembloit diriger ſa marche du côté de Bordeaux. Le Capitaine Anglois ne crut pas devoir donner chaſſe à ces deux vaiſſeaux. Il avoit déjà fait paſſer cinquante hommes ſur la *Menagère*, & vingt ſur l'*Alexandre*; il ne lui en reſtoit

plus que cent quatre-vingt-dix. En se dégarnissant davantage, il eût exposé le *Médiator* à un péril manifeste, & favorisé le projet du Capitaine Grégory, qui avoit comploté de faire soulever les prisonniers de ce vaisseau. Le signal d'allarme convenu étoit de tirer dans la Sainte-Barbe un canon de dix-huit. Le 14 Décembre, sur les dix heures du soir, Sir James Luttrel sentit une secousse qui paroissoit venir de quelque grande explosion; & aussitôt il entendit un cri de feu. Il fut bientôt informé que le coup de canon avoit fait sauter un côté du vaisseau; il le fit virer pour couvrir l'ouverture. Cependant le feu gagnoit la Sainte-Barbe; & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à éteindre l'incendie. Il étoit aisé de convaincre Grégory, & ses complices; ils furent mis aux fers, en attendant un autre châtiment; tout fut réparé en moins de vingt-quatre heures. Quoique fort maltraité dans ses agrès & dans sa mâture, le vaisseau de Luttrell avoit conservé tout son équipage. Il n'y eut que dix morts & seize blessés

1782.

Complot du Capitaine Grégory contre le Médiator.

sur l'*Alexandre* & sur la *Ménagère*.

1782.

Les troupes du Colonel Brown sont mises en déroute près de Savannah.

On a dit que l'arrivée de Carleton en Amérique, avoit, pour ainsi dire, mis un terme à la guerre dans cette partie du monde. En effet, les grandes opérations militaires y furent suspendues à l'instant des premières ouvertures de paix ; & dès le commencement de la campagne, les Anglois parurent s'y refuser à toute affaire décisive. Il n'y eut entr'eux & les Américains, que de foibles chocs où ces derniers eurent presque toujours l'avantage. Le Général Wayne, informé qu'un détachement considérable s'étoit mis en marche de Savannah, sous les ordres du Colonel Brown, partit le 21 Mai du camp d'Ebenezer, avec les Dragons de White & l'Infanterie de Posey. Après une marche pénible, son avant-garde arriva sur le minuit dans la route d'Ogechée, environ à quatre milles au Sud-ouest de Savannah. Il y surprit les Anglois; & comme la réussite dépendoit du moment, quoique très-inférieur en forces, le Général Américain ne crut pas devoir attendre son arrière-garde; il ordonna la charge; & au

même instant sa petite troupe marcha vers l'ennemi à pas redoublés, & la bayonnette au bout du fusil. Cette manœuvre hardie déconcerta les Anglois, qui, après une résistance confuse & mal ordonnée, se précipitèrent dans les bois & dans les marais où ils abandonnèrent leurs armes & leurs chevaux. Les Américains en recueillirent trente ou quarante, & firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on distinguoit le Lieutenant-colonel Douglas. La dispersion des troupes de Brown ne permit pas d'en assigner la perte avec précision; mais on juge bien qu'elle dût être considérable. Ce Général ne trouva lui-même son salut que dans une longue & pénible fuite. Il reparut à Savannah la seconde nuit après cette déroute, mais sans être accompagné d'aucun de ses gens. Après avoir rafraîchi sa petite armée, le Général Américain la fit avancer à la vue des lignes ennemies dans l'intention de provoquer la garnison Angloise. Elle n'accepta point ce défi; & le Général Clarke se tint constamment dans ses redoutes. Wayne n'espérant

1782.

1782. pas de l'attirer en rase campagne, effectua sa retraite en bon ordre, & regagna le camp d'Ebenezer, où il arriva sans autre perte que cinq morts & deux ou trois blessés.

Méprise du Général Wayne réparée.

Le début des mêmes troupes dans l'affaire du 23 Juin, fut moins heureux pour les Américains; mais comme on le verra tout-à-l'heure, la victoire ne fut retardée que par une méprise. Un parti de cent soixante Indiens égarés pendant la nuit, tomba par hasard sur l'arrière-garde du camp Américain, & crut n'avoir rencontré qu'un simple piquet. Dans cette confiance, il chargea les troupes de Wayne, qui, persuadées qu'elles avoient affaire à toutes la garnison de Savannah, lâchèrent le pied & s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Indiens restèrent maîtres du camp Américain, & s'y livrèrent au pillage avec la sécurité d'un ennemi supérieur en force. Mais le Général Wayne s'étant apperçu de sa méprise, rallia sa petite armée, & vint fondre à son tour sur les Indiens qui se virent forcés d'abandonner leur butin. Cette action fut peu meurtrière; mais le lendemain

matin ils recommencèrent l'attaque & furent repoussés avec beaucoup de perte. Lors de ce dernier choc, il y avoit eu une espèce de combat singulier entre le Général Américain & le chef de la troupe ennemie, qui se nommoit Emistesco. Wayne eut son cheval tué sous lui, & la victoire alloit se décider pour son adversaire; déjà le fatal tomahawk étoit levé, lorsqu'un Dragon s'élança le sabre à la main, & fit sauter la tête du guerrier Indien. 1782.

Foibles échecs des Américains.

La guerre de terre se réduisoit d'ailleurs sur le continent, & particulièrement dans la Caroline méridionale, à quelques escarmouches peu décisives entre des partis Américains & Royalistes. Dans la matinée du 25 Août, une flottille Angloise avoit pris possession du bac de Cumbahée, & débarqué trois cents hommes. Ils n'avoient d'autre expédition en vue que de se procurer des vivres & quelque fourrage. Le Brigadier Gist, informé de leur débarquement, détacha contr'eux le Major Call, avec un régiment de Dragons qui devoit les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Il

1782. établit en même temps un poste à Cheaw-Neck, d'où il se proposoit de molester les vaisseaux ennemis. Le Colonel Laurens eut la conduite de cette opération dans laquelle il perdit la vie, faute d'être secouru par le Brigadier général, qui n'arriva qu'après le combat, mais assez à temps pour couvrir la retraite de l'Infanterie Américaine. Elle vint se former à trois cents pas du champ de bataille, & se disposoit à charger les Anglois une seconde fois ; leur position se trouva si favorable, que le Brigadier ne jugea pas à propos de renouveller l'action. Quant aux trois cents hommes débarqués la veille, ils avoient gagné leurs bateaux, lorsque le Major Call se présenta pour les combattre. Ainsi les Américains échouèrent dans ces deux tentatives, où ils perdirent quelques soldats.

Avantage du Brigadier Marion près de Watboo.

Le Brigadier général Marion fut plus heureux dans l'affaire du 29, où il mit en déroute un parti Anglois qui étoit venu l'attaquer près de Watboo. Le Capitaine Robert Gillis périt dans cette action, qui fut d'ailleurs peu meurtrière, ainsi

que les autres expéditions de terre.

1782.

Combat des frégates l'Aigle & la Gloire contre le Warwick.

Parmi les affaires navales, il en est une qui mérite sur-tout l'attention de l'Histoire. En voici le récit extrait des lettres de MM. *de la Touche*, Capitaine de la frégate l'*Aigle*, & de M. *Elphinston*, commandant une division de l'escadre aux ordres de l'Amiral Pigot. L'*Aigle* marchoit de conserve avec la frégate la *Gloire*, aux ordres du Chevalier *de Vallongue*, lorsque, dans la nuit du 4 au 5 Septembre, elles rencontrèrent sur le cap *Henry* le vaisseau le *Warwick*, de soixante-quatorze canons. La *Gloire* se trouva bientôt à demi-portée du fusil de l'ennemi; & quoique M. de la Touche, qui jugeoit la partie trop inégale, eut fait le signal de ralliement, le Chevalier de Vallongue préféra d'arriver sur le *Warwick*, & de lui envoyer toute sa bordée. Le vaisseau ennemi la lui rendit, & le combat s'engagea à la portée du pistolet. Le premier coup de canon sur la *Gloire* justifia le signal qu'avoit donné M. de la Touche; mais il falloit sauver cette frégate, & l'*Aigle* arriva vent arrière. Il parvint à se placer entre la *Gloire*

1782. & le *Warwick* ; & le feu de son artillerie fit plus que balancer celui du Capitaine Elphinston. Il parut aux manœuvres de ce Commandant que son intention étoit d'aborder le vaisseau François; M. de la Touche ne devoit point s'y refuser. Il avoit sur son bord cinq cents quatre-vingts combattans qu'animoient la présence & l'exemple de MM. de Vioménil, de Lauzun, de Laval, de Chabanne, de Taleyrand, de Ricé, de Langeron, & d'autres Officiers d'une valeur éprouvée. Déjà les vergues & les haubans commençoient à se toucher; le signal de l'abordage étoit donné, quand Elphinston, dont l'équipage étoit sans doute peu nombreux, fit une manœuvre qui sépara les deux vaisseaux. L'action se continua à la portée du fusil, & la frégate la *Gloire*, dont l'équipage étoit sur-tout encouragé par MM. de Ségur, de Bloglie, Hillehern, de Lameth, de Lomenie, de Vaudreuil, de Montesquieu & de Polleresky, eut la plus grande part aux évènemens de ce nouveau combat. MM. de la Touche & de Vallongue étoient au moment de le terminer par une

une victoire, lorſqu'on ſignala plu- 1782.
ſieurs voiles de l'eſcadre à laquelle appartenoit le *Warwick*. Après avoir ſoutenu ſi glorieuſement l'honneur du pavillon François, les deux frégates s'éloignèrent ; & le vaiſſeau d'Elphinſton ne ſe mit point en devoir de troubler leur retraite. Quoique l'action eut duré près de trois heures, les François y perdirent peu de monde ; M. de la Touche n'eut que cinq hommes tués ſur ſon bord. La perte du *Warwick* fut beaucoup plus conſidérable ; mais le 12 Septembre, il prit ſa revanche dans le voiſinage de la Délaware, & s'empara d'un bâtiment ennemi, qui montoit vingt-deux canons & cent quatre hommes d'équipage ; c'étoit la *Sophie* qui, partie de Bayonne avec un chargement conſidérable pour Philadelphie, venoit d'être ſéparée des frégates Françoiſes l'*Aigle* & la *Gloire*. Comme on le dit ailleurs, elles avoient à leur bord d'illuſtres Paſſagers, une ſomme conſidérable & des effets d'un grand prix. Informé de ces détails, le Capitaine Elphinſton redoubla d'efforts pour ſe rendre maître des vaiſſeaux Fran-

La frégate l'Aigle échouée & priſe dans la Délaware.

1782. çois ; & d'abord il fit paſſer aux Capitaines du *Lion* & de la *Veſtale*, l'ordre de gagner la Délaware & de les empêcher d'y pénétrer. On reconnut le lendemain matin que les frégates étoient entrées dans la rivière ; mais à la faveur du vent qui venoit de tourner à l'Eſt, le *Warwick* & la *Veſtale* ſe virent en état de les doubler. Le canal que cherchoit M. le Comte de la Touche, lui étant coupé, ſon unique reſſource fut de s'ouvrir un paſſage à travers les bancs de ſable, où des vaiſſeaux de ligne ne pouvoient le ſuivre ſans courir le plus grand danger. Cependant le Capitaine du *Warwick* oſa le tenter ; & bientôt les bas-fonds l'obligèrent de jeter l'ancre. La frégate Françoiſe mouilla en même temps ; & juſqu'au 15, on ne fut occupé de part & d'autre qu'à jeter & lever l'ancre, à ſonder & chercher les meilleures eaux. Sur les ſix heures du ſoir, le *Warwick* ſe vit dans l'impoſſibilité d'avancer ; mais au même inſtant on apprit que la frégate l'*Aigle* venoit d'échouer, & qu'elle étoit abſolument immobile. A l'exception du *Warwick*, tous les

vaiſſeaux de la diviſion Angloiſe ſe mirent à portée de foudroyer la frégate échouée ; elle n'avoit pas un canon dirigé contre l'ennemi ; & M. de la Touche fut contraint d'amener pavillon, après avoir eſſuyé pluſieurs bordées de la *Veſtale*. Il n'y eut ni péril, ni gloire pour les Anglois dans l'acquiſition de la frégate Françoiſe, une des plus belles qui fuſſent ſorties des mers d'Europe. Avant de ſe rendre, le brave Capitaine avoit ſu ménager aux Officiers paſſagers le moyen d'échapper à la captivité. Ils gagnèrent la côte, & parvinrent à ſauver une grande partie du tréſor confié aux frégates l'*Aigle* & la *Gloire* (1). Pour dégager des ſables

(1) Voici comme s'exécuta le tranſport des richeſſes, dont les frégates étoient chargées. Dès que M. le Baron de Vioménil eut débarqué ſur la rive droite de la Délaware, ſon premier ſoin fut de renvoyer les chaloupes avec une invitation aux Capitaines de l'*Aigle* & de la *Gloire*, de lui faire paſſer tout l'argent confié aux deux vaiſſeaux. Graces à l'activité de MM. de la Touche & de Vallongue, ce tranſport s'effectua ; & ce ne fut pas ſans de grandes difficultés. Deux cents Réfugiés avoient formé le projet d'enlever le

1782. ce premier vaisseau, il fallut un travail incroyable, auquel furent

---

trésor. Ils s'avancèrent sur des chaloupes; & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent dans leur dessein; mais la bonne contenance des François, & l'audace du sieur Gourgues, Officier auxiliaire, qui s'étoit jeté à la mer avec les canots de l'*Aigle*, déconcertèrent les deux cents Réfugiés. Quoiqu'ils n'eussent pas vingt hommes à combattre, ils virèrent de bord & s'éloignèrent. L'argent fut envoyé à Philadelphie sous l'escorte des Aides-de-camp & de six Officiers, tant du Corps royal de l'Artillerie que de la Légion de Lauzun, commandés par M. Sheldon, à qui ce riche dépôt fut particulièrement confié. On ne fut pas moins redevable de la conservation de ces précieuses finances de l'armée Françoise en Amérique, à MM de Chabannes, de Montesquieu, de Loménie, de Melfort, de Brentano, de Ricé, de Talleyrand, de Lameth, de Fleury, de Vaudreuil, de Montmort, de Vioménil fils, de Tisseul, de Laval, de Ségur & de Broglie. Ces deux derniers étoient chargés des dépêches de la Cour pour MM. de Rochambeau, de Vaudreuil & de la Luzerne. Le Duc de Lauzun seconda puissamment le Baron de Vioménil dans cette circonstance critique; & l'on dut en grande partie à l'activité de son zèle le succès des opérations qui sauvèrent le trésor de l'armée. *On observera que les détails renfermés*

employés tous les équipages de la division Angloise. Il y avoit à peine deux ans que la frégate l'*Aigle* étoit construite ; on l'avoit doublée en cuivre tout récemment ; elle étoit du port d'environ douze cents tonneaux ; & ses canons étoient de fonderie Angloise. Ce fut pour l'ennemi une acquisition équivalente à celle d'un vaisseau de ligne du troisième rang. Comme la *Gloire* tiroit moins d'eau que sa conserve, elle parvint à remonter la Délaware, sans autre perte que celle des ballots qu'on jeta dans la rivière pour alléger le bâtiment. 1782.

Les opérations Britanniques furent encore moins hostiles dans les Indes occidentales, que dans l'Amérique proprement dite. Celles de terre s'y bornoient à quelques tentatives assez heureuses, dont l'objet fut de protéger les Indiens de Musquito, & d'écarter l'ennemi des établissemens du cap *Graces-à-Dieu*. Dans la nuit du 23 Août, le Capitaine John

Les Anglois prennent les forts Dalling & Black-River.

---

dans cette note, sont extraits d'une lettre du Baron de Vioménil au Marquis de Ségur, Ministre de la Guerre.

1782. Campbell avoit emporté d'assaut le fort Dalling, où soixante-cinq Espagnols furent tués sur la place, & le reste de la garnison blessé, fait prisonnier ou mis en fuite. Les Anglois y prirent six pièces de campagne, tant de fer que de bronze, plusieurs drapeaux & d'abondantes provisions. Ce succès prépara la conquête de Black-River. En effet, quatre-vingt Chasseurs Américains aux ordres du Major Campbell, cinq cents hommes libres de la côte, & six cents Indiens de Musquito qui avoient choisi pour Commandant le Lieutenant général Despard, arrivèrent le 30 devant ce fort, dont le Gouverneur fut sommé de se rendre avec sa garnison. Elle consistoit en vingt-sept Officiers & huit cents soldats du régiment de Guatimala qui mirent bas les armes, à condition qu'ils seroient transférés au port de Saint-Fernandez d'Omoa, de la manière la plus expéditive. L'artillerie de Black-River se montoit à vingt-quatre canons. On y trouva mille mousquets, d'abondantes munitions, & quatre ou cinq drapeaux; mais les fortifications avoient été

négligées; & la garnison n'eût opposé qu'une résistance infructueuse; dans sa position, le Gouverneur ne dut pas courir les risques d'un assaut meurtrier. Cette expédition terminée, les Chasseurs d'Odell reçurent ordre de se rembarquer pour la Jamaïque, où ils arriverent avec les drapeaux enlevés aux Espagnols. 1782.

Combat du Scipion & du London.

Quoique sans autre effet qu'une canonnade très-vive, la rencontre du *Scipion* aux ordres du Chevalier de Grimoard & des vaisseaux Anglois le *London* & le *Torbay*, fut un évènement remarquable dans ces mers, où l'inaction des forces navales étoit presqu'absolue à cette période de la guerre. Le *Scipion* venoit d'escorter un convoi sorti du cap François, lorsqu'il reconnut l'ennemi, dans la matinée du 17 Octobre, environ à six lieues de l'île de Zacheo. Il montoit soixante-quatorze canons, ainsi que le *Torbay*; mais le *London* en portoit quatre-vingt-dix-huit; & cette inégalité de forces sembloit devoir interdire à M. de Grimoard tout espoir de succès; mais ce brave Commandant ne savoit point reculer. Le *London*

1782. & le *Scipion* s'étant approchés, commencèrent à se canonner sur les huit heures du soir. L'action fut des plus animées pendant quarante minutes; elle s'engagea de si près, que le *Scipion* & le *London* s'abordèrent de l'avant & de l'arrière. S'étant dégagés, ils renouvellèrent le combat à plus de distance, & le soutinrent quelque temps avec une égale ardeur; mais ils étoient si maltraités, qu'il fallut terminer cette canonnade, pendant laquelle le *Scipion* avoit rangé le vaisseau de quatre-vingt-dix-huit canons, de manière à réduire au silence le *Torbay*, qui ne pouvoit faire jouer sa batterie sans foudroyer le *London*. A dix heures & demie, les vaisseaux prirent le large; & de l'aveu du Capitaine Kempthorne, le *London* fut presque entièrement désemparé par le feu du *Scipion*; sa perte en hommes ne se montoit pas à moins de quatre-vingt tant Officiers que Matelots, y compris les blessés. Le vaisseau François étoit aussi fort endommagé; & comme il avoit besoin d'une prompte réparation, il vint relâcher dans la baie de Salmana. Mais au lieu d'un asyle sûr,

il y trouva sa ruine entre des roches inconnues, contre lesquelles il se brisa ; on eut le temps de sauver l'équipage, les munitions & l'artillerie. Suivant l'usage des Anglois, Kempthorne ne manqua pas de s'attribuer tout l'honneur de ce combat. Quoi qu'il en soit de ses prétentions, l'affaire du 17 Octobre mit fin dans les Indes occidentales aux hostilités, qui désormais ne devoient se continuer avec vigueur que dans les grandes Indes. On a vu que la guerre étoit au moins suspendue, tant en Europe qu'en Amérique. L'Afrique n'en fut jamais un des principaux théâtres ; mais depuis le mois de Juillet de l'année précédente, époque de quelques entreprises Britanniques contre le fort Vredenbourg, & de la revanche plus heureuse des Hollandois contre l'établissement de Sacconde, il ne se passa rien dans cette partie du globe qui dut éloigner le retour d'une paix desirée.

1782.

Evacuation de Charles-Town.

Tout s'arrangeoit en Europe, & sur-tout en Amérique, pour cet heureux évènement ; mais rien n'annonçoit les dispositions de l'Angleterre à cet égard, comme l'ordre en

1782. partie exécuté d'évacuer Charles-Town, Savannah & tous les autres postes de la Géorgie & des deux Carolines. L'effet de cette résolution fut retardé quelque temps, du moins à Charles-Town, par la députation des Loyalistes, qui vinrent implorer le Général Leslie pour qu'on différât une évacuation qui mettroit en danger leurs propriétés & leurs personnes. L'humanité du Général lui fit écouter favorablement ces représentations, & il les transmit à Guy Carleton, qui, touché de la position critique de ces infortunés, accorda leurs demandes, en attendant de nouvelles instructions d'Angleterre. Le Conseil de Saint James n'eut point égard aux allarmes des Loyalistes; & Leslie reçut un second ordre d'évacuer Charles-Town, après en avoir détruit les fortifications. La garnison de cette place étoit de quatre ou cinq mille hommes, dont le transport à New-York ne laissoit aucun poste aux Anglois entre les Florides & la Caroline méridionale. Cette province se vit ainsi démembrée de la Couronne Britannique; ce qui fut imputé comme une honte au

Gouvernement, par tous ceux qui ne voyoient pas dans cette conduite l'acheminement à une paix néceſſaire & forcée.

1782.

Evacuation de Savannah.

L'évacuation de Savannah, antérieure à celle de Charles-Town, avoit déjà excité des murmures parmi les frondeurs de la nouvelle Adminiſtration. En conſéquence de cette meſure tendante à la pacification de l'Amérique, plus de ſept mille hommes étoient ſortis de la Géorgie ; & dans ce nombre, on comptoit deux mille blancs & tous les riches habitans de la province. Ces derniers furent envoyés avec leurs effets, d'abord à l'île de Tybée, & depuis à la Jamaïque, où l'on transféra plus de quinze cents eſclaves. Trois mille autres Nègres s'embarquèrent pour Saint-Auguſtin ; & les Indiens, au nombre de trois cents, ſuivirent la garniſon dans la Floride orientale. On dit qu'à la vue des troupes Britanniques, un grand nombre de Loyaliſtes réſolurent de braver également & le Congrès & la Grande-Bretagne ; que preſſentant la réconciliation des Puiſſances déſunies, & le malheur qui

1782. devoit résulter pour eux de ce rapprochement, aliénés par la terreur, & voulant se soustraire à leur destinée, ils se portèrent en foule sur un terrein naturellement fortifié, en se promettant d'y vivre indépendans & de l'Angleterre & des Etats-unis.

Mécontentement des Loyalistes de New-York; Leurs représentations.

A cette même époque, le bruit se répandit que dix mille habitans de Long-Island & de New-York se disposoient au soulèvement, si l'on attentoit à leur liberté; ce bruit n'avoit encore d'autre fondement que la désertion de quelques miliciens qui s'étoient réfugiés dans le Kings-County, où ils prétendoient échapper à l'obligation de toute espèce de service. Le mécontentement des Loyalistes étoit d'ailleurs à son comble, mais sans aucun signe de rébellion. Ceux de New-York, informés des propositions d'indépendance faites aux treize Provinces-unies en forme de préliminaires d'un traité de paix générale, se bornèrent aux expressions de la douleur & de l'abattement; la consternation se peignoit dans leur Mémoire adressé aux Négociateurs de cette paix redoutée. Ils y conjuroient Sir Guy

Carleton & le Contre-Amiral Digby, d'intercéder auprès de Sa Majesté, pour qu'un traité funeste à la gloire de l'empire Britannique, ne se consommât pas dans une circonstance où tout sembloit se réunir, disoient-ils, pour condamner ce parti violent & désespéré. A les en croire, la puissance navale des Anglois se maintenoit glorieusement en Amérique, leurs armes victorieuses obtenoient les plus brillans avantages; le commerce national, sa force & ses ressources croissoient en proportion de l'épuisement des nations confédérées. « Ce n'est pas le moment, ajoutoient-ils, de reconnoître l'indépendance de ces provinces. L'heure de la victoire est, sans contredit, la plus convenable pour traiter de la paix; mais c'est la moins propre au démembrement d'un empire.... Si le grand évènement de l'indépendance des Colonies est déterminé, si notre infortune est à son comble, & que nous devions être à jamais privés de la protection de Sa Majesté Britannique, nous supplions Vos Excellences d'employer toutes les considérations de l'huma-

1782.

1782.

nité pour assurer nos propriétés & nos personnes, plus solidement que ne le feroient les simples formes d'un traité ; de mettre sous les yeux de notre gracieux Souverain, la détresse de ses fidèles Loyalistes ; & de solliciter en notre faveur une retraite sûre où nous puissions nous sauver de la ruine & du désespoir ».

Propositions de Guy Carleton aux Réfugiés dans les lignes de New-York.

La réponse des Commissaires à cette Adresse, ne fut ni prompte ni satisfaisante ; & le mécontentement des Réfugiés qui servoient dans les lignes Britanniques de New-York, se manifesta enfin par des actes de fureur. Ils déchirèrent leurs Uniformes, & les foulèrent aux pieds, en s'écriant, que, pour prix de leur dévouement aux intérêts de la cause royale, ils se voyoient lâchement abandonnés à la merci de leur patrie justement indignée. Les murmures de cette classe de Loyalistes devinrent si bruyans, que, pour les appaiser, Sir Guy Carleton jugea convenable de leur faire les propositions suivantes : 1°. De rester à New-York & de tenter de se réconcilier avec leurs compatriotes. 2°. De passer en Europe sur des transports du Gouvernement.

3°. D'aller cultiver les terres qui leur seroient concédées dans la Nouvelle-Ecosse (1). 4°. De s'enrôler à leur choix, dans les régimens de Cavalerie ou d'Infanterie Britanniques. Telle fut l'option offerte à ces Américains infidèles à leur pays, & trop tard repentans d'avoir fondé l'édifice de leur fortune, sur la ruine de leurs concitoyens. La paix alloit enfin renverser leurs projets; & déjà 1782.

(1) Plusieurs Loyalistes acceptèrent cette offre, & vinrent s'établir avec leurs familles dans la Nouvelle-Ecosse. Ils obtinrent des terres en proportion de leurs moyens de culture; mais il avoit été réglé qu'on n'accorderoit point à une seule personne plus de 1000 acres. John Parr, nommé Capitaine général & Gouverneur en chef de cette province, eut ordre d'accueillir tous les émigrans, & de les protéger sans distinction. Son impartialité à cet égard, & les soins qu'il se donna pour faire prospérer les Colonies naissantes de la Nouvelle-Ecosse, eurent des succès déjà sensibles vers la fin du mois de Juillet, 1783. époque de l'adresse qui lui fut présentée au nom des Loyalistes associés dans l'établissement appellé *Shelburne*. Ils félicitoient le Gouverneur, sur les améliorations du terrein confié à leur industrie.

un traité ſecret & proviſionnel en aſſuroit l'infaillible retour.

1782.

Traité de paix proviſionnel entre les Anglois & les Américains.

Le jeudi 5 Décembre, Sa Majeſté Britannique s'étant rendue au Parlement, y déclara aux deux Chambres aſſemblées, qu'elle avoit pris toutes les meſures néceſſaires pour effectuer une réconciliation cordiale avec les Colonies d'Amérique, & qu'uſant de ſes pouvoirs dans toute leur étendue, elle offroit de reconnoître l'indépendance des Etats; qu'on étoit déjà convenu d'articles proviſionnels, dont le plein effet alloit dépendre du ſuccès des négociations pacifiques entamées avec la Cour de France & les autres Puiſſances belligérantes; qu'après le triomphe de ſes armes à Gibraltar, elle pouvoit, ſans compromettre la dignité de ſa Couronne, accepter des termes honorables d'arrangemens avec ces Puiſſances; mais que ſi des changemens imprévus dans leurs diſpoſitions, fruſtroient ſon attente, elle ſe flattoit de trouver ſon peuple & ſon Parlement diſpoſés à ſeconder les plus vigoureux efforts dans la pourſuite ultérieure de la guerre.

1782.

Forfanteries déplacées de Lord Sandwich.

Le Roi s'étant retiré, le Marquis de Carmarthen fit la motion d'usage pour l'Adresse de remerciement, sur laquelle on proposa diverses modifications, qui d'abord n'occasionnèrent point de débats. Lord Sandwich se permit, à l'occasion de cette Adresse, des observations bien déplacées dans la circonstance où se trouvoient les Anglois ; il renchérit encore sur la hauteur qu'on a pu remarquer dans le discours de Sa Majesté Britannique. Il rappella les triomphes de Rodney & du Général Elliot, & toutes les victoires réelles ou supposées de la Grande-Bretagne, comme autant de titres qui devoient laisser aux Négociateurs Britanniques, le choix & la disposition des termes du traité.

Que le traité provisionnel, suivant Lord Stormont, peut devenir funeste à l'Angleterre.

Le Vicomte de Stormont envisagea la position des Anglois sous un aspect moins favorable. « Ne voit-on pas, s'écria-t-il, dans cette convention provisionnelle faite entre nos Commissaires & ceux de l'Amérique, les traces d'une conduite insensée & répréhensible ? Cette convention ne porte-t-elle pas que, sans conditions ou stipulations quel-

1782.

conques, l'Amérique sera indépendante au moment où il plaira à la France de mettre un terme à la guerre? Cette convention dite provisionnelle n'est-elle pas irrévocable? N'est-elle pas une renonciation, au point contesté entre nous & les autres Puissances belligérantes? Enfin, n'avons-nous pas accordé l'indépendance de l'Amérique, sans nous réserver le droit de rétracter cette concession? Que la France, l'Espagne & la Hollande continuent de nous faire la guerre, n'importe sous quel prétexte, l'Amérique n'en est pas moins indépendante; nous avons reconnu sa souveraineté en traitant avec elle. Voilà donc un traité fait sans équivalens; voilà donc la Grande-Bretagne livrée au juste mépris de l'Europe entière, pour avoir abandonné le plus respectable de ses droits ».

Si le traité avec les Etats unis est irrévocable ou conditionnel? Discrétion du Ministère sur ce point.

Le noble Lord affirmoit ce qui étoit en question. On ignoroit encore si l'indépendance de l'Amérique étoit effectivement reconnue par le traité provisionnel; ou bien, si ce traité ne devoit avoir son effet que dans le cas où les négociations

entamées avec la France, aboutiroient à une paix générale. Interrogé à ce sujet, le Comte de Shelburne répondit qu'il avoit fait serment de tenir secrets les conseils du Roi son maître ; il se contenta d'assurer qu'un traité provisionnel étoit signé, que dans peu de jours ce traité seroit mis sous les yeux du Parlement, & qu'il seroit temps alors d'en fixer l'interprétation. Le Duc de Richmond approuva la discrétion du Ministère ; & le Comte de Shelburne ajouta qu'un des grands avantages d'une partie essentielle de la Constitution britannique, étoit de confier au Roi seul le pouvoir de faire la paix ; ce qui remplissoit divers objets importans, & entr'autres celui du secret si nécessaire à la conduite des négociations. Il convint que sa qualité de Ministre le rendoit responsable des suites du traité ; mais il demanda que, jusqu'à nouvel ordre, on le laissât conduire, sans les troubler, des opérations qu'il n'étoit pas temps de soumettre à la censure du Public. Plusieurs Membres de la Chambre haute persistèrent à blâmer l'affectation d'un prétendu 1782.

1782.

secret, dont quelques-uns trouvoient l'explication dans l'énoncé du discours même de Sa Majesté, qui, disoient-ils, parloit de l'indépendance des Colonies comme d'un acte irrévocable & consommé. Le silence des Ministres excita de plus longs débats à la Chambre des Communes.

Débats à ce sujet dans la Chambre des Communes.

Dans la séance du 11 Décembre, il y fut question de voter cent dix mille hommes pour le service de l'année 1783. A cette proposition, divers Membres élevèrent la voix en demandant à quoi bon ces préparatifs de guerre, si l'on devoit avoir la paix, si le traité provisionnel alloit mettre un terme aux hostilités? Lord North entreprit de satisfaire la Chambre sur ce point; & tel fut le précis de ses conjectures.

Que suivant Lord North, le traité n'est pas irrévocable.

Le traité est provisionnel, & ne doit avoir son effet qu'après la conclusion d'un autre traité entre la France & l'Angleterre. Les Ministres ont raison de ne point communiquer au Parlement la première convention, avant de savoir à quoi s'en tenir sur le sort des négociations ultérieures. Cette conduite est sage & régulière; je l'approuve en bon

citoyen ; mais de tout ceci, je conclus que l'indépendance des Etats-unis d'Amérique n'est reconnue que conditionnellement, puisqu'elle dépend de telles circonstances données, qui sont en elles-mêmes des conditions : sans cela, tous les raisonnemens fondés sur l'imprudence qu'il y auroit à divulguer le traité provisionnel, pendant qu'on est en négociation pour une paix générale, tomberoient absolument faute de base. D'ailleurs, pourquoi l'Angleterre seroit-elle aux Etats-unis des concessions avantageuses, dont ils jouiroient à la conclusion de la paix, dût la guerre se prolonger encore dix années ? Cette longue periode ameneroit peut-être une infinité d'évènemens qui placeroient la Grande-Bretagne & l'Amérique dans une position tout-à-fait différente de celle où nous les voyons maintenant ; ce qu'il est prudent d'accorder aujourd'hui, pourroit devenir une concession folle à toute autre époque. Ces considérations me portent à croire que la reconnoissance provisionnelle de l'indépendance de l'Amérique est nécessairement conditionnelle & révocable.

1782.

1782.

L'avis de plusieurs Membres est qu'avant de voter des subsides, on exige un éclaircissement sur ce point.

Mais l'interprétation de Lord North ne détruisoit pas celle du Chancelier de l'Echiquier, qui avoit déclaré dans les termes les moins équivoques, que, suivant sa manière de concevoir le traité provisionnel, l'indépendance de l'Amérique étoit reconnue sans conditions, & que par conséquent elle ne pouvoit se révoquer. De cette contradiction dans la manière d'envisager le traité, plusieurs Membres concluoient qu'avant de voter les subsides, il falloit exiger des Ministres un éclaircissement qui conciliât les différentes opinions. Tel étoit en particulier l'avis de M. Fox, auquel la mort de Rockingham son ami, avoit fait perdre, disoit-on, tout espoir de réaliser au Conseil les vues de domination qu'on l'accusoit d'y avoir portées. Quoi qu'il en soit, dès le mois de Juillet de cette année, il s'étoit démis de la place de Secrétaire d'Etat, pour redevenir simple Membre de la Chambre des Communes, où il ne manqua pas de siéger du côté de l'Opposition. On chercha les raisons de sa retraite subite ; & on crut les trouver dans la promotion du Comte

Tel est l'avis de M. Fox. Sa démission.

Incertitude sur les vraies causes de la démission de cet ex-Ministre.

de Shelburne, qui avoit été mis à la tête de la Tréforerie. L'ex-Miniſtre ne pouvoit convenir d'un pareil motif; & tels furent ceux qui, s'il falloit l'en croire, juſtifièrent ſa démiſſion. 1782.

« On vient d'accuſer, dit-il à la Chambre des Communes, les Membres de la nouvelle Adminiſtration de reſſembler à leurs prédéceſſeurs, à ces anciens Miniſtres de diſcordante mémoire, dont j'ai tant de fois dénoncé la méſintelligence; & j'obſerverai à ce ſujet, que je ne les blâmois pas d'être diviſés entr'eux, mais d'avoir la lâcheté de reſter en place, malgré leur diviſion. J'ai particulièrement blâmé le noble Lord qui gouvernoit alors les Finances, de ſa *tenacité* dans un poſte, où, l'unanimité étant bannie du Miniſtère, il ſe voyoit forcé d'adopter les meſures qu'il réprouvoit dans ſa conſcience. Après m'être ſi long-temps, ſi ouvertement expliqué ſur ce point, quel étoit mon devoir, lorſque je me ſuis trouvé dans une poſition ſemblable? De me retirer; & c'eſt ce que j'ai fait, au moment où j'ai vu mes Collégues diviſés ſur des objets importans. Je devois ce

1782. sacrifice à mon pays, puisque ma démission & celle des Membres (1) qui voyoient comme moi, pouvoient seules rétablir dans le Cabinet une harmonie si nécessaire..... J'aurois cru trahir la patrie, si, ne pouvant réunir les sentimens & les ramener à des principes conformes au vœu unanime du peuple, j'avois continué d'agir avec des Ministres qui violoient, ou étoient sur le point de violer les clauses les plus sacrées du pacte en vertu duquel ils étoient en place. On a prétendu que ma démission étoit une affaire de *pique*; qu'ayant succombé dans l'essai (2)

(1) Lord John Cavendish, Chancelier de l'Echiquier, avoit donné sa démission à la même époque, & pour les mêmes raisons que M. Fox.

(2) On prétendit que cet essai avoit doublement manqué: que M. Fox ayant besoin d'un homme sans conséquence à la tête des finances, avoit proposé le Duc de Portland; mais que la place étoit déjà donnée au Comte de Shelburne; qu'ensuite il avoit demandé la nomination du Secrétaire d'Etat qui devoit remplacer le Comte de Shelburne, & qu'à cet égard, il avoit encore été prévenu. Que cela fût vrai ou faux, l'ex-Ministre ne pouvoit pas en convenir.

que

que j'ai voulu faire de mon influence & de mon pouvoir, je me suis retiré l'ennemi de tous les Membres de l'Administration actuelle. Je n'en veux point aux Ministres, & je ne suis ennemi que de leur conduite ». 1782.

De l'administration de M. Fox.

Quels que puissent être les motifs de la brièveté de son ministère, nous allons hasarder nos conjectures sur quelques détails de l'administration de M. Fox, & dévoiler en peu de mots les méprises de sa politique, tant au Parlement que dans le Cabinet de Saint-James.

Après avoir invectivé les Ministres dans les termes les plus durs, & les avoir menacés de l'échafaud, M. Fox s'étoit engagé, vers la fin de l'année précédente, à réparer tous les désordres de leur gestion, si on vouloit se fier à lui de la conduite de la paix avec les Américains. Cette promesse faite en plein Sénat, & pour ainsi dire à la face de l'Univers, accrut le nombre de ses partisans, & le fit regarder comme le sauveur de la nation. On ne douta pas qu'il n'eût en sa disposition un moyen honorable pour l'Angleterre, de la réconcilier avec ses anciennes

1782. Colonies. L'Oppoſition triompha, & les anciens Miniſtres furent éloignés. Il étoit naturel que M. Fox obtînt une des premières places de la nouvelle Adminiſtration. Il fut nommé Secretaire au département du Nord; & par la ceſſion que lui en fit Lord Shelburne, il ſe trouva encore chargé de toute la partie des négociations du Sud. Ainſi M. Fox ſe voyoit placé au centre de toutes les relations politiques de l'Angleterre avec les Puiſſances étrangères. C'étoit le moment de réaliſer ſes magnifiques promeſſes; mais à peine eût-il mis la main à ce grand ouvrage, qu'il y vit d'inſurmontables difficultés. Il comprit qu'il s'étoit trop avancé, & qu'une paix également avantageuſe pour les deux nations étoit une entrepriſe où devoient échouer ſa politique & ſes talens. Il fallut rétracter ſa première aſſertion, & trancher le mot ſur la néceſſité de reconnoître l'indépendance des Etats-unis. Mais, pour adoucir ce que cette propoſition avoit de trop révoltant, il ajouta qu'on mettroit à leur ſouveraineté des conditions d'où il réſulteroit beaucoup d'entraves pour la navi-

1782.

gation des Américains, & les plus grands avantages pour le commerce de la Grande-Bretagne en Amérique. L'accord de cette indépendance & des bornes à laquelle on vouloit la reſtreindre, impliquoit même dans les termes; & ce n'étoit pas à l'époque d'une défaite auſſi ruineuſe que celle de Lord Cornwallis, qu'on pouvoit ſe flatter d'impoſer des loix à ſes vainqueurs. M. Fox en vit l'impoſſibilité. Sa reſſource alors fut d'exagérer aux yeux de la nation, la foibleſſe de l'Angleterre & la force des Puiſſances confédérées; d'en conclure la néceſſité d'accorder aux Etats-unis une indépendance complète & ſans conditions; de ſe repoſer enfin ſur la gratitude des nouveaux Républicains, qui, ſans doute, ajoutoit-il, ne ſeroient pas inſenſibles à la *générosité* des Anglois, & la reconnoîtroient par des ſacrifices. De l'aveu de M. Fox, le ſalut de la Grande-Bretagne alloit dépendre de la prompte conceſſion de l'indépendance Américaine; & dans ce cas, on ne voit point en quoi pouvoit conſiſter la généroſité de l'Angleterre; cette conceſſion

1782. étoit un acte de nécessité ; elle n'exigeoit par conséquent des Américains ni sacrifices, ni reconnoissance.

Mauvaise politique de ce Ministre.

Jusqu'ici la conduite du nouveau Ministre n'avoit rien opéré qui justifiât le déplacement des anciens Administrateurs ; aussi trouva-t-il de grandes oppositions parmi ses Collègues. La proposition de reconnoître, sans dédommagement, la souveraineté des Etats-unis, révolta jusqu'à ses partisans les plus enthousiastes. Il quitta brusquement le Conseil, & donna pour prétexte de sa retraite, le défaut d'unanimité dans les opinions ministérielles. D'autres opérations du ministère de M. Fox prouvent également qu'il n'y soutint pas l'idée qu'on s'étoit faite de ses lumières & de sa politique. Lors de sa promotion, l'Angleterre se trouvoit dans les circonstances les plus fâcheuses ; elle venoit de perdre toute l'armée de Cornwallis ; Saint-Christophe n'étoit plus aux Anglois, & la Jamaïque se voyoit menacée. On a dit que, dans cette conjoncture, le Général Carleton fut envoyé en Amérique avec ordre de se mettre à la merci des

Ses effets, tant en Amérique qu'en Europe.

1782.

Américains, ou, ce qui revient au même, de s'interdire à leur égard toute espèce d'hostilités. Cette prétendue modération fit sur eux l'impression qu'elle devoit faire; ils y virent de l'impuissance ou de la mauvaise foi, & n'en furent que plus disposés à regarder les propositions de paix séparée, comme un piége de la part de l'Angleterre, qui cherchoit à les affoiblir en les isolant. Ce piége, trop visible, ne réussit pas mieux à M. Fox en Europe qu'en Amérique. Sa conduite ministérielle fit naître la défiance dans les Cours alliées; & jusqu'à la conclusion d'une paix générale, on soupçonna de l'astuce dans toutes les négociations Britanniques.

Que les négociations de la paix ne ralentissent point les préparatifs de la campagne.

Les Puissances confédérées travailloient de la meilleure foi à cette paix, mais sans ralentir les préparatifs d'une nouvelle campagne. Elles n'avoient rien négligé pour terminer celle-ci à l'avantage de la Confédération; & les succès momentanés de la Marine Angloise ne causèrent point de véritables allarmes, parce que les forces navales de la France & de l'Espagne se maintenoient dans

1782.

cet état de supériorité qui, malgré les efforts ruineux de l'Angleterre, laissoit, pour ainsi dire, à la discrétion des deux Puissances, & les évènemens de la guerre, & les conditions de la paix. En attendant un résultat général des négociations pacifiques, les Alliés se concertoient pour des opérations non moins étendues, que si les hostilités n'avoient fait que commencer.

Bonne contenance des Hollandois.

La Hollande venoit de conclure son traité d'alliance avec les Etats-unis d'Amérique, & de braver les menaces des Anglois, en rejetant leurs offres pacifiques. Avec une Marine de trente vaisseaux de ligne, la République se croyoit en état de réparer ses pertes, & se proposoit de venger des insultes antérieures à la déclaration de guerre. Ce fut dans cette confiance, que les escadres du Texel se mirent en mer à différentes reprises. L'espoir des Hollandois étoit particulièrement fondé sur l'appui de la France, dont ils se promettoient l'assistance pendant tout le cours de la guerre, & dont ils attendoient les bons offices à l'époque de la paix générale. En effet, Sa

Condition des secours promis à la République.

Majeſté Très-Chrétienne ne devoit pas négliger les intérêts des Provinces-unies. M. de la Vauguyon avoit donné aux Etats-généraux des aſſurances à cet égard faites pour tranquilliſer Leurs Hautes-Puiſſances; mais ces témoignages de la bienveillance de Sa Majeſté exigoient un retour de ſervices de la part de cette République; & l'Ambaſſadeur eut ordre de mettre ſon dévouement à l'épreuve. 1782.

La France demande dix vaiſſeaux aux Hollandois.

On faiſoit à Breſt des armemens conſidérables, dont l'appareil menaçant n'avoit d'autre objet que d'accélérer le retour d'une paix deſirée de toutes les nations belligérantes. Les Hollandois venoient d'unir, par de nouveaux liens, leurs intérêts à ceux de la Maiſon de Bourbon, & devoient concourir aux moyens de faire triompher la cauſe commune. En conſéquence de ces engagemens, le Duc de la Vauguyon eut ordre de leur propoſer, au nom de ſa Cour, de faire paſſer à Breſt dix vaiſſeaux de guerre équipés aux frais de la République, pour agir de concert avec les François, contre le nombreux convoi expédié de la Ja-

1782. maïque, ſous l'eſcorte du *Ramillies*, de l'*Hector*, du *Centaure*, du *Glorieux* & de la *Ville-de-Paris*. Le Mémoire de l'Ambaſſadeur avoit été remis le 21 Septembre à Son Alteſſe Séréniſſime le Prince Stadhouder ; & les Provinces-unies attendoient un effet prompt & ſalutaire des demandes de la Cour de France.

Cet envoi n'a pas lieu.

Mais l'expédition des vaiſſeaux n'eut pas lieu ; & le mécontentement fut général dans tous les Etats. Ceux de Hollande, de Friſe & de Groningue ſe montrèrent les plus ſenſibles à ce manquement fait à l'auguſte Chef de la Confédération ; ils s'invitèrent mutuellement à des recherches rigoureuſes contre les coupables, & promirent de venger cet affront ſur la tête de ceux qui venoient de fouler aux pieds l'honneur de la République.

Mécontentement des Provinces-unies.

Les griefs articulés dans la réſolution des Etats de Groningue, étoient ſur-tout à la charge du Vice-Amiral Artſinck, qui, en vertu d'un ordre formel de Leurs Hautes-Puiſſances, fut chargé d'expédier les vaiſſeaux, & de les délivrer, avant le 8 Octobre, au Chef d'eſcadre Comte

de Byland. Le Vice-Amiral avoit mandé à ſon bord tous les Capitaines déſignés; & ſur leur déclaration, ſans doute concertée, il ſigna un certificat par lequel ils dépoſoient que, faute de vivres & d'autres proviſions néceſſaires, les vaiſſeaux étoient abſolument hors d'état d'exécuter l'expédition projetée. « Cette négligence, ajoutoient les Etats, eſt de l'eſpèce la plus grave, en ce qu'elle compromet la gloire de la nation. Par elle, l'autorité ſuprême de la République eſt énervée; Son Alteſſe Séréniſſime eſt contrariée dans ſes vues ſalutaires pour le bien-être de la patrie, ſes ordres ſont rendus infructueux; toute confiance eſt éteinte chez les nations étrangères; l'Etat libre des Provinces-unies ſe trouve ébranlé ». 1782.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que pluſieurs des vaiſſeaux qui, le 8 Octobre, n'étoient point en état de ſe rendre à Breſt, appareillèrent le 10 du même mois, pour aller croiſer dans la mer de Norwège.

On s'en prend de ce manquement à S. A. S. le Prince Stadhouder.

Tandis que le mécontentement des Provinces-unies s'exhaloit en des termes reſpectueux pour le

1782. Stadhouder, des Particuliers moins réservés se permettoient des libelles contre ce Prince, qu'ils accusoient d'avoir sacrifié les intérêts de la Hollande à des considérations anti-patriotiques. Dans sa réponse aux murmures des Etats de Frise, Son Altesse crut devoir écarter des soupçons injurieux, en protestant que, s'il y avoit eu de la négligence de la part des Officiers chargés de l'approvisionnement des vaisseaux, ils avoient agi contre son intention, & s'étoient rendus coupables de désobéissance à ses ordres. Quoi qu'il en soit, l'escadre Hollandoise ne parut point à Brest, & personne n'imputa ce manquement à la République; mais le peu de vigueur qu'elle mit dans ses opérations à cette époque, pouvoit influer sur les conditions qui devoient régler son partage à la fin de la guerre.

Une flotte part de Brest pour les Antilles.

On alloit toucher à ce moment desiré; & vers la mi-Décembre, il se répandit un bruit général, que les Préliminaires de la paix étoient signés. On ne doutoit pas que le sort de l'Amérique ne fût dès lors fixé; cependant les Puissances belli-

gérantes n'en mettoient pas moins d'activité dans les armemens. Une flotte destinée pour les Antilles n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile de la rade de Brest. Elle partit en effet sous l'escorte de neuf vaisseaux de ligne & de six frégates aux ordres de M. de Vialis ; les troupes distribuées sur trente bâtimens de transport, formoient environ sept mille cinq cents hommes. Une autre escadre, à-peu-près d'égale force, étoit au moment d'appareiller pour se joindre à l'armée navale, dont M. le Comte d'Estaing alla prendre le commandement à Cadix. Ce Vice-Amiral étoit arrivé le 7 Novembre à Bordeaux, où les ordres du Roi l'arrêtèrent quelques jours ; ils avoient pour objet la création d'un nouveau Corps d'Officiers tirés de la Marine marchande. Voici dans quels termes encourageans Sa Majesté expliquoit ses intentions à cet égard.

1782.

Départ du Comte d'Estaing pour aller commander les escadres de Cadix.

« M. le Comte d'Estaing, je vous ai choisi pour aller faire entendre en mon nom, à la Chambre du Commerce de Bordeaux, la satisfaction que j'ai de la fidélité & de l'atta-

Création d'un nouvel ordre d'Officiers dans la Marine militaire.

1782. chement, dont les Négocians de mon royaume se sont empressés de me donner des marques. J'attends d'eux un nouveau témoignage de leur zèle. Vous leur demanderez de vous indiquer ceux d'entre les Officiers marchands employés sur leurs bâtimens, qui paroîtront capables de contribuer à soutenir la dignité de mon pavillon & la prospérité de mes armes, dans une guerre dont l'avantage de mes sujets & la liberté du Commerce sont l'unique objet. — Je vous autorise à promettre en mon nom à tous les Officiers marchands qui vous seront présentés, & que vous reconnoîtrez susceptibles des fonctions auxquelles je les destine, un état permanent, honorable, & tous les avantages & distinctions que doivent attendre de leur patrie ceux qui se consacrent à son service ».

Flattés de cette mission honorable, MM. de la Chambre du Commerce de Bordeaux, nommèrent un Comité maritime de six Armateurs, pour travailler à cette importante affaire. Cent cinquante sujets y furent désignés pour remplir les

vues de Sa Majesté sur les vaisseaux de la Marine royale. Dunkerque, le Hâvre-de-Grace, Saint-Malo, Bayonne, & d'autres ports, fournirent aussi un nombre d'habiles Marins proportionné à l'étendue de chaque département.

1782.

Edit du Roi contre les rançons.

A cette même époque, Sa Majesté fut informée que les Armateurs & les Capitaines éludoient, sous divers prétextes, les dispositions de l'Arrêt qui restreignoit les rançons. Pour arrêter un abus préjudiciable aux intéressés dans les armemens, & particulièrement aux Invalides de la Marine, elle crut devoir étendre la défense de rançonner, aux cas exceptés par l'Ordonnance de 1780. A dater du premier Décembre, le nouveau règlement fut exécuté sans restriction.

Création de dix millions de rentes perpétuelles.

Même en dirigeant ses principales vues du côté de la paix, la France, comme on l'a dit, ne négligeoit aucune des mesures qui préparent les succès de la guerre ; & comme les finances en sont le ressort le plus décisif, Sa Majesté s'étoit vue forcée, au mois de Juillet, d'établir un troisième vingtième sur les objets

1782. assujettis aux deux premiers; au mois de Décembre, elle fut encore dans la nécessité de recourir au dévouement patriotique de la classe aisée de ses sujets, pour terminer glorieusement, & selon le vœu de la nation, une guerre entreprise sous les auspices de l'honneur François. Ainsi fut motivé l'Edit, portant création de dix millions de rentes perpétuelles.

Deux partis dans le Conseil de Saint-James, relativement aux conditions de paix.

Cette sage prévoyance du Gouvernement, & les préparatifs qui se faisoient dans les ports, sembloient justifier les allarmes du peuple sur l'inutilité des négociations pacifiques. Rien ne transpiroit des Cabinets respectifs; mais on se livroit aux conjectures; & vers la mi-Décembre, l'opinion générale étoit à Paris & à Londres, que la Cour de Saint-James avoit changé de dispositions; qu'il venoit de s'y former deux partis; que le Roi, Lord Shelburne & Lord Gratham, successeur de M. Fox, avoient accepté les propositions, suivant lesquelles l'Angleterre auroit cédé Gibraltar en échange des îles qu'on devoit lui restituer dans les Indes occidentales, & de la Guade-

loupe qu'on promettoit d'y ajouter ; mais que le Duc de Richmond, Lord Keppel & M. Thownshend persistoient à demander Porto-Rico. On prétendoit que, dans cette conjoncture embarrassante, le Comte de Shelburne s'étoit vu forcé, pour échapper à la censure de ce dernier parti, de faire demander à la Cour de Versailles, qu'outre la Guadeloupe, on laissât aux Anglois Sainte-Lucie, & qu'on leur garantît la possession de Trinquemale. Ces demandes ne pouvoient être faites sérieusement ; mais dans sa position désespérée, l'Angleterre affichoit des prétentions exorbitantes. Heureusement que les Ministres de France & d'Espagne étoient dans le secret de sa détresse. Ils savoient qu'à cette époque, la dette nationale de la Grande-Bretagne étoit portée à près de deux cents millions sterling ; ce qui formoit, suivant l'évaluation du Docteur Price, plus de la moitié de la valeur de toutes les terres de l'Empire. Quant aux forces navales, dont elle faisoit alors un étalage plus imposant que redoutable, on n'ignoroit pas qu'elles se montoient

1782.

Demandes exorbitantes des Anglois.

1782. encore, tant en Europe que dans les deux Indes, à plus de quatre-vingt vaiſſeaux de ligne ; mais on étoit inſtruit que le nombre de bras néceſſaires pour mettre en action tous ces châteaux flottans, répondoit mal à cette apparence reſpectable. La guerre venoit de mettre, à cet égard, la Grande-Bretagne dans une diſette qu'elle n'avoit jamais connue. En un mot, la révolution de l'Amérique réduiſoit les Anglois à la cruelle alternative, ou de continuer une guerre, dont la prolongation eût menacé leur exiſtence politique, ou de ſe livrer à la diſcrétion de leurs ennemis, en faiſant une paix dont les conditions les plus dures n'auroient été, de la part de la France, qu'une repréſaille très-légitime. Mais la paix & la guerre devoient également ſignaler le déſintéreſſement de Louis XVI ; & la Grande-Bretagne trouva ſon ſalut dans la modération, qui juſtifie l'Epigraphe qui ſe lit au frontiſpice de cet Ouvrage.

Les Eſpagnols renoncent à Gibraltar.

A l'ouverture des négociations, il reſtoit à la Marine de France & d'Eſpagne une ſupériorité de qua-

tante-six vaisseaux de ligne ; & cette prépondérance laissoit à la disposition des Cours alliées, les conditions de la paix. Cependant la fierté Britannique opposoit encore des obstacles à sa publication ; la Grande-Bretagne osoit paroître exigeante, même au bord du précipice. Il étoit naturel que Gibraltar rentrât sous la domination de Sa Majesté Catholique ; mais le Cabinet de Saint-James mit un si haut prix à cette renonciation, & la saine politique en attachoit si peu au recouvrement de cette place, que la Cour de Madrid ne crut pas devoir l'acheter par de trop grands sacrifices. Les Plénipotentiaires Britanniques s'étant montrés intraitables sur ce point, leurs prétentions excessives donnèrent, à cet égard, une autre face aux négociations. 1782.

L'article des concessions demandées par la France dans l'Indostan, occasionna, dit-on, de longs débats, qui se terminèrent enfin à l'amiable. Les Circars septentrionaux du Coromandel, sur lesquels portoient ces demandes, étoient des provinces dépendantes de l'Empire Mogol ; l'An- Lenteurs dans les négociations.

1782. gleterre les tenoit à ferme, moyennant quinze lakes de roupies, & ne pouvoit par conséquent en disposer. Ce point éclairci, il fallut recourir à d'autres compensations sur lesquelles on ne s'accorda que difficilement. La guerre avoit eu pour théâtres les quatre parties du monde; on eut besoin d'une attention minutieuse pour éviter les méprises dans la discussion des prétentions respectives en tant de contrées différentes; il en résulta des lenteurs qui donnèrent de l'inquiétude sur le succès des négociations. Mais le vœu général étoit contre la guerre; & Louis XVI avoit résolu de pacifier l'Europe, après avoir affranchi l'Amérique. Ce grand ouvrage venoit d'être consommé par le traité provisionnel entre l'Angleterre & les Etats-unis; traité dont la conclusion n'eut lieu que le 20 Janvier, époque des termes de paix convenus entre la Grande-Bretagne & la Maison de Bourbon. Il est temps de faire connoître les articles qui, tenus secrets jusqu'alors par les Ministres Anglois, avoient donné lieu à tant de murmures, d'impatience & de

fausses interprétations dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre. 1782.

Articles abrégés du Traité provisionnel entre la Grande-Bretagne & les Etats-unis d'Amérique.

ARTICLE I. Le Roi de la Grande-Bretagne reconnoît, dans les termes les plus amples, l'indépendance des Etats-unis, & renonce à toutes prétentions de Gouvernement, propriété & droits de territoire sur lesdits Etats, pour lui, ses héritiers & successeurs.

ART. II. Etablit pleinement les limites respectives, & fixe celles de l'Amérique indépendante par une ligne tirée à travers les lacs & les rivières qui la bordent au couchant, depuis le nord jusqu'au midi; du côté de la mer, ces limites embrassent toutes les îles à la distance de vingt lieues du continent; elles s'étendent au sud jusqu'à la rivière Marys, & au nord jusqu'à la rivière Sainte-Croix (1).

---

(1) Par ces limites, qu'il seroit trop long d'assigner plus en détail, l'Angleterre

1782. ART. III. Admet & garantit aux Américains le droit de pêche ſur les bancs de Terre-Neuve, de Saint-Laurent & leurs environs.

ART. IV. Les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun obſtacle au recouvrement de leurs dettes.

ART. V. Le Congrès recommandera aux différens Etats, la reſtitution des biens-fonds confiſqués aux ſujets Britanniques, aux Loyaliſtes, &c. (1).

---

cédoit une immenſe quantité de terrein aux Etats-unis d'Amérique; & cette ceſſion parut trop étendue à quelques Anglois. Mais pour juſtifier le Miniſtère à cet égard, il ſuffit d'obſerver que c'étoient les bornes de ces provinces avant leur indépendance; que les limites du Canada avoient été prodigieuſement reculées par l'acte de Québec en 1774; que cet acte étoit vexatoire pour l'Amérique ſeptentrionale; & que, par conſéquent, il ne pouvoit ſervir de baſe au traité de paix.

(1) Les Commiſſaires Américains, & M. Richard Oſwald, Plénipotentiaire pour Sa Majeſté Britannique, ne pouvoient rien de plus en faveur des Loyaliſtes, qui, faute de prévoir l'iſſue de cette guerre, avoient ſuivi les drapeaux du Roi d'Angleterre, de préférence à ceux de leurs

ART. VI. Nulles confiscations ou persécutions n'auront lieu à l'avenir. 1782.

ART. VII. Les prisonniers de part & d'autre seront élargis. L'artillerie Américaine ne sera pas emportée, non plus que les Nègres & autres propriétés. Les archives, les actes & papiers publics & privés seront restitués. Les flottes & armées Britanniques seront retirées de toutes les parties des Etats-unis.

ART. VIII. La navigation du Mississipi sera ouverte aux deux Parties.

---

compatriotes. Le pouvoir même du Congrès se bornoit, en cette occasion, à les recommander aux différentes provinces. Chacun des Etats qui composent l'association Américaine étant maître chez lui, n'est dirigé par aucune autre Puissance dans l'exercice de la souveraineté; il étoit donc convenable & prudent de s'en rapporter dans l'affaire des Loyalistes, à la générosité des Américains; & le Gouvernement Britannique ne pouvoit demander au Congrès qu'une recommandation en leur faveur. Plutôt que de continuer la guerre, il fit bien de se charger des dédommagemens auxquels avoient droit de prétendre ces infortunés, qui venoient de trahir leurs concitoyens, pour lui rester fidèles.

1782. ART. IX. Toutes les conquêtes faites après la signature & avant l'arrivée des susdits articles en Amérique, seront restituées de part & d'autre. *Signé* RICHARD OSWALD, BENJAMIN FRANKLIN, HENRY LAURENS, JEAN ADAMS, JEAN JAY.

1783.

Comment ce traité est reçu en Amérique.

Ces Préliminaires, arrêtés à Paris le 30 Novembre, furent signés le 21 Janvier; & le Congrès reçut le traité dans les derniers jours de Mars. Toute l'Amérique belligérante l'accueillit avec transport; & la paix fut proclamée solennellement à New-York, à Philadelphie, & à la tête des armées respectives de la Grande-Bretagne & des Etats-unis. Ce fut un jour de triomphe pour le brave Washington. Il avoit préparé les troupes à cette glorieuse cérémonie, par un discours où respirent également l'héroïsme, le patriotisme & l'humanité. Un fragment de cette belle harangue où se peint l'ame du guerrier citoyen, confirmera l'idée qu'on s'est déjà faite de son éloquence naturelle, quoique fière & métaphorique. « La glorieuse tâche qui nous avoit fait courir aux

armes, eſt enfin remplie ; la liberté 1783.
de notre pays eſt ſuffiſamment reconnue & ſolidement établie par le ſourire que le Ciel accorde à la pureté de notre cauſe, aux efforts généreux d'un peuple foible, mais libre, & fait pour toujours l'être. La réputation de ceux qui ont perſévéré, étant aujourd'hui immortaliſée par le titre illuſtre & ſi bien acquis d'*Armée patriote*, il ne reſte plus aux acteurs de cette ſcène majeſtueuſe, qu'à conſerver juſqu'au dernier acte, la dignité de leur caractère ; à terminer le drame d'une manière qui leur attire des applaudiſſemens ; à quitter le théâtre de la guerre avec cette même approbation des anges & des hommes qui a couronné toutes leurs actions vertueuſes ».

Le Général finit par annoncer qu'il ne tolérera aucune négligence des devoirs militaires, juſqu'au licenciement abſolu des troupes. Il promet à chaque ſoldat des honneurs & des récompenſes proportionnés à ſon grade, à ſes ſervices, & particulièrement à ſa ſoumiſſion aux loix d'une ſévère diſcipline.

1783. Fermentation dans l'armée Américaine.

Le principal objet de ce discours étoit de ranimer la confiance des soldats, & de les affermir contre la séduction de quelques traîtres, dont les tentatives séditieuses avoient allarmé le Congrès & les Chefs de l'armée. Voici la cause ou le prétexte de cette fermentation inquiétante.

Au mois de Décembre 1782, une partie des troupes, peu satisfaite de son traitement, avoit exposé ses griefs dans un Mémoire que le Général Mc Dougal & deux Officiers de l'Etat-major, furent chargés de présenter au Congrès. Après deux mois de vaines poursuites, les Commissaires informèrent l'armée qu'on n'avoit encore rien prononcé sur ses demandes. Alors il parut une invitation aux Officiers généraux de s'assembler le 11 Mars, pour délibérer sur les mesures à prendre dans cette circonstance. L'invitation étoit accompagnée de cette Adresse non moins éloquente que séditieuse.

Discours séditieux d'un Anonyme.

« MESSIEURS, un soldat que l'intérêt & l'affection attachent à votre destinée, qui a souffert avec vous, & qui veut continuer de partager votre fortune bonne ou mauvaise, demande

demande la permission de vous adresser ses plaintes. Il n'a pour lui ni l'âge, ni les dignités qui donnent du poids aux conseils ; mais l'expérience marche quelquefois sans la vieillesse, & la sincérité n'a pas besoin de rang. Comme la plupart d'entre vous, il aima la vie privée ; il l'a quittée avec regret & dans la ferme résolution d'y rentrer, dès que la nécessité ne lui mettra plus les armes à la main ; alors les ennemis de sa patrie, les esclaves du pouvoir, les soutiens mercénaires de l'injustice n'avoient pas encore éprouvé que les Américains sont aussi redoutables sur le champ de bataille, que soumis & pacifiques dans leurs remontrances. C'est avec cette perspective qu'il fut le compagnon de vos longues fatigues, qu'avec vous il brava tant de périls. Il a senti la main glaciale de la pauvreté, & n'a point murmuré ; il a vu se développer l'insolence de l'homme opulent, sans se permettre un soupir. Long-temps assez crédule pour sacrifier à l'opinion, il a, jusqu'à ce jour, espéré dans la justice de son pays. Il se flattoit, lorsque les nuages de l'adversité seroient

1783.

Suite du même Discours.

dissipés, lorsque le rayon de la paix commenceroit à luire, que la froideur & la sévérité du Gouvernement se relâcheroient enfin ; que la reconnoissance verseroit des bienfaits sur ces hommes, dont les bras vigoureux ont soutenu l'Etat dans le périlleux passage de la servitude menaçante à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ses limites comme la modération ; il est un point où l'une dégénère en crédulité & l'autre en bassesse. Telle est votre situation ; amenés à ce point délicat, encore un pas, & vous êtes perdus sans retour. Etre tranquilles ; être indifférens lorsque les injustices s'accumulent & pèsent sur nos têtes, seroit plus que de la foiblesse ; se borner à des supplications sans développer de mâles efforts, seroit dégrader votre caractère, & montrer à l'Univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Considérons le point où nous sommes ; & de-là, portons nos regards sur les expédiens qui se présentent à nous.

» Après sept ans de combats & de travaux, l'objet qui vous arma vient de vous être accordé.... Votre

courage a conduit à la paix les Etats-unis de l'Amérique, au travers d'une guerre douteuse & sanglante ; il l'a fait asseoir sur le trône de l'indépendance ; & le calme renaît pour le bonheur — De qui ? Est-ce d'une patrie qui vous accorde la douceur de rentrer dans vos foyers, en versant sur votre retraite les larmes de la reconnoissance ? Est-ce d'une patrie qui brûle de partager avec vous cette indépendance que lui donna votre valeur, & ces richesses achetées au prix de votre sang ? N'est-ce pas plutôt d'un pays ingrat, qui foule aux pieds vos droits, dédaigne vos cris, insulte à vos misères ? N'avez-vous pas fait connoître au Congrès vos desirs & vos besoins ; ces besoins & ces desirs que la gratitude & l'équité devoient prévenir, & non pas éluder ! N'avez-vous pas dernièrement, dans le langage soumis d'un Mémoire, démandé de sa justice ce que vous ne pouviez plus espérer de sa faveur ? Quelle a été sa réponse ? La lettre qui sera le sujet des réflexions de l'Assemblée, vous le dira mieux que moi.

178

Suite du même Discours.

» Si tel est votre traitement, lorſ-

1783. Suite du même Discours.

que les armes que vous portez sont encore nécessaires pour la défense de l'Amérique ; qu'avez-vous à attendre de la paix, lorsque la séparation anéantira votre force & votre influence ? Lorsque ces épées, instrumens de votre gloire, vous seront enlevées ; qu'il ne vous restera d'autres marques de vos travaux, d'autres distinctions de vos services, que les blessures, les cicatrices & les infirmités ? Pourrez-vous consentir à être les seules victimes dans cette révolution, à vous retirer du champ de bataille, pour aller vieillir dans la pauvreté, la misère & le mépris ? Consentirez-vous à croupir dans la fange de la dépendance, à devoir à la pitié les misérables restes d'une vie long-temps illustrée dans le champ de l'honneur ? Si vous le pouvez.... allez, emportez avec vous les railleries des Torys, & les dédains des Whigs, le ridicule, &, ce qui est pis encore, la compassion de l'Univers ; allez mourir victimes de la faim, & que vos noms périssent dans l'oubli. Mais si votre courage se révolte à cette idée...... Eveillez-vous, sortez de votre léthargie, ouvrez les yeux sur votre situation,

& réparez vous mêmes les outrages que vous avez soufferts. Si vous laissez échapper ce moment, c'en est fait de vous pour toujours ; des efforts tardifs seront inutiles ; vos menaces seront aussi vaines que vos supplications actuelles.

1783. Suite du même Discours.

» Déterminez donc, d'une manière positive, & ce que vous pouvez supporter, & ce que vous voulez souffrir. Si votre résolution est en raison de vos maux, n'invoquez plus la justice ; mais éveillez les craintes du Gouvernement. Laissez le ton mielleux des Mémoires, prenez-en un plus élevé, plus convenable ; qu'il soit décent, mais ferme, mais animé, mais décisif. . . . . Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui écrivent & sentent vivement, dressent une dernière remontrance ; qu'on y rappelle, dans un langage qui ne vous trahisse point par sa timidité, ce que le Congrès a promis, & ce que le Congrès a fait ; qu'on y retrace ce que vous avez souffert, ce que vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées ! Dites au Congrès que vous avez été les

1783. Suite du même Discours.

premiers à vous précipiter dans le danger, que vous desirez en sortir les derniers; que le désespoir ne vous fera jamais prendre une résolution déshonorante; mais qu'il peut vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-lui qu'une blessure souvent irritée, devient enfin incurable, & qu'une démarche indiscrette peut désormais avoir le terrible effet de la mort....

» Représentez au Congrès que, s'il accède au contenu de votre dernier Mémoire, il vous rendra plus heureux, qu'il se rendra plus respectable; que tant que la guerre continuera, vous suivrez ses drapeaux; que lorsqu'elle cessera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée; que vous y donnerez à l'Univers de nouveaux sujets d'étonnement & d'admiration: le spectacle d'une armée victorieuse de ses ennemis, & victorieuse d'elle-même ».

Washington assemble les Officiers de l'armée.

On ignore quels eussent été les effets de cette pièce anonyme, & le résultat de l'assemblée à laquelle les Officiers de l'Etat-major étoient invités, si le Commandant en chef n'eût prévenu le coup, en défendant

de s'assembler au jour indiqué. Ces mêmes Officiers reçurent ordre de se trouver, le 15 Mars, aux nouveaux bâtimens de New-Windsor, pour entendre le rapport du Comité de l'armée nommé près du Congrés, & pour arrêter des mesures assorties aux circonstances. Le Général Gates présida l'Assemblée ; & Washington ouvrit la séance par une Adresse où les intentions perverses de l'Auteur anonyme étoient démasquées, où le Congrès étoit justifié, où le Commandant en chef se rendoit garant des promesses de cette honorable Compagnie. Il finit par conjurer l'armée au nom de la patrie, de l'honneur & de l'humanité, de témoigner son indignation contre l'ennemi secret, qui, sous de vains prétextes, essayoit de renverser la liberté de l'Amérique, qui, par une ruse infâme, cherchoit à la précipiter dans une guerre civile. « La dignité de cette conduite, ajouta-t-il, fera dire à la postérité, lorsqu'elle célèbrera ce glorieux évènement (la révolution de l'Amérique), si ce modèle n'eût pas existé, l'Univers n'auroit jamais su à quel degré 1783.

de perfection peut s'élever l'espèce humaine ».

1783.

Leurs résolutions patriotiques.

Ce discours eut tout l'effet que s'en étoit promis Washington. On forma un comité pour dresser l'instruction de l'affaire sur laquelle l'Assemblée avoit à délibérer; & le rapport ayant été soumis à son examen, il fut déclaré unanimement que les Officiers des troupes Américaines, toujours animés de cette flamme patriotique qui leur avoit mis les armes à la main, ne souilleroient jamais une gloire acquise au prix de leur sang; que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du Congrès; & qu'elle étoit pleinement convaincue que les Représentans de l'Amérique ne *licencieroient point les troupes, sans acquitter la dette de l'Etat, envers les Officiers & les soldats.* L'Assemblée témoigna avec la même unanimité, son mépris & son indignation pour l'Auteur des propositions séditieuses contenues dans l'Adresse anonyme aux Officiers de l'armée.

La proclamation de la paix affermit les Américains dans leurs dispositions patriotiques; & le conten-

1783.

On projette d'ériger à Philadelphie une statue en l'honneur de Louis XVI.

tement général se manifesta par une fête militaire à laquelle ses premiers loisirs furent consacrés. Aux transports de l'allégresse publique, se mêloient des sentimens de reconnoissance pour l'auguste Monarque, à l'assistance duquel les Etats affranchis & pacifiés devoient le bienfait de la révolution qu'ils célébroient. Pour en éterniser le souvenir par un monument expressif de leur gratitude, il fut décidé en plein Congrès, qu'on érigeroit à Philadelphie, une statue de bronze en l'honneur de Louis XVI.

Traité de Paix entre la France & l'Angleterre.

Cette paix, dont l'Amérique goûtoit déjà les prémices, alloit être cimentée entre la France, l'Espagne & l'Angleterre. Les traités qui la garantirent, en assurant l'existence de la Grande-Bretagne, attestoient, comme on l'a dit, la modération, pour ne pas dire la clémence de la Maison de Bourbon. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la position des Anglois à l'époque de la signature de ces articles préliminaires entre la France & la Grande-Bretagne.

ARTICLE I. Aussitôt que les Pré-

1783. liminaires seront signés & ratifiés, l'amitié sincère sera rétablie entre Sa Majesté Très-Chrétienne & Sa Majesté Britannique, leurs Royaumes, Etats & Sujets, par mer & par terre, dans toutes les parties du monde. Il sera donné des ordres aux armées, aux escadres, à tous les Sujets des deux Puissances, de cesser toute hostilité, & de vivre dans la plus parfaite union, en oubliant ce qui s'est passé; de quoi leurs Souverains leur donnent l'ordre & l'exemple; & pour l'exécution de cet article, il sera expédié de part & d'autre, des passeports de mer aux vaisseaux qui seront dépêchés pour en porter la nouvelle dans les possessions desdites Puissances.

ART. II. Sa Majesté, le Roi de la Grande-Bretagne, conservera la propriété de l'île de Terre-Neuve, & des îles adjacentes, ainsi que le tout lui a été cédé par l'article XIII du traité d'Utrecht, sauf les exceptions qui seront stipulées par l'article V du présent traité.

ART. III. Sa Majesté Très-Chrétienne, afin de prévenir les querelles qui, jusqu'à présent, se sont élevées

entre les deux nations d'Angleterre & de France, renonce au droit de pêche qui lui appartient en vertu dudit article du traité d'Utrecht, depuis le cap Bonavista jusqu'au cap Saint-Jean, situé sur la côte orientale de Terre-Neuve, environ par le cinquantième degré de latitude septentrionale; au moyen de quoi, la pêcherie Françoise commencera audit cap Saint-Jean, fera le tour par le Nord, & descendant la côte occidentale de l'île de Terre-Neuve, aura pour limites la place nommée *cap Raye*, située au quarante-septième degré cinquante minutes de latitude. 1783.

ART. IV. Les Pêcheurs François jouiront de la pêcherie qui leur est assignée par l'article ci-dessus, comme ils ont le droit d'en jouir en vertu du traité d'Utrecht.

ART. V. Sa Majesté Britannique cédera en plein droit à Sa Majesté Très-Chrétienne, les îles de Saint-Pierre & de Miquelon.

ART. VI. Quant au droit de pêcher dans le golfe Saint-Laurent, les François continueront d'en jouir,

conformément au cinquième article du traité de Paris.

1783.

ART. VII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à la France l'île de Sainte-Lucie, & lui cédera & garantira celle de Tabago.

ART. VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne restituera à la Grande-Bretagne les îles de la Grenade & les Grenadines, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Névis & Montserrat; & les forteresses des îles conquises par les armes de la Grande-Bretagne & par celles de France, seront rendues dans le même état où elles étoient lors de la conquête; bien entendu que le terme de dix-huit mois, à compter de l'époque de la ratification du traité définitif, sera accordé aux Sujets respectifs des Couronnes de France & de la Grande-Bretagne, lesquels peuvent être établis dans lesdites îles, & autres places qui seront restituées par le traité définitif, afin de vendre leurs biens, recouvrer leurs dettes, emporter leurs effets, & se retirer sans être gênés à raison de leur religion, ou

aucune autre cauſe quelconque, excepté le cas de dettes, ou de pourſuites criminelles. 1783.

ART. IX. Le Roi de la Grande-Bretagne cédera & garantira en toute propriété, à Sa Majeſté Très-Chrétienne, la rivière de Sénégal & ſes dépendances, avec les forts Saint-Louis, Podor, Galam, Arguin & Portendick, ſur la côte d'Afrique. Sa Majeſté Britannique reſtituera auſſi l'île de Gorée, qui ſera remiſe dans la condition où elle étoit, lorſque les armes Britanniques s'en ſont emparées.

ART. X. Le Roi Très-Chrétien garantira de ſon côté, à Sa Majeſté le Roi de la Grande-Bretagne, la poſſeſſion du fort James & de la rivière de Gambie.

ART. XI. Afin de prévenir toute diſcuſſion dans cette partie du monde, les deux Cours conviendront, ſoit par le traité définitif, ſoit par un acte ſéparé, des limites à fixer pour leurs poſſeſſions reſpectives. Le commerce de la gomme ſe fera déſormais comme les nations Angloiſe & Françoiſe le faiſoient avant la guerre de 1755.

1783.

ART. XII. Quant au reste des côtes d'Afrique, les Sujets des deux Puissances continueront de les fréquenter, conformément à l'usage qui a prévalu jusqu'à présent.

ART. XIII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à Sa Majesté Très-Chrétienne, tous les établissemens qui lui appartenoient au commencement de la guerre présente sur la côte d'Orixa & dans le Bengale, avec la liberté d'entourer Chandernagor d'un fossé pour l'écoulement des eaux; & Sa Majesté Britannique s'engage à prendre les mesures qui peuvent être en son pouvoir, pour assurer aux Sujets de la France, dans cette partie de l'Inde, ainsi que sur les côtes d'Orixa, de Coromandel & de Malabar, un commerce sûr, libre & indépendant, tel qu'il se faisoit par la dernière Compagnie Françoise des Indes orientales; soit qu'ils le fassent individuellement, ou qu'ils se forment en Compagnie.

ART. XIV. Pondichéry, ainsi que Karikal, seront également restitués & garantis à la France; & Sa Majesté Britannique procurera, pour servir

d'arrondiſſement à Pondichéry, les deux diſtricts de Velanour & de Bahour ; & comme dépendance autour de Karikal, les quatre Magans contigus.

ART. XV. La France rentrera en poſſeſſion de Mahé & de ſon comptoir à Surate ; & les François trafiqueront dans cette partie de l'Inde, conformément aux principes établis par le treizième article de ce traité.

ART. XVI. Dans le cas où la France auroit des alliés dans l'Inde, ils ſeront invités, ainſi que ceux de la Grande-Bretagne, à accéder à la préſente pacification ; à cet effet, un terme de quatre mois leur ſera accordé pour ſe décider ; & en cas de refus de leur part, Leurs Majeſtés Britannique & Très-Chrétienne conviennent de ne leur donner aucune aſſiſtance directe ou indirecte, contre les poſſeſſions Britanniques ou Françoiſes, ou contre les anciennes poſſeſſions de leurs alliés reſpectifs ; & leurſdites Majeſtés offriront leurs bons offices pour les amener à une réconciliation mutuelle.

ART. XVII. Le Roi de la Grande-Bretagne, voulant donner à Sa Ma-

1783. jesté Très-Chrétienne une preuve sincère de réconciliation & d'amitié, consentira à l'abrogation & suppression de tous les articles relatifs à Dunkerque, à compter du traité de paix conclu à Utrecht en 1713, inclusivement jusqu'à ce jour.

ART. XVIII. On renouvellera & confirmera par le traité définitif, tous ceux qui ont subsisté jusqu'à présent, entre les deux hautes parties contractantes, & auxquels il n'aura pas été dérogé par le présent traité; & les deux Cours nommeront des Commissaires pour travailler sur l'état du commerce entre les deux nations, afin de convenir de nouveaux arrangemens de commerce, sur le fondement de la réciprocité & de la convenance mutuelle. Lesdites Cours fixeront ensemble amiablement un terme compétent pour la durée de ce travail.

ART. XIX. Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pourroient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Très-Chrétienne, ou par celles de Sa Majesté Britanniqae, & qui ne

ſont pas compris dans les préſens articles, ſeront rendus ſans difficulté & ſans exiger de compenſation. 1783.

ART. XX. Comme il eſt néceſſaire d'aſſigner une époque fixe, pour les évacuations & reſtitutions à faire par chacune des hautes parties contractantes; il eſt convenu que le Roi de la Grande-Bretagne fera évacuer les îles de Saint-Pierre & Miquelon, Sainte-Lucie aux Antilles, & Gorée en Afrique, trois mois après la ratification du traité définitif, ou plutôt ſi faire ſe peut. Au même terme, Sa Majeſté Britannique rentrera également en poſſeſſion des îles de la Grenade & Grenadines, de Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Chriſtophe, Névis & Montſerrat. Quant aux territoires, villes & comptoirs qui doivent être cédés ou reſtitués dans les Indes orientales, la ceſſion ou reſtitution s'en fera reſpectivement ſix mois après ladite ratification.

ART. XXI. Les priſonniers ſeront rendus de part & d'autre, ſans rançon, en payant les dettes qu'ils auront contractées dans leur capti-

1783. vité; & chaque Couronne soldera respectivement les avances qui auront été faites pour la subsistance & l'entretien de ses prisonniers.

ART. XXII. Pour ôter tout sujet de plaintes à l'occasion des prises qui pourroient être faites en mer après la signature de ces articles préliminaires, on est convenu que les vaisseaux pris dans la Manche & dans les mers du Nord, après douze jours écoulés depuis cette signature, seront restitués de part & d'autre; que le terme sera d'un mois, depuis lesdites mers jusqu'aux îles Canaries inclusivement; de deux mois, à compter depuis ces îles, jusqu'à la ligne équinoxiale; & enfin de cinq mois dans toutes les autres mers.

ART. XXIII. Les ratifications des présens articles seront expédiées en bonne forme, & seront échangées dans l'espace d'un mois, à compter du jour de la signature.

Fait à Versailles, le vingtième jour de Janvier mil sept cent quatre-vingt-trois.

GRAVIER DE VERGENNES.
ALLEYNE FITZ-HERBERT.

1783.

Traité entre l'Espagne & l'Angleterre.

Le Miniftre Britannique & M. le Comte d'Aranda fignèrent le même jour les préliminaires de la paix, entre leurs Cours refpectives. De ces onze articles, quatre feulement trouveront place ici; les autres ne font qu'une répétition des articles I, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII & XXIII du traité qu'on vient de lire.

Le fecond article arrêté entre les deux Miniftres, porte que Sa Majefté Catholique conſervera l'île de Minorque.

Par le troifième, le Roi d'Angleterre cède au Roi d'Efpagne la Floride orientale; & Sa Majefté Catholique conferve la Floride occidentale. Le terme de dix-huit mois eft accordé aux Anglois établis dans l'île de Minorque & dans les deux Florides, pour vendre leurs biens, recouvrer leurs dettes & tranfporter leurs effets, ainfi que leurs perfonnes, fans être gênés à caufe de la Religion, & fous quelqu'autre prétexte que ce puiffe être, hors le cas de dettes & de procès criminels; bien entendu que le Roi d'Angleterre fera tranfporter de fa Floride orientale tous les effets qui peuvent lui

1783.

appartenir, ſans excepter l'artillerie.

Le quatrième article porte que, dans un diſtrict dont on fixera les limites (1), les Sujets de Sa Majeſté Britannique pourront, ſans être inquiétés en aucune manière, exploiter dans la baie d'Honduras les bois de teinture ou de Campêche; & pour cet effet, bâtir ſans empêchement, occuper ſans interruption dans un endroit convenu, des maiſons & les magaſins néceſſaires à cette exploitation; mais par les ſtipulations ci-deſſus, Sa Majeſté Catholique ne prétend déroger en aucune manière aux droits de ſa Souveraineté.

Le Roi d'Eſpagne s'engage, par le cinquième article, à reſtituer, ſans exception, les îles de Providence & de Bahama, dans le même état où elles étoient lorſqu'elles ont été conquiſes par les armes de Sa Majeſté Catholique.

Que l'Angleterre ne pouvoit être mieux traitée

Toute l'Europe fut *émerveillée*, qu'on me paſſe cette expreſſion, du partage fait à l'Angleterre par ces

(1) Cette liberté fut circonſcrite entre les rivières Beliſe & Rio-Hondo, dans la province de Yucatan.

traités, objet des murmures d'une partie de cette nation ambitieuse, exigeante & jamais satisfaite. Elle rentroit en possession de la Grenade & de Saint-Christophe, les seules îles d'une grande valeur qui lui eussent été enlevées pendant la guerre; elle recouvroit la Dominique, île précieuse & faite pour le devenir davantage. Tout considéré, les huit Colonies à sucre qui restoient à la Grande-Bretagne, quoique moins importantes, quant à l'étendue du territoire, sont d'un produit presque égal à celui des Colonies Françoises. Le droit acquis par les traités, de naviguer avec les Américains dans le Mississipi, rend ce fleuve précieux aux Anglois. Le Canada est une contrée de douze cents lieues d'étendue, qui nourrit cent mille habitans. La Grande-Bretagne conserve encore les vastes possessions de la Nouvelle-Ecosse, dont le territoire de trois cents lieues sur la côte, entre la Nouvelle-Angleterre & le fleuve Saint-Laurent, offre naturellement aux îles Caraïbes le grand magasin qui doit les approvisionner. D'un autre côté, les Anglois se main-

1783.

1783. tiennent toujours à Terre-Neuve dans la supériorité des pêcheries. En Afrique, leur commerce des gommes n'a reçu aucune diminution. Leurs possessions dans l'Inde continuent d'être supérieures à celles des autres Puissances. La liberté de couper le bois de Campêche sur la côte d'Honduras, est un article avantageux pour les Anglois, en ce qu'elle met leur navigation dans ces mers à l'abri des interruptions ci-devant occasionnées par les querelles, dont la coupe de ce bois étoit la raison ou le prétexte.

De ces traités pouvoit résulter, il est vrai, un commerce interlope entre les Etats-unis & les Planteurs des Indes occidentales; mais cet inconvénient commençoit à se faire sentir avant la guerre, & ne devoit souffrir que peu d'accroissement, parce que la majeure partie de la propriété territoriale des îles Angloises appartient à des Particuliers établis en Angleterre, ou à des Négocians, dont l'intérêt est de conserver la balance dans l'importation & l'exportation, ou enfin à des Colons qui, résidant sur les lieux,

ſont intéreſſés à ſe ménager des retours avec la mère-contrée qui ſeule fournit beaucoup d'articles qu'ils ne ſauroient tirer de l'Amérique ſeptentrionale. 1783.

Plaintes du Vicomte de Stormont à la Chambre des Pairs.

Sous quelqu'aſpect qu'on enviſageât cette paix, les conditions en étoient tolérables & ſouvent très-avantageuſes pour la Grande-Bretagne, qui, dans ſa ſituation, ne pouvoit ſe flatter d'un traitement auſſi favorable; ces conditions durent remplir ſes vœux & paſſer ſes eſpérances. Mais une partie de la nation crut qu'il étoit de ſa dignité de paroître mécontente; & malgré les Adreſſes de remerciement à Sa Majeſté Britannique ſur le bienfait de la paix; quoique toutes les cités & corporations du royaume euſſent porté dans cette occaſion les témoignages de leur reconnoiſſance aux pieds du trône, & que la Chambre haute eût donné, par la même conduite, un exemple non équivoque de ſon approbation, il s'étoit pourtant élevé des voix dans cette Chambre contre les divers traités. Une des plus impoſantes fut celle du Vicomte de Stormont, qui s'emporta d'abord

1783. contre l'incapacité de M. Oſwald qu'on avoit, diſoit-il, mal-adroitement oppoſé aux quatre Plénipotentiaires du Congrès, parmi leſquels on diſtinguoit MM. Laurens & Franklin. Il prétendit que le premier devoir de l'Agent Britannique, ou plutôt de ſes Commettans, étoit d'aſſurer aux Loyaliſtes la reſtitution de leurs propriétés. « La juſtice, ajouta-t-il, l'honneur, la reconnoiſſance, tout demandoit que la Grande-Bretagne protégeât ces infortunés; & pour ſa honte & leur malheur, ils ont été le prix d'un traité flétriſſant.... ».

Puis revenant à M. Oſwald, qu'il qualifie ironiquement de grand Géographe, il trace avec lui la ligne de démarcation qui doit fixer à jamais les limites des Etats Américains, limites qui, s'il faut en croire le Vicomte, ne laiſſent à la Grande-Bretagne que les poſſeſſions dont la nouvelle République n'a pas ambitionné l'acquiſition. Lord Stormont paſſe enſuite à l'examen des traités conclus avec les deux branches de la Maiſon de Bourbon; & à chaque article, il ſe plaint que les intérêts de

de l'Angleterre ont été ſacrifiés. 1783.
« Ici, dit-il, c'eſt une étendue immenſe que nous donnons aux pêcheries de la France à Terre-Neuve; là, nous lui cédons Miquelon & Saint-Pierre, qui ſont d'autant plus à ſa bienſéance, qu'étant fortifiées, ces îles commanderont l'entrée du fleuve Saint-Laurent. D'un autre côté, c'eſt la liberté de s'établir dans la Nouvelle-Ecoſſe, que nous accordons aux Américains. Nous cédons Penobſcot; nous renonçons à tout ce que nous avons de précieux dans le Canada; nous abandonnons les Florides, dont la ſituation, le ſol & le climat étoient pour nous d'un ſi grand prix; enfin nous rendons Sainte-Lucie, cette île d'une importance ſi déciſive, que pour y rentrer, il n'eſt point de ſacrifices auxquels la France ne ſe fût déterminée. Sur la côte d'Afrique, comme dans l'Inde, je vois toujours des ceſſions de la part de la Grande-Bretagne, & pas un équivalent de la part de l'ennemi. Quant au port de Dunkerque, nous devons nous attendre à voir fondre un jour ſes vaiſſeaux de guerre ſur notre Marine mar-

1783. chande ; & nous nous ſouviendrons alors des paroles mémorables que le Miniſtre actuel a miſes dans la bouche de notre gracieux Monarque, & dont voici le véritable ſens : « *Voulant prouver à mon frère le Roi des François, avec combien d'empreſſement je deſire ſon amitié, je lui ouvrirai le port de Dunkerque comme étant à ſa bienſéance pour faire la guerre à mes Sujets bien-aimés* ».

Réponſe du Comte de Shelburne.

Le Comte de Shelburne répondit aux plaintes de Lord Stormont, concernant la ligne de démarcation entre les Etats-unis & le Canada, qu'en partageant avec ces Etats le commerce des pelleteries, l'Angleterre avoit ceſſé d'exercer le monopole, crime d'Etat, qui tôt ou tard ne manque pas d'être puni ; mais qu'eût-elle ſacrifié ce commerce tout entier, c'eût été pour la Grande-Bretagne un avantage de trente mille livres ſterling par année, puiſqu'il étoit démontré que l'importation des pelleteries ne montoit annuellement qu'à cinquante mille livres ſterling, & qu'il lui en coûtoit quatre-vingt mille pour protéger

cette importation. Quant à la permiſſion accordée aux Américains de pêcher dans tous les ports Anglois, & particulièrement ſur le banc de Terre-Neuve, il prétendit que, vu leur ſituation, il étoit impoſſible de leur interdire cette pêche dans la première ſaiſon ; & que, pour la leur fermer dans la ſeconde, il s'agiſſoit encore de continuer l'exercice d'un monopole odieux. Le Comte de Shelburne ne dit autre choſe ſur l'article des Loyaliſtes, ſinon qu'il avoit fallu ſacrifier quelques victimes pour ſauver la totalité de l'empire ; que la nation demandoit la paix ; & qu'on ſe voyoit réduit à cette alternative, ou de continuer la guerre, ou d'en paſſer par les termes du Congrès. Il obſerva que les clauſes inſérées dans les traités précédens au ſujet de Dunkerque, n'avoient jamais été miſes en exécution ; qu'on ne feroit jamais de ce port rien de formidable pour l'Angleterre ; que la France inſiſtoit ſur ce point, moins par intérêt que par un motif de dignité ; & qu'il y auroit de la folie à faire dépendre d'une ſi foible conſidération le ſort

1783.

1783. de la paix ou de la guerre. A l'égard des arrangemens pris avec cette nation pour la pêche de Terre-Neuve, le Comte de Shelburne fit valoir la nécessité de mettre un terme aux querelles qui résultoient de la concurrence des Pêcheurs Anglois & François ; & quant aux îles de Saint-Pierre & de Miquelon, il prétendit qu'elles n'étoient ni l'une ni l'autre susceptibles de fortifications capables de les défendre contre la plus petite frégate. « Dans les Indes occidentales, nous recouvrons, ajouta-t-il, toutes nos possessions, à l'exception de Sainte-Lucie & de Tabago. Il plaît au noble Lord d'attacher un grand prix à cette première île ; & le fait est qu'elle ne vaut pas mieux aujourd'hui qu'elle ne valoit en 1763. Les objections relatives à nos concessions sur la côte d'Afrique, n'ont guère plus de fondement. Parce que nous cédons le Sénégal, on en conclut que le commerce des gommes est perdu pour nous ; mais compte-t-on pour rien la foi du Roi de France engagée à nous admettre au partage de ce commerce ? D'ailleurs, n'avons-nous pas gardé

Sénégambie, qui eſt encore plus heureuſement ſitué ? Quant aux Indes orientales, pourquoi, nous dit-on, avez-vous rendu Pondichery aux François ? Pourquoi leur avez-vous permis de creuſer un foſſé autour de Chandernagor ? On en peut donner deux excellentes raiſons ; 1°. l'impoſſibilité de continuer la guerre ; 2°. la ſituation déplorable des Etats Britanniques dans cette partie du monde, où, ſelon les derniers avis, nos troupes mal payées menacent de ſe révolter ». 1783.

Débats à la Chambre des Communes. Réponſe de M. Pitt aux objections des Frondeurs.

Les objections élevées contre les termes de la paix furent combattues plus victorieuſement encore, dans le beau diſcours par lequel M. Thomas Pitt ouvrit la ſéance du 17 Février, à la Chambre des Communes. Il mit ſous les yeux de cette Chambre un tableau de l'épuiſement de la Grande-Bretagne, d'où il réſultoit que, non compris les arrérages de la liſte civile, qui montoient à deux millions & demi ſterling, les Anglois avoient à payer annuellement treize millions ſept cent quatre-vingt-treize mille cent trente-ſept livres ſterling : intérêts énormes qu'il étoit impoſſible

1783. d'acquitter, même en laissant subsister toutes les taxes au sein d'une paix profonde ; & de ce fait bien constaté, il tira cette induction, que, pour la Grande-Bretagne, c'étoit la même chose, de continuer la guerre ou de se dévouer à une ruine absolue. Mais, comme le supposoient gratuitement M. Fox & beaucoup d'autres Frondeurs, l'Angleterre pouvoit-elle négocier une paix moins désavantageuse ? M. Pitt répond en détail à cette question ; & d'abord il établit qu'il n'y a que deux manières de faire une paix quelconque : l'une, en restituant des prises, & l'autre en faisant des concessions, suivant que les évènemens de la guerre ont bien ou mal tourné pour chacune des parties contractantes : « Or, si l'on applique cette règle à la circonstance présente, on conviendra, dit il, que la France, l'Espagne & les Etats-unis d'Amérique ne pouvoient être moins exigeans ».

M. Pitt conclut pour l'Adresse de remerciement à Sa Majesté Britannique ; & Lord North, que de nouveaux intérêts venoient d'associer

à M. Fox, se mit en devoir de fronder, article par article, les divers traités de pacification ; il n'y en eut pas un seul qu'il ne présentât dans un jour très-défavorable à l'Angleterre ; sa motion fut de soumettre ces traités à la révision de la Chambre. 1783.

L'avis de Lord Mulgrave étoit encore moins modéré ; il manifesta sa répugnance à souscrire aux termes d'une paix qui, disoit-il, faisoit la honte de l'Empire Britannique. Il parla de l'état florissant des forces Angloises, dont il affirma la supériorité sur les forces combinées des ennemis dans les quatre parties du monde. Mais dans la séance du 21 Février, Sir Keithstewart releva cette assertion ; & commençant par les Indes occidentales : « Il y avoit, dit il, dans le port de Cadix, soixante vaisseaux de ligne aux ordres du Comte d'Estaing, prêts à faire voile pour les Antilles, où ils devoient se joindre à vingt-huit vaisseaux, tant François qu'Espagnols : aviez vous, continua-t il, l'expectative d'y balancer la puissance des Alliés ? Quant aux Indes orientales,

1783. je ne crains pas d'avancer que six vaisseaux de ligne, & cinq ou six autres de moindre force, étoient au moment d'appareiller pour aller renforcer le Bailli de Suffren, & le maintenir dans sa supériorité, même après la jonction de Hughes & de Bickerton ». Il soutint avec une égale assurance, que, si la guerre eût duré une année de plus, l'activité des Hollandois se fût réveillée ; qu'à l'ouverture de la campagne ils devoient mettre en mer cinquante-deux vaisseaux à deux ponts qui, joints à ce que la Maison de Bourbon eût conservé de forces navales en Europe, auroient écrasé l'Angleterre & son commerce. Il conclut que la paix étoit indispensable pour la Grande-Bretagne, & qu'elle ne pouvoit l'obtenir à des termes plus avantageux.

L'opinion des Frondeurs prévaut. Changement dans le Ministère.

La majorité n'en persista pas moins dans l'opinion, que les concessions faites aux Puissances alliées étoient beaucoup trop étendues, même en considérant la situation relative des parties contractantes. On se fit un point d'honneur d'appuyer cette motion qui devoit entraîner un

changement dans le Miniſtère Britannique : évenement dont les détails ſont étrangers à l'hiſtoire de la paix que Sa Majeſté Très-Chrétienne avoit ratifiée le 3 Février.

1783.

Vaiſſeaux expédiés pour aller annoncer la ceſſation des hoſtilités.

A cette époque, on expédia des vaiſſeaux, tant des ports de France que de ceux d'Angleterre, pour aller annoncer la ceſſation des hoſtilités dans les différentes parties du monde; mais l'humanité des Puiſſances réconciliées eut à gémir des obſtacles que les élémens apportèrent à l'exécution de ces ordres pacifiques. Une tempête qui dura pluſieurs jours, força tous les vaiſſeaux à relâcher; & ce retardement pouvoit faire couler, en pure perte, des flots de ſang humain aux Indes orientales, où la guerre ſe continuoit avec une fureur égale, & des ſuccès partagés dans tous les lieux où l'influence du Bailli de Suffren ne ſe faiſoit point ſentir. Les Hollandois éprouvoient des échecs plus ou moins funeſtes par tout où ce Général ne ſe trouvoit pas pour les protéger. Leurs établiſſemens ſur la côte occidentale de Sumatra, ceux de *Paliacate*, de *Sadras* & de *Bimelipatnam*, au Sud

1783. & au Nord de Madrafs, celui de Chimfure dans le Bengale, n'étoient déjà plus en la poffeffion de leur Compagnie.

Affaires de l'Inde.

Dès la fin de 1781, la conquête de Négapatnam avoit fignalé les armes Britanniques fur la côte de Coromandel. Les dépêches de l'Amiral Hughes, arrivées en Angleterre le 16 Mai de l'année fuivante, y confirmèrent cette nouvelle. On apprit auffi que l'Amiral ayant fait voile pour l'île de Ceylan, avec fept vaiffeaux de ligne, avoit attaqué le port de Trinquemale, & forcé le Gouverneur à capituler; qu'après cette conquête, une partie de l'efcadre regagna la côte de Coromandel, où d'autres places fe rendirent à la première fommation du Général Anglois. On ajoutoit que le Roi de Candy s'étant déclaré contre les Hollandois, avoit favorifé l'expédition de Trinquemale; & il eft vrai que cette acquifition fut moins l'ouvrage de la bravoure Angloife, qu'une fuite néceffaire de la défection des naturels du pays. Ils fe joignirent à l'ennemi, & l'engagèrent à rétablir le Gouvernement de leur Prince,

qui, resserré dans sa capitale, se voyoit forcé d'abandonner toute la côte aux Européens, & de les laisser en possession des plus riches produits de l'île. Les deux expéditions de Négapatnam & de Trinquemale sont d'une importance qui justifie les détails qu'on va présenter au lecteur. 1783.

Disposition des Anglois pour l'attaque de Négapatnam.

Vers la mi-Octobre 1781, Sir Hector Munro, Major général des troupes de la Compagnie Angloise, s'étoit porté dans le pays de Tanjaour, afin de coopérer avec l'escadre Britannique à l'attaque de Négapatnam. Quoique la garnison de cette place eût été renforcée nouvellement par un gros détachement des troupes d'Ayder, qu'on eût ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications, & que la saison déjà fort avancée fît craindre le retour des Moussons, l'importance d'une telle conquête ferma les yeux des Anglois sur les risques de l'entreprise; & le 21 Octobre, leurs troupes se présentèrent à Nagore. Le Major général les ayant fait débarquer, se mit à leur tête, & les conduisit vers la place avec des bataillons de marine, dont la réunion formoit un

Siége de cette place.

1783. corps d'environ quinze cents hommes, aux ordres des Capitaines Thomas Mackenzie, Mc Coy & Henry Reynolds. L'artillerie nécessaire fut aussi débarquée le même jour ; elle consistoit en seize pièces de dix-huit & quelques-unes de douze ; en deux mortiers, & une quantité proportionnée de poudre, de bombes & de boulets. Dans la nuit du 29, les Anglois emportèrent les lignes que l'ennemi avoit fortifiées pour couvrir & défendre l'approche de la ville. Le 3 Novembre, la tranchée fut ouverte contre la partie septentrionale du fort ; & le 7, douze pièces de dix huit étoient disposées pour battre la place, à cent cinquante toises de son enceinte. Dans la matinée du 6, l'Amiral étoit descendu à terre pour concerter avec Munro, les moyens de pousser vigoureusement le siége ; mais avant que de rien exécuter, ils convinrent d'envoyer cette sommation au Gouverneur Reynier Van-Ulissengen.

Sommation faite au Gouverneur.

« MONSIEUR, connoissant la foiblesse de la ville & de la citadelle de Négapatnam, & combien la garnison est insuffisante pour les dé-

fendre contre les vaisseaux & les autres forces militaires soumises à notre commandement, des motifs d'humanité nous engagent, dans l'unique vue d'éviter l'effusion du sang & de prévenir les calamités, dont les habitans de Négapatnam sont menacés, à vous demander la reddition immédiate de cette place à des termes raisonnables. C'est dans cette intention que nous vous accordons deux heures pour délibérer sur une réponse. Si vous convenez de vous rendre par capitulation, des Commissaires seront envoyés de votre part au Général dans son camp; si vous rejettez l'offre que nous vous faisons, nos batteries joueront contre vos murailles; & ne vous flattez pas d'obtenir, à une époque plus reculée, les termes que nous sommes disposés à vous accorder dans ce moment-ci ». 1783.

Le Gouverneur se trouvant alors indisposé, le sieur Mossel, Commandant en second, fit la réponse suivante au nom de Reynier Van-Ulissenghen.

« MESSIEURS, comme je suis obligé par serment & par honneur,

1783.

Réponse faite au nom du Gouverneur.

à défendre Négapatnam en tout ce qui dépendra de moi, je ne puis entrer dans aucun arrangement concernant la reddition de cette place; mais lorsque vous m'attaquerez, j'employerai, comme je le dois, toute la résistance qui sera en mon pouvoir ».

Sorties des assiégés. Ils sont forcés de capituler.

Sur cette réponse, les troupes Britanniques procédèrent aux opérations du siége; &, dans la journée du 10, on fortifia de plusieurs canons la batterie destinée à jouer le lendemain sur le front du bastion qu'on se proposoit de battre en brèche. Pour arrêter le feu de cette terrible batterie, les assiégés firent deux sorties désespérées avec la majeure partie de la garnison. Le mauvais succès de ces tentatives où ils perdirent beaucoup de monde, les força de capituler; ils envoyèrent des Commissaires au Général Munro; & dès ce moment, le feu cessa de part & d'autre. L'Amiral Hughes descendit à terre; & dans la matinée du 12, on convint des articles de la capitulation qui fut ratifiée le même jour par le Gouverneur de la place, & contresignée

par les Généraux Britanniques.

1783.

Garnison de Négapatnam

La garnison de Négapatnam consistoit en huit mille hommes ; savoir, cinq cents Européens de troupes réglées & de milice, sept cents Malayes, quatre mille cinq cents Cipayes, & deux mille trois cents hommes des troupes d'Ayder-Aly, dont mille de Cavalerie qui prirent la fuite à la première attaque des lignes. La plupart des Malayes & des Cipayes avoient aussi jeté leurs armes & déserté la garnison pendant la nuit du 11.

Relevé des munitions de guerre.

Suivant le relevé des munitions de guerre trouvées dans la ville & dans la citadelle, le nombre des pièces d'artillerie fut de cent quatre canons, tant de fer que de bronze, & d'environ huit mortiers.

Perte des assiégeans

L'escadre aux ordres de l'Amiral Hughes perdit à cette expédition dix-sept matelots & treize soldats de Marine ; le nombre des blessés fut de cinquante-six hommes. Il n'en coûta à l'armée de terre que cent treize tant Indiens qu'Européens.

Importance de cette acquisition.

Si la perte des hommes pouvoit être balancée par quelques avantages, cette acquisition compensoit

bien les frais de la conquête. A cette
1783. époque, Négapatnam étoit regardé comme une place dont l'importance égaloit celle de Pondichéry, & qui alloit devenir l'arſénal des François & des Hollandois ſur la côte de Coromandel, le centre de leurs opérations contre les établiſſemens de la Compagnie Angloiſe dans cette partie de l'Inde.

L'eſcadre Angloiſe met à la voile pour Trinquemale.

Quoi qu'il en ſoit, l'Amiral Hughes employa le reſte du mois aux préparatifs d'une autre expédition. Après avoir embarqué les priſonniers militaires & les cinquante-ſix Officiers de la Compagnie Hollandoiſe qui furent envoyés à Madraſs, cet Amiral tenta de mettre à la voile pour Trinquemale, dont il ſe propoſoit de renforcer la garniſon, dans le cas où cette place ſeroit au pouvoir des Anglois, & d'en former le ſiége, ſi elle étoit encore ſous la domination de l'ennemi; mais pendant tout le mois de Décembre, il fut en butte aux viciſſitudes des Mouſſons, & ſe vit retenu dans la rade de Négapatnam, jusqu'au 2
1782. Janvier, qu'il appareilla avec ſon eſcadre, & pluſieurs vaiſſeaux ou

transſports de la Compagnie. Arrivé le 4, dans la baie de Trinquemale, il y trouva le Capitaine Montagu, ſtationné depuis le mois d'Août à la hauteur de cette place, où il bloquoit les Hollandois avec un vaiſſeau de ligne & quelques frégates. Dans la matinée du 5, l'Amiral commença le débarquement des troupes; toutes avoient pris terre avant la nuit. Elles ſe formèrent ſur-le-champ, & marchèrent vers le fort, qui n'étoit qu'à trois milles. Dans la nuit même, une compagnie de Grenadiers l'enleva preſque ſans coup férir. Ils trouvèrent le Gouverneur occupé à rédiger les termes d'une capitulation. L'artillerie de la place ſe bornoit à dix canons de fer; & la garniſon n'étoit alors que de quatre cents hommes; mais l'ennemi venoit de raſſembler ſes principales forces dans le poſte d'Oſtenburg, ſur le ſommet d'une haute montagne qui commande le port.

1782.

Débarquement des troupes Angloiſes. Priſe du fort.

La journée du 6 fut employée à débarquer les munitions & les bagages néceſſaires aux troupes nouvellement établies à Trinquemale. L'Ingénieur Geils & les Officiers de

Siége du fort d'Oſtenburg.

1783. l'Etat-major étoient allés reconnoître le chemin qui conduit sur les hauteurs ; le 8, la majeure partie des troupes dirigea sa marche vers un poste situé à cent toises d'Ostenburg, en délogea les Hollandois, en prit possession & fit les dispositions pour l'attaque du fort qui, suivant l'opinion de Geils, pouvoit être enlevé d'emblée ; mais avant que de rien tenter, il eut ordre de faire délivrer une sommation au Commandant Albertus Homoed, dont les instructions portoient de ne se rendre qu'à la dernière extrémité ; il répondit, comme il le devoit, à la sommation de l'Ingénieur.

Cependant le Major Geils persistoit à vouloir enlever de force cette place, dont la partie basse étoit susceptible d'être emportée d'assaut. Son avis prévalut ; & l'on dirigea les opérations en conséquence. Le 11 Janvier, dès la pointe du jour, quatre cents cinquante tant matelots que soldats de Marine, s'acheminèrent vers le fort. Leurs flancs étoient couverts par une compagnie de Pionniers, & par vingt autres matelots armés, qui portoient des

échelles d'escalade ; six autres compagnies les soutenoient avec deux pièces de campagne ; toutes les troupes suivoient, à peu de distance, ce parti qui devoit livrer l'assaut. L'attaque fut prompte & décisive ; & l'ennemi se vit bientôt délogé de ses ouvrages. La réduction de la forteresse entraîna celle des vaisseaux amarrés dans le Hâvre. Deux bâtimens, dont un appartenoit à la Compagnie Hollandoise, se trouvèrent richement chargés ; les autres étoient des espèces de bateaux, dont les cargaisons avoient peu de valeur. Les Anglois perdirent dans cette expédition trois Officiers & vingt matelots ou soldats de marine; le nombre de leurs blessés étoit tout au plus de qnarante hommes. Elle fut encore moins meurtrière pour les Hollandois ; mais ils eurent à regretter une artillerie considérable, d'abondantes provisions, & plus de trois cents prisonniers Européens. L'Amiral en avoit fait quatre cents à Trinquemale, & plus de cinq cents à Négapatnam. Le Major Geils, dirigea les attaques, tant sur la côte de Coromandel que dans l'île de

1783.

Pertes respectives des Anglois & des Hollandois.

1783. Ceylan ; c'eſt à lui qu'appartient ſurtout la gloire d'avoir expulſé les Hollandois de cette côte, & d'avoir fait luire quelque temps aux yeux de la Compagnie Britannique, la perſpective d'un établiſſement dans cette île ſi riche en épiceries.

Rencontre des flottes Angloiſe & Françoiſe.

Sir Edward Hughes ſe diſpoſoit à faire voile de Trinquemale, pour aller attaquer les autres poſſeſſions Hollandoiſes dans l'île de Ceylan, lorſqu'il apprit que l'eſcadre Françoiſe étoit arrivée ſur la côte de Coromandel ; il cingla vers Madraſs pour y renouveller ſes proviſions. Le 8 Février, il mouilla dans la rade, où Lord Macartney lui fit ſavoir que trente voiles ennemies étoient à l'ancre environ à vingt lieues au nord de la place. Le 15, on vit paroître à quatre milles douze vaiſſeaux, ſix frégates ou corvettes, huit gros tranſports & quelques priſes. Sir Edward avoit emboſſé ſon eſcadre de manière à pouvoir diriger efficacement ſes bordées dans le cas d'une attaque générale ; mais ſur les quatre heures après-midi, les vaiſſeaux François gouvernèrent vers la partie du ſud, dans l'eſpérance d'y

attirer l'ennemi. Sir Hughes les poursuivit en effet ; mais à si petites voiles, que les deux armées se trouvèrent le lendemain matin à une distance de quatre ou cinq lieues. Dans cette marche, les vaisseaux de guerre François avoient laissé trop en arrière les transports & les prises qui cingloient directement vers Pondichéry. L'Amiral Anglois, voulant profiter de cette circonstance, fit le signal de chasse générale au Sud-ouest, atteignit les navires séparés, & prit le *Lawriston*, transport chargé d'approvisionnemens de guerre, qui fut envoyé à Négapatnam avec le *Toscan*, dont les Anglois s'étoient emparés le même jour à la vue de cette place.

1783.

Cependant M. de Suffren informé de la dispersion de son convoi, dont une partie fuyoit à Tranquebar & l'autre à la pointe de Galle, força de voiles sur l'ennemi qui continuoit de gouverner au Sud-ouest. Il l'atteignit le lendemain ; & Sir Edward ne put éviter le combat. Cette action que nous décrirons ailleurs, pouvoit décider du sort de l'Inde ; mais une brume épaisse favorisa la retraite de l'Amiral Anglois, qui

Combats du 17 Février & du 12 Avril 1782 annoncés.

vint se réparer à Trinquemale, d'où
1783. il fit voile pour Madrass avec son escadre réduite à neuf vaisseaux de ligne, même avant le combat du 17. Elle avoit perdu l'*Annibal*, vaisseau de cinquante canons, dont le Bailli de Suffren s'étoit emparé lors de son passage à la côte de Coromandel, où M. d'Orves mourut peu de jours après. Dès ce moment, le Bailli avoit pris le commandement des forces navales dans les grandes Indes; le combat du 17 Février y fut le prélude des triomphes de la Marine Françoise.

L'action du 12 Avril, dont nous renvoyons aussi la description, fut encore plus glorieuse pour M. de Suffren, en ce qu'il eut à combattre, dans cette journée, un ennemi devenu supérieur en forces par la jonction du *Sultan* & du *Magnanime*. Ces deux vaisseaux de ligne, s'étoient réunis le 30 Mars à l'armée de Sir Edward, qui, se fiant trop à ce renfort, abrégea son séjour à Madrass, & reprit la route de Trinquemale pour y débarquer des munitions & de nouvelles troupes; mais avant que d'y aborder, il devoit éprouver

une ſeconde fois l'aſcendant de ſon adverſaire.

1783.

Les troupes d'Ayder ſont battues par les Anglois.

Les Anglois ſoutenoient un peu mieux l'honneur de leurs armes ſur terre que ſur mer, & ſe dédommageoient avec Ayder-Aly, des échecs que leur faiſoient eſſuyer les François. Le Général Méadows étoit arrivé à Bombay le 6 Janvier, avec le *Héros*, le *Montmouth*, l'*Iſis*, & d'autres bâtimens de la flotte ci-devant aux ordres du Commodore Johnſtone ; il y débarqua environ trois mille Européens. Ce renfort balançoit au moins celui des troupes Françoiſes nouvellement arrivées à Porto-Novo, & dont la miſſion étoit d'aſſiſter le Conquérant Indien. Une ſuſpenſion d'hoſtilités entre les Marates & les troupes de la Compagnie Britannique, favoriſoit d'ailleurs, à cette époque, le ſuccès des expéditions projetées contre Ayder. Le Gouverneur & le Conſeil de Bombay, profitant de ces circonſtances, détachèrent auſſitôt deux mille Cipayes pour aller ſecourir Tellychery, que les troupes Indiennes tenoient aſſiégé depuis long-temps. Moyennant ce renfort, le Major Abingdon qui

1783. commandoit la garniſon de cette place, fit une ſortie vigoureuſe où il tua quatre cents cinquante hommes, en prit douze cents & mit le reſte en déroute. Sadder Cawn, beau-frère du Nabab, s'étoit réfugié dans un fort voiſin avec quelques Indiens; Abingdon l'y pourſuivit, inveſtit le fort, s'en rendit maître, fit Sadder priſonnier, & lui enleva ſa caiſſe militaire qui contenoit trois lackes de roupies. Cette victoire des Anglois coûta d'ailleurs cinquante pièces de canon à l'ennemi, quelques éléphans, près de ſoixante chevaux, & d'abondantes munitions de bouche. Pour compléter ſon triomphe, le Major alla former le ſiége de Mahé, qu'Ayder avoit fortifié; la place ſe rendit à la première ſommation du Général Anglois.

Politique d'Ayder-Aly. Ses triomphes.

Ces revers n'abattirent point le courage du Héros de l'Inde; & lorſque Sir Eyre Coote propoſa d'échanger, contre le Colonel Braithwaite (1), les troupes d'Ayder faites

(1) Tippoo-Saëb, fils d'Ayder, avoit ſurpris, le 18 Février, ſur les bords du

priſonnières

prisonnières à Négapatnam, la réponse du brave Asiatique fut qu'en se laissant prendre, ces lâches Indiens s'étoient rendus indignes de l'échange proposé. La politique dicta cette réponse de l'inexorable Nabab, qui avoit encore plus à cœur de multiplier les pertes de l'ennemi, que de réparer les siennes; pour remplir cet objet, il aima mieux garder ses prisonniers, que de recouvrer quelques soldats d'une bravoure suspecte. Il entroit dans le plan du Conquérant Indien d'épuiser les forces Britanniques, même par ses défaites; mais ce fut par une victoire qu'il les affoiblit, en battant Sir Eyre Coote dans le Bengale, où il fit un grand massacre de son armée. Cet évènement réduisit le Général Anglois à la plus affreuse détresse. Les ennemis venoient de 1783.

Colram un corps de trois mille cinq cents hommes qu'il tailla en pièces, & dont quinze cents furent faits prisonniers avec le Colonel Braithwaith leur Commandant: le fils du Nabab leur enleva d'ailleurs treize pièces de canon. Cet évènement avoit précédé de quelques jours l'arrivée de l'escadre Françoise devant Porto-Novo.

1783. lui enlever la majeure partie de ses munitions ; & dès le commencement de cette campagne, il se vit privé des bêtes de somme employées au transport des vivres, des bagages & de l'artillerie ; ce qui tint long-temps ses troupes dans l'inaction, & les exposa vingt fois aux horreurs de la famine. Entrons dans quelque détail sur les autres opérations de terre, dont l'Inde fut le théâtre.

Expéditions de Goudelour & de Pormacoli.

Après la défaite du Colonel Braithwaite, à laquelle eut beaucoup de part le fameux Lallé, Officier François (1), qui commandoit les troupes

(1) Ce brave Guerrier, communément appellé *Lally*, suivant la prononciation Angloise, naquit dans un village de la Lorraine. Il s'étoit fait Capucin dans sa première jeunesse. Bientôt il se lassa de la vie contemplative, & passa dans l'Inde, après s'être engagé dans le régiment de Pondichéry. Il s'y distingua par son intelligence & son activité, & fut fait Sergent de sa compagnie ; mais le désordre qui régnoit parmi les troupes Françoises de l'Inde, le dépit de se voir commandé par des gens qui ne le valoient pas, & une punition qu'on lui infligea pour des fautes légères, déterminèrent M. Lallé à déserter. Il avoit débauché quatre-vingts de ses

Indiennes ſous Tippoo-Saëb, l'armée aux ordres de M. Duchemin, accrue d'un renfort de deux mille Cipayes, s'étoit miſe en route pour Goudelour, place importante qui ſe rendit le 3 Avril, aux termes d'une capitulation honorable. Les Officiers 1783.

---

camarades, qui le ſuivirent avec leurs armes & leurs bagages. Ils trouvèrent auprès d'Ayder-Aly d'autres mécontens auxquels ils s'aſſocièrent. Le Sergent François montra tant de capacité, de prudence & de bravoure, qu'il ſe fit bientôt remarquer de ſon nouveau maître. Il obtint le commandement d'une troupe, & juſtifia le choix d'Ayder dans toutes les occaſions. Peu de temps après, le Nabab déclara la guerre aux Anglois; & ce fut alors que M. Lallé déploya ſon attachement pour la France. Tout ce qu'il avoit de crédit & de talent fut employé à l'avantage de ſes anciens compatriotes, dont il ſe montra conſtamment le défenſeur & l'ami. La Cour de France, informée des bons offices de M. Lallé, non-ſeulement lui pardonna ſa déſertion, mais jugea convenable de lui envoyer le brevet de Lieutenant-colonel, & la croix de Saint-Louis, qu'il reçut en 1782. Telles ſont l'origine & la fortune de l'Officier François, auquel Ayder-Aly-Khan dût une grande partie de ſes triomphes & de ſa gloire, pendant les deux dernières guerres.

1783. Européens furent envoyés à Madrass avec leurs troupes, pour y être échangés contre un pareil nombre d'Officiers du même rang, & de troupes également Européennes. Le surlendemain, l'armée victorieuse se porta vers Pormacoli, dont elle forma le siége. La place capitula le 17; & ces deux expéditions terminées, les François & les Indiens allèrent prendre leur station sur les montagnes rouges. Sir Eyre Coote n'osa les attaquer dans ce poste avantageux; mais pour les attirer dans la plaine, il fit des mouvemens qui sembloient menacer le grand magasin d'Arnée, où Ayder avoit rassemblé d'immenses provisions. Le premier Juin, les troupes Angloises en étoient à cinq milles; & ce jour-là même, Sir Eyre Coote, informé qu'Ayder s'avançoit à grandes journées, précipita sa marche vers le magasin, dont l'acquisition ne lui promettoit rien moins que l'expulsion des ennemis dans toute l'étendue du Carnate. Déjà son avant-garde étoit devant Arnée, & commençoit à tracer les lignes du camp, lorsque l'arrière-garde fut assaillie d'une ca-

Le grand magasin d'Ayder est menacé.

nonnade qui ſuſpendit tout-à-coup les travaux. Cette attaque ſoudaine annonçoit l'approche d'Ayder ; le Général Anglois fit ſes diſpoſitions pour le combat, malgré le déſavantage de ſa poſition. Sa ligne étoit alors étendue dans un bas fond, & commandée par un terrein élevé, dont les ennemis avoient pris poſſeſſion. Toutes leurs attaques partoient d'un point déterminé ; Sir Eyre Coote fit un mouvement pour charger l'armée d'Ayder, qui ne voulut point courir les riſques de ce choc dangereux. Quoiqu'aſſez régulière, ſa retraite fut précipitée ; il laiſſa derrière lui un canon, & deux ou trois charriots chargés de munitions. Son principal objet étoit de couvrir le grand magaſin ; cet objet fut rempli le 3 Juin, ſans que le Général Anglois eût pu ſoupçonner la marche de l'armée Indienne. Sir Coote garda ſa poſition avancée, juſqu'au moment où le défaut de vivres l'obligea d'en chercher une autre ; le 8, il vint établir ſon camp dans le voiſinage de Trivatore. 1783.

Echec de l'armée de Sir Coote. Son inaction.

Une partie conſidérable de l'armée y fut attirée dans une embuſcade

1783. où ſix mille hommes, l'élite de la Cavalerie d'Ayder, la taillèrent en pièces. Ce terrible échec réduiſit les troupes de Sir Eyre Coote à une fâcheuſe inaction pour le reſte de la campagne. Le ſecours porté à la garniſon de Villore, dans les derniers jours d'Août, fut preſque le ſeul mouvement avantageux qu'elle exécuta ; mais pour ſauver cette place, il fallut faire deux cents milles ; & cette longue & pénible marche, dans une ſaiſon très-rigoureuſe, occaſionna des maladies qui enlevèrent un grand nombre d'Officiers & de ſoldats. Le Général lui-même eut beaucoup à ſouffrir de la contagion ; ſa ſanté s'affoiblit au point, qu'il fut obligé de remettre la conduite de l'armée au Major général Stuart, qui, par la démiſſion & la retraite de Sir Hector Munro, nouvellement embarqué pour l'Europe, ſe trouva chargé du commandement en chef des troupes de la Compagnie.

Maladie de Sir Coote. Stuart prend le commandement général.

Opérations peu déciſives.

Juſqu'à la fin de la campagne, la ſuite des opérations de terre fut peu déciſive de la part des Anglois & des Indiens. Le 2

Septembre, le Colonel Humberſtone s'étoit mis en marche de Callicut. Après avoir réduit quelques petits forts, il arriva le 19 du mois ſuivant, devant Palacatcherry, où il fut bientôt harcelé par les ennemis, & contraint de fuir juſqu'à Mungunycottah, l'un des forts qu'il leur avoit enlevés. Cette retraite précipitée lui coûta tous ſes bagages & la majeure partie de ſes munitions. La poſition du Colonel étoit des plus critiques; ce qui détermina le Gouvernement de Bombay à lui faire paſſer un renfort de quatre cents Européens, & de quinze cents Cipayes, auxquels devoient ſe joindre trois bataillons attendus de la ſtation du Nord. Ce détachement aux ordres du Général Matthews, n'arriva point aſſez à temps pour dégager Humberſtone, qui, ſe voyant au moment d'être aſſailli par Tippoo-Saëb, fit ſauter, le 12 Novembre, le fort de Mungunycottah, & vint ſe réfugier à Ramgarée. Il abandonna ce poſte huit jours après, afin d'éviter l'armée Indienne qui conſiſtoit en mille hommes de Cavalerie, huit mille d'Infanterie réglée, & environ ſix 1783.

1783.

mille Poligars. Elle atteignit le Colonel à Panamy, où le Général Mac-Leod prit le commandement de l'armée Angloiſe. M. Lallé l'attaqua dans ce poſte naturellement très-fort; & ſon entrepriſe ne fut pas heureuſe. Les Européens qu'il commandoit, quioique vaillamment ſoutenus par les Indiens aux ordres de Tippoo-Saëb, ne purent forcer les lignes de Panamy; l'échec qu'ils eſſuyèrent en cette occaſion, leur coûta cinq ou ſix cents hommes. Le reſte des troupes repaſſa la rivière dans la matinée du 12 Décembre, & vint ſe retrancher à Palacatcherry. Cependant le Général Matthews apprenant à Goa que le détachement du Sud n'étoit plus en danger, crut pouvoir en retirer quelques troupes, dont il renforça l'armée avec laquelle il ſe porta ſur le fort Onore, qu'il prit d'aſſaut le 5 Janvier. Trois cents hommes, la plupart Indiens, périrent dans cette expédition.

Le Général Matthews prend le fort Onore.

Mort d'Ayder-Aly. Activité du Marquis de Buſſy.

Ces foibles avantages ne redonnoient point aux Anglois une ſupériorité marquée dans cette partie de l'Inde; mais la mort d'Ayder-Aly

Khan, dont la nouvelle parut confirmée à cette époque, fit luire à leurs yeux l'espoir, ou d'une paix utile, ou d'une guerre plus décisive. Heureusement que le Marquis de Bussy avoit envoyé ses expéditions politiques aux différens Princes Indiens; & il est à croire que, si la guerre avoit continué, cet infatigable Général auroit menagé à la France de puissans alliés parmi les Nababs. Il faisoit d'ailleurs, à l'île Maurice, tous les préparatifs militaires que pouvoient comporter les moyens de cette Colonie, & tâchoit de balancer par son activité, ce que la fortune avoit opposé de contrariétés & d'obstacles à l'exécution de ses projets. Disons en peu de mots quels furent & ces projets & ces obstacles. 1783.

Contrariétés qu'éprouve ce Général.

En quittant les ports de France, la mission de ce Général fut d'aller attendre à Sainte Croix de Ténériffe, la flotte qui partit de Brest le 11 Décembre 1781. Après cette jonction, il devoit se rendre au cap de Bonne-Espérance, & n'y séjourner que le temps nécessaire pour ravitailler son escadre, & se munir

1783. d'approviſionnemens pour celle de M. d'Orves. Avec le génie expéditif de M. de Buſſy, le plan du Miniſtre pouvoit s'exécuter en cinq ou ſix mois ; & il étoit probable que les forces de terre & de mer ſe trouveroient raſſemblées à l'île de France dès les premiers jours de Juin. Cette réunion effectuée avant l'arrivée des ſecours Britanniques, eût garanti le ſuccès des opérations ultérieures. Mais débarqué à Sainte-Croix de Ténériffe, M. de Buſſy attendit vainement le convoi de Breſt qui venoit d'être diſperſé par les vents contraires, après l'attaque de l'Amiral Kempenfelt. Il partit ſans ce convoi pour le cap de Bonne-Eſpérance, où il fut informé de cette diſperſion qui dérangeoit ſes projets. Il apprit auſſi que M. d'Orves avoit fait ſon expédition pour la côte de Coromandel ; & ce qui dut ajouter à la perplexité du Marquis de Buſſy, le Gouverneur lui fit part des avis qu'il recevoit d'Angleterre & de Hollande ; & qui tous annonçoient le départ d'une eſcadre Angloiſe avec cinq ou ſix mille hommes, dont la miſſion étoit de tenter une

1783.

entreprise sur les possessions Hollandoises. Quoique privé des renforts d'Europe, & sans espoir d'en trouver à l'île de France, dont les forces avoient été transportées dans l'Inde, M. de Bussy fut obligé de laisser au cap six ou sept cents hommes; il étoit nécessaire de préserver cette place importante du coup de main, dont elle étoit menacée par les Anglois, ou de leur faire acheter le succès assez cher, pour les mettre hors d'état de conserver l'égalité dans les grandes Indes. Cet arrangement pris, le Général mit à la voile pour l'île Maurice avec un convoi chargé de vivres, d'agrès & d'autres approvisionnemens. Il arriva le 31 Mai à Port-Louis, d'où M. d'Orves avoit appareillé le 7 Décembre avec sa flotte & trois mille hommes de débarquement. Il y trouva le Vicomte de Souillac occupé des secours tant en hommes qu'en munitions, dont le Bailli de Suffren sollicitoit l'envoi. Le Marquis de Bussy se hâta de faire expédier à ce Commandant un convoi de neuf flûtes escortées des vaisseaux de ligne l'*Illustre* & le *Saint-Michel*, & de la frégate la *Consolante*. Ce

1783. renfort devoit conserver à l'escadre Françoise une supériorité de plusieurs vaisseaux de guerre, tant que ceux des Anglois expédiés des ports d'Europe n'auroient pas effectué leur jonction avec l'Amiral Hughes. Mais l'espoir du succès étoit moins fondé sur la force de cette escadre que sur les talens, l'expérience & l'intrépidité du Général qui, par ses opérations, alloit terminer si glorieusement la guerre de l'Inde : opérations décisives dont on va reprendre la chaîne à l'époque du commandement en chef, dont la mort du Comte d'Orves arrivée le 9 Février, avoit, pour ainsi dire, investi M. de Suffren.

Affaires navales du 17 Février & du 12 Avril.

Le 15 de ce mois, l'armée navale de France se trouvant en vue de Madrass, fit route sur l'escadre Angloise alors embossée fort près de terre. Il survint un calme, & la position de l'ennemi étoit avantageuse; il y auroit eu de l'imprudence à livrer le combat. M. de Suffren alla mouiller à une lieue de la flotte de Hughes, dont il observa les mouvemens pendant quelques heures. Sur le soir, il ordonna d'appareiller, & dirigea sa marche vers Pondichéry. L'armée

Angloiſe avoit mis à la voile preſqu'au même inſtant ; on l'apperçut au Nord-nord-oueſt. Auſſitôt M. de Suffren marcha ſur deux colonnes, & fit ſignal à ſes douze vaiſſeaux de gouverner de manière à ne pas tomber ſous le vent qui étoit alors Nord-nord-eſt. Les précautions du Général n'empêchèrent pas que l'eſcadre ne ſe trouvât le lendemain matin entièrement ſéparée du convoi, dont quelques bâtimens, comme on l'a dit ailleurs, furent enlevés par les Anglois. Cependant l'Amiral Hughes, après s'être mis en panne, avoit fait ſignal de ralliement à ſon eſcadre. L'avant-garde de l'armée Françoiſe ſe trouvoit alors à trois lieues de l'ennemi, & l'arrière-garde en étoit à cinq lieues. L'oppoſition des vents fut un autre obſtacle qu'il fallut vaincre avant d'engager le combat ; les deux eſcadres n'en vinrent aux priſes qu'à trois heures & demie de l'après midi. L'*Exeter*, qui, de tous les vaiſſeaux Anglois, étoit le plus en arrière, ſe trouva, par une fauſſe manœuvre, trop éloigné de celui qui le précédoit ; trois vaiſſeaux de la première ligne Fran-

1783.

1783. çoiſe portèrent ſur lui, tandis que pluſieurs autres de la ſeconde ligne, conduits par le *Héros* que montoit le Général, ſerroient le vent pour gagner le centre de l'armée Britannique. Le feu dirigé ſur l'*Exeter* avoit ouvert l'attaque qui devint bientôt générale de l'arrière-garde au centre des ennemis, & s'étendit à cinq de leurs vaiſſeaux, contre leſquels huit bâtimens François dirigèrent leurs bordées avec beaucoup d'effet. L'avant-garde de la ligne Angloiſe ne pouvoit entrer en action, faute de vent pour exécuter les ſignaux, & ſans un danger manifeſte de ſe voir ſéparée de l'arrière-garde. Sur les cinq heures & demie, le vent s'éleva du Sud-eſt; & l'engagement ſe renouvella juſqu'à la nuit avec moins de déſavantage pour les Anglois, dont les neuf vaiſſeaux avoient plus ou moins ſouffert dans ce combat. Le *Superbe*, que montoit l'Amiral, y perdit ſa grande vergue, & fut violemment endommagé dans ſa mâture; lorſque les deux armées ſe ſéparèrent, il avoit cinq pieds d'eau dans ſa cale. L'*Exeter* venoit de faire un ſignal de détreſſe

qui ſans doute auroit été le ſignal de ſa perte, pour peu que l'action eût continué. 1783.

L'eſcadre victorieuſe alla ſe préſenter le 19 devant Pondichéry ; mais cette place n'ayant oſé arborer le pavillon François, le Bailli de Suffren jeta l'ancre à Porto-Novo, où il fut rejoint par les tranſports qui s'étoient refugiés à Tranquebar. Après en avoir débarqué les munitions & les troupes, il remit à la voile le 23 Mars, tant pour rallier l'autre partie de ſon convoi, que pour chercher à combattre l'Amiral Anglois. Le 9 Avril, il apperçut onze vaiſſeaux de ligne à l'Eſt de Ceylan; c'étoit l'eſcadre de Sir Hughes. Elle avoit les amures à babord par un vent de Nord-eſt. L'eſcadre Françoiſe tint la bordée oppoſée juſqu'à onze heures du matin, que M. de Suffren fit ſignal de former l'ordre de bataille, en virant de bord ſur les Anglois qui tenoient le vent; il continua la chaſſe les deux jours ſuivans, toujours à une aſſez grande diſtance de leurs vaiſſeaux ; mais s'étant apperçu à quelques mouvemens de l'Amiral, que ſon intention

1783. étoit de passer en avant de l'armée Françoise pour gagner Trinquemale, il se détermina à faire courir largue dans la route du Sud-sud-est; & sur les sept heures du lendemain matin, il fit signal de chasse générale vers l'ennemi qui gouvernoit au Sud-ouest & fuyoit vent-arrière. Deux heures après, l'escadre Britannique se vit tellement gênée par la terre, qu'il fallut se résoudre à combattre. Comme plusieurs des vaisseaux François étoient alors fort éloignés, la ligne de bataille ne se trouva formée qu'à midi, sur le même bord que les Anglois. M. de Suffren fit signal à toute son escadre d'arriver, & à l'arrière-garde de forcer de voiles. L'*Artésien* & le *Vengeur* essuyèrent le premier feu de l'escadre ennemie; mais bientôt le *Héros* ouvrit le sien sur le *Superbe*; & les deux Amiraux se combattirent pendant une demi-heure à la portée de la mousqueterie; mais les manœuvres du *Héros* furent tellement hachées, qu'il dépassa l'Amiral Anglois, & vint combattre le *Monmouth* qui étoit plus en avant. En moins de vingt minutes, ce vaisseau fut démâté de son grand mât & de

1783.

ſon mât d'artimon. Le *Héros* étoit dans un état à ne pouvoir plus gouverner; cependant il repouſſoit encore le feu de l'avant-garde ennemie, lorſque l'*Orient* & le *Brillant* vinrent le dégager. Ces deux vaiſſeaux forcèrent le *Superbe* d'arriver, de paſſer à ſon tour ſous le vent du *Montmouth*, & de laiſſer ainſi le vaiſſeau démâté dans une poſition dangereuſe entre les deux eſcadres; il fut remorqué & conduit heureuſement ſous le vent de ſa ligne, au moment qu'on alloit s'en emparer. Le Général François étoit paſſé ſur l'*Ajax*; il continua le combat juſqu'à ſix heures du ſoir, avec un avantage qu'il ſe promettoit de rendre plus déciſif le lendemain; mais à la pointe du jour, ſes vaiſſeaux ſe trouvèrent mouillés à deux lieues de l'eſcadre Angloiſe. Toute la nuit avoit été employée à réparer les bâtimens endommagés. Le Bailli de Suffren appareilla ſur les onze heures; & pendant trois jours, il louvoya devant l'ennemi qui étoit emboſſé ſans faire aucun mouvement. Sa poſition avantageuſe ne permettant pas de l'inquiéter dans ce mouillage où

1783. les bas-fonds qui l'avoisinent rendoient une nouvelle attaque trop périlleuse, l'escadre de M. de Suffren fit route vers Batecalo dans l'île de Ceylan, où elle débarqua ses blessés, (1) prit quelques rafraîchissemens, & remit incessamment en mer pour chasser l'escadre de Hughes dès qu'elle sortiroit de Trinquemale. Cependant quelques bâtimens de transport étoient arrivés de l'île de France, à la pointe de Galle; M. de Suffren leur avoit fait expédier l'ordre de venir le joindre à Batecalo, où ils arrivèrent le 16 Mai. Le 3 Juin, l'armée Françoise fit voile pour la côte de Coromandel; & dans la soirée du 5, elle mouilla à Tranquebar, où deux vaisseaux Hollandois expédiés par la Régence de Batavia, l'attendoient avec des cargaisons de riz & d'autres provisions de bouche. Le Bailli y reçut des lettres d'Ayder,

(1) Ils étoient au nombre de trois cents soixante-quatre, qui, avec les cent trente-neuf hommes tués pendant le combat, formoient une diminution de cinq cents trois hommes dans les équipages de l'escadre. Le Vicomte de Bourdeilles & le Baron de Rochemore furent du nombre des morts.

qui lui témoignoit beaucoup de confiance & d'amitié, & lui demandoit une entrevue. Cette invitation détermina le Général à gagner le mouillage de Goudelour, où il étoit d'ailleurs nécessaire qu'il allât prendre quatre cents Européens & huit cents Cipayes, destinés à remplacer les pertes de ses équipages.

1783.

Combat du 6 Juillet. Sir Hughes abandonne le champ de bataille.

Ce fut à Goudelour que M. *Pas de Beaulieu*, Lieutenant de vaisseau, commandant la *Bellone*, vint donner avis que, dans la matinée du 25, cette frégate avoit été chassée par l'escadre Britannique. M. de Suffren ne perdit pas un moment : il hâta l'embarquement des renforts, y joignit trois cents hommes d'artillerie, & fit toutes ses dispositions pour aller former le siége de Negapatnam; son escadre appareilla le 3 Juillet. Le surlendemain, elle apperçut les vaisseaux Anglois au mouillage de cette place. Les François se mirent en ligne pour approcher l'ennemi, qui se forma en prenant au Sud la bordée du large. Le 5, ils étoient sous le vent, qui souffloit alors du Sud-ouest; le vaisseau l'*Ajax* venoit d'essuyer un grain qui lui avoit en-

1783. levé deux mâts. A l'entrée de la nuit, les deux Généraux firent mouiller leurs escadres ; elles mirent sous voiles dès la pointe du jour ; l'*Ajax* n'étoit point encore réparé. Sur les dix heures & demie, les armées s'approchèrent à la distance de deux cents cinquante toises. L'Amiral Hughes commença le combat ; le vaisseau François le *Brillant* fut bientôt désemparé. Ce vaisseau dériva ; & le *Héros*, que montoit le Général, força de voiles pour le couvrir ; le *Sphinx*, serre-file du *Héros*, n'étoit pas en meilleur état. Enfin les deux lignes se rompirent ; & M. de Suffren fit signal à l'escadre de virer vent arrière, pour former la ligne à l'autre bord, & secourir le *Brillant*, qui ne pouvant plus gouverner, avoit pris les amures à babord. Le *Sévère*, qui avoit eu sa vergue emportée, faisoit route sur l'escadre devant le *Sultan*, vaisseau Anglois détaché à sa poursuite. M. de Suffren alla dégager le *Sévère*, qui se rangea sous le vent de l'escadre. Le combat se prolongea dans cette position encore plus d'une heure ; le désordre de l'armée Angloise ne

permit pas de le continuer au-delà. 1783.
Plusieurs de ses vaisseaux étoient pêle-mêle à différens bords ; dans cette confusion, son chef de file avoit quitté le combat & serré la terre, en arborant le pavillon de détresse ; le *Monarque*, absolument désemparé, ne faisoit plus aucune manœuvre ; & le *Worcester*, après avoir essuyé les bordées de l'Amiral François, couroit au largue sans pouvoir se rallier. Forcé d'abandonner le champ de bataille, l'Amiral Hughes alla mouiller devant Négapatnam ; & M. de Suffren serrant la côte, vint jeter l'ancre à Karikal. Le 7 Juillet, il fit route pour Goudelour, où il arriva dans la matinée du lendemain. Les deux armées avoient également souffert dans la journée du 6 (1) ; mais l'Amiral

(1) La France y perdit cent soixante-dix-huit hommes, sans compter les blessés, dont le nombre fut d'environ six cents ; mais la perte des Anglois n'étoit pas moins considérable, quoique dans le relevé de l'Amiral Hughes, le nombre des morts ne soit porté qu'à soixante-dix-sept, & celui des blessés à deux cents vingt-trois. Dans cette liste infidèle, les pertes de l'escadre Britannique sont constamment diminuées de plus de moitié.

1783. Hughes fit le premier sa retraite; & la gloire de cette journée est encore due au Bailli de Suffren, qui, par l'absence ou l'inaction de l'*Ajax*, commandoit une escadre beaucoup plus foible d'artillerie que l'escadre Britannique.

Prise de Trinquemale

Après avoir réparé ses vaisseaux, le Général appareilla de Goudelour le premier Août, & fit voile pour l'île de Ceylan, où il avoit une grande expédition en vue. M. d'Aymar, étoit arrivé de l'île Maurice à la pointe de Galle avec l'*Illustre*, le *Saint-Michel*, la frégate la *Consolante*, une corvette & huit gros transports chargés de troupes & de munitions; il rallia l'escadre dans la soirée du 21; & les trois jours suivans furent employés aux préparatifs d'une descente à Trinquemale. Le 25, la flotte vint mouiller à Back-Baie sans rencontrer un seul navire. Les batteries de la côte tirèrent plusieurs coups de canon, ce qui n'empêcha pas de l'envoyer reconnoître sur les dix heures du soir, & d'effectuer le débarquement dans la matinée du lendemain. Les deux mille quatre cents hommes de troupes

aux ordres du Baron d'Agoult, ſe portèrent ſur-le-champ vers la place, dont M. Deſrois, Ingénieur en chef, alloit diriger l'attaque. Les batteries furent dreſſées en moins de trois jours; & le 29, à ſept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu; celles de la droite s'étant avancées, firent taire en peu de temps celui des aſſiégés. Enfin, dans la matinée du 30, le Bailli de Suffren & le Baron d'Agoult ſommèrent le Gouverneur Mac-Dowal de rendre la place. La capitulation fut ſignée le même ſoir; & les portes s'ouvrirent à la vue des troupes Françoiſes. Le lendemain matin, l'armée ſe préſenta devant le fort d'Oſtemburg, qui ſe rendit aux mêmes conditions que Trinquemale; elles furent honorables pour la garniſon. Le premier article portoit qu'après avoir dépoſé ſes armes ſur les glacis, elle ſeroit conduite à Madraſs ſur des bâtimens équipés aux frais des aſſiégeans, & que les troupes Angloiſes y ſeroient traitées comme les équipages François. 1783.

A l'exception des compagnies détachées pour la ſûreté des places

1783. Engagement partiel entre les deux escadres. Perte du vaisseau l'Orient.

conquises, toute l'armée victorieuse se rembarqua le 2 Septembre. Bientôt on découvrit l'escadre Angloise ; & le lendemain à la pointe du jour, elle étoit à deux lieues sous le vent de la baie de Trinquemale. Le Bailli de Suffren mit sous voiles en ordre de bataille, & poursuivit les ennemis, dont toutes les manœuvres annonçoient l'intention d'éviter le combat. Sa chasse avoit d'abord été retardée par un accident imprévu ; & ce ne fut qu'à deux heures après-midi que le Général François les joignit avec quelques vaisseaux. Il avoit arboré le signal d'arriver pour toute l'escadre ; afin d'en hâter l'exécution, il l'appuya d'un coup de canon, qui fut le signal d'un engagement partiel que l'intention de M. de Suffren étoit de rendre général. Le *Héros* qu'il montoit, fut puissamment secondé par l'*Ajax* & l'*Illustre* ; mais après une heure & demie de combat, ces trois vaisseaux furent presqu'entièrement désemparés ; & l'Amiral fit porter aux frégates l'ordre de venir le remorquer. La foiblesse du vent y mit d'abord obstacle, ainsi qu'à l'approche de l'avant-garde,

1783.

l'avant-garde, qui fut lente, mais décisive ; la destinée de M. de Suffren, étoit de voir constamment son adversaire abandonner avant lui le champ de bataille. L'action avoit duré jusqu'à six heures & demie ; l'Amiral Hughes profita de l'obscurité pour se retirer ; & l'escadre Françoise fit route vers la baie de Trinquemale. Dans cette marche, elle perdit l'*Orient*, vaisseau de soixante-quatorze canons, qui toucha sur un rocher, & dont on ne sauva que l'équipage & quelques effets. Les dommages de ce dernier combat exigeoient des réparations, qui, tout le mois de Septembre, forcèrent à l'inaction le Général, impatient de regagner la côte de Coromandel, d'y combattre l'escadre Britannique, & de se mesurer une cinquième fois avec son Amiral.

Hughes s'attribue l'honneur de ces divers combats.

Il est bien démontré que le Bailli de Suffren eut l'avantage dans ces divers combats, dont M. Hughes osa pourtant s'attribuer le succès dans ses dépêches à l'Amirauté d'Angleterre. On se contentera de relever ici quelques propositions de sa lettre à M. Stephens, sur l'affaire du 6

Contradictions de c Général.

1783. Juillet. « Je m'eſtime heureux, dit-il, de pouvoir informer leurs Seigneuries, que dans cet engagement, les vaiſſeaux à mes ordres ont obtenu une ſupériorité décidée ſur l'eſcadre Françoiſe. Si le vent les eût pouſſés hors de l'action au moment où l'ennemi prenoit la fuite, j'ai tout lieu de croire que pluſieurs vaiſſeaux de ligne ſeroient tombés au pouvoir de Sa Majeſté ».

L'Amiral Anglois avoit dit quelques lignes plus haut : « Dans la matinée du 7, mon eſcadre me parut ſi maltraitée, que je ne ſongeai plus à pourſuivre l'ennemi ». Cet aveu de M. Hughes ne dément-il pas abſolument toutes ſes *rodomontades ?* Une autre preuve, que la gloire de cette journée appartient à M. de Suffren, c'eſt la néceſſité où ſe trouva l'Amiral Anglois d'aller réparer ſes dommages dans la rade de Madraſs, d'abandonner ainſi l'île de Ceylan, & d'expoſer l'importante conquête de Trinquemale à tomber au pouvoir des François ; ce qui arriva peu de jours après. Si, dans une telle circonſtance, il perdit de vue la flotte ennemie, c'eſt qu'il

avoit été battu à l'affaire du 6 Juillet; dans toute autre hypothèse, sa retraite à Madrass ne seroit pas excusable. 1783.

Observation sur le combat du 3 Septembre.

Quoi qu'il en soit, l'escadre à ses ordres ne fut réparée que le 19 Août. Il quitta la rade le lendemain, tant pour couvrir l'arrivée du convoi de Sir Richard Bickerton, que pour sauver Trinquemale, s'il en étoit temps encore. Il parut le 2 Septembre à la hauteur de cette place, & découvrit l'étendard François qui flottoit sur les remparts. Dans la matinée du 3, le Bailli de Suffren se porta vers l'ennemi; &, comme on l'a dit, engagea une action dans laquelle il soutint glorieusement l'honneur du pavillon François. Pour cette fois, l'Amiral Hughes n'osa réclamer la victoire; & s'il n'avoua pas sa défaite, il convint du moins qu'il avoit été fort maltraité. Il se vit obligé de renoncer à l'île de Ceylan, de laisser les François paisibles possesseurs de Trinquemale, & de se réfugier à Madrass, où il se consola de ses pertes, en les affoiblissant dans le tableau qu'il en fit passer à l'Amirauté d'Angleterre: tableau peu fidèle, où l'avantage de ses adversaires, dans

1783. la journée du 3 Septembre, est au moins dissimulé, & la supériorité de leurs forces visiblement exagérée. Le 16 Octobre, M. Hughes étoit encore dans la rade de Madrass; il se disposoit à faire voile pour Bombay, où il comptoit trouver Sir Richard Bickerton. Il arriva dans cette baie le 21 Décembre, mais en si mauvais état, qu'il lui fallut deux ou trois mois pour se réparer complètement. Comme il s'étoit vu forcé de condamner deux de ses vaisseaux, il ne pouvoit espérer, même après la jonction des renforts d'Europe, une supériorité bien marquée sur l'escadre de M. de Suffren. La perte de l'*Orient* & du *Bizarre*, qui venoient d'échouer de-

Le 4 Octobre. vant Goudelour, en revirant vent arrière trop près de la côte, réduisoit, il est vrai, cette escadre à douze vaisseaux de ligne; mais elle devoit être de quinze à l'arrivée de MM. de Bussy & de Peynier (1),

(1) M. de Bussy s'étant embarqué avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de troupes & de munitions, sur l'escadre de M. de Peynier, mit à la voile de l'île de France

auxquels le Bailli de Suffren avoit donné rendez-vous à Achem, dans l'île de Sumatra, où il se proposoit de réparer ses dommages, de se pourvoir de rafraîchissemens, & de mettre ainsi à profit la plus rude saison de l'hivernage. Il se flattoit d'y recevoir un corps de trois mille hommes, & de remplacer avec avantage ce qu'il avoit laissé de troupes à M. Desrois, pour la sûreté de Trinquemale. Mais le Marquis de Bussy n'arriva point à cette époque. 1783.

Position des escadres Angloise & Françoise.

La flotte Françoise partit d'Achem le 20 Décembre, & traversant le golfe du Bengale, arriva le 6 Janvier à Ganjam, sur la côte d'Orixa, où elle prit la frégate le *Coventry* & le vaisseau de la Compagnie Angloise le *Blandford*. L'*Annibal* & la *Bellonne* firent aussi quelques prises entre Ganjam & la rade de Bellassor. Le Bailli de Suffren ne resta que peu de jours sur cette côte; il regagna Trinquemale où le Marquis de Bussy le

le 18 Décembre 1782. Leur flotte étoit composée d'une frégate, de trente-deux transports & des trois vaisseaux de ligne, le *Fendant*, l'*Argonaute* & le *Hardi*.

1783. joignit enfin le 10 Mars avec deux mille cinq cents hommes de troupes. M. de Suffren n'attendoit que la jonction des deux escadres pour regagner la côte de Coromandel. Il avoit envoyé à Pondichéry une frégate chargée d'y recueillir des rapports fidèles sur l'état des affaires dans cette partie de l'Inde. Il sut, par cette voie, que l'Amiral Hughes venoit d'essuyer une tempête, & que ce désastre retiendroit à Bombay jusqu'à la fin du mois, son escadre accrue d'un renfort de six vaisseaux de ligne : savoir, le *Gibraltar*, le *Cumberland*, la *Défense*, l'*Africa*, l'*Inflexible* & le *Bristol*. En effet, ce Général n'arriva que le 13 Avril à Madrass, toujours plus incertain sur la position de l'escadre ennemie qui venoit de mettre à la voile, mais dont il ignoroit la direction. Dans cette incertitude, il fit voile vers le Sud pour coopérer avec l'armée aux ordres du Général Stuart, dans l'expédition contre Goudelour. Avant que d'en faire connoître l'issue, l'ordre des temps nous ramène à des évènemens antérieurs.

Le 2 Février. La prise de Bednore, sur la côte

1783. Avantages des Anglois dans le pays de Bednore.

de Malabar, fut un des plus décisifs en faveur des Anglois. Cette conquête ne coûta pas un soldat à l'armée de Matthews ; & s'il faut s'en rapporter aux dépêches du Gouverneur de Madrass, elle entraîna la soumission de tout le pays. Syringapatam, Hyder-Nagur & toutes les autres places capitulèrent sans coup férir ; le seul fort de Mangalor opposa de la résistance. Suivant les mêmes dépêches, Hyat-Saëb, Gouverneur du pays de Bednore, avoit offert, aux conditions qu'il ne seroit point déplacé, de renoncer à toute dépendance de Tippoo-Saëb, de livrer Bednore & les autres places, de fournir aux troupes victorieuses une somme équivalente au pillage qu'elles s'interdiroient, enfin de se reconnoître tributaire de la Compagnie, & de lui payer annuellement quinze lackes de pagodes, en reconnoissance & pour prix de son alliance & de sa protection. Ce traité conclu entre Matthews & Hyat-Saëb, déplut même aux principaux Officiers de l'armée que l'expectative d'un butin considérable avoit sur-tout animés dans l'expédition de Bednore ;

1783.
Fermentation dans l'armée. Ses suites.

la retraite des Colonels Mac-Leod & Humberstone fut une des suites de cette fermentation. Ils allèrent porter leurs plaintes au Conseil de Bombay, qui n'osa d'abord prononcer entre le Général en chef & les Officiers de son armée. Le Gouverneur Indien fut la seule victime de cette mutinerie qui donne une idée peu avantageuse de la discipline parmi les troupes de la Compagnie Britannique dans les grandes Indes. L'emprisonnement d'Hyat-Saëb, & les traitemens qu'on lui fit essuyer, durent affermir dans le parti des Nababs ennemis, quiconque auroit eu quelque disposition à s'en détacher. Enfin le malheureux Gouverneur fut relâché; mais aux conditions qu'il distribueroit une grande partie de ses trésors à l'armée, dont le Colonel Mac-Leod fut nommé Commandant à la place du Général Matthews, qu'on somma de justifier sa conduite.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle bien confirmée de la mort d'Ayder-Aly-Khan; &, à la même époque, on apprit que les Marattes avoient signé le 24 Février, un traité

de paix avec la Compagnie ; cette paix fut proclamée solennellement. L'évènement qu'on va rapporter, atteste & la mauvaise foi & la barbarie des Indiens en cette circonstance. 1783.

Contravention au traité de paix entre les Anglois & les Marattes.

Le Colonnels Mac-Leod, Humberstone & plusieurs autres Officiers, avoient fait voile de Bombay pour se rendre à l'armée de Bednore. Le vaisseau le *Ranger* qu'ils montoient, étoit commandé par le Lieutenant Pruen, dont les ordres portoient de s'interdire tout acte d'hostilité contre les Marattes. Il voguoit avec la confiance de la paix, lorsque le troisième jour de sa navigation, il se vit attaqué par trois gros vaisseaux & quatre galiottes. C'étoit une flottille Indienne contre laquelle il eut à soutenir avec douze canons, un combat qui coûta la vie aux trois quarts de son équipage. Après cinq heures d'une résistance héroïque, il fut contraint d'amener pavillon, & de se laisser conduire à *Gheriah*, où le Subedar prétendit ne rien savoir de l'existence du traité de paix. Il refusa de mettre en liberté le vaisseau le *Ranger*, & les débris de son

1783.

malheureux équipage. Le Colonel Humberstone mourut de ses blessures le 30 Avril. On craignit long-temps le même sort pour le Lieutenant Pruen & le Colonel Mac-Leod ; mais ils recouvrèrent la vie ; & ce fut à leurs soins qu'on dut le retour du vaisseau Anglois qui fut relâché de Gheriah dans les derniers jours de Mai. *Madajée-Scindia* avoit ratifié le traité de paix ; sur les plaintes de M. Anderson, il écrivit au Ministre Marratte, pour qu'il eût à punir de mort le principal auteur de l'outrage fait aux Anglois ; mais la contravention au traité n'en resta pas moins sans vengeance ; & pour acquitter la promesse qu'il en avoit faite, Scindia ne balança point à se ranger du parti de la Compagnie Angloise. Elle ne crut pas devoir se montrer trop exigeante dans cette conjoncture ; & s'il n'y eut pas de satisfaction de la part des Indiens, il y eut du moins un raccommodement avec le Gouvernement Britannique.

Terrible revanche de Tippoo-Saëb. Défaite de l'armée de Matthews.

Cependant Tippoo-Saëb avoit retiré son armée du Carnate, pour la conduire dans le Bednore, où il projetoit de recouvrer les riches

territoires qu'on venoit de lui enlever. Arrivé dans ce pays avec mille François & cinquante mille Indiens, il essuya d'abord quelques échecs de la part de Matthews, que le désastre du *Ranger* laissoit toujours en possession du commandement ; mais ce Général apprit bientôt que les troupes du Nabab s'étoient emparées des postes établis aux *Gauts*, qui se rendirent sans opposer de résistance. Ceux qui échappèrent des Gauts se sauvèrent à Cundapore, dont la garnison prit la fuite, même avant que l'ennemi se présentât. Elle vint se réfugier à Onore, où commandoit le Capitaine Torriano, qui, par une conduite résolue, sut garantir sa troupe de cette terreur panique ; mais il fit de vains efforts pour recouvrer Cundapore. La reprise de Bednore, capitale des Etats du Nabab, sur la côte de Malabar, mit le comble à ce désastre. Après une défense vigoureuse, Matthews se rendit prisonnier avec une grande partie de son armée. Il avoit perdu dans cette malheureuse affaire, six cents Européens, & plus de quinze cents Cipayes.

1783.

Le 3 Mai.

1783. Le Major Campbell craint pour Carwar & Onore.

Le 19 Mai, les cinquante mille hommes aux ordres de Tippoo, allèrent camper devant Mangalore, où commandoit le Major Campbell. Ce brave Officier devoit conserver ce poste; mais dans ses dépêches au Comité de Bombay, il ne dissimula pas ses inquiétudes sur Onore & Carwer, deux autres places où les Anglois avoient des forces respectables. Elles se montoient à trois mille hommes de bonnes troupes; & malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, ils comptoient encore sur une puissante diversion contre les territoires de Tippoo-Saëb, à la côte de Malabar.

Siége de Goudelour, interrompu à la nouvelle de la paix.

Depuis la défaite du Général Matthews, les troupes méridionales avoient fait une irruption dans le pays de Coimbature, & s'étoient emparées de Caroor & Dindegul. Elles s'avancèrent vers Darampore, enlevèrent ce fort, & dirigèrent leur marche du côté de Palingachery. Le Colonel Fullarton, qui les commandoit, en étoit à six journées, lorsqu'il fut arrêté dans sa course victorieuse par un ordre du Général Stuart, qui l'appelloit à Goudelour,

1783.

où M. de Buſſy, nouvellement débarqué ſur la côte de Coromandel, avoit pris poſte avec ſes troupes de terre. L'armée de Madraſs, accrue de quelques renforts d'Europe, alloit former le ſiége de cette place ſous la protection de l'eſcadre Britannique; heureuſement que le Bailli de Suffren en fut inſtruit à temps. Depuis ſa jonction avec M. de Peynier, la flotte Françoiſe étoit de quinze ou ſeize vaiſſeaux; mais on en comptoit dix-huit d'une force ſupérieure dans celle de Hughes, ce qui n'empêcha pas l'Amiral François de voler au ſecours de la place. Le 13 Juin, il eut connoiſſance de l'eſcadre mouillée devant Goudelour, avec des bâtimens de tranſport qui déjà commençoient à débarquer les munitions néceſſaires pour le ſiége. Des calmes & les vents contraires tinrent les deux armées éloignées l'une de l'autre juſqu'au 15, que M. de Suffren préſenta le combat à l'ennemi; mais la nuit ſurvint, & elles ſe ſéparèrent ſans avoir tiré un coup de canon. Celle de France dirigea toutes ſes manœuvres de manière à pouvoir communiquer

1783. avec M. de Bussy, dont il falloit connoître la position; on apprit que, le 14 Juin, le Général Stuart, dont l'armée étoit de cinq mille Européens & de huit mille Cipayes (1), avoit attaqué les François dans leurs lignes, emporté deux redoutes de la place, & repoussé la garnison dans ses derniers retranchemens. Cette entreprise coûta cher aux assaillans, dont la perte, y compris les blessés, fut de mille hommes, la plupart Européens. Dans la nuit du 25, les assiégés firent une sortie, & s'avancèrent jusques sous les ouvrages de l'ennemi. Leur attaque vive & meurtrière fut conduite avec intrépidité; mais ils y perdirent cent hommes, dont quatre-vingt furent faits prisonniers. De ce nombre étoit le Chevalier de Damas, Colonel du régiment d'Aquitaine. On ignore quelles eussent été les suites de cette expédition, si, au moment de l'assaut, la frégate la *Médée* n'eût

(1) Le Marquis de Bussy ne comptoit alors que cinq mille Indiens dans son armée, & tout au plus deux mille trois cents Européens.

apporté de Madrafs la nouvelle des traités de paix, avec l'ordre d'interrompre toute hoftilité.

1783.

Dernier combat des efcadres Angloife & Françoife.

Malheureufement pour les Anglois, cet avis n'étoit parvenu aux Généraux des armées navales qu'après un combat qui fe termina comme les précédens à la gloire du Bailli de Suffren. Ce Général avoit appareillé du mouillage de Goudelour pour aller à la rencontre de l'efcadre Angloife qui, dans l'efpérance de gagner le vent fur les vaiffeaux François, évita l'engagement pendant plufieurs jours; elle fe vit forcée de l'accepter dans la Journée du 20 Juin. L'action commença fur les quatre heures & demie du foir, & ne finit qu'avec le jour. M. de Suffren, qui montoit une frégate avoit confié à M. de *Moiffac* le commandement du *Héros*; & ce fut le plus maltraité de tous les vaiffeaux de l'efcadre. Il eut quinze hommes tués fur fon bord; & quarante-cinq autres furent mis hors du combat. M. de Peynier commandoit le *Fendant*, de foixante-quatorze canons; il combattit à la tête de l'avant-garde, le *Gibraltar*, un des plus forts vaiffeaux de

1783. la Marine Britannique; & ce fut avec avantage qu'il soutint cette lutte inégale. Des cent deux hommes tués dans l'action du 20 Juin, les plus regrettés furent MM. *de la Manceliere* & *de Salvert*; le premier commandoir l'*Ajax*, & l'autre le *Flamand*. Les Anglois ne parurent point le lendemain; mais le 22, on apperçut leur escadre, dont le vaisseau Amiral avoit perdu son mât de hune & ses vergues de misaine; elle prit chasse à la vue de l'escadre Françoise. Telle fut la dernière expédition de l'armée navale de France dans les mers de l'Inde. C'étoit le cinquième avantage de M. de Suffren sur l'Amiral Hugues. Tandisque cédernier cingloit vers Madrass pour y réparer ses désastres, le Général victorieux vint jouir de son triomphe devant Goudelour, où il débarqua douze cents hommes que M. de Bussy avoit détachés de l'armée de terre pour le service de l'escadre; sa présence excita des transports d'allégresse; il fut reçu aux acclamations répétées de *vive le Roi*, *vive Suffren*.

Générosité de la France à l'égard de la Hollande.

Graces aux talens, à l'expérience, à l'intrépidité du Vice-Amiral, la

France ne termina les hostilités sur aucun théâtre de la guerre, d'une manière aussi glorieuse que dans les grandes Indes, si toutefois il y a plus de gloire attachée aux exploits qui firent triompher les armes de Louis XVI dans cette partie du monde, qu'aux sacrifices volontaires qui signaloient alors son généreux désintéressement aux yeux de toute l'Europe. Le traité définitif conclu le 3 Septembre entre les Cours de France, d'Espagne & d'Angleterre, confirma cette modération héroïque déjà consacrée par les articles préliminaires du même traité. Mais si le Monarque François crut devoir cimenter, par de grands sacrifices, sa réconciliation avec une Puissance ennemie, on conçoit que Sa Majesté dut se montrer encore moins réservée dans l'abandon de ses droits sur les dépouilles d'une Puissance associée dans cette guerre, aux intérêts de la Maison de Bourbon. La République de Hollande n'eut pas besoin de réclamer les possessions que les armes Françoises avoient reconquises sur l'ennemi commun; par un dernier trait de magnanimité, Louis XVI 1783.

1783. fit signifier à Leurs Hautes-Puissances, qu'il n'exigeoit aucune espèce de compensation pour la restitution de ces conquêtes.

L'Angleterre se montre plus exigeante avec les Hollandois.

L'Angleterre se montra moins accommodante avec cette République; les Plénipotentiaires Anglois eurent ordre de ne se relâcher, en aucune manière, de la rigueur des conditions exigées par la Cour de Saint-James. En vain le Comte de Vergennes employa ses bons offices auprès du Ministère Britannique, & fit les plus fortes instances pour obtenir des adoucissemens sur quelques articles du traité préliminaire entre Leurs Hautes-Puissances & la Grande-Bretagne; toutes les négociations devinrent inutiles; & Son Excellence n'eut que des regrets à témoigner aux Etats-généraux. Mais pour convaincre leurs Plénipotentiaires de l'affection de Sa Majesté, le Ministre François crut devoir rappeller tout ce qu'elle avoit fait en faveur de la République, depuis le commencement des hostilités; il ne dissimula pas qu'elle s'étoit montrée peu active dans les dernières périodes de la guerre, & que l'ennemi

profitoit des avantages qu'elle lui avoit laissé prendre.

1783.

La paix se conclut entre ces Puissances, aux conditions énoncées dans les préliminaires

De toutes les demandes de l'Ambassadeur Anglois, la plus révoltante pour Leurs Hautes-Puissances étoit celle d'une libre navigation sur les côtes d'Afrique (1). Ce fut aussi avec une grande répugnance, & après de longs débats qui firent craindre la rupture de toute négociation, que leurs Ministres se soumirent au quatrième article du traité de Westminster, concernant le salut accordé au pavillon Britannique. Enfin, les préliminaires de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, furent signés à Paris le 22 Septembre. Quant au traité définitif, de nouvelles chicanes en reculèrent la con-

(1) Les Directeurs de la Compagnie des Indes avoient remis aux Etats-généraux, une lettre dans laquelle ils se plaignoient amèrement des facilités que l'Angleterre ménageoit aux Portugais, pour frauder le droit que la Compagnie prétendoit avoir au commerce exclusif des esclaves, depuis le cap Palmas jusqu'au pays de Benin. On vit avec peine le traité définitif retardé pour des arrangemens relatifs au commerce des hommes.

1783. fection jusqu'au 20 Mai. La Cour de Saint-James fit proposer, sous de vains prétextes, de le conclure à Londres ou à la Haye. Leurs Hautes-Puissances, qui n'attendoient rien de favorable d'une nouvelle discussion, déclarèrent que ce seroit manquer à la France, que d'évoquer la négociation hors de sa capitale. Le Ministère Britannique n'osa plus insister; & des ordres furent expédiés de conclure la paix aux conditions énoncées dans les Préliminaires (1).

---

(1) Tous les articles furent confirmés par le traité définitif du 20 Mai 1784, sans autres changemens que trois clauses explicatives, dont une regarde Négapatnam, & les deux autres ont rapport au commerce, tant sur la côte d'Afrique, que dans les Indes occidentales. Il est bon de faire connoître les onze articles de ce traité rédigé en langue Françoise, ainsi que les traités précédens.

ART. I. Il y aura une paix chrétienne & générale, & l'amitié sincère & constante sera rétablie entre Sa Majesté Britannique & Leurs Hautes-Puissances les Etats-généraux des Provinces-unies, leurs Etats & Sujets respectifs, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, sans exception de lieux ni de personnes; en sorte que les hautes Parties contractantes apporteront

Ainsi fut consommé le grand ouvrage de la pacification de l'Eu-

1783.
Expédition des Anglois contre New-Providence.

---

la plus grande attention à maintenir entre elles & leurs Etats & Sujets cette amitié & correspondance réciproque, sans permettre dorénavant que, de part ni d'autre, on commette aucune sorte d'hostilités par mer ou par terre, pour quelque cause ou sous quelque prétexte que ce puisse être : & on évitera soigneusement tout ce qui pourroit altérer à l'avenir l'union heureusement rétablie : s'attachant au contraire à se procurer réciproquement en toute occasion, tout ce qui pourroit contribuer à leur gloire, intérêts & avantages mutuels, sans donner aucun secours ou protection, directement ou indirectement, à ceux qui voudroient porter quelque préjudice à l'une ou l'autre desdites hautes Parties contractantes. Il y aura un oubli général de tout ce qui a pu être fait ou commis avant ou depuis le commencement de la guerre qui vient de finir.

II. A l'égard des honneurs & du salut en mer par les vaisseaux de la République, vis-à-vis de ceux de Sa Majesté Britannique, il en sera usé respectivement de la même manière qui a été pratiquée avant le commencement de la guerre qui vient de finir.

III. Tous les prisonniers faits de part & d'autre, tant par terre que par mer, & les otages enlevés ou donnés pendant la guerre, qui n'ont point encore été rendus

1783. rope. Le traité définitif qui devoit affermir le calme en Amérique, n'y

---

en conséquence du traité préliminaire, seront restitués sans rançon; chaque Puissance soldant respectivement les avances qui auront été faites pour la subsistance & l'entretien de ses prisonniers, par le Souverain du pays où ils auront été détenus, conformément aux reçus & états constatés, & autres titres authentiques qui seront fournis de part & d'autre; & il sera donné réciproquement des sûretés pour le payement des dettes que les prisonniers auroient pu contracter dans les Etats où ils auroient été détenus jusqu'à leur entière liberté; & tous les vaisseaux, tant de guerre que marchands, qui auroient été pris depuis l'expiration des termes convenus pour la cessation des hostilités par mer, seront pareillement rendus de bonne foi avec tous leurs équipages & cargaisons; & on procédera à l'exécution de cet article immédiatement après l'échange des ratifications de ce traité définitif.

IV. Les Etats-généraux des Provinces-unies cèdent & garantissent en toute propriété à Sa Majesté Britannique, la ville de Négapatnam avec les dépendances d'icelle; mais vu l'importance que les Etats-généraux des Provinces-unies attachent à la possession de la susdite ville, le Roi de la Grande-Bretagne, pour marque de sa bienveillance envers les susdits Etats, promet, nonobstant la susdite cession, de

fut point connu d'abord aſſez généralement, pour arrêter ou prévenir 1783.

---

recevoir & de traiter avec eux pour la reſtitution de ladite ville, en cas que les Etats aient à l'avenir quelqu'équivalent à lui offrir.

V. Le Roi de la Grande-Bretagne reſtituera aux Etats-généraux des Provinces-unies, Trinquemale, ainſi que toutes les autres villes, hâvres & établiſſemens qui, dans le cours de la guerre préſente ont été conquis dans quelque partie du monde que ce ſoit, par les armes de Sa Majeſté Britannique, ou par celles de la Compagnie des Indes orientales Angloiſe, & dont il ſe trouveroit en poſſeſſion, le tout dans l'état où ils ſe trouveront.

VI. Les Etats-généraux des Provinces-unies promettent & s'engagent à ne point gêner la navigation des Sujets Britanniques dans les mers orientales.

VII. Comme il s'eſt élevé des différends entre la Compagnie Africaine Angloiſe & la Compagnie des Indes occidentales Hollandoiſe, relativement à la navigation ſur les côtes de l'Afrique ; ainſi qu'au ſujet du cap Appollonia ; pour prévenir toute cauſe de plainte entre les Sujets des deux nations ſur ces côtes, il eſt convenu que, de part & d'autre, on nommera des Commiſſaires pour faire, à ces égards, des arrangemens convenables.

VIII. Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pour-

1783. toute espèce d'hostilités. Le premier Avril, on ignoroit encore à Saint-

roient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Britannique, ainsi que par celles des Etats-généraux, qui ne sont pas compris dans les présens articles, ni à titre de cessions, ni à titre de restitutions, seront rendus sans difficulté, & sans exiger de compensation.

IX. Comme il a été fixé un terme par l'article IX du traité préliminaire pour la restitution ou pour l'évacuation des villes, places ou territoires dont les armes d'une ou de l'autre des hautes Parties contractantes pourroient s'être emparées, & qu'elles posséderoient effectivement, non compris ce qui a été cédé, & que le terme fixé par le susdit article se trouve déjà écoulé, les hauts contractans s'engagent de part & d'autre à observer de bonne foi les arrangemens prescrits; & en cas que, par quelqu'accident ou autrement, les évacuations & restitutions qui s'y trouvent déterminées n'eussent point encore eu lieu, d'expédier incessamment les ordres nécessaires, afin de prévenir tout retardement dans l'exécution de ces mesures.

X. Sa Majesté Britannique & Leurs Hautes-Puissances les Etats-généraux promettent d'observer sincèrement & de bonne foi, tous les articles contenus & établis dans ce présent traité définitif; & elles ne souffriront pas qu'il y soit fait de contra-

Augustin,

Augustin que la paix fut conclue à cette époque. Le Colonel Deveaux avoit formé le plan d'une expédition contre New-Providence; il l'entreprit avec deux ou trois cents hommes, la plupart recrutés à ses frais. Le 14, il emporta un fort de l'île, situé dans la partie de l'Est, & vint sur-le-champ sommer le Gouverneur de la grande forteresse de se rendre aux armes de Sa Majesté Britannique. 1783.

---

vention directe ou indirecte par leurs Sujets respectifs; & les susdites hautes Parties contractantes se garantissent généralement & réciproquement toutes les stipulations des présens articles.

XI. Les ratifications des présens articles définitifs, expédiées en bonne & due forme, seront échangées en cette ville de Paris entre les hautes Parties contractantes, dans l'espace d'un mois, ou plutôt, si faire se peut, à compter du jour de la signature du présent traité. En foi de quoi, nous soussignés leurs Ambassadeurs & Plénipotentiaires, avons signé de notre main, en leur nom, & en vertu de nos pleins pouvoirs, le présent traité, & y avons fait apposer le cachet de nos armes.

Fait à Paris, le 20 Mai 1784.

Signé LESTEVENON DE BERKENRODE.
GERARD BRANTSEN.
DANIEL HAILES.

1783.

Celui-ci ayant fait attendre sa réponse, le Colonel se porta sur les hauteurs qui commandoient le fort, & dressa ses batteries, sur lesquelles il arbora l'étendard de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur Don Antonio fit tirer des boulets & des bombes; mais voyant que tout son feu ne produisoit aucun effet, il prit le parti de capituler. La place se rendit le 18 Avril, à des conditions honorables pour la garnison.

Que l'Amérique est menacée de troubles civils.

Le retard du traité eut d'ailleurs un effet salutaire en Amérique, en ce qu'il tint unis, pour la cause commune, les partis disposés à se séparer pour des intérêts particuliers. La bonne intelligence qui, jusqu'alors, avoit fait la principale force du Congrès, des provinces & de l'armée, cessa de régner un moment entre ces trois Puissances de l'Amérique affranchie. Elle se vit menacée de perdre, au sein de l'anarchie, cette tranquillité intérieure sans laquelle son indépendance même eût été le principe de sa ruine. Remontons à la source de cette division intestine qui sembloit annoncer une guerre civile, & dont le sage Wa-

shington eut encore la gloire de préserver ses concitoyens.

1783.

Etat de ses finances à la fin de la guerre.

Jusqu'ici, nous avons sur-tout envisagé les Américains sous des rapports militaires ; il faut les considérer un moment sous les rapports civils & économiques. Comme ils n'ont pas acquis moins d'honneur à surmonter les difficultés qui résultoient du mauvais état de leurs finances, qu'à vaincre au champ de Mars, il importe à leur gloire que nous constations leur position à cet égard, lors de la paix qui vient d'affermir l'indépendance Américaine. Même avant la fin de la guerre, la dette nationale des Etats se montoit à plus de quarante-deux millions de dolars qui, bien évalués, revenoient à deux cents trente millions tournois. La majeure partie de cette dette immense étoit étrangère ; & les engagemens du Congrès avec la France & d'autres Puissances de l'Europe ne pouvoient être acquittés sans de fortes contributions de la part des provinces ; mais elles n'étoient point d'accord relativement aux impositions sur les marchandises importées ; le peuple se prêtoit difficilement aux

1783.

autres taxes ; & déjà les créanciers de la République avoient à se plaindre d'une négligence qui, bientôt divulguée, fit le plus grand tort aux emprunts.

Négligence des Etats relativement à la dette nationale. Plaintes à ce sujet.

Dans sa lettre du 23 Décembre, au Surintendant des finances Américaines, M. Franklin se plaignit de cette inexactitude, & fit voir de l'inconséquence dans la conduite des Etats qui, même en affectant beaucoup d'enthousiasme pour la liberté, se refusoient aux contributions nécessaires à sa défense. Il insista sur la nécessité de rétablir le crédit de la nouvelle République, en assignant des fonds certains destinés à l'acquittement régulier de sa dette nationale.

Derniers emprunts des Etats-unis. Quelles en sont les conditions?

Trois mois après, le Ministre de France à Philadelphie témoigna par écrit son inquiétude sur le même objet, en des termes qui supposoient un grand désordre dans les finances de l'Amérique. Sa lettre annonçoit le nouvel emprunt de six millions que Sa Majesté vouloit bien procurer aux Etats, sur les assurances qu'il avoit fait passer au Comte de Vergennes des bonnes dispositions du peuple Américain à

remplir les engagemens du Congrès. « Mais, continuoit-il, je me vois obligé d'informer la Cour de France, que mes eſpérances ſe ſont évanouies, & que mes aſſurances étoient ſans fondement ». 1783.

Il rappelle au même Surintendant que les ſix millions ſont prêtés aux conditions énoncées dans l'acte d'emprunt de l'année précédente ; c'eſt-à-dire, que les payemens s'en feront chaque année, ſur le pied de cinq cents mille livres, ſans y comprendre les intérêts. Il finit par lui ſignifier que c'eſt le dernier effort de la France ; & que dans tous les cas poſſibles, les Etats doivent renoncer à de nouvelles avances de la part de Sa Majeſté. Quant aux reſſources qu'ils pourroient chercher ailleurs, qu'ils ne ſe flattent pas, ajoute le Miniſtre, du moindre eſpoir de ſuccès, avant que d'avoir établi un revenu public, ſolide & permanent ; leurs délais & leur répugnance à cet égard, ſont malheureuſement connus de toute l'Europe.

Que l'acquittement des dettes exige le dévouement des Etats-unis.

Par le contrat ſolennel paſſé le 16 Juillet 1782, entre MM. de Vergennes & Franklin, les Etats s'étoient

1783. engagés à rembourser annuellement un douzième des dix-huit millions déjà prêtés à la République. L'emprunt de cinq millions de florins fait aux Hollandois sous la garantie de la France, le 17 Juin de la même année, fut moins à charge pour le moment aux Etats-unis, en ce que, par une clause des actes passés entre M. Adams & les différens Prêteurs, il étoit stipulé que le capital resteroit fixé l'espace de dix ans, & ne seroit racheté pour la cinquième partie, qu'au premier Juin 1793, & de la même manière d'année en année, jusqu'au premier Juin 1797. Il n'en est pas moins vrai, qu'en y comprenant les dettes domestiques, la totalité de l'intérêt annuel se montoit à plus de deux millions de dollars. La dette militaire étoit la plus sacrée de toutes ces dettes; on la portoit à près de onze millions, sans compter les gratifications promises aux soldats. Pour subvenir aux besoins de la patrie dans cette conjoncture pressante, il n'y avoit de ressource que dans le dévouement des provinces. Le Congrès ne cessoit de les inviter à des efforts patrio-

tiques ; & tel fut l'objet de ſon Adreſſe aux différens Etats confédérés. En voici la ſubſtance. 1783.

Invitation du Congrès à ce ſujet.

« Les circonſtances critiques où ſe trouve la Confédération, impoſent au Congrès l'obligation d'en faire le tableau.... Dans ce moment de criſe, ſon premier devoir eſt d'inculquer dans les eſprits la néceſſité de faire des fonds pour l'acquittement de la dette nationale. Quoique très-forte, cette dette l'eſt beaucoup moins qu'on ne devoit l'attendre, quand on conſidère la cauſe qui l'a fait naître, quand on la compare aux fardeaux dont les autres nations ſont accablées pour des guerres d'ambition & de vaine gloire. Mais la grandeur de la dette ne fait rien à la queſtion. Il ſuffit qu'elle ait été contractée légitimement, & que la juſtice exige qu'elle ſoit acquittée. Nous conjurons les différens Etats d'adopter une manière ſimple & légitime de pourvoir à cette dette, & de ſe perſuader que le Congrès n'en ſera pas reſponſable. S'il falloit, pour vous engager à effectuer ces payemens, employer d'autres motifs que ceux de l'équité, quelle nation

1783. en eut jamais de plus forts! Car, avec qui l'Amérique doit-elle se libérer? Avec un allié qui, aux efforts de ses troupes armées pour notre défense, a joint le secours de ses trésors; qui, à des avances considérables, ajouta les dons généreux de la magnanimité : avec des individus qui, Membres d'une République empressée à marquer notre rang parmi les nations indépendantes, nous ont donné des marques signalées de leur attachement à notre cause & de leur confiance en notre gratitude. Une autre classe de créanciers est cette troupe illustre de citoyens qui ont défendu, au prix de leur sang, nos foyers & notre liberté, & qui, en récompense de leurs services, ne demandent qu'une portion de leurs gages suffisante pour leut faire trouver au sein de la paix & de la vie domestique, une ressource honorable contre la mendicité. La dernière classe de créanciers comprend ceux de nos concitoyens qui ont reçu des Prêteurs le papier du Congrès, & ceux dont la propriété a été sacrifiée pour le service des Etats. La voix de la politique, de la justice & de

l'humanité plaide en faveur de ces différentes classes. Jamais les formes pures du Gouvernement républicain n'ont eu une plus belle occasion de se justifier par leurs fruits, de tous les reproches qu'on leur a faits. Sous ce point de vue, les citoyens des Etats-unis sont responsables du plus grand dépôt qui jamais ait été confié à une Société politique ». 1783.

Continuation du schisme politique

Cette Adresse fut accompagnée ou suivie d'une autre pièce où il étoit recommandé aux différentes provinces, comme indispensablement nécessaire à la restauration du crédit public, de revêtir les Etats en Congrès assemblés, du pouvoir relatif à la levée des droits sur les marchandises importées des pays étrangers. Mais ces invitations n'arrêtèrent point le schisme politique qui divisoit les Américains. Quelques provinces en conçurent de l'ombrage, & laissèrent éclater des soupçons offensans sur les vues secrètes de l'Assemblée de Philadelphie. On vit paroître à cette époque de nouvelles instructions, où la défiance & l'aigreur respiroient dans chaque paragraphe. On en jugera

1783. ſur cette lettre des habitans de Fair-Fax en Virginie à leurs Délégués pour l'aſſemblée du 30 Mai.

Lettre des habitans de Fair-Fax.

« MESSIEURS, nous vous recommandons expreſſément de vous oppoſer, de tout votre pouvoir, à ce qu'il ſoit fait aucune infraction au dernier traité de paix, relativement au payement des dettes ou à tout autre article du traité ; infraction qui violeroit la foi publique garantie par les Commiſſaires Américains, & qui pourroit nous replonger dans les calamités de la guerre, ou le danger des repréſailles. Nous vous prions auſſi de vous oppoſer à toute entrepriſe de la part du Congrès général, ſur la ſouveraineté & juriſdiction des Etats ſéparés ; à toute uſurpation de pouvoir qui ne ſeroit point ſpécifié dans les articles de la Confédération ; car ſi le Congrès, ſous prétexte de la néceſſité, pouvoit s'arroger une fois des pouvoirs non garantis par ces articles, il le pourroit dans cent autres cas ; & chaque uſurpation ſeroit confirmée & fortifiée par les uſurpations précédentes. Nous vous recommandons ſur-tout de vous roidir contre les efforts du

Congrès pour obtenir un revenu perpétuel, ou la nomination d'Officiers préposés aux revenus. Ces pouvoirs ajoutés à ceux dont le Congrès est déjà revêtu, mettroient en danger la constitution de ce Gouvernement dans les différens Etats ; les articles de confédération ne seroient plus qu'un vain parchemin ; & le rempart de la liberté Américaine se trouveroit renversé. Nous n'aimons point le langage de la dernière Adresse du Congrès aux différentes provinces, & du rapport des Comités au sujet des revenus, publié dans le même *pamphlet*. Si on examine ces pièces attentivement, on y trouvera de fortes preuves que le Congrès convoite le pouvoir. Elles renferment la même espèce d'argumens employés d'abord dans l'affaire de l'impôt pour la Marine, & dont on s'étoit servi pour justifier les mesures arbitraires de la race des Stuarts en Angleterre, &c. ».

1783.

Pourquoi les petits Etats sont plus décisifs que les autres.

L'Etat de Rhode-Island fut un de ceux qui s'opposèrent, avec le plus de vigueur, à ce qu'on revêtit le Congrès d'une autorité suffisante pour lever des impôts ; & nous ob-

1783.

ſerverons à ce ſujet, qu'en général les petits Etats ſont les plus déciſifs & les plus tranchans. L'impulſion s'y fait ſentir plus vivement du centre aux extrémités ; &, comme dans le monde phyſique, la force y eſt peut-être en raiſon inverſe de la longueur des rayons. Quoi qu'il en ſoit, les principales objections d'une partie des Etats contre l'extenſion de la puiſſance du Congrès relativement aux taxes publiques, étoient, comme on l'a vu, que la Confédération n'autoriſoit point cet accroiſſement de puiſſance, que tout pouvoir tend à l'agrandiſſement & à l'uſurpation, que, ce premier pas fait, on verroit bientôt le Congrès s'arroger le droit d'impoſer une capitation ou une taxe foncière, & la démocratie de l'Amérique ſe changer inſenſiblement en ariſtocratie.

Les circonſtances forcent le Congrès à congédier l'armée ſans récompenſes.

Cependant les engagemens contractés avec les créanciers des Etats, ne pouvoient être remplis à des termes également précis, tant chez l'étranger qu'au ſein de la République ; dans ce moment de criſe, pour conſerver au-dehors l'honneur de la patrie, le Congrès parut né-

gligier les intérêts de l'armée. La demi-paye ſolennellement promiſe aux troupes licenciées, fut ſuſpendue juſqu'à nouvel ordre; & l'on vit paroître cette réſolution de l'Aſſemblée de Philadelphie. 1783.

« Que le Commandant en chef accordera des congés aux Officiers & ſoldats qui doivent être licenciés à la concluſion du traité de paix définitif; qu'il prendra de ſages meſures pour les faire conduire à leurs demeures reſpectives, de manière à les ſatisfaire, ſans nuire aux provinces qu'ils doivent traverſer; & que les hommes ainſi licenciés pourront emporter leurs armes ».

Le mécontentement des troupes ſe manifeſta d'abord par une Adreſſe au Général, où la modération préſidoit même aux expreſſions de la douleur & de l'abattement.

L'armée adreſſe ſes plaintes à Washington

» VOTRE EXCELLENCE, eſt-il dit dans cette Adreſſe, connoît ſi bien l'état actuel de l'armée, qu'il ſeroit inutile de vous le peindre. Vous avez été le témoin de nos ſouffrances; vous l'êtes du fardeau de misère qui nous accable. Nous nous étions flattés, d'après l'aſſu-

1783. rance que vous nous en avez donnée, que nos comptes seroient liquidés, & qu'avant de nous licencier, on assigneroit des fonds pour en payer le montant. C'est avec un mêlange de surprise & de douleur, que nous apprenons la dernière résolution du Congrès, qui ordonne de congédier les Officiers & les soldats, sans avoir terminé aucun de ces objets importans. Pour comble de maux, on nous oblige de quitter l'armée sans aucun titre qui assure notre dette, sans aucune ressource pour acquiter celles que nous avons contractées au service de la patrie, sans appui, sans crédit, sans aucun moyen de pourvoir à notre subsistance & à celle de nos familles indigentes. Le souvenir de nos périls communs nous enhardit à solliciter Votre Excellence, à lui demander que l'ordre fondé sur l'acte du Congrès du 26 Mai dernier, puisse être suspendu; que nul Officier, qu'aucun soldat ne soit obligé de recevoir son congé avant que cette honorable Compagnie ait pris connoissance de l'état déplorable où sa résolution va nous plonger; avant que la liquidation de

nos comptes ſoit effectuée, & que chacun de nous ait obtenu une ſomme d'argent ſuffiſante pour le tranſporter du camp dans ſes foyers ». 1783.

Réponſe du Général. Ses démarches auprès du Congrès.

Washington fit à cette Adreſſe une réponſe, dont l'objet principal étoit d'offrir aux troupes l'expectative d'un adouciſſement prochain dans leur ſituation. Mais en même temps qu'il raſſuroit l'armée ſur les bonnes diſpoſitions du Congrès, il plaidoit la cauſe des troupes auprès de cette Compagnie, en des termes qui lui faiſoient ſentir qu'un des grands moyens d'aſſurer la tranquillité future des treize Républiques Américaines, étoit d'acquieſcer aux juſtes demandes de leurs braves défenſeurs. « Leurs ſervices, ajouta-t-il, ſont connus de tout l'Univers; & je regarde comme inutile de m'étendre ſur leurs droits aux dédommagemens les plus amples. Il réſulte de l'examen des titres de l'armée à la reconnoiſſance des Etats, que les ſouffrances & les ſacrifices des Officiers exigent une compenſation ſupérieure à leurs appointemens ordinaires; que toute l'armée a des droits aux récompenſes; que ſon

1783. dernier Mémoire ne contient que de justes réclamations. Si les Officiers de cette armée doivent être les seules victimes de la révolution, si leur destinée est de quitter le champ de bataille pour aller vieillir dans la pauvreté, la misère & le mépris; s'ils sont condamnés à vivre dans une servile dépendance, à devoir aux secours de la compassion les restes malheureux d'une vie sacrifiée avec honneur; alors j'aurai appris ce qu'est l'ingratitude, je réaliserai le songe qui doit répandre l'amertume sur tous les instans de ma vie future. Mais je n'ai point de pareilles allarmes. Une contrée échappée à la ruine par les armes de la classe des citoyens la plus dévouée, ne s'exemptera jamais de leur payer la dette de la reconnoissance ».

Le Congrès avouoit cette dette; il desiroit l'acquitter dans toute l'étendue de sa gratitude; & ses Adresses aux différens Etats, représentoient l'armée comme une classe de créanciers privilégiés; mais une partie de ces Etats se montroit toujours plus éloignée d'accorder à ses Délégués un pouvoir, sans lequel

la restauration du crédit public & l'acquittement de la dette militaire, ne pouvoient s'effectuer. Cette obstination de quelques provinces mit le Congrès dans l'impossibilité, non-seulement de satisfaire les troupes au terme convenu, mais d'assurer l'objet de leurs réclamations pour l'avenir. Les Officiers de l'armée soutinrent avec autant de modération que de constance, une épreuve d'autant plus dure, qu'elle paroissoit être l'ouvrage de l'ingratitude ; que ce traitement pouvoit être envisagé par les étrangers, comme un témoignage du mécontentement de la République, & peut-être affoiblir à leurs yeux les titres de cette brave armée à la reconnoissance de ses concitoyens. En gémissant sur l'injustice dont ils alloient être les victimes, ces Officiers patriotes étoient bien loin de l'attribuer au Congrès, dont ils connoissoient les dispositions. Le soldat moins instruit, ne cherchoit point les auteurs de sa détresse hors de l'Assemblée de Philadelphie. Les Représentans de la nation étoient pour lui les seuls dépositaires du pouvoir ; & il crut devoir

1783.

s'en prendre aux Membres du Congrès, des torts de leurs Constituans.

1783.

Soulèvement des troupes en quartier à Philadelphie Le Congrès quitte cette ville.

Au sentiment anticipé de l'indigence, dont cette dernière classe de l'armée prévoyoit les horreurs avec effroi, se joignoit cet esprit turbulent que donne quelquefois la vie militaire, & dont l'effet trop commun est d'étouffer le respect pout les loix, & d'inspirer du mépris pour l'autorité d'une administration civile. Cet esprit de révolte & de soulèvement fermentoit plus ou moins dans tous les Corps de la Milice Américaine. Le Samedi 21 Juin, il éclata d'une manière bien allarmante pour les Représentans des Etats-unis. Une partie des troupes, en quartier à Philadelphie, sortit en armes de ses casernes, avec des intentions hostiles contre cette honorable Compagnie, investit la salle d'assemblée, & par des menaces répétées qui présageoient une exécution tragique, mit ces vénérables Chefs de la Confédération dans la nécessité de chercher un asyle hors de Philadelphie. Le Congrès réfugié d'abord à Prince-Town, dans l'Etat de New-Jersey, y prit des mesures long-temps in-

fructueuses pour conjurer l'orage qui menaçoit la République. 1783.

Le salut de l'Amérique est dû une seconde fois à Washington

Dans cet Etat d'anarchie, tout sembloit annoncer une guerre civile, qui, sans doute, auroit détruit le grand ouvrage de la révolution Américaine. Heureusement pour les Etats-unis, Washington ne s'étoit point encore retiré dans ses plantations; ce Génie tutélaire de la patrie devoit conserver le monument que ses talens militaires venoient d'élever à la liberté. Après avoir affranchi l'Amérique, il sut la pacifier, en l'éclairant sur ses véritables intérêts. Les Etats désunis reprirent leur ancienne harmonie; ils retrouvèrent leur force dans cette réunion. L'armée redevenue patriote, mit sa gloire à souffrir pour son pays; & désormais elle attendit sans murmurer, les récompenses promises à sa valeur. Chaque citoyen libre de l'Amérique régénérée, vit dans la liberté une compensation de tous les sacrifices; & ce grand changement fut l'ouvrage d'une lettre de Washington. Je ne puis mieux terminer cette histoire, qu'en mettant sous les yeux des lecteurs ce mo-

1783.

monument précieux de la sagesse, de l'éloquence & du patriotisme de ce Héros législateur.

Lettre circulaire de Washington aux Gouverneurs des Etats, datée du 18 Juin.

« MONSIEUR, le grand objet pour lequel j'ai eu l'honneur de servir ma patrie, étant rempli, je me dispose à résigner mon emploi entre les mains du Congrès. Impatient de regagner cette retraite domestique, à laquelle je me suis arraché avec la plus grande répugnance, je soupire après le repos; & ma résolution est d'y passer le reste de ma vie, loin du tumulte & du fracas du monde. Mais avant que d'effectuer ce projet, je dois vous communiquer mes pensées pour la dernière fois; vous féliciter sur les évènemens glorieux qu'il a plu au ciel de produire en notre faveur; vous ouvrir mon ame sur quelques objets intimément liés à la tranquillité des Etats-unis, & prendre congé de Votre Excellence, en donnant ma bénédiction à ce pays, au service duquel j'ai consacré la fleur de mes ans, pour le bien duquel j'ai consumé tant de jours dans l'anxiété, tant de nuits dans les veilles, & dont le bonheur, qui

m'eſt extrêmement cher, ſera toujours la baſe de ma félicité. Qu'il me ſoit permis à cette époque heureuſe, de réclamer la liberté de m'étendre ſur le ſujet de nos *félicitations* mutuelles.

1783.

Suite de la lettre de Washington

» Si nous conſidérons la valeur du prix que nous diſputions, la nature douteuſe de la diſpute, la manière favorable dont elle s'eſt terminée, nous y trouverons les plus grands motifs de joie & de reconnoiſſance. L'évènement eſt infiniment heureux comme ſource de jouiſſances préſentes, & comme préſage du bonheur à venir. Nous avons lieu de nous féliciter du ſort que nous a fait la Providence, ſous quelque point de vue que nous le contemplions, naturel, politique ou moral. Propriétaires & Souverains uniques d'un vaſte continent qui comprend dans toutes leurs variétés les différens ſols & les divers climats du monde, qui produit en abondance toutes les choſes néceſſaires & agréables à la vie, les citoyens de l'Amérique ſont dans une ſituation faite pour remplir l'idée de la félicité humaine. Libres & indépendans

1783.

Suite de la lettre de Washington

par le bienfait de la paix qui les comble de tous les avantages de la nature, à dater de cette période, ils doivent être envisagés comme des acteurs chargés de déployer leurs talens aux yeux de l'Univers entier, sur un théâtre que la Providence a spécialement consacré au développement du bonheur & de la dignité de l'homme. Dans ces contrées fortunées, non-seulement ils sont environnés de toutes les choses faites pour compléter les jouissances privées & domestiques; mais le ciel a couronné toutes les bénédictions répandues sur eux, en leur donnant, pour assurer leur félicité, des moyens infaillibles, qui ne sont à la disposition d'aucun autre peuple.

» Rien ne démontre mieux la justesse de ces observations, que le souvenir des circonstances dans lesquelles notre République a pris son rang parmi les nations. Les fondemens de notre Empire n'ont point été posés dans les siècles ténébreux de la superstition & de l'ignorance; mais à une époque où les droits du genre humain étoient mieux entendus & plus clairement définis qu'à

aucune autre époque antérieure. Les recherches de l'esprit humain sur la félicité sociale, ont été portées à une grande étendue de lumière. Le trésor des connoissances acquises par les travaux des Philosophes, des Sages & des Législateurs, dans une longue succession d'années, est ouvert à l'usage du monde entier; & la sagesse réunie de tous les grands hommes peut être heureusement appliquée aux formes de notre Gouvernement. La culture libre des belles-lettres, l'extension illimitée du commerce, le rafinement progressif des manières, l'élévation insensible des idées; &, par-dessus tout, la lumière pure & bienfaisante de la révélation, ont, par leur influence, amélioré l'espèce humaine, & beaucoup ajouté aux avantages qui résultent de la Société. C'est sous les auspices de cette période fortunée, que les Etats-unis ont reçu l'existence politique; de sorte que, s'il arrivoit que leurs citoyens ne fussent pas complètement libres & heureux, ce seroit entièrement leur faute.

1783.

Suite de la lettre de Washington

» Telle est notre situation ac-

1783.

Suite de la lettre de Washington

tuelle, telle eſt la perſpective qui nous eſt offerte. Mais quoique la Providence nous tende ainſi la coupe de bénédiction, quoique la félicité devienne notre apanage, ſi nous ſommes diſpoſés à ſaiſir l'occaſion qui la met à notre portée; cependant il eſt encore au choix des Etats-unis de l'Amérique de ſe faire reſpecter ou mépriſer comme corps de nation, de fixer ſes proſpérités, ou de les laiſſer échapper. Ce moment eſt pour eux la pierre-de-touche; c'eſt dans ce moment, que les yeux du monde entier ſont arrêtés ſur eux; ce moment eſt celui d'établir ou de perdre à jamais leur caractère national. Il faut ſaiſir ce moment pour donner au Gouvernement fédéral le nerf & l'énergie qui le mettront en état de remplir les fins de ſon inſtitution; ou ce moment peut être l'époque fatale de notre anéantiſſement. Il ne faut pour cela que du relâchement dans les reſſorts de l'union. Que le ciment de la Confédération s'affoibliſſe, & nous ſerons expoſés à devenir les jouets de la politique Européenne, qui, pour arrêter l'accroiſſement de la puiſſance Américaine,

1783.

Suite de la lettre de Washington

Américaine, soulèvera les Etats les uns contre les autres, & fera servir leur mésintelligence au succès de ses vues ambitieuses. C'est d'après le systême qu'ils vont adopter dans ce moment, qu'ils se soutiendront, ou qu'ils tomberont en ruine. En attendant l'issue de cette alternative, il est encore à décider si la révolution de l'Amérique doit être considérée ultérieurement comme une bénédiction ou comme une malédiction. — Bénédiction ou malédiction pour la génération actuelle & pour les générations futures; car la destinée de plusieurs milliers d'hommes à naître est enveloppée dans la nôtre.

» Convaincu, comme je le suis, de l'importance de la crise actuelle, garder le silence seroit un crime. Je parlerai donc à Votre Excellence, & sans aucun déguisement, le langage de l'homme libre & sincère. Je ne me le dissimule pas, tous ceux qui pensent & voient différemment en matières politiques, me reprocheront que je m'écarte de la ligne tracée par mon pouvoir; peut-être attribueront-ils à l'arrogance, à l'ostentation ce que je sais être le

1783.

Suite de la lettre de Washington

résultat des intentions les plus pures; mais la droiture de mon cœur, le rôle que j'ai rempli jusqu'à présent dans les affaires, le parti que j'ai pris de ne plus m'en mêler, le desir ardent que j'ai toujours manifesté, de jouir, au sein d'une vie privée, des avantages qui résultent d'un Gouvernement sage & bienfaisant, tout, j'ose l'espérer, convaincra mes concitoyens, que je ne puis avoir des vues sinistres, en communiquant sans réserve les opinions renfermées dans cette Adresse.

» Quatre choses me paroissent essentielles au bien-être, pour ne pas dire à l'existence des Etats-unis envisagés comme Puissance indépendante.

» 1°. Une union indissoluble des Etats sous une tête fédérale.

» 2°. Un égard sacré pour la justice publique.

» 3°. L'adoption d'un établissement convenable en temps de paix.

» 4°. Cette disposition pacifique & amicale parmi les habitans des Etats-unis, qui seule peut les conduire à mettre en oubli les préjugés locaux, les opinions politiques affec-

tées à certains lieux, à faire les concessions mutuelles qu'exige la prospérité générale, & même dans certains cas, à sacrifier leurs avantages personnels à l'intérêt de la Communauté.

1783.

Suite de la lettre de Washington

» Telles sont les colonnes sur lesquelles doit porter le glorieux édifice de notre indépendance & de notre caractère national. La liberté en est la base; & quiconque oseroit en saper les fondemens, mériteroit l'exécration publique & le châtiment le plus sévère que puisse infliger une nation lésée.

» Je ferai quelques observations sur les trois premiers articles; mais j'abandonne le dernier au bon sens & à la considération de ceux qui y sont immédiatement intéressés.

» Relativement au premier point, quoiqu'il ne soit pas nécessaire d'entrer ici dans une discussion particulière des principes de l'union, & de renouveller la question souvent agitée, & qui consiste à décider, s'il est convenable de déléguer au Congrès une portion de pouvoir plus étendue; il est pourtant de mon devoir & de celui de tout vrai patriote, de poser

1783.

Suite de la lettre de Washington

sans réserve, les propositions suivantes.

» Que si les Etats ne permettent point au Congrès de mettre en exercice les prérogatives, dont la Constitution l'a indubitablement revêtu, tout doit tendre rapidement à l'anarchie & à la confusion; qu'il est indispensable pour le bien des Etats pris séparément, qu'il réside quelque part un pouvoir suprême pour régler & gouverner les intérêts généraux de la République confédérée; que sans cela, l'union ne peut durer; qu'il faut que chaque Etat se prête fidèlement aux dernières propositions & demandes du Congrès; & que du parti contraire, il résulteroit les suites les plus funestes; que toutes mesures tendantes à dissoudre l'union, à violer ou à diminuer l'autorité souveraine, doivent être considérées comme hostiles envers la liberté & l'indépendance de l'Amérique, & que leurs auteurs doivent être traités en conséquence; qu'en un mot, à moins que, par le concours des Etats, nous ne soyons mis à portée de participer aux fruits de la révolution, & de jouir des avantages essentiels

1783.

Suite de la lettre de Washington

de la ſociété civile ſous une forme de Gouvernement auſſi libre, auſſi pur, auſſi bien en garde contre les uſurpateurs du pouvoir arbitraire, que celui dont l'adoption eſt conſacrée par les articles de la Confédération, nous aurons à regretter tant de ſang, tant d'argent prodigués ſans objet, tant de ſacrifices inutiles, tant de ſouffrances ſupportées ſans compenſation.

» Je pourrois expoſer ici quantité d'autres conſidérations faites pour nous convaincre, que ſans une entière conformité à l'eſprit de l'union, nous ne pouvons exiſter comme Puiſſance indépendante; mais il ſuffit à mon objet, d'en préſenter une ou deux qui me paroiſſent d'une grande importance.

» Ce n'eſt que dans notre caractère d'Etats-unis, formant enſemble un ſeul empire, que notre indépendance eſt reconnue par les nations étrangères, que notre Puiſſance peut y mériter des égards, & notre crédit s'y ſoutenir. Les traités des Puiſſances Européennes avec les Etats-unis de l'Amérique deviennent nuls au moment de la diſſolution de

1783.

Suite de la lettre de Washington

l'union : nous nous retrouvons alors à-peu-près dans l'état de nature, où peut-être une expérience funeste nous apprendra qu'il est une progression nécessaire de l'extrémité de l'anarchie à l'extrémité de la tyrannie, & que le pouvoir arbitraire s'établit aisément sur les ruines de la liberté, quand on l'a portée jusqu'à la licence.

» A l'égard du second article, concernant l'observance de la justice publique, le Congrès dans sa dernière Adresse aux Etats-unis, a presqu'épuisé ce sujet. Il a si bien développé ses idées & fait sentir si fortement l'obligation où se trouvent les Etats, de rendre une justice complète à tous nos créanciers publics ; il s'est exprimé sur cet objet, avec tant d'énergie & de dignité, qu'on ne peut s'intéresser réellement à l'honneur & à l'indépendance de l'Amérique, & hésiter un instant sur la nécessité d'adopter les mesures proposées. Si les argumens du Congrès ne produisent pas la conviction, si le systême proposé par cette honorable Compagnie, n'est pas mis en exécution immédiate, les circonf-

Suite de la lettre de Washington

tances ſont ſi preſſantes, qu'avant de pouvoir adopter aucun autre plan, nous verrons arriver une banqueroute nationale avec toutes ſes funeſtes ſuites; telle eſt l'alternative qui, dans ce moment, ſe préſente aux Etats-unis. N'en doutons pas, l'Amérique eſt en état d'acquitter les dettes qu'elle a contractées pour ſa défenſe; je me flatte qu'elle y eſt diſpoſée. Le ſentier que nous trace le devoir, eſt devant nos yeux; dans tous les cas poſſibles, on trouvera toujours que l'honnêteté eſt la meilleure, la ſeule vraie politique. Soyons donc juſtes comme nation; rempliſſons les contrats publics que le Congrès avoit le droit de paſſer; rempliſſons-les avec cette même bonne foi à laquelle nous nous croyons tenus dans nos engagemens perſonnels. Qu'en attendant, les citoyens de l'Amérique ſe livrent avec empreſſement à leurs occupations, & comme individus, & comme membres de la ſociété. C'eſt alors qu'ils donneront du nerf aux reſſorts du Gouvernement, & qu'ils vivront heureux ſous ſa protection; chacun recueillera les fruits de ſon travail,

1783.

Suite de la lettre de Washington

chacun jouira de ses acquisition avec une pleine sécurité.

» Dans cet état de liberté absolue, qui pourroit marquer de la répugnance à sacrifier une foible portion de sa propriété, pour soutenir les intérêts communs de la patrie, & donner de la consistance à la protection du Gouvernement? Qui ne se rappelle pas les déclarations si souvent répétées au commencement de la guerre, que nous serions complètement satisfaits, si, au prix de la moitié de nos possessions, nous pouvions défendre le reste? Où trouvera-t-on un homme qui veuille être redevable de la défense de sa personne & de sa propriété, aux efforts, à la bravoure, à l'effusion du sang d'autrui, sans faire lui-même un généreux effort pour acquitter la dette de l'honneur & de la reconnoissance? Dans quelle partie du continent trouverons-nous un homme, ou un corps d'hommes, qui ose, sans rougir, proposer des mesures tendantes à frustrer le soldat de sa solde, & le créancier public de sa dette? S'il étoit possible qu'on vît jamais un exemple d'injustice

1783.

Suite de la lettre de Washington

aussi révoltant, cet exemple n'allumeroit-il pas l'indignation générale, n'attireroit-il pas la vengeance du Ciel sur ceux qui le donneroient? Au reste, si l'on voyoit se manifester dans aucun des Etats, l'esprit de désunion, d'entêtement & de perversité; si des dispositions si flétrissantes tendoient à nous frustrer de tous ces heureux effets que nous avons lieu d'attendre de l'union; si l'on se refusoit à la demande des fonds destinés à payer l'intérêt annuel de la dette publique; & si un pareil refus produisoit tous les maux, faisoit revivre toutes les inquiétudes, dont nous venons de voir l'heureux terme; le Congrès qui, dans tout ce qu'il a fait, a montré beaucoup de justice & de magnanimité, seroit justifié aux yeux de Dieu & des hommes; & ceux des Etats-unis qui agissant en opposition avec la sagesse collective du continent, se livreroient à des conseils si pernicieux, repondroient seuls de toutes les conséquences.

» Quant à moi, convaincu dans le fond de ma conscience d'avoir toujours agi de la manière qui m'a

1783.

Suite de la lettre de Washington

paru la plus avantageuſe aux intérêts réels de mon pays ; m'étant, en quelque ſorte, rendu garant envers l'armée, que les Etats finiroient par lui faire juſtice ample & complète ; ne cherchant à dérober aux yeux de l'Univers aucune partie de ma conduite officielle, j'ai jugé convenable de mettre ſous les yeux de Votre Excellence la collection des papiers relatifs à la demi-paye, & à la *commutation* qui en a été accordée par le Congrès aux Officiers de l'armée. La communication de ces pièces expliquera clairement les principes de mes ſentimens, & les raiſons qui, dans une période antérieure, me portèrent à recommander avec inſtances l'adoption de cette meſure.

» Comme les procédés du Congrès, ceux de l'armée & les miens, ſont ſous les yeux de tout le monde, & préſentent une ſource d'informations ſuffiſante pour détruire les préventions & les erreurs qui peuvent s'être emparées de quelques eſprits, je crois ſuperflu d'en dire davantage ; & je me contenterai d'obſerver que les réſolutions du Congrès dont il s'agit ici, ont abſolument force de

loi sur les Etats-unis, comme les actes les plus solennels de confédération ou de législation.

1783.

Suite de la lettre de Washington

» On se feroit une idée bien fausse & de la demi-paye, & de sa *commutation* en une somme une fois payée, si on les considéroit sous le point de vue odieux des pensions; c'est une idée qu'il faut absolument rejeter. Dans sa réalité, cette mesure est une compensation raisonnable offerte par le Congrès, dans un temps où il n'avoit autre chose à offrir pour des services à rendre; c'étoit l'unique moyen qui lui restât de prévenir l'abandon total du service; c'étoit pour les Officiers de l'armée, une partie de leur contrat d'engagement, le prix de leur sang & de votre indépendance: c'est par conséquent quelque chose de plus qu'une dette ordinaire, c'est une dette d'honneur. Elle ne peut être considérée, ni comme pension, ni comme gratification, & ne doit cesser d'exister que lorsque la bonne foi l'aura acquittée.

» Quant aux objections relatives à la distinction entre l'Officier & le soldat, il suffit, pour y répondre,

1783.

Suite de la lettre de Washington

que l'expérience uniforme de toutes les nations du monde, combinée avec la nôtre, prouve l'utilité de cette distinction. Le Public doit incontestablement à tous ses serviteurs des récompenses proportionnées à l'importance des services qu'il en tire. Dans quelques lignes de l'armée, les amples gratifications accordées aux Soldats, équivalent peut-être à ce qui peut revenir aux Officiers, de la *commutation* proposée. Dans d'autres lignes, le partage des soldats a été encore plus favorable; & si, aux concessions de terres, au payement des arrérages, des vêtemens & des gages, nous joignons l'année de paye qui leur est promise, je n'exagère point en disant que le traitement fait aux soldats est au moins égal à celui des Officiers. Au reste, si l'on croyoit juste d'accorder aux premiers des récompenses ultérieures, telles qu'une exemption de taxes pour un temps limité, ou quelques autres priviléges, j'ose assurer que personne au monde ne desire plus que moi le bien-être de tous ces braves défenseurs de la cause Américaine; mais quel que soit, à cet

égard, l'effet de leurs demandes, elles ne peuvent militer contre l'acte par lequel le Congrès offre aux Officiers de l'armée cinq années de paie entière, au lieu de la demi-paye à vie.

1783.

Suite de la lettre de Washington

» Avant de passer à un autre sujet, je ne puis me dispenser de rappeller les obligations que nous avons à cette classe méritante de Vétérans. tant Soldats qu'Officiers subalternes, qui, d'après une résolution du Congrès du 23 Avril 1782, ont été congédiés avec une pension viagère. Leurs souffrances & de longs services leur donnoient de justes droits à ce qu'il fût ainsi pourvu à leurs besoins. Il suffit de rappeller ces droits, pour réveiller en leur faveur tous les sentimens de l'humanité. Rien ne peut les soustraire à toutes les misères de l'indigence, qu'une exactitude scrupuleuse dans le payement de cette dette annuelle. Quel spectacle plus affligeant, que de voir tant de braves gens qui, après avoir versé leur sang ou perdu leurs membres au service de la patrie, n'auroient de ressources que celles de la mendicité! On ne

1783.

Suite de la lettre de Washington

peut trop recommander ceux de cette classe à la protection la plus active du Corps législatif dans chaque Etat.

» Je n'ai que peu de choses à dire sur le troisième article qui concerne particulièrement la défense de la République. Il est important de mettre les Milices de l'union sur un pied respectable en temps de paix ; & je ne doute pas que le Congrès ne recommande un établissement convenable à ce sujet. Je vais en démontrer les avantages.

» La Milice de ce pays doit être considérée comme le *palladium* de notre sécurité ; c'est la ressource à laquelle il nous faudroit d'abord recourir, en cas d'hostilités. Il est par conséquent essentiel qu'elle soit formée d'après un même systême, que la discipline y soit uniforme, & que l'on introduise dans chaque partie des Etats-unis les mêmes armes, & le même appareil militaire. A moins que l'expérience ne l'ait appris, on ne sauroit concevoir les difficultés, les dépenses & la confusion qui résultent d'un systême contraire, ou des arrangemens vagues

qui ont été pris jusqu'à ce jour.

1783.

Suite de la lettre de Washington

» Si, en traitant des questions politiques, j'ai donné une étendue plus qu'ordinaire à cette Adresse, l'importance de la crise, & l'immensité des objets discutés seront mon excuse. Je ne desire cependant, & n'attends aucun égard pour les observations précédentes, qu'autant qu'elles paroîtront dictées par la bonne intention, conformes aux règles immuables de la justice, calculées de manière à produire un systême raisonnable de politique, & fondées sur tout ce que peut avoir acquis l'expérience, par une longue application aux affaires publiques.

» Je pourrois, d'après mes observations, m'expliquer sur ce dernier point avec quelque confiance; & si je ne craignois d'étendre cette lettre, déjà prolixe, au-delà des bornes que je me suis prescrites, je pourrois démontrer à quiconque a l'esprit ouvert à la conviction, qu'en moins de temps, avec beaucoup moins de dépenses, on auroit pu conduire la guerre à cette même issue, si l'on avoit développé, d'une manière fa-

1783.

Suite de la lettre de Washington

vorable, les ressources du continent; que les détresses, les attentes frustrées, & tous leurs fâcheux résultats, ont eu souvent pour cause le défaut d'énergie dans le Gouvernement continental, plutôt que le défaut de moyens de la part des Etats individuels. Une autorité insuffisante dans le pouvoir suprême, une condescendance trop partielle aux réquisitions du Congrès, le défaut de ponctualité de la part de quelques Etats; telles ont été les vraies causes de l'inefficacité de certaines mesures, & du refroidissement dans le zèle de ceux même qui étoient le mieux disposés à bien faire. Les dépenses de la guerre se sont accumulées, les plans les mieux concertés ont souvent manqué leur effet, le découragement s'est fait sentir quelquefois parmi les troupes, parce qu'il n'y avoit point assez d'accord, point assez d'harmonie entre les différentes branches du pouvoir législatif. De-là naissoient mille inconvéniens, qui sans doute, auroient entraîné la dissolution d'une armée moins patiente, moins patriote, moins persévérante que celle dont

on m'a confié le commandement. En faisant mention de ces faits qui sont notoires, & qui attestent le vice de notre Constitution fédérale, vice que la conduite d'une guerre rend sur tout sensible, je n'en reconnois pas moins l'assistance, dont toutes les classes de citoyens m'ont souvent donné lieu de m'applaudir; & je m'estimerai toujours heureux de pouvoir rendre justice aux efforts sans exemple qu'ont développés les Etats individuels en beaucoup d'occasions importantes.

1783.

Suite de la lettre de Washington

» Telles sont les observations que j'avois à faire, avant de résigner mon emploi public entre les mains de ceux qui me l'ont confié. Ma tâche est remplie, & je prends congé de Votre Excellence. Je fais en même temps mes derniers adieux à toutes les fonctions de la vie publique. La seule requête qui me reste à vous faire, c'est de communiquer mes réflexions à votre Corps législatif, & de les considérer comme le legs d'un citoyen, dont la passion fut toujours d'être utile à son pays, & qui, dans l'ombre de sa retraite, ne

1783.

Suite de la lettre de Washington

cessera jamais d'implorer pour lui la bénédiction divine. La prière fervente que j'adresse au Ciel, est que Dieu vous prenne, ainsi que l'Etat que vous présidez, dans sa sainte protection ; qu'il dispose le cœur des citoyens à la subordination & à l'obéissance. Puissent-ils se pénétrer mutuellement d'une affection vive & fraternelle ; puissent-ils l'étendre à tous les individus des Etats-unis, & particulièrement à ceux de leurs concitoyens, qui ont prodigué leur sang & leur vie pour la liberté de l'Amérique ! Qu'il plaise au Ciel de nous inspirer à tous cet esprit de justice, de charité, de clémence & de paix qui formoit le caractère de l'Auteur divin de notre sainte Religion ! Sans une humble imitation de l'exemple qu'il nous a donné, en vain nous flatterions-nous de devenir une nation heureuse ».

Du quartier general de Newburg, le 18 Juin.

WASHINGTON.

Heureux effet de cette lettre.

Les vœux du Général furent exaucés, & sa lettre eut l'effet qu'il en devoit attendre. Les troubles

annoncés ou produits par cette espèce de schisme élevé entre quelques Etats & le Congrès, se calmèrent insensiblement; son pouvoir fut rétabli sur sa première base d'autorité législative; & cette Compagnie, réfugiée à Trenton jusqu'au mois de Novembre, y reçut différentes adresses, où le peuple Américain désavouoit la conduite des soldats révoltés contre l'honorable Assemblée de Philadelphie. Les habitans & la Milice des Etats de Jersey, signalèrent d'une manière particulière leur dévouement patriotique, en offrant au Congrès leurs vies & leurs fortunes pour le maintien de l'union dans sa *tête* fédérale. Ces mêmes troupes qui, peu de temps auparavant, avoient menacé de ruiner la Confédération, se retirèrent paisiblement dans leurs provinces respectives, où, sans autres ressources que la patience & le travail de leurs mains, elles attendirent que des circonstances heureuses leur en fissent trouver de plus abondantes dans la reconnoissance de la patrie. Ainsi les Américains se virent tran-

1783.

quilles possesseurs de cette indépendance pour laquelle ils avoient combattu huit années consécutives; ainsi, par les bienfaits de la France combinés avec le développement de leurs efforts patriotiques, ils acquirent des avantages qui doivent les élever un jour au niveau des plus grandes Puissances de l'Univers.

Que la France a plus fait pour ses Alliés que pour elle-même.

On ne peut contester à la France la gloire d'avoir moins envisagé ses intérêts que ceux des Alliés dans presque toutes les opérations de cette guerre, & de l'avoir terminée par des sacrifices encore plus généreux. Contente pour son partage, de se rétablir dans le même état d'où la guerre de 1756 l'avoit fait déchoir, elle voulut que, par le dernier traité de paix, l'Espagne regagnât les Florides & l'île de Minorque; & pour faire cesser les justes allarmes de Leurs Hautes-Puissances qui devoient naturellement payer une grande partie des frais de la guerre, la France oublia ses griefs contre cette nation, & lui rendit, comme on l'a dit ailleurs, les possessions Hollandoises qu'elle avoit reprises

ſur les Anglois : poſſeſſions pour
leſquelles elle étoit en droit d'exiger 1783.
une grande compenſation de la part
de l'Angleterre. Les bons apprécia-
teurs de la gloire, conviendront
qu'il y en a beaucoup plus dans
cette modération de la France, que
dans l'acquiſition de pluſieurs pro-
vinces.

Fin du troiſième & dernier Volume.

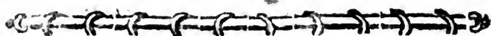


TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans cette Histoire.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT de l'Auteur, page iij
Discours préliminaire, xv
Coup-d'œil sur l'Amérique septentrionale, lix

Depuis 1764 jusqu'en 1774 inclusivement.

Premières causes du soulèvement des Colonies Anglo-Américaines, pag. 1
Qu'elles avoient le droit de se taxer elles-mêmes, 2
Dette de l'Angleterre lors de la paix de 1763, 3
Cession du Canada funeste aux Anglois, 4
Acte du timbre. Sa révocation, 6 - 8
Autres bills non moins funestes, 9
Soulèvement des Bostoniens, ibid.
Création des Comités, 10
Progrès de la fermentation, 11

Modération tardive & infructueuse du Gouvernement, 12
Fondement d'une rupture entre l'Espagne & l'Angleterre, 13
Impôts sur le thé, &c. renouvellés. Leur objet. 17
Cargaisons de thé jetées à la mer, 18
Punition exemplaire d'un Officier des Douanes, ibid.
Indignation des Bostoniens contre le Gouverneur Hutchinson, 19
Interdit du port de Boston. Ses suites, 20
Débats au Parlement pour & contre les mesures coercitives, 21
Les Bostoniens opposent un grand courage à toutes les violences de Gage, leur nouveau Gouverneur, 23
Translation de l'Assemblée de Boston à Salem. Résultat de ses premières délibérations, 24
Conventions solennelles. *Congrès général indiqué à Philadelphie,* 27
Dénombrement des habitans de l'Amérique confédérée, 28
Plan d'insurrection adopté par le Congrès, 29
Affreuse situation des Bostoniens, 30
Le fort de Portsmouth est escaladé sans effusion de sang, 31
Défection d'un Corps de troupes royales, ibid.

1775.

Acte de Québec. Débats à ce sujet. L'avis de Chatam rejeté, 32
L'Angleterre se refuse à toute négo-

ciation avec l'Amérique. Franklin s'embarque pour Boston. Dispositions & préparatifs des Americains, 35
Journée de Lexington, 38
Camp de vingt mille Américains devant Boston. Prise du fort de Ticondérago, &c. par le Colonel Easton, 40
William Howe, Burgoyne & Clinton s'embarquent pour l'Amérique. Ouverture du Congrès pour la seconde année, 41
Washington est nommé Commandant général des armées Américaines. Election des autres Généraux, 42
Affaire de Bunkers'hill, 43
Manifeste du Congrès, 45
Allarmes en Angleterre. Invectives contre les Ministres. Ils ont recours aux lumières de Chatam, & rejètent ses conseils, 47
Cruautés exercées contre les Américains. Projet d'une invasion dans le Canada. Schuyler & Montgommery partent avec deux mille hommes. Autre plan d'expédition confiée à Arnold. Marche digne d'Annibal, 49
Prise du fort Saint-Jean, 55
Dangereuse position de Carleton. Prise de Montréal, 56
Siège de Québec. Belle défense de cette place. Arnold est blessé. Mort de Montgommery, 57

1776.

Arnold change le siège en blocus. Des renforts sauvent la place, 60

Affaires

Affaires du Poſte aux Cèdres & des Trois-Rivières. Retraite d'Arnold, 62
Traités onéreux de l'Angleterre pour dix-ſept mille mercénaires Allemands. Débats à ce ſujet, 64
Milices Américaines. A quel nombre elles pouvoient ſe monter en cas de beſoin, 67
Marine Américaine, 69
Arrivée de William Howe à Boſton. Etat reſpectif des deux armées, 71
Siége de Boſton. Howe eſt forcé de l'évacuer. Il fait ſauter les fortifications du château Guillaume, & ſe retire à Hallifax, d'où il part avant l'arrivée de Lord Howe ſon frère, 72
Réjouiſſances en Amérique. Aſſociation de la Géorgie, 76
Plan de la campagne d'Amérique tracé dans le Cabinet Anglois, 77
Quoique ſupérieurs en nombre, trois mille Torys ſont battus par les Patriotes de la Caroline ſeptentrionale, 78
Projet d'attaque contre Charles-Town. Clinton & Peter Parker échouent dans cette entrepriſe. Leurs pertes devant le fort de Sullivan. Mort glorieuſe du Capitaine Morris, 79
Proclamation inutile de l'Amiral Howe. La Caroline méridionale change ſa Conſtitution. Le nom de George III eſt ſupprimé dans les actes juridiques de Rhode-Iſland.

Le Maryland dispense ses Officiers du serment au Roi, 83
Acte d'indépendance. Comment il est reçu, 85
Le peuple de New-York renverse la statue de George III, & la convertit en balles. Cette conduite est improuvée, 93
Délégués nommés pour les Cours de France & de Madrid, ibid.
Les frères Howe se disposent à partir de Saten-Island pour New-York. Complot formé dans cette ville contre Washington, 94
Défaite des Américains à Long-Island, 95
Prise de New-York. Incendie de cette ville. Affaire de Kings-Bridge, 97
Le Congrès envoie des Députés à l'Amiral Howe. Motifs de cette députation, 101
Washington est abandonné de la majeure partie de ses troupes, 103
Le Congrès lui fait passer trois mille hommes, 104
Allarmes dans Philadelphie, ibid.
Clinton & Parker s'emparent de Rhode-Island, 106
Six Nations sauvages s'engagent à la neutralité, 107
Du papier-monnoie des Américains. Avilissement de ce papier. Le Congrès essaie de le remettre en crédit, 108
Premiers succès des Députés Américains en France. Portrait de Franklin. Sa conduite à Paris, 109

Mécontentement d'Arnold. Il quitte l'armée du Nord. Charles Lée est fait prisonnier. Le Général Prescot se laisse prendre dans Rhode-Island, 112
Schuyler se dispose à rentrer dans le Canada. Mésintelligence de Carleton & de Burgoyne, 115
Washington force les postes avancés de Trenton. Défaite des Hessois, 116
Belle retraite de Washington. Il s'empare de Prince-Town, 117
Que la fin de la campagne se termine au désavantage des Anglois, 120

1777.

Ruse courageuse de Mac-Dougal à Pecks'hill, 121
Divisions dans le Canada entre les troupes Angloises & Allemandes. Leurs cruautés, 123
Les débats se renouvellent au Parlement. L'avis de Lord Chatam est qu'on fasse la paix avec les Colonies, & qu'on déclare la guerre à la France, 124
Arrivée de Burgoyne au Canada. Il prend Ticondérago. Sin-Clair accusé, finit par se justifier, 125
Le Chevalier Howe entre dans la Pensylvanie par la Chesapéack, 129
Bataille de Brandy-Wine. Le Marquis de la Fayette est blessé, 131
Aventure de Seymours & de Molly, 137

Autre aventure non moins tragique de Miſs Mac-Rea, 140
Affaire de Germantown, 141
Suites de l'expédition de Burgoyne. Son armée eſt faite priſonnière à Saratoga, 147
Cruautés de Robert Waughan ſur les bords de la rivière d'Hudſon, 152
Modération du Congrès envers les Ecoſſois tranſplantés en Amérique, 154
Humanité du Chevalier Mauduit du Pleſſis. Avancement tardif de cet Officier & des autres François, 155
Triomphe du Marquis de la Fayette. Poſition des armées Britanniques pour tout l'hiver, 158
Perfidie imputée au Général Burgoyne, 159
Sa réception à Londres, 161
Allarmes dans les deux partis du Miniſtère & de l'Oppoſition, 162
La France eſt provoquée par les hoſtilités des Anglois, 164

1778.

Traité de Commerce entre la France & les Etats-unis notifié à la Cour de Londres. Comment elle eſſaie d'en prévenir l'effet, 168
Manèges inutiles de Johnſtone pour faire accueillir en Amérique les bills conciliatoires. Précis des offres de l'Angleterre, 173
Réponſe négative du Congrès, 180

Le Comte d'Estaing met à la voile pour l'Amérique avant l'Amiral Byron. Murmures contre le Comte de Sandwich, 181

Inconvéniens de la Constitution Angloise, 184

Forces de la Marine Britannique exagérées. Dettes de l'Angleterre. Sa détresse. Aveux indiscrets à ce sujet, 185

Le Duc de Richmond justifie le traité entre la France & l'Amérique, par l'exemple de la Reine Elisabeth, 192

Dispositions pacifiques de Louis XVI rendues inutiles par la faute des Anglois, 193

Préparatifs de guerre tant en Angleterre qu'en France. Départ de Byron. Keppel s'empare de deux frégates Françoises, 197

Mystère dans les opérations des Ministres François, 201

Le Maréchal de Broglie est désigné pour commander les troupes tant en Bretagne qu'en Normandie, ibid.

Encouragement donné à la Marine, 202

On craint une descente en Angleterre. Allarmes de ses Négocians, 203

Naissance des troubles de l'Irlande. Leurs progrès, 204

Motion en faveur des Catholiques Romains, 207

Suites des troubles de l'Irlande, 211

Armemens en Espagne, 216

Que l'intérêt des autres Puissances est d'abandonner l'Angleterre à elle-même, 220
Que la Hollande doit renoncer à la neutralité, 223
Avis différens du Duc de Richmond & de Lord Shelburne, 224
Le Parlement prorogé à contre-temps. Terreur panique des Anglois, 226
Surprise du Capitaine Lée. Il est fait prisonnier, 230
Position fâcheuse du Général Howe à Philadelphie, 231
Effet des bills conciliatoires en Amérique, 233
Motifs des Américains dans l'échange des prisonniers, 235
Expédition dans le Canada tout-à-coup suspendue, 237
Belle manœuvre du Marquis de la Fayette, 239
Menaces atroces du Colonel Mawhood, 242
Divers échecs des Américains sur la Délaware, 245
Clinton évacue Philadelphie, 249
Burgoyne recouvre la faveur publique. Son apologie, 250
Agression des Anglois. Combat de la Belle-Poule *& de l'*Aréthuse, 255
Saisie irrégulière des frégates la Licorne *& la* Pallas, 262
Effets de l'agression. Inquiétude des Anglois, 265
La flotte de Brest met à la voile. Forces respectives des escadres An-

gloise & Françoise. Le combat s'engage, 268
Relations contradictoires. Réflexions à ce sujet, 271
Triomphe prématuré des Anglois. La consternation succède à l'ivresse. Aveux d'un Officier de la flotte de Keppel, 279
Eloge des Commandans & des Equipages François, 283
Les escadres Françoises remettent à la voile, 285
Parodie du combat d'Oueſſant, 288
En quel sens il fut avantageux aux Anglois, 289
Murmures injustes contre M. le Comte d'Orvilliers. Fanfaronnades des Anglois, 290
Que l'intérêt de l'Espagne est de temporiser, 292
Riches prises faites par M. de Fabry, 295
Lettre de Louis XVI à l'Amiral de France, 296
Arrivée de Carleton. Il confirme les nouvelles d'Amérique, 299
Cartel du Marquis de la Fayette au Comte de Carlisle, 301
Arrêté du Congrès contre les bills conciliatoires. Réception faite à M. Gerard de Reyneval, 304
Affaire de Freehold-Court-House, 305
Le Major Lée accusé & non justifié, n'en conserve pas moins ses titres, 311
Dévastations du Major général Pigot. Ses menaçantes rodomontades, 315

Etat des flottes de l'Amiral Byron & du Comte d'Estaing. Ce dernier tente en vain de s'ouvrir un passage jusqu'à New-York, 315
Ses projets contre Rhode-Island. Lord Howe vient au secours de l'île. Au moment du combat, les deux escadres sont séparées par un coup de vent, 318
Sullivan poursuit l'entreprise contre New-Port. Sa retraite. Le Marquis de la Fayette en décide le succès. Clinton rentre dans cette île, 325
Harmonie entre les François & les Américains, 331
Réserve motivée dans les secours envoyés en Amérique, 332
Divers échecs des Américains. Courageuse détermination du Capitaine Stith, 333
Nouveaux desseins contre New-York. Second incendie de cette ville, 338
Foiblesse de la Jamaïque. Mécontentement de ses habitans, 339
Prise de la Dominique par M. le Marquis de Bouillé, 341
Bonne contenance de M. d'Estaing à Boston, 347
Navigation malheureuse de l'Amiral Byron, 348
Tumulte à Boston. Ses causes, 350
Prise des îles Saint-Pierre & Miquelon, 352
Le Comte d'Estaing part pour les Antilles. Mesures dirigées contre lui, 355
Clinton demande le renvoi des troupes

faites prisonnières à Saratoga. Réponse fière de M. Thomson, 357
Manifeste imprudent des Commissaires Anglois en Amérique. Réponse du Congrès. Ils s'embarquent pour l'Angleterre, 360
Débats à la Chambre des Pairs au sujet de ces Manifestes, 378
Eloge de M. Necker comparé aux Lords North & Germaine, 387
Lord Lyttelton entreprend de justifier le Manifeste des Commissaires, 388
Que les dispositions de la Cour de Versailles étoient connues des Ministres Britanniques avant la ratification du traité avec les Américains. Reproches faits à Lord Weymouth à ce sujet. Son excuse, 390
L'Angleterre doit-elle renoncer à ses Colonies d'Amérique. Objet des débats à la Chambre des Communes, 392
Lord Germaine menace de se retirer en cas de paix avec les Américains, 395
Distinction subtile de M. Fox entre la renonciation aux Colonies & le renvoi des troupes Britanniques en Europe, 396
M. Burke fait l'apologie de la France, 400
Motifs d'encouragement pour les Anglois mal informés, 402
Ils comptent vainement sur les secours de la Russie & du Roi de Prusse, & ne craignent point une rupture de la part de la Hollande, 404

Les Ministres d'Angleterre affectent de croire à la neutralité de l'Espagne. Forces de cette nation, 405

Plaintes des Hollandois. Réponse peu satisfaisante des Ministres Anglois, 408

Préparatifs de guerre en Hollande. Succès des Négociateurs de Franklin auprès de Leurs Hautes-Puissances, 424

Commencement des hostilités aux grandes Indes, 425

Prises marchandes sur les Anglois en Europe, 427

Combats du Triton *& du* Jupiter, *de la* Junon *& du* Fox, 428

MM. de Beaumont & de la Clocheterie sont faits Capitaines de vaisseaux. M. le Duc de Chartres quitte le service de la Marine, 432

MM. de Rochechouart & de Trémigon sont disculpés dans un Conseil de guerre. Le Capitaine Brereton est cassé pour s'être enivré, 434

Commencement du procès de Keppel & de Palliser, 435

Déclamations de MM. Wilkes & Gordon peu respectueuses pour Sa Majesté Britannique, 439

MM. de Guichen, de Grasse, de la Touche-Tréville, de la Motte-Piquet & de Fabry appareillent ou sont au moment d'appareiller. Destination de leurs escadres, 442

Le Prince de Nassau lève une légion, & les Etats d'Artois arment une frégate de quarante canons, 444

TOME DEUXIÈME.

1779.

FLOTTE Angloise dispersée par une tempête dans la nuit du premier Janvier, pag. 3
Prise de Sainte-Lucie. Le Comte d'Estaing essaie de la reprendre, 6
L'arrivée de M. de Grasse redonne la supériorité aux escadres Françoises. Prises faites par les Corsaires Américains, 11
Prise de Savannah par les Anglois. Suites de cette expédition, 15
Prise de Sumbury par le Général Prevost, 19
Que les Géorgiens ne sont point découragés. Fâcheuse position des Anglois à New-York, ibid.
Impossibilité de secourir Prévost sans exposer New-York, 22
Contestation entre MM. Lée & M. Silas-Déane, 23
Traîtres exécutés. Soupçons contre Arnold, 25
On essaie de remettre en crédit le papier-monnoie, 26
Projet d'une descente dans la Virginie. Prise de Portsmouth. Incendie de Suffolk, 28
Résolution du Congrès de ne faire la paix qu'avec l'agrément du Roi de France, 32

Eloge de M. du Plessis-Mauduit, du Général Conway & du Marquis de la Fayette. Ils s'embarquent pour l'Europe. Circonstances relatives à leur départ, 33
*Conspiration contre les Officiers François à bord de la frégate l'*Alliance, 38
Divers plans de la campagne d'Amérique, 41
Suites des affaires de l'Inde. Prise de Pondichéry. Observations à ce sujet, 43
Conquête du Sénégal. Autres avantages des François sur la côte d'Afrique, 53
Une escadre aux ordres de M. de la Motte-Piquet met à la voile le 10 Mai. On ignore sa destination. Autres préparatifs de guerre en Europe, 56
Préludes de la campagne. Combats particuliers, 60
*Naufrage de la frégate Angloise l'*Aréthuse, 62
*Belle défense de la frégate l'*Oiseau, 63
Expédition manquée contre l'île de Jersey, 66
La conduite d'Arbuthnot, quoiqu'approuvée, occasionne des murmures contre le Ministère, 70
Cet Amiral met à la voile avec un convoi de quatre cents cinquante bâtimens, 73
Découragement des Ministres Britan-

niques. Aveux de Lord Sandwich, 74
Requête en faveur de l'Irlande, 77
Progrès des troubles de ce royaume. Comment ils s'appaisent, 81
Intolérance des Presbytériens d'Ecosse. Ses effets impunis, 95
Fanatisme de George Gordon contre les Catholiques Romains, 99
Lord Sandwich est inculpé de malversation & de négligence dans les préparatifs de la dernière campagne, 104
Suite du procès de Keppel & de Palliser, 110
Enquête sur la conduite de la guerre en Amérique, 142
Burgoyne demande que la capitulation de Saratoga y soit comprise, 144
Quoique justifiés par les dépositions des principaux Officiers, les frères Howe n'obtiennent point de jugement, 145
Burgoyne n'est pas plus heureux; pour se soustraire à la vengeance des Ministres, il se démet de tous ses emplois, 152
Sir Charles Hardy succède à l'Amiral Keppel, 158
Manifeste du Roi d'Espagne. Comment il est reçu au Parlement d'Angleterre. On y parle de décréter Lord North, 160
Mesures indiquées contre l'invasion dont on fait les preparatifs tant en Bretagne qu'en Normandie. Quels

sont ces préparatifs ? 168
Efforts héroïques des Anglois. Déclamations de M. Fox. Dévouement de la Compagnie des Indes. Epuisement de l'Angleterre réduite à elle-même, 172
La Suède arme dix vaisseaux pour veiller à la sûreté de son Commerce, 177
La France prend de l'ombrage contre les Hollandois, 178
L'Angleterre sollicite l'alliance du Roi de Maroc, 184
Elle est menacée d'une rupture avec le Portugal, ibid.
Seconde campagne du Comte d'Orvilliers. Que son objet est rempli, 185
Rentrée de Hardy. Les Officiers de sa flotte sont insultés à Portsmouth, 195
Rentrée des escadres combinées, 197
*Prise de l'*Ardent, *par le Chevalier de Marigny,* 199
Retraite du Comte d'Orvilliers. Il est remplacé par le Comte Duchaffault, 202
On parle d'une négociation entamée sous la médiation de la Russie, 204
Blocus de Gibraltar. On s'y croit à la veille d'un siége, 205
Forces de l'Amiral Hardy. Il protége les vaisseaux de l'Inde, 209
Disgrace de Don Antonio de Ulloa, qui finit par se justifier, 210
Les flottes rentrent dans leurs ports

respectifs. Cantonnement des troupes de terre, 211
Combat du Québec *&* de la Surveillante, 213
Exploits de MM. de Tilly, de Flotte & de Grimoard, 217
Prouesses des Capitaines Royer, du Casson & Cottin, 221
Combat de trois frégates Espagnoles contre trois frégates Angloises, 225
Combat de la Sérapis *& du* Bon-Homme-Richard, 227
Paul Jones relâche au Texel avec ses prises, 232
L'Ambassadeur d'Angleterre les réclame. Embarras des Hollandois. Suites de leur refus, 233
Bâtimens Hollandois pris en contravention dans la baie de Gibraltar, 239
Expéditions de mer en Amérique par le Commodore Hopkins, 241
Belle manœuvre de M. de Grimoard. Il prend la frégate la Providence, 242
Expédition de Pénobscot funeste aux Américains, 244
Leur revanche à Stoney-Point. Ils sont forcés d'évacuer ce poste, 249
Expédition plus heureuse de Paulus-Hook, 252
Cruautés des Royalistes à Fair-Field. Cette ville est incendiée, 254
Traits particuliers d'atrocité, 259
Le Congrès autorise les représailles. Les Américains s'y refusent, 260

Retraite de Lincoln devant Stono-Ferry, 262
Retraite du Général Prévost devant Charles-Town, 263
Prise de Saint-Vincent par M. du Rhumain, due en partie aux Caraïbes. Origine de leur inimitié contre les Anglois, 269
Prise de la Grenade par le Comte d'Estaing. Défaite de l'escadre de Byron. Conduite de Lord Macartney; sa fierté déplacée, 275
Lettre du Roi à M. l'Archevêque de Paris, 288
Byron se refuse à un second combat avec le Comte d'Estaing. Ce dernier se dispose à une nouvelle expédition, 289
Allarmes de la Jamaïque. Expédition de Savannah malheureusement terminée pour les François. Apologie de M. d'Estaing. Il obtient l'approbation de Louis XVI. Qu'elle est fondée sur les lumières du Monarque, 291
Prise de San-Fernando d'Omoa. Les Espagnols reprennent ce fort, 308
Le Comte de la Luzerne succède à M. Gérard de Reyneval, 313
Heureuse intrépidité de M. de la Motte-Piquet, 314
Que l'Amiral Rodney doit remplacer l'Amiral Byron, 315
Etat des François & des Anglois dans l'Inde. Expedition désastreuse de Poonah. Prise de Mahé, 316

1780.

M. de Guichen prend le commandement de l'escadre destinée pour les Antilles, 320
Combat de Rodney & de Don Juan de Langara. Ses suites, 322
Rodney enlève un convoi aux Espagnols, 325
Inconveniens du retard de cet Amiral. Il part pour les Antilles, 326
Projet d'expédition en Amérique confié à MM. de Ternay & de Rochambeau, 332
Supériorité des Alliés dans les Indes occidentales, 335
Le Marquis de la Fayette retourne en Amérique, ibid.
Mort de l'Amiral Hardy. L'Amiral Géary lui succède, 338
Départ des escadres Angloises, 339
Prouesses des Corsaires, 341
Mort du Capitaine Royer & du Chevalier de Couëdic, 344
Eloge des Généraux & des Ministres François avoué des Anglois, 346
Plan d'association nationale adopté par divers Comtés d'Angleterre, 351
Lord Sandwich s'oppose en vain à cette association, 353
Assemblée de quatre mille habitans dans la grande salle de Westminster. M. Fox y déclame contre l'influence royale, 354
Plan d'économie nationale, 358

On parle d'abolir la charge de troisième Secrétaire d'Etat, 361
Ascendant du Ministère dans la Chambre des Communes, 363
Suites des troubles de l'Irlande. Beau discours de M. Gratham, 365
La majorité est contre sa motion, 376
Réunion des Puissances neutres. Plan de la Russie à cet égard, 376
La Hollande accède au plan de neutralité armée, 383
Violence exercée contre l'escadre aux ordre du Comte de Byland, 385
Représailles projetées par les Hollandois. Mesures prises à ce sujet, 388
Droit des gens violé par les Anglois, 391
Belle défense du vaisseau François le Prothée. *Naufrage de la frégate La* Charmante. *Dispersion du convoi de la Jamaïque,* 394
Soixante bâtimens de Saint-Domingue entrent dans les ports de France, 398
Prises faites aux Antilles par Hyde-Parker & le Contre-Amiral Rowley, 400
Intrépidité de M. de la Motte-Piquet dans le combat du 20 Mars, 401
Combats de MM. de Guichen & Rodney, 402
Une tourmente cause d'affreux ravages à la Jamaïque, 409
Seconde tentative contre Charles-Town.

Prise de cette ville, 410
Que cette conquête fut trop achetée, 418
Invasion des Américains à Staten-Island. Autres affaires peu décisives, ibid.
Terribles représailles du Général Sullivan contre cinq nations Sauvages, 420
Harmonie entre le Congrès & le peuple Américain. Le papier-monnoie reprend quelque crédit, 425
Indemnités accordées aux descendans de Guillaume Penn, 427
Dévouement de toutes les provinces Américaines à la cause commune, 428
Prise du San-Carlos *par le* Salisbury, 430
Expéditions de Don Galvez, 431
La province de Campêche est entièrement évacuée par les Anglois, 437
Expédition de la Mobile, 438
Foibles avantages pour les Anglois de la prise de Charles-Town, 440
Incendie de Spring-Field. Pertes des Anglois, 442
Affaires de Camden & de Catawba-Fords. Heureux effets d'une amnistie, 444
Armée permanente en Amérique, 449
Projet échoué d'une expédition contre Rhode-Island, 450
Proclamations de MM. de la Fayette & de Rochambeau, 452
Fortifications de Rhode-Island, 454

Rodney part pour l'Amérique, & le Comte de Guichen pour l'Europe, 455
Fanfaronnades de l'Amiral Rodney. Il ne peut empêcher la jonction des escadres Françoise & Espagnole, 457
Trait héroïque du caractère Espagnol. Éloge de Solano, 460
Il est obligé de se rendre à la Havane, 461
Ouragans aux Indes occidentales; leurs effets, 462
Trahison d'Arnold. André est puni comme espion. Heath, successeur d'Arnold, 464
Droit des gens violé contre les Hollandois à l'île de Saint-Martin. L'Angleterre les prévient par un Manifeste, 470
Que le Portugal n'est point libre d'accéder au traité de neutralité armée, 476
Conjectures sur les flottes combinées en Europe, 478
M. d'Estaing ramène de Cadix l'escadre & le convoi de M. de Guichen, 481
Politique de la France dans les préparatifs d'une invasion en Angleterre, 482
L'Amiral Darby succède à l'Amiral Géary. Forces navales des Anglois en Europe, 484
Prise des frégates Françoises la Belle-Poule, *la* Capricieuse *& l'*Artois, 486

Combat glorieux de la Nymphe *contre la* Flora, 489
Belle défense du vaisseau le Comte-d'Artois *contre le* Bienfaisant *& le* Charron, 490
On restreint la liberté de rançonner les vaisseaux Anglois, 492
Riche convoi enlevé aux Anglois, 493
Reproches faits à Lord Sandwich, 495
Désastre de la flotte de la Jamaïque, 496
Débats au Parlement d'Angleterre pour ou contre les forces de terre comparées aux forces de mer, 497
Dispositions des Anglois pour la campagne de 1781, 501
Leur position dans l'Inde. Lord Macartney est désigné Gouverneur de Madrass, 502
Victoires d'Ayder. Défaite du Colonel Baillie. Ses suites, 504
MM. de Suffren & Johnstone se disposent à mettre à la voile pour l'Inde. Leur mission, 507
Prise du fort Basan par les Anglois, 508
Etat de leurs forces dans l'Inde, tant sur mer que sur terre, 510

TOME TROISIÈME.

1781.

COMBAT *de la Praya. Avantage de M. de Suffren,* 4

Ce qui en résulte. Johnstone détruit une flottille Hollandoise, 10
Premier combat de MM. Hughes & de Suffren, 13
Succès de Sir Eyre Coote contre Ayder-Aly-Khan, 16
Infériorité des forces navales Angloises en Europe, 22
Les escadres combinées se réunissent à Cadix. Conjectures sur leur destination, 24
La rentrée de l'Amiral Darby cause de grandes allarmes en Angleterre, 27
Une tempête force les escadres combinées à rentrer dans les ports, 29
Le Baron de Rullecourt échoue dans son expédition contre Jersey, 32
Expédition plus heureuse du Duc de Crillon contre Minorque, 37
Danger de la flotte de la Havane, 46
Le Chevalier de Botderu rentre à Brest avec le convoi de Saint-Domingue, 48
Rencontre des escadres de MM. de Kempenfelt & de Guichen, 49
Apologie de ce dernier, 51
Débats dans les deux Chambres pour & contre Lord Sandwich, 52
Plaintes de Ferguson & de Vaughan contre l'Amiral Rodney, 58
Combat de Dogger-Bank. Murmures à l'occasion de ce combat, 63
Principale cause des premiers succès de l'Angleterre contre les Hollandois, 70

Souscription en faveur des prisonniers Hollandois, 73
Tentative de Rodney sur l'île de Saint-Vincent. Prise de Saint-Eustache, 74
Les Anglois s'emparent des établissemens de Démérary & d'Essèquibo, 79
M. de la Motte-Piquet enlève le convoi de Saint-Eustache, 80
Intrépidité de l'Amiral Hood dans le combat contre M. de Grasse, 83
Le Marquis de Bouillé prend l'île de Tabago, 85
Les plaintes respectives de Ferguson & de Rodney n'ont point de suites, 88
Rodney met à la voile pour l'Angleterre, 93
*Incendie de l'*Inconstante *& de l'*Intrépide, 94
Détails antérieurs à l'affaire de Guild-Ford. Marche victorieuse de Cornwallis. Différentes relations de cet événement, 98
Inutilité des triomphes de Cornwallis, 109
Echec des Américains près de Camden, 110
Ils prennent le fort Watson, 113
Mort du Chevalier de Ternay. M. Destouches le remplace par interim. *Il combat Arbuthnot avec avantage,* 114
Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette, 119

Fâcheuſe poſition de Cornwallis à York-Town, 121
Combat de M. de Graſſe & de l'Amiral Graves, 125
Belle marche de l'armée Françoiſe. Son arrivée à Williamſbourg, 129
Inveſtiſſement de York-Town. Echec de Tarleton à Gloceſter, 132
Cornwallis eſt forcé de capituler. Traitement fait à ſon armée, 134
Fautes de Clinton & de Cornwallis, 138
Priſe de Penſacola par les Eſpagnols, 144
Conſpiration diſſipée dans le Pérou, 149
Que M. de la Fayette eut la plus grande part au ſuccès de l'expédition de York-Town, 153
Victoire du Général Gréen, 157
Remerciemens du Congrès aux Officiers tant François qu'Américains, 162
Débats au Parlement d'Angleterre pour & contre la continuation de la guerre. Déclamations de M. Fox contre les Miniſtres, 165
Remontrances des cités de Londres & de Weſtminſter ſur la néceſſité de faire la paix. Elles demandent l'expulſion des Miniſtres, 192
Le Miniſtère l'emporte, & la guerre ſe continue, 194
Le Marquis de Bouillé reprend Saint-Euſtache, 196
Projet échoué contre la Barbade, 199
1782.

1782.

Expédition plus heureuse de Saint-Christophe. Prise de Névis & de Montserrat. Belles manœuvres de l'Amiral Hood. Sa retraite, 201
Combat désastreux du 12 Avril. Défaite du Comte de Grasse. M. de Vaudreuil sauve une partie de l'armée, 229
Le rappel de Rodney est dénoncé au Parlement. Il est élevé à la dignité de Pair, 231
Comment le Comte de Grasse est reçu à Londres, 234
Clinton est remplacé par Carleton, 236
Impossibilité d'une paix séparée avec les Américains, 237
Bonne fortune des Anglois dans la prise de Beaufort, 239
Différend entre le Congrès & ceux de Vermont, 242
Lord Howe remplace l'Amiral Darby, 244
Prise du fort Saint-Philippe, 245
Motions & débats à ce sujet, 255
Récapitulation des fautes du Ministère Britannique, 260
Enquête sur la conduite de Sandwich, 267
Lord Germaine est élevé à la Pairie. Difficultés & mécontentement à ce sujet, 272
Inculpations contre le Ministère. Récriminations en sa faveur, 280

On remonte à l'origine des premières calamités de l'Angleterre, 284
Changement dans le Ministère Britannique, 287
Circonstances de l'élection de M. Fox, 295
Qu'une paix séparée avec les Hollandois n'est pas moins difficile à conclure qu'avec les Américains, 298
Renaissance des troubles en Irlande, 302
A quel prix les Irlandois mettent leur soumission. Discours de M. Gratham à ce sujet, 304
Comment leurs prétentions sont accueillies en Angleterre. Ce qui pouvoit en résulter, si la paix n'eut arrêté l'essor de cette nation, 313
Expédition de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson, 320
Projet de réforme dans les finances Britanniques, 327
L'Angleterre fait des préparatifs de guerre plus imposans que réels, 329
Détails antérieurs au siége de Gibraltar, 337
Le Duc de Crillon est nommé pour le diriger. Attaques préliminaires, 344
Construction des Batteries flottantes, 353
Situation de Gibraltar. Plan d'attaque de M. d'Arçon, 355
Incendie des Batteries flottantes. Fin du siége de Gibraltar, 360
Ravitaillement de cette forteresse par l'Amiral Howe, 364

Combat du Médiator *contre cinq bâtimens ennemis*, 374
Les troupes du Colonel Brown sont mises en déroute près de Savannah, 378
Méprise du Général Wayne réparée, 380
Autres combats dans la Caroline méridionale, 381
*Combat des frégates l'*Aigle *& la* Gloire *contre le* Warvick. *Ses suites*, 383
Combat du Scipion *& du* London, 391
Evacuation de Charles-Town & de Savannah, 393
Mécontentement des Loyalistes. Propositions que leur fait Carleton, 396
Le traité de paix provisionnel entre les Anglois & les Américains, est-il conditionnel ? Débats à ce sujet, 400
Démission de M. Fox. Ses causes, 406
Observations sur son administration. Ses effets, 409
Que les négociations de la paix ne ralentissent point les préparatifs de la campagne, 413
La France demande dix vaisseaux à la Hollande. L'envoi de ces vaisseaux n'a pas lieu, 415
Création d'un nouvel ordre d'Officiers dans la Marine Françoise, 419
Edit du Roi de France contre les rançons, 421
Négociations pour la paix, 422

1783.

Traité provisionnel entre la Grande-Bretagne & l'Amérique, 427
Fermentation dans l'armée Américaine, 432
Washington en prévient les suites, 438
Préliminaires de la paix entre l'Angleterre, la France & l'Espagne, 441
Mécontentement affecté de la part des Anglois. Ses effets, 455
Suite des affaires de l'Inde. Prise de Négapatnam & de Trinquemale par les Anglois, 466
Défaite d'Ayder-Aly-Khan. Il prend sa revanche, 479
Expéditions de Goudelour & de Pormacoli. Autres opérations peu décisives, 482
Contrariétés qu'éprouve M. le Marquis de Bussy, 488
Avantages de M. de Suffren dans les combats du 17 Février, du 12 Avril & du 6 Juillet 1782. Il reprend Trinquemale, 492
Autre engagement partiel entre MM. Hughes & de Suffren, 504
Expédition dans le pays de Bednore, 510
Mort d'Ayder confirmée. Tippoo-Saëb son fils reprend Bednore. Le Général Matthews est fait prisonnier, 512
Cinquième combat entre MM. Hughes

& de Suffren. Les nouvelles de la paix arrêtent les hostilités dans l'Inde, 516
Désintéressement de la France à l'égard de la Hollande, 520
Traité de paix entre l'Angleterre & Leurs Hautes-Puissances, 524
Expédition antérieure des Anglois contre New-Providence, 525
Schisme politique en Amérique concernant les dettes des Etats, 527
Plaintes de l'armée congédiée sans récompenses, 541
Soulèvement des troupes en quartier à Philadelphie, 546
Lettre circulaire de Washington aux Chefs des différentes provinces, 548
Sacrifices de la part de la France dans le partage fait à ses Alliés, 572

Fin de la Table des Matières.

ERRATA.

TOME PREMIER.

PAGES 17, *ligne* 5, imposa de nouveaux droits... il en mit d'exorbitans; *lisez*, ordonna la perception du droit.
——— 19, *lig.* 4, de Philadelphie; *effacez*.
——— 24, *lig.* 16, à Plymouth; *lis.* le commerce.
——— 27, *lig.* 16, 1775; *lis.* suivant.
——— 40, *lig.* 5, nouveau; *lis.* premier.
——— 43, *lig.* 27, ce fauxbourg situé; *lisez*, cette ville située.
——— 44, *lig.* 24, abandonnèrent leur; *lisez*, leur abandonnèrent le.
——— 85, *lig.* 9, qu'à un suffrage; *lis.* qu'à peu de suffrages.
——— 143, *lig.* 5, la ville de; *effacez*.
——— 147, *lig.* 20, plus de mille; *lis.* sept cents.
——— 157, *lig.* 1, conservé à moins de frais; *lis.* défendu avec moins de succès.
——— 173, *l.* 19, une Madame; *lis.* Madame.
——— 305, *& suivantes*, Monmouth-Court-House; *lis.* Freehold-Court-House.
——— 316, *lig.* 20, de onze; *lis.* de douze.

TOME DEUXIÈME.

Pages 44, *ligne* 1, au moins; *lisez*, encore.
——— 214, *lig.* 7, d'un cutter Anglois; *lis.* du cutter le *Rambler*.
——— 284, *lig.* 25, *Princesse-Charlotte*; lisez, *Princesse-Royale*.
——— 232, *lig.* 14, cent dix-sept; *lis.* cent quatre-vingt-dix-sept.
——— 290, *lig.* 4, sous le vent; *lis.* du vent.
——— 294, *lig.* 5, trève; *lis.* armistice.
——— 325, *lig.* 25, de Cadix; *lis.* du cap Finistère.

Pages 401, *lig.* 8, le 13 Mars; *lis.* le 20 Mars.
——— 406, *lig.* 11, le *Vengeur*; lisez, le *Sphinx*.
——— 416, *ligne* 25, quant aux vaisseaux pris, &c.; *effacez toute cette phrase*.
——— 417, *lig.* 7, sa; *lis.* cette.
——— 451, *lig.* 1, dix mille; *lis.* deux mille.
——— 464, *lig.* 12, peu; *lis.* moins.
——— 480, *lig.* 26, n'avoient eu; *lis.* n'eurent.
——— 488, *lig.* 9, de Cherval; *lis.* le Breton de Ransanne.

TOME TROISIÈME.

Pages 79, *lig.* 3, & d'Essequibo; *lis.* d'Essequèbo & de Berbiches.
——— 145, *lig.* 11, mousqueterie; *lis.* artillerie.
——— 200, *lig.* 4, le 16; *lis.* le 26.
——— ibid. *lig.* 12, le 17; *lis.* le 27.
——— 213, *lig.* 30, Saint-Domingue; *lis.* le cap François.
——— 223, *lig.* 8, de la frégate; *lisez*, du *Glorieux*.
——— 361, *ligne* 4, des Batteries flottantes; *lis.* des cinq Batteries embossées à portée de la place.
——— 497, *lig.* 14, qu'on alloit s'en emparer; *lisez*, qu'on se préparoit à le couper.





